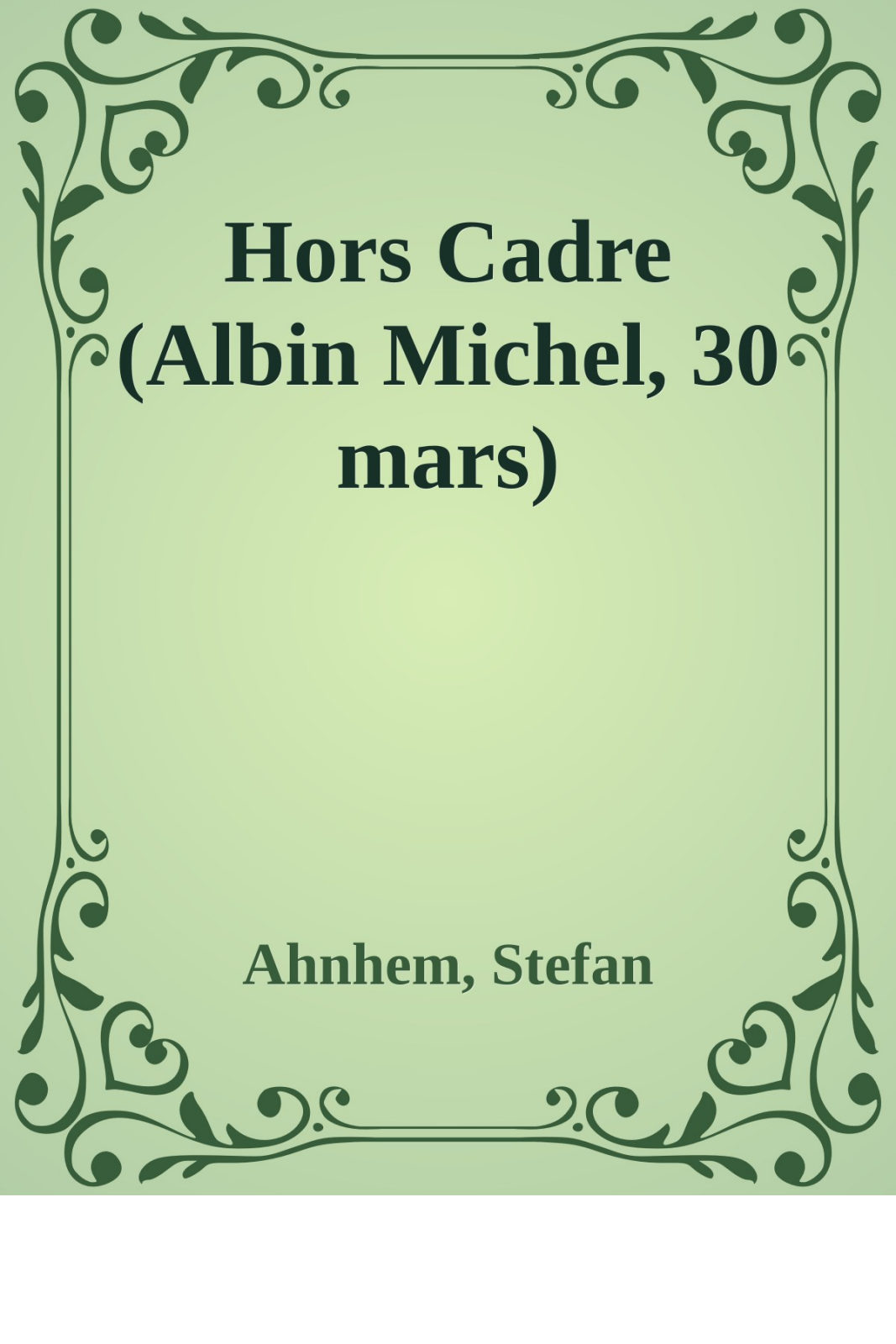


A decorative border with symmetrical floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the central text.

Hors Cadre (Albin Michel, 30 mars)

Ahnhem, Stefan

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

STEFAN AHNHEM

HORS CADRE

ROMAN

1^{er} RANG : Tom Kramer, Mel Lacey, Doug Laine
Sean Lawson, Brad Lee, Stella Lee, Greg Lee, D
2^e RANG : Belle Lennox, Sandy Linton, Nan
Lipcombe, Gil Lockwood, Jenny Still
Longmore, John Loughhead, 3^e RANG :
Lowry, Ted MacArthur, Sil
MacLean, Tracey Mer
3^e RANG : Frank
Matthews, Paul
Poppy McE
Stella McE

***Prix de la révélation
du polar suédois***

ALBIN MICHEL ■

© Éditions Albin Michel, 2016
pour la traduction française

Édition originale parue sous le titre :

OFFER UTAN ANSIKTE

© Stefan Ahnhem, 2014

Chez Bokförlaget Forum, Stockholm

Publié avec l'accord de Partners in Stories, Stockholm AB

ISBN : 978-2-226-38956-5

PROLOGUE

Dans trois jours

Le corbeau se posa sur son ventre, écorchant sa peau nue du bout des griffes. Les premières fois que l'oiseau l'avait tiré de son sommeil, il avait réussi à lui faire peur et à le chasser. Mais l'animal ne se laissait plus effrayer, il lui marchait tranquillement dessus, toujours plus impatient, toujours plus affamé. Il allait se mettre à picorer sa chair, ce n'était plus qu'une question de temps. L'homme cria de toutes ses forces. Le corbeau finit par lâcher prise et battit des ailes en croassant.

Il avait d'abord cru qu'il était en plein cauchemar, qu'il n'aurait qu'à se réveiller pour que tout s'arrange. Mais quand il avait ouvert les paupières, il n'avait vu que du noir. On avait noué un bandeau sur ses yeux.

Au souffle doux du vent, il avait compris qu'il se trouvait dehors, allongé nu sur un sol dur et froid, les bras et les jambes tendus comme sur le dessin de Léonard de Vinci. Il ne savait rien de plus. Le reste n'était que questions. Qui l'avait mis là ? Et pourquoi ?

De nouveau, il essaya de se libérer, mais plus il tirait sur les cordons, plus il sentait les épines s'enfoncer dans ses chevilles et ses poignets. Une douleur qui lui rappelait ce qu'il avait ressenti lorsqu'à l'âge de neuf ans, il n'avait pas su expliquer au dentiste que l'anesthésie n'avait pas fonctionné.

Rien à faire contre ce supplice qui survenait une fois par jour et pouvait durer des heures, comme si on passait lentement une flamme de chalumeau sur son corps nu. Parfois, la douleur pouvait disparaître, pour ressurgir aussitôt. Ou se taire de longs moments.

Il estimait qu'une nouvelle heure venait de s'écouler. Il poussa un cri, de toutes ses forces. Mais dans l'écho lointain, les fréquences aiguës du désespoir s'obstinaient en vain à percer. Et il renonça. Personne ne pouvait l'entendre. À part le corbeau.

Il resongea à ce qui s'était passé. Combien de fois avait-il tout récapitulé ? Mais un détail éclairant lui avait peut-être échappé. Il était parti peu après 6 heures du matin, avec trois gros quarts d'heure

d'avance. Comme toujours quand il faisait beau, il avait laissé sa voiture au garage. Il avait le temps, et traverser le parc prenait tout juste douze minutes.

Mais une fois dehors, l'angoisse l'avait envahi. Un sentiment si fort qu'il s'était immobilisé, balayant le quartier du regard. Il n'avait rien vu d'anormal. Juste le voisin qui s'évertuait à faire démarrer sa vieille Fiat Punto, et une femme qui passait à vélo. La cycliste avait de beaux cheveux blonds, une robe qui volait au vent et un panier décoré de marguerites en plastique. On aurait dit qu'elle passait là pour répandre un peu de joie autour d'elle.

Lui n'y était pas sensible. La peur au ventre, il s'était élancé d'un pas vif, traversant au rouge, ce qui ne lui arrivait jamais. Ce matin, tout était différent, son corps était tendu comme un ressort. Une fois dans le parc, ses doutes s'étaient transformés en certitude.

Quelqu'un le suivait. Des pas crissaient sur le gravier. Probablement des chaussures de sport.

Les pas se rapprochaient, il avait résisté à l'envie de jeter un œil par-dessus son épaule. Des gouttes de sueur froide lui ruisselaient sur le front, son pouls s'accélérait. Sur le point de s'effondrer, il avait fini par rendre les armes, et s'était retourné.

L'homme qui arrivait droit sur lui avait bien des chaussures de sport. Une paire de Reebok noires. Il portait des vêtements sombres, avec des poches partout, et un gros sac à dos. Et il tenait un chiffon à la main.

Ce n'est que lorsque l'homme avait relevé les yeux et croisé son regard qu'il avait vu son visage.

Puis, tout était allé très vite. Le coup de poing en plein plexus solaire avait fait fuser la douleur dans chacun de ses nerfs. Il était tombé sur les genoux, suffoquant, et avait senti le chiffon pressé sur sa figure.

Il ne fut reveillé que par ces griffes lui écorchant la peau.

Loin au-dessus de lui, un petit nuage cachait le soleil. Soulagement de courte durée. Lorsque le nuage glissa dans les airs pour finalement disparaître, le ciel s'éclaira d'un bleu limpide, comme seuls les beaux jours suédois peuvent en offrir. Le soleil dardait à présent ses rayons sur une lentille orientée avec précision, qui les renvoyait sur un foyer, près de l'homme ligoté. La rotation de la Terre s'occuperait du reste.

La dernière chose qu'il entendit fut le terrible crépitement de ses cheveux en feu.

PARTIE 1

30 juin – 7 juillet 2010

À l'automne 2003, le psychologue Kipling D. Williams réalisa une expérience qui consistait à exposer des sujets à l'exclusion sociale à travers un jeu de ballon virtuel, le Cyberball, où trois joueurs se faisaient des passes. Au bout d'un certain temps, deux des participants se mettaient à jouer uniquement entre eux. Le troisième, ignorant qu'il jouait contre des ordinateurs, se sentait aussitôt exclu. Un sentiment si fort qu'on put mesurer au scanner un pic d'activité dans la même région du cerveau que le siège de la douleur physique.

Fabian Risk avait fait cette route plus souvent qu'il ne pouvait se le rappeler. Mais jamais elle ne lui avait semblé si apaisante, ni si facile. Ils étaient partis comme prévu tôt dans la matinée, et s'étaient accordé une longue pause à Gränna, pour le déjeuner.

Déjà, l'inquiétude du déménagement avait commencé à se dissiper. Sonja était joyeuse, à la limite de l'exubérance. Elle avait proposé de prendre le volant la dernière partie du voyage, à travers le Småland, pour qu'il puisse boire une bière avec son hareng. Tout était presque trop parfait. Presque trop beau pour être vrai ? Au fond, il fallait qu'il le reconnaisse : il doutait que cette manière de fuir le problème et de recommencer à zéro marche vraiment.

Les enfants avaient réagi comme on pouvait s'y attendre. Matilda voyait le déménagement comme une grande aventure, même si elle devait faire sa rentrée en CM1 dans une nouvelle école. Theodor ne s'était pas montré aussi enthousiaste, et avait menacé de rester à Stockholm. Mais depuis le déjeuner à Gränna, il semblait enfin accepter l'idée, et avait même enlevé ses écouteurs pour discuter avec eux.

Surtout, les cris s'étaient tus. Ces voix suppliantes qui imploraient la vie et le poursuivaient depuis six mois, de jour comme de nuit. Enfin, elles avaient disparu.

Il s'en était aperçu vers Södertälje, mais c'est après Norrköping que l'évidence s'était imposée : à chaque kilomètre qu'il laissait derrière lui, les voix perdaient en intensité. Et 556 kilomètres plus tard, à leur arrivée, elles s'étaient tues pour de bon.

C'était comme s'il y avait un avant et un après-Stockholm et les événements de l'hiver. Enfin, enfin, ils avaient passé le cap, se dit Fabian en tournant la clef dans la serrure de leur nouvelle maison – un pavillon en brique rouge de la rue Pålshögatan. Il était le seul de la

famille à avoir visité la maison, mais il ne s'inquiétait pas de ce que les autres en penseraient. Dès qu'il avait vu qu'elle était en vente, il avait su que c'était là, et nulle part ailleurs, qu'ils allaient commencer leur nouvelle vie. Au 17, rue Pålsjögatan, dans le quartier de Tågaborg, à deux pas du centre-ville et du bois de Pålsjö, où il irait courir le matin et se remettrait au tennis. S'ils voulaient voir la mer, ils n'avaient qu'à descendre Halalidbacken pour arriver à la plage de Fria Bad, où Fabian se baignait quand il était enfant. À cette époque, il rêvait d'habiter par là, plutôt qu'un de ces blocs jaunes du quartier de Dalhem. Aujourd'hui, trente ans plus tard, son rêve devenait réalité.

« Papa, qu'est-ce que tu attends ? Tu ne réponds pas ? » demanda Theodor.

Fabian sortit de son exaltation, voyant que toute la famille attendait sur le trottoir qu'il décroche son téléphone qui sonnait dans sa poche. Il prit le portable : c'était Astrid Tuveesson, sa nouvelle patronne à la brigade criminelle de Helsingborg.

Sur le papier, il était encore salarié à Stockholm pour six semaines. Vu de l'extérieur, il avait lui-même fait le choix de démissionner. Mais la plupart de ses anciens collègues savaient sûrement ce qui s'était passé, et qu'ils n'étaient pas près de le revoir.

Six semaines de vacances forcées. L'idée lui plaisait de plus en plus. Il ne se souvenait pas d'avoir été libre si longtemps depuis la fin du lycée. Est-ce que cela suffirait ? Il verrait bien. La famille commencerait par s'installer tranquillement. Ensuite, ils prendraient leurs marques dans cette nouvelle ville. Et selon leurs envies et la météo, ils partiraient peut-être dans un endroit plus chaud. La dernière chose qu'ils voulaient, c'était du stress. Astrid Tuveesson devait en avoir conscience.

Et pourtant, elle appelait.

Il était arrivé quelque chose et il s'apprêtait à décrocher pour savoir quoi. Mais avec Sonja, ils avaient passé un accord : cet été, ils seraient de nouveau une famille et partageraient les responsabilités. Peut-être même aurait-elle l'énergie de finir ses dernières toiles pour l'exposition de l'automne. Et la police de Helsingborg avait forcément d'autres hommes sur qui compter.

« Non, ça attendra », dit-il en glissant le portable dans sa poche, avant d'ouvrir la porte et de laisser passer les enfants, qui se bousculaient pour entrer en premier. « Si j'étais vous, je commencerais

par le jardin ! »

Il se tourna vers sa femme, qui montait les marches du perron, des enceintes pour iPod en main. « C'était qui ?

– Rien d'important. Viens plutôt voir la maison.

– Ne me dis pas...

– Non, non », assura Fabian.

Mais il voyait dans son regard qu'elle ne le croyait pas. Il sortit son téléphone pour lui montrer. « C'était ma future chef. Sans doute pour me souhaiter la bienvenue. Allez, viens. »

Il prit les enceintes et mena Sonja à l'intérieur, en lui cachant les yeux.

« Tadam ! » fit-il en retirant ses mains, dévoilant le salon vide, avec une cheminée et une cuisine ouverte qui donnait sur un petit jardin, où Theodor et Matilda sautaient sur un grand trampoline.

« C'est... c'est magnifique.

– Alors ? Tu aimes ? »

Sonja hocha la tête : « Les déménageurs ont dit quand ils arriveraient ?

– En fin d'après-midi, mais je n'ai pas plus de précision. Espérons qu'ils soient en retard et qu'ils n'arrivent pas avant demain.

– Et pourquoi ça ? demanda-t-elle en passant les bras autour de son cou.

– On a tout ce qu'il nous faut. Un beau plancher, des bougies, du vin et de la musique. »

Fabian installa les enceintes sur l'îlot central de la cuisine, brancha son vieil iPod Classic à l'écran rayé et lança *For Emma, Forever Ago* de Bon Iver – son album préféré depuis quelques semaines. Il s'était mis à Bon Iver après tout le monde. À la première écoute, il avait trouvé ces chansons ennuyeuses, mais il leur avait donné une nouvelle chance et reconnaissait maintenant le chef-d'œuvre.

Il saisit la main de Sonja et se mit à danser. Elle rit, faisant de son mieux pour suivre ses pas improvisés. Il plongeait son regard dans ses yeux noisette, tandis qu'elle retirait son élastique, libérant sa chevelure brune. Les exercices préconisés par le thérapeute avaient fait leurs preuves. Tant moralement que physiquement. Elle avait dû perdre cinq ou six kilos. Elle n'avait jamais été grosse, bien au contraire. Mais les traits de son visage étaient plus dessinés, ce qui lui allait bien.

Il pivota brusquement pour la faire tomber dans ses bras. Elle éclata de rire et il réalisa combien cette complicité lui avait manqué.

Ils avaient envisagé toutes les solutions. Quitter leur appartement du quartier de Söder pour s'installer dans une maison en banlieue de Stockholm ; acheter un petit logement pour vivre chacun de son côté un moment, en assumant à tour de rôle la garde des enfants. Mais aucune alternative ne leur avait paru la bonne. Par peur du divorce ou parce qu'ils s'aimaient encore ? Voilà qui restait à déterminer.

Finalement, quand il avait trouvé la maison de Pålsgöatan, tout s'était mis en place. Le poste d'inspecteur à la brigade criminelle de Helsingborg, les places pour les enfants à l'école de Tågaborg, et le grenier qui ferait un atelier parfait pour Sonja, avec ses grandes lucarnes. Comme si quelqu'un avait eu pitié de leur sort et avait décidé de leur donner une dernière chance.

« Et les enfants ? Où est-ce que tu penses les faire dormir ? lui murmura Sonja à l'oreille.

– On trouvera bien une pièce dans la cave pour les enfermer. »

Sa femme s'apprêtait à répondre, mais il l'arrêta d'un baiser et se remit à danser. On sonna à la porte.

« Ils sont déjà là ? » Sonja desserra son étreinte. « On va peut-être dormir dans nos lits, finalement.

– Moi qui me faisais une joie de coucher par terre.

– Le plancher ne va pas s'envoler, si ? Et j'ai dit "dormir". Rien d'autre. »

Elle recolla ses lèvres contre les siennes, laissant sa main caresser son ventre, puis glisser sous la ceinture.

Ça va marcher, on sera heureux, se dit rapidement Fabian, avant qu'elle ne se retire pour aller ouvrir.

« Bonjour, je suis Astrid Tuvesson. Une nouvelle collègue de votre mari. »

La femme qui se tenait sur le seuil tendit la main à Sonja. De l'autre, elle releva ses lunettes de soleil dans une masse de boucles blondes qui, conjuguées à ses vêtements colorés, à ses longues jambes bronzées et à ses sandales, lui donnaient dix ans de moins que ses cinquante-deux ans.

« Ah oui ? » Sonja se tourna vers Fabian, qui s'approchait pour serrer la main de la commissaire.

« Ma *future* collègue, vous voulez dire. Je ne commence pas avant

le 16 août, précisa Fabian, tout en remarquant que l'oreille gauche de l'intruse était amputée de son lobe.

– Future *chef*, si vous voulez être exact. »

Elle eut un rire et remit ses cheveux en place, dissimulant son oreille. Fabian se demanda si c'était congénital ou si elle avait eu un accident.

« Excusez-moi. Je ne voulais pas vous déranger pendant vos vacances. Vous devez être épuisés après toute cette route, mais...

– Ne vous inquiétez pas, coupa Sonja. Entrez, je vous en prie. Mais on n'a rien à vous offrir, je suis désolée. Le camion de déménagement n'est pas encore arrivé.

– Pas de problème. J'ai juste besoin de votre mari pour quelques minutes. »

Sonja hocha la tête, sans rien ajouter. Fabian conduisit Tuvesson sur la terrasse, à l'arrière de la maison, et referma la porte derrière lui.

« Moi aussi, j'ai craqué et acheté un trampoline. Les enfants me l'ont réclamé pendant des années, et quand j'ai cédé, ils étaient trop grands.

– Vous vouliez me voir pour quoi ? »

Fabian n'avait aucune envie de prendre du temps sur ses vacances pour échanger des banalités avec sa future responsable.

« Il y a eu un meurtre.

– Ah oui ? Ce sont des choses qui arrivent. Et c'est malheureux. Mais si je puis me permettre, vous ne devriez pas plutôt voir avec vos collègues qui sont disponibles ?

– Jörgen Pålsson. Ça vous dit quelque chose ?

– C'est la victime ? »

Tuvesson opina.

Fabian connaissait ce nom, mais il n'avait aucune envie de chercher à le resituer. Tout sauf travailler, voilà ce qu'il voulait. Il avait l'impression d'être à bord d'un pétrolier attaqué par des pirates, forcé à virer de bord et à laisser derrière lui une île paradisiaque.

« Peut-être que ça vous rafraîchira la mémoire ? » Tuvesson lui tendit une photo glissée dans une pochette plastique. « On l'a trouvée sur le corps. »

Fabian prit la photo et l'observa. Il comprit aussitôt que l'île paradisiaque s'éloignait définitivement. Il ignorait quand il l'avait vue pour la dernière fois, mais il reconnaissait sa photo de classe de 3^e.

Leur dernière année tous ensemble. Lui était au deuxième rang, juste devant Jörgen Pålsson.

Dont le visage était barré au feutre noir.

2

Il avait eu une heure de répit. Une heure avant qu'on ne vienne sonner à sa porte. Il comprenait que Tuveesson s'adresse à lui : ne pas le faire aurait pu passer pour une faute professionnelle. Peut-être se rappelait-il quelque chose qui pourrait faire avancer l'enquête et sauver des vies. Mais Fabian n'avait presque aucun souvenir du collège, et pour être honnête, il n'avait aucune envie de faire revivre cette époque.

« C'est la Corolla blanche, garée juste là », indiqua la commissaire. Fabian la suivait dans la rue. Elle avait proposé de le conduire et de le ramener, pour que Sonja puisse vider tranquillement la voiture. « Sachez que j'apprécie que vous preniez le temps de m'accompagner au beau milieu de vos vacances.

– Elles viennent à peine de commencer.

– Je promets que ça ne prendra pas plus d'une heure. » Tuveesson tourna la clef dans la serrure. « Le verrouillage central fonctionne, mais la portière est un peu dure, alors allez-y. »

Fabian ouvrit la porte. Le siège passager était occupé par des gobelets de café, un paquet de cigarettes, des clefs, les restes d'un repas, du sopalin et une boîte de tampons.

« Désolée. Attendez une seconde... » Elle repoussa tout ce bazar par terre, sauf les clefs et les cigarettes. Fabian s'assit, Tuveesson démarra et commença à manœuvrer. « Ça vous ennuie si je fume ? » Avant que Fabian ne réponde, elle alluma une cigarette et baissa la vitre. « J'ai décidé d'arrêter. Je sais, c'est ce que tout le monde dit, au lieu d'en parler et de faire des promesses, je devrais le faire. J'en ai bien l'intention. Mais pas tout de suite, ajouta-t-elle en tirant une longue bouffée en tournant à gauche dans la rue Tågagatan.

– Ça ne me dérange pas », dit Fabian. Il avait les yeux rivés sur la photo de classe et le visage barré de Jörgen Pålsson. Pourquoi avait-il

eu tant de mal à se rappeler qui il était ? S'il devait se souvenir de quelqu'un, c'était bien de Jörgen. Il ne l'avait jamais aimé, voilà peut-être la raison. Son esprit l'avait purement et simplement refoulé. « Il a été retrouvé où ?

– À l'école Fredriksdal. D'après ce que j'ai compris, il était prof de travaux manuels dans l'établissement.

– C'est aussi là qu'il a fait son collègue.

– Oui, tout le monde ne va pas jusqu'à Stockholm. D'ailleurs, qu'est-ce que vous savez de lui ?

– Rien, ou presque. On n'a jamais été copains. » Fabian revit les pulls en laine d'agneau de chez Lacoste et Lyle & Scott, et ce téléviseur sur son chariot qu'on faisait entrer dans la classe, interrompant le cours, dès que Stenmark¹ s'élançait sur une piste. « Si vous voulez vraiment savoir, je ne l'aimais pas.

– Ah non ? Pourquoi ?

– C'était le dur à cuire de la classe, il était franchement pénible. Vous savez, celui qui fait tout ce qui lui passe par la tête.

– On en avait aussi un de ce genre. Il perturbait tous les cours, prenait le plateau des autres à la cantine, etc. Et personne n'osait rien dire. Pas même les profs. » Tuveesson prit une dernière bouffée de nicotine avant de jeter le mégot par la fenêtre. « À l'époque, on ne parlait pas encore de troubles du comportement.

– En plus, il n'écoutait que Kiss & Sweet.

– Quel est le problème ?

– Aucun. Au contraire. Mais je ne l'ai compris qu'il y a quelques années. »

Fabian sortit de la voiture et observa l'école Fredriksdal, dont les deux étages de briques rouges s'alignaient derrière la cour déserte. Deux paniers de basket aux filets déchirés étaient plantés dans le goudron, comme pour rappeler que d'ordinaire, l'endroit grouillait d'enfants. Il passa son regard sur la rangée de petites fenêtres qui perçaient le bâtiment aux allures de prison. Comment avait-il pu passer trois ans ici sans devenir fou ?

« Qui est-ce qui l'a retrouvé ?

– Sa femme a appelé pour signaler sa disparition, mais on ne pouvait pas faire grand-chose sur le moment.

– C'était quand ?

– Mercredi de la semaine dernière. La veille, il était parti en Allemagne acheter de la bière pour la Saint-Jean. Il était censé être de retour le soir même.

– Acheter de la bière en Allemagne ? Ça vaut encore le coup ?

– À condition d'en acheter en grande quantité. Quarante couronnes le pack de vingt-quatre. Et si vous restez moins de trois heures, on vous rembourse le ferry. »

Griller de l'essence jusqu'en Allemagne pour remplir sa voiture de bière. Plus Fabian y pensait, plus ça collait avec l'image de Jörgen, qui reprenait peu à peu vie dans son esprit. Jörgen et peut-être aussi son ami Glenn. « Mais il n'est jamais arrivé en Allemagne ?

– Si si. On a appelé le péage du pont d'Öresund², il est bien repassé mardi soir. Mais après, plus aucune trace. Il a fallu attendre hier, qu'une entreprise de vitrerie demande l'enlèvement d'un véhicule qui bloquait le passage pour sa nacelle.

– La voiture de Jörgen ? »

Tuesson hocha la tête et ils firent le tour du bâtiment. À une vingtaine de mètres derrière, un pick-up Chevrolet était garé à côté d'une nacelle. Le cordon de police était déjà tiré autour d'un large périmètre, gardé par deux agents en uniforme.

Un homme dégarni entre deux âges vint à leur rencontre. Il portait une combinaison bleue et des lunettes plantées au bout du nez.

« Je vous présente Ingvar Molander, notre technicien, et voici Fabian Risk. Il est en vacances et ne commence pas avant août, précisa Tuesson.

– Ah, les vacances... Qu'est-ce que ça peut faire quand on a une telle enquête à se mettre sous la dent ? N'est-ce pas ? »

Il fit glisser ses lunettes encore plus loin sur son nez pour observer Fabian, tout en lui tendant la main.

« On est toujours un peu curieux, mentit Fabian en lui serrant la main.

– Vous avez bien raison. Et vous n'allez pas être déçu, je vous le garantis.

– Ingvar, fit Tuesson, il est juste là pour jeter un œil. »

Molander lança à sa supérieure un regard qui éveilla la curiosité de Fabian, malgré sa réticence. Le technicien les conduisit à l'intérieur du bâtiment et leur donna chacun une combinaison.

« Tenez. »

Fabian n'avait pas remis les pieds dans cette école depuis près de trente ans. Tout était comme dans ses souvenirs. Les couloirs de briques rouges et les plaques antibruit du faux plafond, qui ressemblaient à des déchets compressés. Et tout au bout du bâtiment, la salle de travaux manuels. Une matière qui ne l'avait jamais intéressé, jusqu'au jour où il avait compris qu'il pouvait fabriquer ses propres skate-boards. En un trimestre, il avait chauffé, plié et scié tant de planches de contreplaqué qu'il avait fini par en revendre et avait pu économiser pour un vrai Tracker Trucks.

« Bienvenue sur les lieux du crime que je classerais parmi les dix plus affreux de ma carrière. » Molander passa une porte, suivi de Fabian et Tuveesson. « Heureusement, l'assassin a mis la clim au maximum. Sinon, ce serait le top 5, puisque le corps attend là depuis plus d'une semaine. »

La salle était glacée. Fabian eut l'impression de rentrer dans un frigo, même si le thermomètre indiquait entre 12 et 13 degrés. Trois techniciens en combinaison étaient occupés à prendre des photos, chercher et rassembler des preuves. Au parfum familier du bois et de la sciure se mêlait une puanteur douceâtre de renfermé. Fabian s'approcha de Jörgen Pålsson, qui gisait la tête contre une porte dans une grande mare de sang séché. La poignée et le verrou étaient barbouillés. Le corps, massif, était habillé d'un jean large et d'une chemise blanche pleine de sang.

Fabian ne se souvenait pas que Jörgen ait été aussi grand. Costaud, mais pas grand. Il devait être fort comme un bœuf. Le meurtrier avait pourtant réussi à trancher les deux mains de ces deux gros bras tatoués. Les plaies rouges n'étaient pas propres, Fabian arrivait à peine à imaginer la douleur. Mais pourquoi les mains ?

« Comme vous pouvez le voir aux traces de sang sur le sol, il a marché de l'établi jusqu'à la porte par où nous sommes entrés, expliqua Molander. Il n'y a pas de serrure, mais ce qu'il ne savait pas, c'était qu'elle était bloquée de l'autre côté par des bancs, des chaises et des tables. Ensuite, il est venu jusqu'ici pour essayer de sortir par cette porte-là. Mais comment tourner un verrou, quand on n'a plus de mains ? »

Fabian regarda le verrou maculé de sang.

« Vous avez eu le temps d'examiner la serrure ? demanda Tuveesson.

– Collée à la super glue, ce qui explique ce détail. » Molander prit une pince et souleva la lèvre supérieure de Jörgen, faisant apparaître une rangée de dents brisées.

« Il a essayé d'ouvrir avec sa bouche ? » observa Tuveesson.

Molander opina. « Tu parles d'un instinct de survie. Personnellement, je préférerais mourir sans abîmer ma dentition.

– Je ne comprends pas. Il a bien dû se défendre ? reprit Tuveesson.

– C'est une bonne question. Peut-être ? Ou alors il était drogué ? Je ne sais pas. Attendons de voir les conclusions de Greide.

– Et combien de temps ça a duré ?

– Trois ou quatre heures. » Molander traversa la salle vers un établi souillé de sang. « Le meurtrier lui a attaché les bras dans ce serre-joint et l'a opéré avec cette scie. » Il montra du bout de la pince l'outil ensanglanté jeté à terre.

« Et est-ce que vous avez vérifié l'entreprise de vitrerie qui a appelé pour demander le déplacement du véhicule ? » demanda Fabian.

La commissaire se retourna vers lui : « Comment ça ? Vous voulez dire qu'ils seraient impliqués ?

– Si vous voulez mon avis, rien n'a l'air d'avoir été laissé au hasard dans cette affaire. »

Elle et Molander échangèrent un regard, et hochèrent la tête.

« J'ai leur numéro. » Tuveesson sortit son portable, tapa le numéro et mit le haut-parleur. La tonalité retentit, puis aboutit à un signal d'erreur. « On dirait que vous avez raison. Voyons d'où vient cette nacelle. Ingvar, je te charge aussi de ça. »

Molander acquiesça.

« Et les mains ? demanda-t-elle.

– On les cherche toujours. »

Tuveesson se tourna vers Fabian avec un mouvement du menton. « Alors ? Qu'est-ce que vous en pensez ? Ça éveille quelque chose dans votre mémoire ? »

Fabian balaya du regard l'établi, les traces de sang sur le sol et le corps sans mains. Avant de se retourner vers Tuveesson et Molander, et de secouer la tête : « Désolé.

– Rien de rien ? Pas la moindre petite idée concernant un ancien élève qui aurait voulu réserver un tel sort à Jörgen Pålsson ? »

De nouveau, Fabian secoua la tête.

« Très bien, ça valait la peine d'essayer. » Tuveßon se dirigea vers la sortie. « Mais si vous pensez à quelque chose, promettez-moi d'appeler ou de passer au poste. C'est d'accord ? »

Fabian acquiesça et la suivit hors de la salle de travaux manuels, tracassé par une question qui ne le lâcherait pas tant qu'il n'en connaîtrait pas la réponse.

Pourquoi les mains ?

1.

Ingemar Stenmark, skieur alpin suédois, qui connut ses moments de gloire à la fin des années 1970. *(Toutes les notes sont de la traductrice.)*

2.

Pont qui relie Malmö à Copenhague, franchissant le détroit nommé Öresund.

C'est la première fois que j'écris dans ce journal, même si Maman me l'a offert pour Noël il y a deux ans. Elle dit que c'est bien d'écrire pour ne pas oublier, alors je m'y mets. Hier, j'ai rangé ma chambre, mon bazar a rempli tout un sac-poubelle noir. Maman était ravie et j'ai retrouvé, très loin sous mon lit, la figurine C-3PO que Papa m'avait offerte, et qui avait disparu depuis plus d'un an.

Aujourd'hui, c'était la rentrée pour tout le monde. Sauf pour Hampus. Ils étaient tous contents de leur nouvelle salle de cours et de leurs bouquins tout neufs. Mais pas moi, parce que c'est mon tour maintenant, ça a même déjà commencé à la cantine. Ils m'ont regardé alors que je n'avais rien fait. J'ai essayé de faire comme si de rien n'était, comme si je ne remarquais rien. Mais ils n'ont pas arrêté et je sais ce que ça veut dire. Tout le monde le sait.

Je savais que ça arriverait. Je l'ai toujours su. Quand Hampus a dit qu'il allait déménager, j'ai tout de suite compris. J'espérais me tromper, mais non. Je n'ai pensé qu'à ça tout l'été.

En cours d'anglais, je me suis mis au premier rang pour ne pas croiser leurs regards. Mais je sais qu'ils ne m'ont pas quitté des yeux et qu'ils ont jeté des boulettes de papier dans mon dos. Là non plus, je n'ai pas réagi. Je ne me suis pas retourné. Pas une seule fois.

Jesper a lu un des mots, qui disait que j'étais moche et que je puais. Je fais toujours très attention à bien me laver, j'utilise même du déo depuis l'année dernière, puisque ma transpiration sent plus fort qu'avant. Maman dit que c'est normal.

J'ai essayé de sentir si je puais. Je ne crois pas.

Que je suis moche, par contre, c'est vrai, je le sais. Je suis affreux.

PS : Comme c'est l'anniversaire de Patou demain, je vais aller acheter une petite roue, un biberon et un nouveau paquet de copeaux de bois.

3

Quand Fabian Risk rentra chez lui, les déménageurs étaient en plein travail. En jetant un œil dans le camion, il constata qu'ils en avaient déjà évacué un peu plus de la moitié. Il restait encore un mur de cartons, de vieux lampadaires, des crosses de hockey, les canapés Ikea tout tachés, la table ovale et les chaises imitation Myran. Mais aussi la vieille télé dont Theodor avait hérité et qu'il ne regardait jamais, des patins à glace, des vélos, des lampes, l'armoire vitrée qui avait visiblement perdu un carreau, et des tas de sacs-poubelle bien remplis.

Était-ce vraiment tout ce qu'il avait rassemblé en quarante-trois ans d'existence ? Des fauteuils usés et des abat-jour poussiéreux. Fabian eut envie de leur dire d'arrêter et d'emmener tout ce fatras à la décharge.

C'était comme s'il venait d'acheter un ordinateur haut de gamme et qu'il commençait par y transférer de vieux fichiers, virus inclus. Il voulait repartir à zéro. Pour une fois, ne pas songer à l'argent et tout racheter. Déballer les objets et sentir l'odeur du neuf.

D'un geste de la tête, il salua les déménageurs qui sortaient le bloc-tiroir vert avocat qu'il avait eu pour ses douze ans. Ces vingt dernières années, il avait servi de rangement au grenier. Le meuble semblait lourd, il mobilisait les bras de deux hommes. Qu'est-ce qui pouvait peser autant ? Il réfléchit à ce qu'il contenait, mais ne se souvenait pas du moment où il l'avait ouvert pour la dernière fois.

Ce n'est qu'une heure plus tard, après avoir aidé Sonja à vider quelques cartons de cuisine, qu'il se rappela ce que les tiroirs renfermaient. Sonja avait demandé qu'on installe le meuble à la cave. En y descendant, Fabian réalisa qu'il n'avait pas encore mis les pieds au sous-sol, la pièce que tout acheteur sérieux devait commencer par aller voir.

Il avait fait une confiance aveugle à l'agent immobilier, qui assurait que la maison se portait bien. Se portait bien. Comme s'il s'agissait d'un patient relevé d'une maladie grave. Pourtant, il ne se faisait pas de soucis. C'était une vieille maison avec d'épais murs de brique et une ventilation naturelle, contrairement aux bâtiments modernes et isolés par l'extérieur de Mariastaden, le quartier de la moisissure, comme les gens disaient maintenant.

Il n'avait pas non plus rencontré le vendeur. Otto Paldynski, un homme visiblement soigneux qui avait dorloté sa maison comme un enfant, durant les trente années où il y avait vécu avec sa famille. Pour des raisons personnelles, il voulait que l'affaire se conclue rapidement et était prêt à baisser le prix, ce que l'agent assurait être une occasion en or pour Fabian. Une chance qui ne se représenterait pas.

Fabian n'avait pas été très difficile à convaincre, il devait bien le reconnaître. Même s'il n'avait pu s'empêcher de se demander quelles étaient ces raisons personnelles. Il était allé jusqu'à interroger l'agent immobilier, qui avait répondu qu'il n'avait pas l'habitude de se mêler de la vie privée de ses clients, avant de poursuivre élégamment sur les avantages qui se présentaient à Fabian en tant qu'acheteur. Il s'était contenté de cette réponse avec le sourire, et avait décidé de ne pas chercher à en savoir plus.

Il s'approcha des tiroirs verts, ouvrit le premier et trouva immédiatement ce qu'il cherchait – son album de 3e. Il s'assit sur le meuble et feuilleta les pages jusqu'à trouver la photo de classe. La même que celle que l'assassin avait laissée sur les lieux du crime, sauf qu'aucun visage n'était barré.

Les coupes de cheveux étaient le marqueur le plus flagrant. 1982. À cette époque, tout le monde s'appliquait à se coiffer soigneusement. Seth Kårheden et sa moustache duveteuse. Stefan Munthe et Nicklas Bäckström, qui habitaient son immeuble et s'étaient passionnés comme lui pour le skate. Sans parler de Lina et de ses frisettes blondes. Même Jörgen s'était fait une belle raie au milieu. Ils avaient l'air d'une bande d'intellos. Surtout lui, avec sa chemise rentrée dans le pantalon taille haute, et sa tignasse qu'il coupait lui-même.

Il réalisa qu'il n'avait eu de contact avec aucun d'eux depuis qu'il était parti à Stockholm. Pas même avec Lina. C'était comme s'il avait mis toute son adolescence dans un carton, laissé derrière lui à

Helsingborg. Une boîte qui attendait là depuis des années, couverte de toiles d'araignées et oubliée.

Jusqu'à aujourd'hui.

« C'est donc là que tu te caches ? »

Fabian sursauta en voyant Sonja devant lui.

« Excuse-moi, je ne voulais pas te faire peur. »

Il referma aussitôt l'album, comme pris en flagrant délit.

« Je ne t'ai pas entendue.

– Qu'est-ce que tu dirais de faire une pause et de sortir manger une pizza, ou quelque chose ? Les enfants meurent de faim. »

Fabian posa le livre et se leva. « Oui, excellente idée. Il y a une très bonne pizzeria dans le coin. Enfin, si elle existe toujours. » Il s'apprêtait à monter l'escalier, quand Sonja lui prit le bras.

« Chéri, est-ce que ça va ? »

Fabian se retourna et hocha la tête, mais il voyait dans ses yeux qu'elle ne le croyait pas.

Chacun sa pizza à la main, ils descendirent la promenade qui longeait la plage avant de s'asseoir sur le muret chauffé par le soleil, qui faisait face à la mer et au Danemark. C'était une belle vue. Beaucoup plus belle que dans ses souvenirs. On avait élargi la promenade, grouillant de flâneurs venus profiter de la brise du soir. Plus loin vers Fria Bad, les cabines de plage avaient été transformées en restaurants, et la vieille route avait fait place à des étendues d'herbe, avec terrain de boules et barbecue. À l'horizon, on distinguait les palmiers en caisse que l'on avait installés pour la première fois à l'occasion du Salon de l'habitat de 1999. D'après ce que Fabian avait compris, leur présence était devenue une tradition estivale. La petite plage oubliée, rebaptisée Tropical Beach, était devenue l'un des endroits les plus branchés de Helsingborg. Il avait l'impression de découvrir une nouvelle ville.

« C'est la meilleure pizza de toute ma vie », s'écria Matilda. Fabian était d'accord, jamais une pizza ne lui avait semblé aussi bonne.

Ils restèrent assis à regarder les bateaux qui naviguaient entre Helsingborg et Helsingør, au Danemark. La forteresse de Kronborg, le château de Hamlet, était la preuve qu'ils s'étaient rapprochés du reste de l'Europe. Fabian se jura de ne jamais se réinstaller plus au nord. Même d'un seul mètre.

Il se tourna vers Theodor qui observait le détroit, les yeux perdus dans le vide. « Et ta pizza ? C'est aussi la meilleure de ta vie ?

– Non, mais elle est pas mal.

– Tu lui donnes sept ou huit ?

– Six et demi.

– Goûte la mienne, elle vaut au moins dix », dit Matilda en lui tendant un morceau.

Theodor prit une grosse bouchée et hocha la tête. « D'accord, sept. Mais pas plus.

– Ce que tu es radin ! Pas vrai, maman ? »

Sonja acquiesça et croisa le regard de Fabian. Elle n'avait pas encore posé de questions sur ce que Tuveesson voulait. Il avait tout fait pour le cacher, mais elle avait évidemment compris que quelque chose n'allait pas. Comme toujours, elle avait percé à jour ses efforts pathétiques pour avoir l'air présent, même si ce soir, sur le muret encore tiède, elle avait décidé de jouer le jeu, goûtant le coucher de soleil rougeoyant qui réchauffait la promenade, dans le bruit des vagues déferlant sur les rochers.

Cette nuit-là, ils s'aimèrent comme il l'avait imaginé lors du trajet jusqu'à Helsingborg.

Le plancher.

Le vin et les bougies.

For Emma, Forever Ago...

4

Au matin, Fabian et Sonja furent réveillés par Matilda, qui grimpait sur leur matelas en demandant pourquoi ils dormaient dans le salon. Ensemble, ils improvisèrent une explication : avant de pouvoir servir, les lits de la chambre à coucher avaient besoin d'être réglés. Theodor, lui aussi, descendit aider à mettre la table sur la terrasse, tandis que Sonja et Matilda partaient faire des courses pour le petit déjeuner, qu'ils savourèrent dans le soleil matinal. Il ne manquait que le journal, que Sonja assurait avoir oublié.

« Qu'est-ce qu'on fait, aujourd'hui ? demanda Matilda.

– On va continuer à défaire les cartons et...

– Réparer les lits ! Pour que vous ne dormiez plus par terre !

– Oui, entre autres, s'amusa Sonja. Et je me suis dit qu'on pourrait aller se baigner cet après-midi.

– Youpiiii !

– Papa, avant, on passera acheter un masque et un tuba ? supplia Theodor.

– Vous devrez malheureusement vous baigner sans moi aujourd'hui.

– Quoi ? Pourquoi ? protesta Matilda. C'est les vacances !

– Oui, mais votre père a quand même des choses à faire, expliqua Sonja. Et il est aussi contrarié que nous. Tout ce qu'on peut espérer, c'est que ça ne lui prenne pas trop de temps. »

En croisant son regard, il comprit qu'elle avait lu le journal au supermarché.

Fabian entra dans le commissariat de police flambant neuf, construit au bord de la route E4, non loin de la vieille et imposante prison du quartier de Berga. Il se dirigea vers l'homme qui était assis à la réception, derrière le guichet sur lequel étaient empilés les

quotidiens locaux et nationaux du jour.

UN PROF DE TRAVAUX MANUELS
TORTURÉ À MORT DANS SA CLASSE

Un gros titre typique du *Kvällsposten*. Était-ce l'article que Sonja avait lu ? *Helsingborgs Dagblad* avait opté pour une formulation plus sobre, mais les deux photos en une étaient presque identiques. Elles avaient été prises de loin, laissant voir une nacelle élévatrice et la voiture de Jörgen garée devant l'école. La plaque d'immatriculation était certes floutée, mais la couleur rouge sang du bâtiment et son enfilade de petites fenêtres révélaient sans grande ambiguïté de quel établissement il s'agissait. Et combien de profs de travaux manuels pouvaient bien y exercer ?

Fabian se présenta et expliqua au réceptionniste qu'il n'était pas censé commencer avant la mi-août, mais que la commissaire avait fait appel à lui dès la veille dans l'affaire du prof assassiné : si besoin était, il n'avait qu'à passer. Le jeune trentenaire dans son uniforme de police se mit à pianoter sur son clavier. Fabian ne put s'empêcher de remarquer la raideur de sa posture et sa coupe de cheveux, qui lui évoquait l'Allemagne des années 1930.

« Pardon, vous avez dit que vous vous appeliez ?

– Risk. Fabian Risk. Mais je ne pense pas que vous me trouviez. Comme je viens de vous le dire, mon service ne commence pas avant le mois d'août. »

Le réceptionniste l'ignore, préférant manipuler sa souris et entrer des commandes informatiques, les yeux rivés sur son écran et l'air de plus en plus stressé. « Je suis navré, mais je ne vous trouve pas.

– Non, c'est ce que je vous expliquais. Mais si vous appelez madame Tuveesson...

– Astrid Tuveesson est en réunion d'enquête et dans ces cas-là, elle demande à ne pas être dérangée.

– C'est justement à cette réunion que je dois assister. Elle m'attend sans doute à l'heure qu'il est, mentit Fabian, sentant qu'il s'emportait inutilement. Et si je lui passais un coup de fil, ça vous aiderait ?

– Ce n'est pas à moi de décider qui vous voulez appeler. Mais je peux vous assurer qu'elle ne répondra pas. Comme toujours quand elle est en réunion. »

Fabian se doutait que le type avait raison. Il avait déjà essayé

plusieurs fois de la joindre, mais en vain. « Bon. Qu'est-ce qu'on fait ? Il faut qu'on trouve une solution.

– Comment ça ? Ne me demandez pas. Je n'en sais rien ! Je ne peux pas laisser passer n'importe qui, à toute heure de la journée. Imaginez ce que ça donnerait. »

« Vous devez être Fabian Risk », lança une voix de femme dans son dos.

Fabian se retourna. Son interlocutrice était une femme de trente-cinq ans à la silhouette athlétique, vêtue d'une chemisette à carreaux et d'un vieux jean coupé aux genoux. Elle avait les cheveux courts et bruns, et une vingtaine de piercings à l'oreille.

« Tuvesson avait bien dit que vous pourriez être coincé là, tel qu'on vous connaissait. Je croyais que vous ne commenciez pas avant le mois d'août.

– Moi aussi », répondit Fabian en se demandant ce que sa supérieure savait de lui.

Ils se serrèrent la main.

« Irene Lilja.

– Vous pouvez peut-être convaincre ce jeune homme de me laisser passer ?

– Son nom ne figure pas dans le registre et les ordres sont formels : sous aucun prétexte, je ne dois laisser entrer quelqu'un qui n'est pas...

– Je comprends. Il va passer avec moi cette fois et je vais faire en sorte qu'il soit inscrit. »

D'un signe de tête, elle invita Fabian à la suivre. Ils franchirent la porte en verre, puis se dirigèrent vers l'ascenseur.

« Vous avez de la chance que je sois en retard. Florian aime faire du zèle. »

Une fois dans la cabine, elle appuya sur l'étage le plus élevé.

« Alors ? Vous avez trouvé quelque chose ?

– Non, malheureusement.

– Que nous vaut votre visite dans ce cas ? Vous venez juste d'emménager, d'après ce que j'ai cru comprendre, vous devez avoir un tas de choses à faire. »

Fabian chercha quelque chose à répondre, mais les portes de l'ascenseur qui s'ouvraient l'en dispensèrent.

Irene Lilja introduisit Fabian en salle de réunion – une vaste pièce

avec vue sur Helsingborg et l'Öresund, jusqu'aux côtes du Danemark. Au centre, entre quatre murs lumineux qui servaient de tableaux et d'écrans pour les projecteurs fixés au plafond, trônait une table ovale. Fabian n'avait jamais connu tant de nouveauté et de modernité. Lui qui avait l'habitude de bosser dans des pièces aveugles sans aération.

« Vous pouvez reprendre votre souffle, notre ami n'a pas démasqué le coupable, lança Lilja.

– Je voulais simplement savoir où vous en étiez. Et rester un peu, si c'est possible ? expliqua Fabian.

– Bien sûr. Aucun problème. Entrez et refermez la porte derrière vous », dit Astrid Tuve, avant de le présenter au reste de l'équipe, qui se composait d'Irene Lilja, d'Ingvar Molander et d'un certain Sverker Holm, un quinquagénaire baraqué surnommé Klippan¹.

« On devra se passer de Hugo Elvin. Il vient juste de partir au Kenya et ne reviendra pas avant un mois.

– Au Kenya, marmonna Klippan. C'est donc là-bas qu'il faut s'exiler pour qu'on nous fiche la paix. » Il se retourna. « Fabian. C'est bien ça ? » L'intéressé hocha la tête. « Soyez prévenu. Si vous posez vos fesses sur cette chaise, vous pouvez oublier l'idée même de vacances. Sinon, faut filer jusqu'au Kenya. Voire plus loin. Personnellement, je me contente de la maison de mes beaux-parents aux îles Koster, mais voyez où je me retrouve ce matin. » Et il ouvrit démonstrativement les bras.

« Tu as toi-même décidé d'interrompre tes vacances pour venir ici. Ce dont je te suis d'ailleurs très reconnaissante, rappela la commissaire en fixant au mur le portrait de Jörgen Pålsson, au-dessus des photos de la scène de crime.

– Tu parles d'un choix ! s'exclama Klippan. Tu crois vraiment que je peux me regarder le nombril au bord de l'eau, quand un criminel capable de telles horreurs est dans la nature ?

– Tu passes pourtant ton temps à pester contre cette baraque, je croyais que c'était plus de boulot que de repos, intervint Lilja.

– Je préfère cent fois être avec ma famille que dans cette pièce. Tout acte criminel sérieux devrait être interdit pendant mes vacances.

– Tu devrais déposer une proposition de loi, rétorqua Tuve d'un ton qui indiquait que l'heure n'était plus au bavardage. Et rassurez-vous, Fabian, que je le veuille ou non, je ne peux pas vous demander d'annuler vos vacances, puisqu'elles dépendent de

Stockholm. »

Fabian hochla la tête et prit place.

« Ne venez pas me dire que je ne vous aurai pas prévenu, insista Klippan.

– Je me demandais, vous avez retrouvé les mains ? demanda Fabian.

– On y arrivait. » Tuveesson adressa un geste à Molander, qui se leva pour appuyer sur une télécommande. Un appareil au plafond se mit en marche, projetant une photo qui montrait les deux mains tranchées, posées sur un carrelage blanc taché de sang.

« Ce cliché a été pris dans les douches des garçons, à l'autre bout du gymnase.

– On parle toujours de la même école ? demanda Klippan, ce que Molander confirma d'un hochement de tête.

– Vous avez commencé à établir le profil de l'assassin ? interrogea Fabian.

– Qu'est-ce que je disais ? reprit Klippan. Sans même l'avoir remarqué, il est déjà au boulot.

– Pas encore, répondit Tuveesson. Si ce n'est que tout porte à croire qu'on a affaire à la pire des espèces – un fou isolé qui cherche à s'exprimer et élabore un plan pour se faire entendre. Et qui est assez malin pour le mettre à exécution.

– Pourquoi nécessairement isolé ? demanda Lilja en se versant une tasse de café.

– Tout ça est tellement extrême, déclara Tuveesson en montrant les photos du doigt. Et bien trop planifié et finement réalisé pour que ce soit la marque de plusieurs personnes. Quand un crime aussi monstrueux est commis par un groupe d'individus, c'est presque systématiquement sous l'inspiration du moment ou sous l'emprise de drogues. Dans ces circonstances, les malfaiteurs laissent souvent de nombreuses pistes derrière eux, voire des preuves techniques de leur passage. Mais là, c'est un sans-faute. Aucune empreinte n'a été retrouvée. Pas un cheveu. Rien. D'ailleurs, Fabian, vous aviez raison pour l'entreprise de vitrerie. Elle n'existe pas, la nacelle a été louée à la société Peab qui n'avait pas remarqué qu'elle n'avait pas été restituée. En somme, le meurtre de Jörgen Pålsson n'a pas été laissé au hasard, mais préparé dans les moindres détails : le lieu, le moment et son exécution.

– Reste à savoir pourquoi, ajouta Molander.

– Oui, et c'est une bonne question, reprit Lilja. Pourquoi avoir coupé les mains de la victime ?

– Il avait peut-être volé quelque chose ? suggéra Klippan. D'après la loi islamique, c'est le sort réservé aux voleurs.

– Tu veux dire que le coupable serait musulman ?

– Pourquoi pas ? répondit Klippan en attrapant une photo de classe et en montrant un élève. Celui-ci m'a l'air plutôt musulman. N'est-ce pas, Fabian ? » Il tendit la photo. « Vous ne vous souvenez pas ? »

Fabian hocha la tête. « Jafaar Umar. Il se faisait appeler Jaffe. Un type très chouette, le petit rigolo de la classe. Il pouvait plaisanter de tout.

– Pas vraiment notre homme, conclut Lilja.

– Plus d'une culture aujourd'hui se livre à ce genre de mutilations, intervint Molander. Prenez la guerre au Rwanda. On amputait les mains des prisonniers de guerre pour les empêcher de se battre.

– Des villages entiers y sont passés, ajouta Klippan. Hommes, femmes et enfants, pour s'assurer qu'ils ne laissent pas d'empreintes digitales sur leurs bulletins de vote.

– Quelles empreintes ? s'étonna Lilja. Le vote est quelque chose d'anonyme.

– Oui, mais pour obtenir un bulletin, ils devaient s'identifier par leurs empreintes digitales. »

Fabian ne croyait pas que le meurtre ait pu être inspiré par la loi islamique. Il ne se souvenait pas que Jörgen Pålsson ait été malhonnête. Désordonné mais pas voleur. Qu'est-ce que ça voulait donc dire ? Des mains amputées déposées dans les douches. Aucun doute : le meurtrier avait voulu laisser un message.

« Risk. Vous pensez à quoi ? »

Il releva les yeux et croisa le regard interrogateur de Tuveesson. « Qu'est-ce que l'assassin veut nous dire ? Le fait que le meurtre ait été commis dans les murs de l'école a-t-il son importance ? Est-ce un hasard si Jörgen enseignait là où il avait fait sa scolarité ?

– On aurait affaire à un élève ?

– Je ne sais pas. Ou à un prof. Quelqu'un qui aurait été abusé.

– Abusé ? Comment ça ? Un viol par exemple ? intervint Klippan.

– Dans ce cas, les mains ne seraient pas les premiers membres à couper, fit remarquer Lilja.

– Autre chose, poursuivit Fabian en se demandant d'où lui était venue cette idée. Si Jörgen Pålsson a vraiment emprunté le pont d'Öresund, on devrait avoir des photos de son passage, non ?

– On sait qu'il l'a traversé, assura Klippan en tendant un document. Vous trouverez là-dessus l'heure exacte d'entrée et de sortie au péage de Lernacken.

– Mais ça ne ferait pas de mal d'en avoir la confirmation en image. Si vous voulez les contacter, je vous en prie, suggéra Tuveesson.

– D'accord », répondit Fabian en réalisant que Klippan avait vu juste. Ses vacances lui semblaient de plus en plus compromises.

« Klippan et Irene, je voudrais que vous identifiez et retrouviez autant d'élèves que possible, sans prendre directement contact avec eux. Étant donné que le criminel peut se cacher parmi eux, gardons le maximum d'informations pour nous jusqu'à nouvel ordre. Compris ? »

Lilja et Klippan hochèrent la tête.

« Et pour Fabian ? Comment on fait ? demanda Lilja. Lui aussi était dans la même classe. »

Les autres se tournèrent vers Fabian.

« Je m'en occupe, répondit Tuveesson.

– Très bien, conclut la jeune flic en évitant le regard de Fabian.

– Et la femme de la victime ? ajouta Klippan. Enfin, sa veuve. Il faudrait l'interroger. Qui est-ce qui l'appelle ?

– Lina Pålsson, tu veux dire, précisa Tuveesson.

– Lina ? C'est vraiment son nom ? interrogea Fabian, attendant que leur supérieure acquiesce. Ce ne serait pas celle-là par hasard ? reprit-il en montrant du doigt une jeune fille blonde aux cheveux bouclés qui se tenait à côté de Jörgen, le visage barré au feutre noir. Ils étaient déjà ensemble à l'époque. Incroyable. Je peux m'en charger, si vous voulez.

– Tu m'étonnes, fit Klippan en regardant la photo de classe. Elle a l'air d'une vraie déesse. » Et il donna à Fabian une tape sur l'épaule.

« Ils ont tous beaucoup changé depuis, assura Molander. Malheureusement pour nous.

– Mais non, regardez un peu Fabian », lança Lilja, déclenchant l'hilarité générale, alors que chacun rassemblait ses documents avant de quitter la pièce. Tous sauf Tuveesson.

« Vous le sentez comment ? Si vous avez vraiment envie de nous aider pour l'enquête, je vous en serais reconnaissante. Mais je

comprends tout à fait que vos vacances en famille passent en premier. C'est à vous de voir.

– J'aimerais donner un coup de main », affirma Fabian. Tu vesson se trompait. Comment pouvait-il avoir le choix, en pareilles circonstances ? Ce n'était pas la première fois qu'il était confronté à une affaire où le criminel avait minutieusement préparé son coup. Mais cette fois, c'était différent. Un de ses anciens camarades de classe avait été sauvagement assassiné, et son corps avait été retrouvé pile au moment où Fabian débarquait avec sa famille dans sa nouvelle maison. C'était sans doute une coïncidence. Mais quelque chose lui disait que c'était aussi peu fortuit que les mains tranchées de la victime.

« Parfait. Je voudrais simplement m'assurer d'une chose. » Elle le regarda droit dans les yeux. « Je ne sais pas comment vous aviez l'habitude de travailler à Stockholm. Mais ici, on est une équipe et on travaille ensemble. Ça vous concerne autant que les autres. »

Fabian hocha la tête.

« Bien. On a déjà discuté du salaire, je vais veiller à ce qu'il vous soit versé dès aujourd'hui.

– Et n'oubliez pas de m'enregistrer dans le système pour qu'à l'avenir, ce Florian me laisse entrer.

– Bien entendu. On va vous donner un laissez-passer. Votre bureau n'est pas prêt, pour les raisons que vous imaginez, mais vous empruntez celui de Hugo Elvin en attendant. Il sera absent pendant quelques semaines, comme vous le savez. Venez, je vais vous montrer. »

Fabian suivit Tu vesson dans les locaux du commissariat. Il n'écoutait pas un mot de ce qu'elle lui disait. Ses pensées étaient ailleurs. Depuis qu'on l'avait prévenu du meurtre de Jörgen Pålsson, quelque chose qu'il ne parvenait pas à exprimer le tourmentait. Mais la réunion lui avait permis d'y voir plus clair. *Abusé* – un choix terminologique tout sauf anodin. Les souvenirs du collègue commençaient à refaire surface et venaient renforcer le sentiment qu'il avait depuis que Tu vesson l'avait contacté.

Le sentiment que Jörgen Pålsson avait mérité son sort.

1.

Littéralement, « Le Roc ».

5

Lina Pålsson avait commencé par ne pas comprendre qui il était. Il lui avait pourtant donné son prénom et son nom, et rappelé qu'ils avaient fait tout leur collège ensemble, mais elle était restée perplexe. Il avait fini par se demander s'il s'agissait de la même Lina. Une fois qu'il s'était présenté comme Fabbe¹, elle avait fini par faire le rapprochement et l'avait invité à venir prendre le café le jour même à 13 heures, ce qui lui laissait le temps de s'installer dans son nouveau bureau et de contacter le pont d'Öresund.

La chaise de bureau de Hugo Elvin, avec tous ses boutons et molettes, était un vrai fauteuil du futur, mais ce n'était pas un bel objet. Le siège était même franchement inconfortable. Fabian tripota les réglages tout en formulant sa demande au centre opérationnel du pont d'Öresund. Son appel fut relayé, et tandis que la tonalité résonnait, il trouva enfin la position parfaite. Il ne put s'empêcher de se demander quel genre de stature pouvait bien avoir Hugo Elvin.

« C'est vous, le nouveau Kurt Wallander ? » fit soudain une voix de femme à l'autre bout du fil. Fabian, qui n'avait pas entendu la sonnerie s'arrêter, précisa que Wallander n'était pas inspecteur mais commissaire de police. « Dites-moi, en vrai, vous êtes aussi intelligents dans le métier ? » continua l'employée.

Au bout de cinq minutes, Fabian réussit à rediriger la conversation et faire en sorte que ce soit lui qui pose les questions. Elle expliqua que tous les véhicules qui passaient le péage de Lernacken étaient photographiés par deux appareils. Un à l'avant, pour enregistrer la plaque d'immatriculation, et l'autre à l'arrière pour mesurer la taille du véhicule. Afin d'estimer le prix de la traversée, et de disposer d'une preuve en cas de délit de fuite.

Fabian indiqua qu'il s'intéressait à un pick-up Chevrolet immatriculé BJY 509, qui était passé en direction du Danemark le

mardi 22 juin, juste avant 7 heures du matin, pour revenir le soir même, à 23 h 18. La femme promet de retrouver les clichés et demanda son mail. Fabian, qui n'avait pas encore d'adresse à son nom, dicta celle de Tuveesson, avant de remercier son interlocutrice et de quitter le commissariat.

Le GPS qui lui indiquait la route pour se rendre chez Lina Pålsson dit de tourner vers Ödåkra, et le guida à travers une zone pavillonnaire semblable à toutes les autres, jusqu'à la rue Tögatan, où il s'arrêta au numéro 9. Il sortit de la voiture et marcha vers la maison à deux étages, faite des mêmes briques rouges que l'école de Fredriksdal. Jörgen et Lina... Il ne pouvait croire qu'ils soient restés plus de trente ans ensemble. À l'époque, il aurait parié que leur couple ne tiendrait pas un trimestre. En appuyant sur la sonnette, Fabian se mit à songer à la première fois qu'il avait frappé à sa porte. Il était monté au troisième et, n'osant attendre sur le palier, avait voulu se réfugier à l'étage du dessus, mais c'était le père de Lina qui était venu ouvrir.

Après ce jour, il était venu chaque matin. Marcher avec elle jusqu'au collège était le moment savoureux de sa journée : il l'avait rien que pour lui, ils discutaient, riaient. Il faisait tout pour avancer lentement, que la promenade dure le plus longtemps possible.

Klippan avait raison. Lina était la plus belle de la classe. Sur le seuil de la porte, Fabian se surprit à se demander si elle l'était toujours.

Une femme forte, presque grosse, apparut dans l'embrasure. Elle portait une robe moulante marron et ses cheveux bruns colorés laissaient voir des racines grises sur quelques centimètres. Elle avait l'air épuisée. Et faisait surtout beaucoup plus que ses quarante-trois ans, se dit Fabian. Molander n'avait donc pas tort, lui non plus.

« Vous devez être Fabian Risk », salua-t-elle. Fabian hocha la tête et ils se serrèrent la main. « Agneta. La cousine de Lina. On se relaye pour qu'elle ne reste pas seule. Entrez. »

L'inspecteur la suivit dans un joli intérieur, bien plus charmant que la façade de la maison ne pouvait le laisser pressentir. Il balaya le salon du regard, mais n'aperçut Lina nulle part.

« Attendez-moi là, je vais chercher le café », dit la femme en disparaissant dans la cuisine.

Fabian s'approcha de la bibliothèque. On avait beau être en pleine époque numérique, dans chaque foyer, la bibliothèque restait le coin des secrets.

Celle-ci contenait tout ce qu'on pouvait attendre. Dans la vitrine éclairée, une collection d'alcools forts et de verres en cristal de toutes tailles, ainsi que des souvenirs de Grèce et des îles Canaries. Quelques compilations sur CD, et des DVD de Disney et de polars suédois. En haut, la sobre collection de livres se composait d'un gros tiers de Mankell, Jan Guillou ou Grisham, aux côtés des inévitables Strindberg, Shakespeare et Dickens. Seuls Paul Auster, Cormac McCarthy et Jonathan Franzen venaient perturber ce tableau, ou alléger l'ensemble.

Fabian se dit que ces romans devaient être à Lina, avant d'apercevoir quelques albums photo rangés sur l'étagère du bas. Dans le premier figuraient les photos du mariage de Jörgen et Lina. Quelle mésalliance, ne put s'empêcher de penser le policier. L'album suivant, plus varié, allait des souvenirs de Noël aux anniversaires, en passant par les baptêmes et la traditionnelle fête des écrevisses. Sur certaines photos, Jörgen posait torse nu, contractant ses gros muscles tatoués.

« Tu trouves quelque chose ? »

Fabian leva les yeux et aperçut Lina. « Te voilà », dit-il en reposant l'album. Il se demanda s'il devait la serrer dans ses bras, mais décida de lui tendre simplement la main, même si elle était moite.

« Salut.

– Je n'ai pas droit à une bise ?

– Si, pardon. C'est juste que je ne voulais pas... »

Il lui donna une prudente accolade.

« Je te reconnais à peine. Il paraît que tu t'es installé à Stockholm.

– Oui, mais je suis de retour. Moi, je te reconnais. Tu n'as pas changé.

– Merci. »

Fabian, qui ne savait comment briser le silence, se sentait de nouveau comme le garçon qui venait de frapper à la porte mais n'avait pas eu le temps de courir se cacher. Agneta ressortit de la cuisine avec un plateau en main qu'elle posa sur la table basse.

« Lina, tu veux que je reste ?

– Non merci, Agneta, ça va aller. »

La cousine disparut. Lina et Fabian s'installèrent dans le canapé.

« Bon. Donc tu es policier et tu es chargé de l'enquête ? reprit Lina en commençant à servir le café, mais ses mains tremblantes l'en empêchaient.

– Attends, je peux le faire. »

Fabian prit la cafetière et se mit à verser.

« Excuse-moi. » Lina fondit en larmes, sanglotant sans bruit. « Mais pourquoi. Comment peut-on faire une chose pareille ? Tout le monde l'aimait. Pour moi, c'est incompréhensible. »

Il eut envie de se rapprocher d'elle et de poser une main réconfortante sur son épaule, mais ne bougea pas. Il était là en tant que flic, rien d'autre. « Lina, je comprends que ce soit terriblement dur. Mais as-tu... la moindre idée de la personne qui pourrait se cacher derrière tout ça ? »

Lina secoua la tête. « Non, aucune. Comme je viens de te le dire, tout le monde l'aimait. Les gamins à l'école l'adoraient. Il savait comment s'y prendre. Surtout avec les élèves difficiles. Il savait exactement quoi faire.

– Oui, j'imagine très bien. Lui-même à l'époque était un peu... comment dire... agité. »

La jeune veuve releva les yeux pour croiser le regard de Fabian. « Qu'est-ce que tu veux dire ? »

Elle a tout refoulé, ou elle ne veut pas en parler, se dit Fabian en reposant sa tasse de café sur la table en verre. « Lina, si on veut avoir une chance de coincer le coupable, on va devoir remuer le passé. »

Lina détourna le regard et Fabian ne fit rien pour rompre le silence. Puis, finissant par céder, elle acquiesça.

« D'après ce que j'ai compris, il est allé en Allemagne pour faire des provisions de bière. Tu sais s'il est parti avec quelqu'un ?

– Non, il y allait toujours seul.

– Cette fois n'a pas pu faire exception ? »

Lina secoua la tête. « Non, sinon ça ne vaut vraiment pas la peine.

– Je voulais dire, juste pour l'accompagner ? »

Un nouveau geste négatif. « Qui voudrait faire un aller-retour en Allemagne sans pouvoir rien acheter ? »

Elle a raison, se dit Fabian, qui de toute façon ne comprenait pas le but de l'expédition. « Je ne sais pas, un ami ? D'ailleurs, est-ce qu'il était en contact avec d'autres anciens de la classe ? Toi mise à part ?

– Non, juste Glenn. Tu sais, Glenn Granqvist. »

Fabian hocha la tête. Les souvenirs reprenaient vie. Glenn et Jörgen étaient inséparables depuis l'école primaire et il lui semblait se rappeler que les deux garçons étaient du même acabit. Discuter avec Glenn serait par conséquent la prochaine étape.

« Il a l'air costaud sur les photos.

– Oui, il faisait très attention à son apparence. Un temps, quand les enfants étaient petits, j'avais l'impression qu'il passait plus de temps à la salle de sport qu'à la maison.

– Donc, il s'entraînait beaucoup », conclut Fabian. Quitte ou double, se dit-il avant de risquer : « Tu sais s'il prenait quelque chose pour progresser ? »

Lina le regarda dans les yeux, l'air stupéfaite par cette question. « Je ne vois pas de quoi tu parles. Des anabolisants ? Bien sûr que non. »

Fabian était persuadé du contraire, mais là n'était pas l'essentiel. Les réponses de Lina importaient davantage, et elle mentait.

« Est-il arrivé qu'il te frappe ? »

Cette fois, Lina était mieux préparée. Froide et avisée, elle se racla la gorge et secoua la tête. « Honnêtement, je ne comprends pas où tu veux en venir. Jörgen était un homme charmant, il ne m'aurait jamais fait de mal, ni à moi ni à personne.

– Lina, je ne cherche pas à noircir le portrait de Jörgen. Mais on sait tous les deux comment il était au collège, et tout ce que je cherche à savoir, c'est s'il...

– Je pense que tu devrais partir. » Elle se leva. « Va-t'en, je t'en prie.

– Excuse-moi. Je ne voulais pas...

– Agneta ! Tu peux revenir ! On a fini ! »

6

Fabian s'assit dans la voiture et mit la clef dans le contact. Aucun doute, il avait trouvé ce qu'il était venu chercher. Ce n'était plus une simple intuition : Jörgen Pålsson avait creusé sa propre tombe. Mais Lina venait de perdre son mari, il y était allé un peu fort.

Est-ce que c'était cette idée qu'il ne supportait pas ? Que ce soit Lina et Jörgen finalement, ensemble envers et contre tout ? Quel droit avait-il de remettre en cause ses choix ? Comme s'il pouvait savoir ce qui était mieux pour elle.

Il ouvrit la boîte à gants, sortit le dernier rapport du contrôle technique et griffonna quelques mots au dos de la feuille : il s'excusait profondément s'il l'avait blessée, elle pouvait le contacter à tout moment si elle en avait besoin. Il nota son adresse et son numéro, avant de signer, de plier la feuille et de glisser le mot dans sa boîte aux lettres.

Durant tout ce temps, il se doutait qu'elle l'observait derrière les voilages. Après s'être rassis au volant et avoir démarré la voiture, il se retourna pour lui adresser un sourire et un petit signe de la main.

Son téléphone ne tarda pas à sonner. Mais c'était Tuveesson.

« Les photos du péage de Lernacken sont arrivées.

– On voit quelque chose ?

– Je pense que tu devrais venir. »

Ils disposaient de quatre clichés. Tuveesson les avait mis sur le serveur pour y avoir accès en salle de réunion, où les photos seraient projetées sur le mur blanc.

« Ne me dites pas qu'il n'y a plus de lait, dit Lilja, une tasse de café chaud à la main.

– Il y a de la crème, répondit Klippan en versant une goutte dans la sienne. Il n'y a pas si longtemps, personne ne... » Une sonnerie

interrompit son discours, il sortit son portable et regarda l'écran.

« Tu ne réponds pas ? » demanda Lilja.

Klippan soupira avant de décrocher. « Allô, chérie. Je suis en pleine réunion là... Quoi ? Non, encore ? » Il poussa un nouveau soupir. « Mais Berit, je te l'ai dit mille fois. Si on met des tonnes de papier toilette, c'est sûr que... » La voix de sa femme résonnait dans toute la pièce. « Oui oui, d'accord. Je m'en occupe, j'appelle quelqu'un... Non, pas dans la minute. Dès que j'aurai le temps. Chérie, je dois raccrocher. À tout à l'heure. » Klippan rangea son téléphone et esquissa un geste de lassitude sans rien ajouter.

« On commence ? » suggéra Tuveesson en allumant le projecteur.

La première photo, prise à l'avant du véhicule, montrait la Chevrolet qui attendait de traverser le pont vers le Danemark. Au coin en bas, on pouvait lire l'heure et la date : « 06:23 22-06-10 ». Jörgen Pålsson apparaissait au volant de sa voiture. La suivante, prise d'en haut, montrait le bras tatoué de Jörgen, qui tendait une carte bleue.

« Il avait encore sa main, fit remarquer Klippan.

– C'est maintenant que ça devient intéressant. » Tuveesson afficha la troisième photo, qui indiquait : « 23:18 22-06-10 ». L'image était nettement plus sombre et le visage de Jörgen plongé dans le noir. Mais il n'y avait aucun doute, il était toujours au volant de la voiture. Dans la pénombre, sa chemise blanche réfléchissait la lumière.

Ce n'est pas tant Jörgen qui attirait leur attention que le passager assis près de lui. L'homme portait des vêtements noirs et une casquette bien enfoncée sur la tête, dissimulant son visage. Était-ce donc lui, le criminel qu'ils pourchassaient ? Tel un spectre, il se fondait dans le noir.

« Je peux essayer de retoucher l'image et de voir si on peut augmenter les contrastes, suggéra Molander.

– Assez pour la publier sur un avis de recherche ? » demanda Klippan.

Molander haussa les épaules. « J'en doute. Mais faut voir.

– On est vraiment sûrs que ce soit le meurtrier ? glissa Lilja.

– Non, mais tout porte à le croire, répondit Tuveesson. Bien sûr, on ne tirera aucune conclusion sans avoir plus d'éléments.

– Ça peut être n'importe qui, observa Lilja.

– Comme ?

– Un auto-stoppeur, par exemple.

– Qui prend encore des auto-stoppeurs de nos jours ? intervint Klippan. En plus, c'est presque impossible de s'arrêter en route.

– Moi j'en prends. Le monde n'est pas aussi glauque que ce qu'on voit entre ces murs, rétorqua Lilja.

– Non, il est pire, affirma Molander.

– Même si ce n'est pas l'assassin, il est sans doute le dernier à avoir vu Jörgen en vie. Quoi qu'il en soit, il faut qu'on le retrouve, dit Tuveesson. Et imaginons un instant que l'homme sur la photo soit le coupable...

– La question sera de savoir : pourquoi Jörgen Pålsson l'a fait monter avec lui.

– Et où, ajouta Lilja.

– Ont-ils pu se donner rendez-vous ? demanda leur chef.

– Non, d'après Lina, il voyageait toujours seul, répondit Fabian.

– C'est ce qu'elle croit. Mais qui dit qu'elle ait raison ? reprit Klippan. Ma femme ne sait pas tout sur moi.

– Heureusement pour elle, observa Molander.

– Vu que le meurtre était minutieusement préparé, on peut penser que l'assassin était certain de pouvoir monter, constata Fabian, et les autres acquiescèrent. Mais comme dit Klippan, il est impossible de s'arrêter sur cette autoroute. Je me demande si on ne devrait pas éplucher son compte en banque et regarder les paiements effectués.

– C'est vrai, il a pu prendre le passager pendant une pause, répondit Tuveesson.

– Bien vu, complimenta Klippan en se tournant vers Tuveesson. Il n'est pas bête, le nouveau. Malheureusement, ça va prendre un temps fou. Les banques adorent faire traîner ce genre d'opérations. »

Fabian savait que Klippan avait raison. La solution s'appelait Niva Ekenhielm, de l'Institut de défense radio national, le FRA. Elle pouvait, comme personne, contourner un pare-feu pour piocher la bonne information. Niva l'avait beaucoup aidé dans sa dernière enquête. Mais ses services avaient un prix, et Fabian s'était promis de ne plus jamais faire appel à elle.

L'employée du pont d'Öresund reconnut tout de suite sa voix. Elle lui demanda où ils en étaient, s'ils avaient retrouvé l'assassin. Fabian, évasif, répondit que l'enquête avançait et qu'ils faisaient de leur mieux pour obtenir des résultats.

« Oh, je vois. Vous êtes tenus au secret professionnel et n'avez pas le droit d'entrer dans les détails, dit la femme avec un fort accent scanien. C'est forcément le passager, non ? »

– Comme vous pouvez l'imaginer, je ne peux rien révéler », répondit-il en espérant que cette répartie suffirait. Il avait besoin de son aide et ne voulait pas être désagréable.

« Je prends ça pour un oui. Mais ne vous inquiétez pas, je n'irai pas voir la presse. Pas tout de suite, en tout cas. »

Il était important qu'elle se sente impliquée, réalisait Fabian.

« Je n'en doute pas, vous êtes plus maligne que ça. Et personne ne veut que le meurtrier sache où en est la police, n'est-ce pas ? »

– Non, bien sûr que non.

– Puisque l'affaire vous intéresse, j'aurais encore besoin de votre aide.

– Ah oui ?

– Vous pensez que vous pourriez me trouver le numéro de la carte bancaire qui a servi au paiement ? »

Après un silence, elle répondit : « Vous savez qu'on ne peut pas communiquer ce genre d'informations. Sans réquisition du procureur. »

Elle n'est pas si bête, se dit Fabian. Le problème, c'était qu'ils n'avaient pas le temps.

« Mais pour Fabian Risk, mon petit inspecteur Wallander, je peux faire une exception. À une condition.

– Laquelle ?

– Que vous veniez me dire bonjour la prochaine fois que vous passerez par ici. »

Un écouteur de son téléphone dans l'oreille, Fabian entra dans la kitchenette du commissariat où il trouva la grande machine à café, munie d'autant de boutons qu'il y avait de choix possibles. Il appuya sur « cappuccino » et entendit la machine se mettre en marche, tandis que la tonalité résonnait à l'autre bout du fil. Elle avait la reconnaissance d'appel, il en était sûr. À l'instant, son portable en main, elle regardait certainement l'écran.

« Comment as-tu le culot de m'appeler ? »

Pris de court, Fabian chercha quelque chose à répondre.

« Allô ? Tu crois que je n'ai pas compris que c'était toi ? Espèce

de...

– Niva, je ne voulais pas...

– On était d'accord. Tu as déjà oublié ?

– Non, je n'ai pas oublié, et ce n'est pas pour ça que j'appelle.

– Bien sûr que non, c'est pour me raconter comme tu es heureux avec ta petite famille, maintenant que vous vous êtes exilés en Scanie ?

– Je t'appelle parce que j'ai besoin de ton aide dans une affaire. C'est important que les choses aillent vite », expliqua Fabian. Silence à l'autre bout du fil. « J'enquête sur le meurtre d'un copain de classe. Tu en as sans doute entendu parler dans la presse. Le prof de travaux manuels aux mains tranchées.

– Ah oui, c'est bien un truc du Sud, ça. C'était un vieux copain ? »

Elle paraissait s'être calmée.

« Pas vraiment, on était juste dans la même classe. J'aurais besoin de savoir ce qu'il a payé avec sa carte dans la journée du 22 juin.

– Envoie-moi son numéro de compte et je verrai ce que je peux faire.

– D'accord. Merci. C'est super sympa. Mais je ne voulais pas...

– Et sinon ?

– Oui, euh, on vient juste de s'installer, donc il y a des hauts et des bas. Mais j'ai l'impression... Je pense que ça ira. Et toi ?

– Seule et d'une humeur de chien, comme toujours. D'après mon psy, il va falloir du temps pour passer à autre chose.

– Ça va aller, tu verras, maintenant que je suis parti et que tu as Stockholm pour toi toute seule.

– Qu'est-ce que ça change, si tu continues à m'appeler ? »

Fabian s'apprêtait à répondre, mais il n'en eut pas le temps. Elle avait raccroché. Il prit son cappuccino et y trempa les lèvres, avant de vider le gobelet dans l'évier.

7

« Papa, devine ce qu'on a fait ? s'écria Matilda en courant vers Fabian, qui passait le pas de la porte. On s'est baignés ! Elle était hyper froide et il y avait des vagues énormes ! On y retourne demain, maman m'a promis un nouveau maillot ! » Elle lui sauta dans les bras. « Tu pourras venir avec nous ? S'il te plaît.

– Je ne sais pas, imagine qu'elle soit trop froide pour moi ? »

Il se dirigea vers la cuisine, avec Matilda dans les bras.

« Allez, papa. S'il te plaît. »

Fabian s'approcha de Sonja, qui servait le dîner, et lui donna un baiser.

« Le repas est prêt, dit-elle en souriant. Comment ça a été ? Tu as fait ce que tu devais faire ? » Elle retira son tablier et saisit son regard.

« Chérie, c'est...

– Très bien, je vois. Oublie ma question. Et oublie les vacances que tu étais censé prendre.

– Chérie...

– N'en parlons plus. Va plutôt chercher Theo.

– D'accord, il est où ?

– Dans sa chambre.

– Il a passé la journée enfermé, dit Matilda.

– Il n'est pas venu se baigner ?

– Non, il espérait que tu viennes et que tu l'aides à choisir un masque et un tuba, répondit Sonja.

– Papa, promets que tu viendras demain. S'il te plaît, promets.

– C'est promis. Je ferai tout ce que je peux...

– T'es vraiment pas drôle. »

Matilda s'échappa des bras de son père.

Alors qu'il se tournait vers l'escalier, la sonnerie du téléphone retentit. « La ligne est déjà branchée ?

– Apparemment. » Sonja alla décrocher. « Allô, oui, c'est Sonja Risk... Oui. Il est là. Je vous le passe. »

Au ton sec de sa femme, Fabian comprit immédiatement qui appelait. Sale vipère, pensa-t-il avant de prendre le combiné et d'aller au salon.

« Oui, Fabian Risk ? dit-il de sa voix la plus formelle.

– Salut mon cœur, répondit Niva à l'autre bout du fil. Je me suis dit qu'il valait mieux appeler sur ton fixe que sur ton portable, pour que ce ne soit pas trop louche. Puisqu'on n'a rien à cacher, n'est-ce pas ?

– Absolument rien. » Fabian haussa les épaules à l'attention de Sonja. « Tu as trouvé quelque chose ?

– Toujours aussi impatient. Honnêtement, je ne sais pas comment fait Sonja. On y arrive à peine que tu veux déjà en finir.

– Niva, on allait se mettre à table.

– Comme c'est attendrissant. Station-service OK de Lelling, à 22 h 22, 739 couronnes danoises. En plus du Bordershop de Puttgarden, où il a dû acheter assez de bière pour toute une fête bavaroise.

– D'accord, merci pour ton aide.

– Je t'en prie. »

Fabian raccrocha et s'assit à la table du dîner. Sonja se posait naturellement des questions, elle en avait le droit.

Mais elle devrait attendre.

Attendre son retour.

Il était 22 heures passées quand Fabian sortit de chez lui, mit la clef dans le contact et partit dans le noir. La station-service OK de Lelling se situait aux environs de Køge, à quelques dizaines de kilomètres de Copenhague. Il y serait un peu avant minuit.

Même si Theodor n'avait pas voulu lui ouvrir la porte de sa chambre, et si Matilda était fâchée, sans parler de Sonja, il avait décidé de ne pas attendre le lendemain pour partir. Il ne pouvait se permettre de perdre le peu de temps qu'il avait gagné et laisser passer une nuit entière.

L'assassin n'avait pas pu savoir où, ni combien de fois, Jörgen s'arrêterait. Mais il avait dû compter sur au moins une pause pour faire le plein. D'après Molander, la Chevrolet avait dans son réservoir 88 litres de sans plomb 95. En tout, elle avait une capacité de

120 litres, ce qui voulait dire que Jörgen en avait consommé 32 avant de succomber dans la salle de travaux manuels. À 144 kilomètres d'ici, traversée du pont comprise, se trouvait la station-service où il avait pris de l'essence. Trente-deux litres pour 144 kilomètres, soit 0,22 litre au kilomètre. Un calcul plausible pour une Chevrolet bien chargée, en admettant que la voiture n'ait fait aucun détour inutile, mais soit allée droit vers la salle de classe.

Jörgen Pålsson s'était servi de sa carte bancaire une seule fois au Danemark. À 22 h 22, il avait payé 739 couronnes danoises, ce qui correspondait environ à 75 litres d'essence. En imaginant qu'il soit parti d'Ödåkra le réservoir plein, et qu'il n'ait pas repris d'essence avant Lellinge, 380 kilomètres plus loin, les 75 litres collaient plutôt bien. Cinquante-six minutes plus tard, à 23 h 18, il avait passé le péage de Lernacken. Un trajet qui ne devait guère prendre plus de quarante minutes. Il était donc resté entre quinze et vingt minutes à la station-service avant de se remettre en route.

Avec, cette fois, un passager à ses côtés.

L'homme de la cabine rendit à Fabian sa carte bleue et la barrière s'ouvrit. Il appuya sur l'accélérateur, laissant la boîte de vitesses automatique s'occuper du reste. Une de ses chansons favorites passait à la radio. Il monta le son pour faire sonner la voix de Kate Bush dans toute la voiture.

C'était la première fois qu'il traversait le pont. La vue était magique. Le croissant de lune scintillait dans un ciel bleu nuit, se reflétant sur l'eau calme de l'Öresund comme dans un grand miroir.

*And if I only could
I'd make a deal with God
And I'd get him to swap our places
Be running up that road
Be running up that hill*

8

Assis à la table de la cuisine, Glenn Granqvist dévissa le couvercle du bocal et regarda les morceaux de hareng flotter dans le liquide sirupeux. C'était un reste du temps où il vivait avec Anki. Lui n'aimait vraiment pas le hareng mariné. La consistance le dégoûtait. Il se força à avaler les morceaux en entier et, pour qu'ils ne remontent pas, il se rinça la gorge avec une bière bien fraîche.

Il était arrivé au bout de sa provision de bière. Comme de la plupart des choses qu'il aimait, d'ailleurs. Il vida les bocaux dont la date de péremption était passée depuis longtemps. Olives, cornichons, moutarde, sauce rémoulade et ces satanés harengs. Il repêcha un morceau, l'engloutit et se rinça la bouche avec le sirop d'un ananas en conserve.

Depuis qu'il avait appris ce qui était arrivé à Jörgen, il n'avait pu retrouver son calme. Il ne tenait plus en place. Tout son corps était tendu et son rythme cardiaque semblait avoir doublé de vitesse. Son meilleur ami était mort. Non d'une maladie foudroyante ni dans un tragique accident. Quelqu'un avait sciemment pris sa vie, d'une manière si calculée et cruelle qu'il en frissonnait encore. Il repensait à toutes ces années. Trente-sept ans d'amitié. Toute une vie. L'idée même lui donnait le tournis. C'était au CP qu'ils s'étaient rencontrés. Au bout de quelques minutes seulement, ils s'étaient retrouvés dans une bagarre. Depuis ce jour, ils avaient été meilleurs amis et s'étaient épaulés contre vents et marées.

Des bêtises, ils en avaient fait. Beaucoup même, en y réfléchissant. Mais ils avaient laissé le plus gros derrière eux, se persuadant peu à peu qu'ils n'avaient à avoir honte de rien. Et ça avait marché. Toutes ces années, il avait dormi sur ses deux oreilles, la conscience aussi pure que celle d'un enfant de chœur. Jusqu'à aujourd'hui.

Il y avait plus d'une semaine que Lina l'avait appelé pour lui

annoncer la disparition de Jörgen. Il avait tout de suite compris ce qui l'attendait et depuis, un flot violent de souvenirs avait ressurgi. Des souvenirs oubliés, réduits en miettes, qui n'auraient jamais dû refaire surface.

C'était pourtant ce qui se passait.

La mort de Jörgen ne l'étonnait pas. C'étaient les mains tranchées qui lui fichaient la trouille.

Sans ce maudit détail, il aurait sans doute retrouvé le sommeil. Il aurait pu pleurer Jörgen et soutenir Lina dans son deuil. Mais là, il osait à peine l'appeler. La spécialité de Jörgen, c'étaient les mains. Les coups de poing. Cogner, rien d'autre. Peu importe les dégâts et le sang. C'était son truc, depuis toujours. Il avait attendu la fin de la 3^e pour se mettre au poing américain. Lui préférait les coups de pied, frapper avec le bout métallique de ses Dr Martens rouge laqué.

Aujourd'hui, il ne comprenait pas comment ils avaient pu poursuivre ce jeu si longtemps. À l'école, c'était une chose. Ils s'ennuyaient et avaient besoin de tuer le temps. Pourquoi pas en se défoulant sur un souffre-douleur, qui faisait tout ce qu'on lui demandait et tremblait dès qu'ils se montraient. Mais après ? Ils étaient comme accros et seule la perspective de sa mort avait été en mesure de les stopper lors de leur dernière rencontre. C'était le mot qu'ils avaient utilisé.

Une rencontre.

Qui avait duré plus de cinq heures.

Onze ans après la 3^e.

Ils l'avaient laissé tranquille après le collège pour s'occuper des autres. À vrai dire, ils s'étaient lassés de lui, et l'avaient même plus ou moins oublié. Mais une nuit d'ivresse à Copenhague, Jörgen avait eu l'idée de reprendre contact et d'arranger une dernière « rencontre ».

Il existe des tableaux qui indiquent ce que l'organisme brûle quand on court, quand on dort ou quand on fait l'amour. Mais aucun ne montre l'énergie consommée lors d'une bagarre. Le chiffre devait pourtant être élevé : au bout de trois heures, Jörgen et lui n'en pouvaient plus.

Il avait hurlé, pleuré, imploré leur pitié. Il avait promis tout son argent, juré qu'il ferait n'importe quoi, du moment qu'ils arrêtaient. Il n'avait rien à faire. Si ce n'était mourir. Lâcher prise.

Ce con avait résisté. Ils auraient pu y aller au couteau, mais c'était

de la triche. Les mains et les pieds, *that's it*. Rien d'autre.

Ils avaient quitté l'appartement, trouvé une table aux Trois Chevaux et commandé un steak frites sauce béarnaise et un grand Coca. Glenn se souvenait encore combien il s'était régalé. C'était comme si leurs corps étaient en manque de sucre. Ensuite, ils avaient joué au flipper. Il avait eu plusieurs multibilles et s'apprêtait à battre son record personnel, quand la machine avait tilté. Tout ce temps, ils n'avaient pas échangé un mot. Mais un accord silencieux planait entre eux. Ils allaient continuer jusqu'à ce qu'il abandonne. Pour de bon. Une fois pour toutes.

Ils l'avaient retrouvé dans l'entrée, où il s'était traîné et avait fait tomber le téléphone. Comment aurait-il pu savoir qu'ils avaient coupé le câble ?

Deux heures plus tard, c'étaient eux qui renonçaient. Pour la première fois de leur vie, ils en avaient marre de cogner. La dernière demi-heure leur avait surtout paru pénible et monotone. Glenn se souvenait de leur raisonnement : même si son cœur battait encore après leur départ, il était impossible qu'il survive plus de quelques heures.

Durant plusieurs semaines, ils avaient épluché les journaux, à la recherche d'un avis de décès ou de nouvelles de leur crime. Mais ils n'avaient rien trouvé. Pas la moindre déclaration de police. Au bout de deux mois, ils avaient osé retourner sur les lieux et avaient trouvé l'appartement vide. Il avait disparu, s'était volatilisé.

Rapidement, l'angoisse les avait envahis. Où avait-il pu aller ? Préparait-il sa vengeance ? Ils en avaient parlé à plusieurs reprises et conclu qu'il n'y avait pas trop de souci à se faire. Et après plusieurs années, Glenn n'y pensait même plus.

Les deux mains tranchées. Putain !

Ça voulait dire que c'était son tour ? Est-ce qu'il aurait les pieds tranchés ?

Il s'allongea sur le banc de cuisine et ferma les yeux. La fatigue le rongait de l'intérieur. Mais il n'osait pas s'endormir, les quelques heures de sommeil de cette semaine s'étaient avérées plus éprouvantes que l'effort de rester éveillé. Ses rêves étaient plus étranges que d'habitude. Des souvenirs refoulés reprenaient vie, dégénérant en fantasmes dignes de réalisateur de films d'horreur.

Il avait lu des articles sur un chercheur qui était parvenu à rester

éveillé pendant onze jours. Au bout de quatre jours, l'homme avait eu des hallucinations et se prenait pour Diego Maradona. Après six jours, il était revenu à lui et avait même battu ses assistants au flipper, avant de finir par s'endormir.

Onze jours, il n'y arriverait jamais.

Avoir les idées claires, surtout ne pas se déconcentrer. Rester vif. Il se rassit, se frotta les yeux, fourra un nouveau hareng dans sa bouche et essaya en vain de l'avalier. Il n'y avait plus une goutte de sirop d'ananas et le morceau s'obstina à remonter dans son gosier, jusqu'à ce qu'il se résolve à mâcher. Il fallait manger. Maintenir son corps en état, s'il voulait avoir la moindre chance, le moment venu. Il pensait bien se défendre. Quoi qu'il arrive, il se défendrait.

Personne ne pouvait l'accuser de laxisme. Presque tout était prêt. Il s'était armé, il avait fixé des verrous aux fenêtres et associé les lampes entre elles, pour pouvoir les éteindre d'un coup, grâce à la télécommande qu'il gardait toujours sur lui. Dans le jardin, à l'arrière de la maison, il avait déroulé des barbelés qu'il avait reliés, à l'aide d'un fil de pêche, au carillon accroché à la fenêtre de l'étage.

Tout ce qu'il lui restait à faire, c'était installer le judas sur la porte d'entrée. Le bricolage attendrait le lendemain, qu'il fasse jour. Il y en avait un sur l'ancienne porte, mais il avait trouvé superflu d'en avoir un sur la nouvelle. Quelques semaines plus tard, il avait regretté cette décision et il avait acheté un judas à monter soi-même, ce qu'il ne s'était jamais résolu à faire. Trois ans et demi plus tard, le dispositif allait enfin être monté.

Il devait reconnaître que rester ici après le départ d'Anki était stupide. C'était surtout pour la faire enrager. Lui qui n'aimait même pas cette baraque. Non pas qu'il soit contre l'idée de vivre dans une maison, mais celle-ci était mal faite, avec ses murs en plâtre qui sentaient déjà le moisi, alors qu'elle n'avait que dix ans. Sans parler de la porte d'entrée qu'il avait déjà dû...

Un coup de sonnette vint interrompre ses pensées. Il était 23 h 30. Qui cela pouvait-il être à une heure pareille ? On sonna de nouveau.

Il s'attendait à ce que son agresseur surgisse du jardin, à l'arrière de la maison et à l'abri des regards. Il aurait suffi qu'il trébuche sur le fil barbelé pour que Glenn lui mette la main dessus. S'il parvenait tout de même à s'approcher, les grandes baies vitrées seraient faciles à forcer, mais Glenn n'avait rien contre l'idée de le laisser pénétrer dans

son bureau. Là, il ne pourrait plus s'échapper.

Pas avant que Glenn n'ait tranquillement appelé la police. Il se réjouissait d'avance de lire son nom dans les journaux, comme le héros qui avait capturé l'assassin. Anki n'aurait plus rien à dire.

Le problème, c'était qu'on sonnait, ce qui n'était pas prévu dans son plan. L'homme ne pouvait pas déceimment passer par-devant et frapper à la porte. Impossible. La question persistait : qui était-ce ?

Le carillon avait donné l'alerte la nuit précédente. En une fraction de seconde, il avait éteint toutes les lumières et s'était précipité dehors. Mais ce n'était apparemment qu'un chien égaré qui s'était pris dans les fils barbelés. Avant qu'il ne s'approche pour l'aider, l'animal s'était libéré et avait disparu.

Était-ce son maître qui sonnait à présent ? Dérouler des barbelés était peut-être illégal, se dit Glenn. Après tout, c'était son jardin.

Avoir les idées claires et rester concentré.

Il saisit sa batte de base-ball et avança d'un pas prudent vers la porte.

La sonnette retentit de nouveau. Insistante.

Si seulement il avait installé ce satané judas.

Il déverrouilla la serrure et ouvrit.

Il était à peine 23 h 30 quand Fabian Risk ralentit sur Ringstedvej, le GPS indiquait qu'il était bientôt arrivé à destination. Le trajet jusqu'à Lellinge avait été plus rapide que prévu. Presque seul sur la route, il avait écouté tout l'album *Hounds of Love* après avoir entendu « Running Up That Hill » à la radio. La musique avait aidé ses pensées à remonter le fil du temps.

Il n'avait jamais aimé Jörgen Pålsson. Durant tout le collège, il avait veillé à garder ses distances. Non parce qu'il avait peur. S'il devait regarder la vérité en face, c'était plus par lâcheté. À l'idée de prendre parti, s'il était témoin de quelque chose. Tourner le dos était plus facile, ce qui expliquait pourquoi ses souvenirs étaient si confus. Minable. Maintenant, il se rappelait comment Jörgen Pålsson et Glenn Granqvist faisaient régner la terreur dans la classe. Et quelle victime ils s'étaient choisie.

Claes Mällvik.

Les choses avaient commencé au CP, dès le premier appel, pour continuer jusqu'en 3^e. Tous les élèves de la classe en étaient conscients. Et certainement les professeurs. Mais, ils avaient tous fermé les yeux.

Un incident, pourtant, n'avait pu lui échapper. Un incident qu'il avait refoulé, mais que les mains mutilées retrouvées dans les douches avaient fait ressurgir. Et qui le rendait, en son for intérieur, aussi coupable que Jörgen et Glenn.

Ils sortaient du sport et se dirigeaient vers les vestiaires. Claes ne se douchait jamais après le cours, ce qui était venu aux oreilles du prof, qui avait menacé de ne pas lui mettre la moyenne. Se doucher après le sport était une question d'hygiène, non seulement pour soi, mais pour tout son entourage, avait-il expliqué. Le prof n'imaginait pas à quoi il exposait Claes.

Il y avait huit douches au total, installées entre deux murs de carrelage blanc. Tout le monde avait senti ce qui se préparait et s'était lavé en vitesse. Tous sauf Jörgen et Glenn. *Qu'est-ce que tu regardes ? T'es pédé ou quoi ? Non, c'est un travelo ! Regarde sa bite ! Elle est toute petite, on dirait une chatte !*

Fabian voyait encore le regard implorant que Claes lui avait lancé, mais il avait fait semblant d'avoir du savon dans les yeux. C'est alors qu'il avait entendu le premier coup et en rouvrant les paupières, il avait vu le corps de Claes en boule sur le carrelage, essayant de protéger son sexe des coups de pied de Glenn et sa tête des poings de Jörgen qui s'abattaient sur lui avec force.

Fabian s'était sauvé avec les autres comme le lâche qu'il était. Claes, lui, ne faisait pas le moindre bruit. Pas un cri, pas un mot. Il ne leur disait même pas stop. Il se contentait d'encaisser en silence. Ce n'est que lorsqu'ils avaient mis l'eau chaude à fond qu'il s'était mis à hurler.

Aujourd'hui, plus de trente ans après, l'assassin avait tranché les mains de Jörgen pour les déposer dans ces mêmes douches.

Si quelqu'un avait un mobile solide, c'était bien Claes Mällvik.

La station-service OK était construite sur une place goudronnée. Après en avoir fait le tour, Fabian se gara dans un coin près d'une benne à ordures, et sortit de la voiture. Il remplit ses poumons de l'air nocturne chaud et lourd. Encore quelques jours et il lirait dans les journaux que ce mois de juillet était le plus chaud du siècle.

Il avança et regarda autour de lui, réalisant au bout de quelques pas qu'il n'avait pas la moindre idée de ce qu'il venait chercher. Même si le sentiment qu'il avait depuis son départ était toujours là. L'impression diffuse qu'il devait venir maintenant, sans plus attendre. Il observa les alentours et ce sentiment grandit encore. Il ne pouvait l'affirmer, mais il était convaincu que c'était là, et nulle part ailleurs, que l'assassin avait retrouvé sa victime.

Personne n'avait pu prévoir que Jörgen Pålsson décide de faire le plein précisément dans cette station-service. La seule chose sur laquelle l'assassin avait pu compter, c'était qu'il s'arrête sur la route du retour. Autrement dit, il avait dû le suivre dans sa voiture, qu'il avait ensuite été forcé de laisser derrière lui. Et s'il n'était pas encore venu la chercher, il y avait des chances qu'elle soit encore là.

Fabian contourna le bâtiment, tout en essayant de se faire une image plus claire de Claes Mällvik. Il se souvenait d'un garçon terriblement timide et circonspect. Un de ceux qui osaient à peine lever le doigt en classe pour répondre. Et maintenant, il aurait tué son persécuteur, avec une méthode et une cruauté sans borne ? Fabian ne savait pas trop quoi penser. Mais la violence physique et morale pouvait pousser aux extrêmes. En fait, c'était tout ce qu'il fallait pour faire d'un homme un monstre.

Sur les cinq voitures garées à l'arrière de la station-service, aucune ne semblait appartenir aux clients. Trois véhicules attendaient sur les places réservées au personnel et les deux autres stationnaient en dehors du tracé. La première était recouverte d'une épaisse couche de crasse et de feuilles séchées. Fabian s'approcha de l'autre véhicule, une Peugeot 206, qu'il examina. Plaque suédoise. Une fine couche de poussière indiquait que la voiture n'était là que depuis quelques jours, une semaine tout au plus.

Il aurait fallu appeler Tuveesson, mais elle risquait de lui reprocher d'avoir fait cavalier seul. Mieux valait s'adresser à Lilja.

« Allô, Irene Lilja.

– Bonsoir, c'est Fabian Risk, le nouveau...

– Je sais qui vous êtes.

– J'espère que je ne vous réveille pas.

– Du tout. Je suis toujours au bureau, j'aide Klippan à trouver la liste des élèves de la classe, mais on dirait que c'est impossible. C'était bien la 3^e C ?

– Oui, mais avec un peu de chance, ce ne sera pas nécessaire. » Il fit le tour de la voiture. « Je suis au Danemark et j'ai peut-être retrouvé la voiture de l'assassin.

– *What ?* Qu'est-ce que vous dites ? Comment est-ce possible ? Tuveesson est au courant... ?

– Je m'expliquerai plus tard, et peut-être que je me trompe. Pour l'instant, ce n'est qu'un tir à l'aveuglette. Mais si vous pouviez vérifier la JOS 652, ce serait...

– Je vous rappelle. »

Fabian prit une profonde inspiration, glissa son portable dans sa poche et marcha vers la boutique qui restait ouverte toute la nuit. Si Claes Mällvik s'avérait le propriétaire de la Peugeot, les soupçons qui pesaient sur lui seraient plus concrets, et l'enquête passerait

directement en phase finale : la localisation du suspect et son arrestation.

Une phase qui pouvait prendre du temps. Mais il aurait fait sa part du job et pourrait reprendre ses vacances, en toute bonne conscience. Le lendemain, après le petit déjeuner, il emmènerait Theodor au centre commercial, acheter un équipement de plongée, avant de conduire toute la famille à Mölle, où ils prendraient le soleil et nageraient entre les rochers. À la fin de la journée, il les inviterait tous à dîner au Grand Hotel de la petite station balnéaire.

Dans la boutique, il prit un café au lait instantané, une barre de Daim et une bouteille de Ramlösa, ou d'« eau danoise » comme on s'obstinait à dire ici, même si la marque d'eau pétillante était suédoise. Une jeune fille d'à peine vingt ans, avec trois anneaux dans la lèvre inférieure, se tenait derrière la caisse. Une gamine bien trop jeune pour bosser seule de nuit dans une station-service, se dit Fabian en lui tendant ses articles.

« *C'est votre voiture ?* » Elle fit un geste vers la Peugeot.

« Non, mais vous savez depuis combien de temps elle est là ?

– *Un peu plus d'une semaine.*

– Elle était là avant le mardi 22 juin ?

– *Aucune idée.* » Elle haussa les épaules et commença à scanner les articles. « *Je ne travaille ni le mardi, ni le mercredi. Je l'ai remarquée jeudi pour la première fois. Soixante-dix-huit couronnes, s'il vous plaît.* »

Fabian tendit sa carte bleue, en se disant que la Peugeot pouvait effectivement être garée là depuis le mardi. Il signa le reçu et quittait la boutique quand son portable se mit à vibrer.

« C'est Irene. Le propriétaire s'appelle Rune Schmeckel.

– Quoi ? Comment ? » Fabian s'arrêta devant la borne de gonflage et de lavage, qui gouttait et dégageait de la vapeur. Il s'attendait tant au nom de Claes Mällvik qu'il pensa avoir mal entendu.

« Rune Schmeckel. Drôle de nom, n'est-ce pas ? »

Si seulement la voiture avait été un véhicule de location, n'importe quoi, pourvu qu'il ait une ficelle à tirer. Le nom de Rune Schmeckel ne lui évoquait rien, en tout cas, il n'avait jamais été dans leur classe.

« Elle a été volée ?

– Non, c'est une des premières choses que j'ai vérifiées. »

Merde, jura Fabian intérieurement. Une fausse piste.

« Fabian, vous êtes toujours là ?

– Oui, mais je ne m’attendais pas à cette réponse.

– Le propriétaire travaille à l’hôpital de Lund et habite au 5, rue Adelgatan.

– D’accord. Je dois y aller. On en reparle plus tard.

– OK. À demain. »

Fabian raccrocha. Il lui fallait du temps pour réfléchir. Penser différemment.

1.

En danois dans le texte.

10

Il n'était pas loin de 2 heures, mais le jour pointait déjà. En retraversant le pont vers la Suède, Fabian avait trouvé la vue sur l'Öresund encore plus belle. Mais il n'avait pas pu en profiter. Il n'était même pas d'humeur à écouter de la musique. Il ne cessait de penser à Claes Mällvik et à tout ce que le garçon avait enduré à l'école. D'autres souvenirs surgissaient, toujours plus affreux, qui venaient renforcer son mobile. Les souvenirs confus d'une époque révolue.

Il freina au péage de Lernacken et s'arrêta devant la barrière close, en tendant sa carte bleue à l'homme assis dans la cabine. Il espérait que Sonja dormirait à son retour et qu'ils ne passeraient pas la nuit à parler du coup de fil de Niva.

« Je peux vous demander de reculer et de rejoindre ce bâtiment, là-bas ? dit l'homme en lui rendant sa carte.

– Il y a un problème ? J'ai une autre carte, si nécessaire. »

L'homme fit non de la tête et indiqua ce qui ressemblait à une baraque. Fabian ne comprenait pas ce qu'on lui voulait. Pas même lorsqu'il aperçut la grosse bonne femme qui marchait vers lui.

« Fabian Risk. Vous ne pensiez tout de même pas filer comme ça ? Vous m'aviez promis un tête-à-tête », déclara-t-elle.

Fabian sortit de la voiture et lui serra la main. Il aurait voulu disparaître trente pieds sous terre. La femme se présenta comme Kicky et le conduisit vers la bicoque. Une fois à l'intérieur, elle vida la verseuse à café qu'elle réinstalla sur la machine. Fabian compta le nombre de cuillerées qu'elle mettait dans le filtre. Finalement, Sonja pouvait être éveillée quand il rentrerait : il ne fermerait pas l'œil de la nuit.

« Vous êtes bel homme ! Encore plus que ce que j'imaginai, dit Kicky en remplissant deux tasses de café noir. Célibataire ? C'est peut-être trop demander ? J'aime les longues promenades et les dîners

romantiques. Enfin, pour être honnête, je préfère les dîners.

– Navré, mais je suis marié, répondit Fabian, qui se demandait ce qu'il avait fait pour mériter ça.

– Ne soyez pas navré. J'ai vu votre alliance, je ne suis pas bête. Mais ça ne coûte pas de pain. Ou comment dit-on, déjà ?

– Mange.

– Quoi ?

– Ça ne mange pas de pain.

– Ah oui. À propos, vous voulez un gâteau ?

– Non merci, ça va. » Il se força à boire sa tasse et se leva. « Je dois me remettre en route, mais c'était un plaisir, et merci pour le café.

– Ce n'est rien. J'espère que je ne vous ai pas effrayé avec mes bavardages. On s'ennuie un peu par ici, vous savez. Personne n'y pense, car tout le monde est sur la route. Tout le monde sauf nous.

– Oui, j'imagine que ça doit être pesant. Mais tenez bon, fit Fabian en se tournant vers la porte.

– J'ai pensé à une chose concernant votre affaire.

– Oui ? » Fabian ne put contenir un bâillement.

« Si on part du principe que le passager sur la photo que je vous ai envoyée est l'assassin, et qu'il est suédois : il a dû passer le pont dans une autre voiture, qu'il a laissée au Danemark, n'est-ce pas ?

– Très juste. Mais ça fait trop de suppositions pour mener à quoi que ce soit. Malheureusement », répondit Fabian d'un ton qui laissait entendre qu'il n'avait rien à ajouter. Même s'il était impressionné par la faculté de raisonnement de son interlocutrice.

« Attendez une minute. Si c'est ce qui s'est passé, il a dû traverser à peu près à la même heure que la victime, non ? »

Fabian réalisa qu'il était passé à côté de cette évidente conclusion. « Je n'y avais pas pensé. Mais ça me paraît logique. Il serait possible d'avoir les photos des voitures qui sont passées avant et après ? »

La femme sourit et agita une enveloppe marron, qu'elle ouvrit. Puis elle disposa sur la table les images en noir et blanc des caméras de surveillance.

« Au début, j'imaginai qu'il serait passé juste après la victime, à la même borne. Mais je ne crois pas que ce soit l'une d'elles. » Elle montra quelques voitures. « Donc, j'ai vérifié les autres bornes. » Elle sortit d'autres clichés. « Et je suis restée sur celle-ci. Je peux évidemment me tromper. Mais qu'est-ce que vous en pensez ? » Elle

posa l'image d'une Peugeot immatriculée JOS 652.

« Pourquoi celle-ci précisément ?

– Regardez comme il se penche. Ça n'arrive presque jamais. Les gens ne pensent pas qu'ils sont surveillés. Mais lui a l'air d'en avoir conscience et de ne pas vouloir apparaître sur la photo. Sans compter qu'il a payé en liquide. »

Fabian examina la photo. Le conducteur cachait son visage en se penchant en arrière, Kicky avait raison. Et ce n'était pas tout : elle avait fait une bonne partie de son boulot. Il la remercia, empocha les photos et promit de venir prendre un café la prochaine fois qu'il passait par là.

« Un café ? Non, non, non. La prochaine fois, ce sera notre deuxième rendez-vous. Il faudra aller un peu plus loin. »

Elle lui fit un clin d'œil et rit.

Sans trop savoir si elle plaisantait, Fabian se rassit au volant et traversa le pont.

Direction le Danemark.

Il était 2 h 30 du matin, mais Tuveesson décrocha tout de suite.

« Pourquoi ne m'avez-vous pas dit que vous alliez faire un petit tour en solo au Danemark ?

– Excusez-moi, mais je ne voulais pas vous réveiller sans raison.

– Sans raison ?

– Oui, avant de savoir où ça nous menait. » Il sentit lui-même la bêtise de cette réponse, mais préféra continuer. « Lilja ne vous a pas parlé du propriétaire de la voiture ? Un certain Rune Schmeckel qui habiterait à Lund.

– Si si, la police locale est déjà passée chez lui. Mais il n'y avait personne. » Il entendit qu'elle tirait sur sa cigarette.

« Vous avez contacté l'hôpital où il travaille ? Il est peut-être de garde ?

– Il est en vacances, apparemment. Fabian, maintenant je veux savoir où vous êtes.

– Sur le chemin du retour, mentit-il. Qu'est-ce qu'on fait de la voiture ? Elle est toujours sur le parking de la station-service et il serait bon de l'examiner. Vous avez prévenu Molander, d'ailleurs ?

– On ne peut rien faire sans l'accord des Danois et, dans ce genre d'affaires, ils laissent volontiers traîner les choses. Vous savez ce que

c'est, quand le grand frère demande un service.

– Il sera peut-être trop tard.

– Il l'a déjà laissée une semaine. Il ne viendra sans doute jamais la chercher.

– Et l'appartement ? Quand est-ce qu'on peut y aller ?

– On est en plein repos d'été mais je vais insister.

– D'accord. À demain.

– Espérons. Et, Fabian ?

– Oui ?

– Je vous ai déjà dit que j'étais très reconnaissante que vous interrompiez vos congés. Mais n'oubliez pas que nous sommes une équipe ! »

Elle raccrocha avant qu'il n'ait le temps de répondre.

Quarante minutes plus tard, il entra de nouveau sur le parking de la station-service OK de Lellinge. Il fit le tour pour s'assurer qu'il n'y ait personne. Personne d'autre que la fille aux piercings dans la boutique. Il avait réfléchi, pesé le pour et le contre, et il était parfaitement conscient que ce qu'il s'apprêtait à faire était contraire à toutes les règles. Si on lui demandait de s'expliquer plus tard, il n'aurait pas beaucoup d'arguments. Mais il était convaincu que c'était la seule chose à faire.

Il se gara près de la Peugeot pour ne pas perdre une minute. Il sortit le cric de son coffre, plaça l'outil sous la voiture et l'actionna jusqu'à ce que la roue arrière se soulève. À l'aide d'une clef en croix, il desserra les quatre écrous et retira le pneu.

Derrière le comptoir, la fille aux piercings leva les yeux de son journal.

« Bonsoir, je m'appelle Fabian Risk et je suis de la police de Helsingborg. » Il montra sa carte.

« D'accord. »

Une lueur inquiète traversa son regard.

Quelle que soit la porte à laquelle il venait frapper, si sa visite n'était pas prévue, il suffisait qu'il se présente pour croiser ce même regard : *Qu'est-ce que j'ai fait ?*

« C'est pour la Peugeot immatriculée en Suède qui est garée là-bas. On va devoir saisir le véhicule pour une analyse technique dans le cadre d'une enquête criminelle, dès que les papiers seront prêts entre

nos deux pays.

– *OK. OK. Pas de problème.* »

La fille haussa les épaules et hocha la tête, avec un sourire crispé.

« Mais d'ici là, je vais avoir besoin de votre aide, reprit Fabian, observant que le sourire s'envolait pour laisser place à une moue inquiète. Le propriétaire a sûrement abandonné le véhicule pour de bon. Mais si, par hasard, il revenait la chercher, je veux que vous m'appeliez tout de suite. C'est d'accord ? »

Il nota son nom et son numéro. La fille regarda le bout de papier et pinça ses lèvres percées.

« *Comment je saurai que c'est lui ? Et s'il s'enfuit ?* »

– Il ne pourra pas, puisque vous avez sa roue arrière. » Fabian fit rouler la roue dans la boutique. La fille l'attrapa sans enthousiasme et l'arrêta derrière le comptoir.

« *D'accord, mais je vais devoir prévenir mon chef.* »

– Pas de problème, il n'a qu'à m'appeler. »

De retour sur le parking, Fabian glissa le mot inscrit à la main dans une pochette plastique, qu'il coinça sous l'essuie-glace de la Peugeot, avant de s'asseoir au volant de sa voiture et de repartir.

VOITURE SAISIE

VEUILLEZ CONTACTER LE PERSONNEL

20 août

Je déteste l'école. Je hais le collège ! Tout le monde voit ce qui se passe. Je le sais. Mais personne ne fait rien. Ou si, ils rigolent et regardent ailleurs.

Je voulais rester dans la classe pendant la pause, mais la prof n'a pas voulu. Elle a dit que tout le monde devait sortir prendre l'air. J'ai répondu qu'ils étaient bêtes. Elle a répondu qu'il fallait être deux pour jouer. C'est faux. Je me suis caché dans les toilettes, je les ai entendus me chercher et crier que je n'étais qu'un pédé si je ne me montrais pas. Mais je suis resté enfermé, je sais que je ne suis pas pédé. J'aime les filles. Je le sais. Même si je n'ai jamais eu de copine, j'en suis sûr. Presque tous ceux qui avouent être homos disent qu'ils le sont depuis tout petits, je devrais le savoir, maintenant, et je vois bien que non. Je peux pas être un pédé.

À la fin de la journée, ils m'attendaient dans la cour. Hampus a toujours dit qu'il ne fallait pas courir parce que c'est ce qu'ils veulent. J'aurais voulu m'enfuir, mais j'ai marché normalement. Ils se sont mis devant moi. J'ai essayé de les contourner, mais ils ont bloqué le passage. Je leur ai demandé de bouger, ils ont dit que j'étais moche, que je pouais et que je devais porter leurs sacs. J'ai répondu que je ne pouais pas. Alors ils m'ont frappé au ventre et ils ont dit que c'était ma faute. Que je faisais le malin.

Je jure :

- 1. De ne plus faire le malin.*
- 2. De ne plus dire un mot au collège.*
- 3. Plus jamais de la vie.*

PS : Patou ne s'est pas encore servi de sa petite roue pour courir. Saleté de hamster.

Le cri résonna dans l'entrepôt, sur une centaine de mètres. Un cri pathétique et stérile. Il avait beau s'être installé à l'opposé, l'écho retentit entre les hauts rayonnages du bâtiment. Le cri d'un cochon qu'on égorge.

Il avait horreur des cris. Surtout chez un homme. C'était un signe de faiblesse et d'un manque de maîtrise de soi. À ce stade, il devrait avoir compris que tout était fini. Qu'il n'y avait plus rien à faire. Qu'il mourrait, quoi qu'il arrive. Pourquoi ne pas partir dignement ? C'était la moindre des choses.

Il était 3 h 30 ce vendredi matin, et le magasin de bricolage d'Åstorp, fermé pour congés, ne rouvrirait pas ses portes avant le lundi suivant. Il avait choisi un coin isolé, à l'abri entre deux rayons. Il avait étendu la couverture directement sur le sol en béton et s'était assis avec son sac de chez McDo.

Ces dernières vingt-quatre heures, il n'avait rien avalé et encore moins dormi. Non pas qu'il ait manqué d'appétit ou de sommeil. Il n'avait simplement pas eu le temps. Et il lui restait encore une journée à tenir. Un incident mineur, qui avait failli menacer tout son plan, lui avait fait prendre du retard. Mais après examen de la situation, il avait conclu que le danger était minime. Les marginaux étaient de son côté, et dès le lendemain, les choses rentreraient dans l'ordre.

Il irait chercher la voiture à Lellinge et la garerait dans le port d'Ishøj, au Danemark. Des journées entières s'écouleraient avant qu'ils ne retrouvent le véhicule. D'ici là, il en aurait sûrement fini. Mais mieux valait être prudent, et la manœuvre faisait partie du plan.

Dans un peu plus d'une semaine, il serait tranquille. Il pourrait se reposer et laisser les autres faire le ménage derrière lui. Rassembler les morceaux et essayer de comprendre. Analyser et s'étonner face à tant de génie. Il leur donnait du boulot pour l'année à venir, et son nom

serait sur toutes les lèvres.

Il déchira le sac en papier humide, puis engloutit le hamburger froid et spongieux, et les frites, qui manquaient cruellement de sel. Il ne toucha pas à la tarte aux pommes, qu'il préférait garder pour le petit déjeuner. Il lécha le gras sur le bout de ses doigts et mit son réveil à sonner dans quatre heures. Si contre toute attente quelqu'un arrivait, il serait réveillé par le bruit et aurait une minute, au moins, pour attraper sa couverture et ficher le camp. La fenêtre s'ouvrait par le haut, il avait défait les loquets et bloqué la fente avec un bâton, facile à retirer de l'extérieur.

Il se sentait d'attaque. Il avait passé en revue l'ensemble des scénarios possibles, et comme Björn Borg à l'époque, toutes ses forces étaient concentrées sur son objectif. Il était intimement convaincu qu'une profonde concentration et de minutieux préparatifs étaient la clé du succès. Il lui avait fallu trois ans pour élaborer son plan.

C'était au printemps 2007 qu'il s'était décidé. Mais l'idée n'était pas neuve. D'aussi loin qu'il se souvienne, la rage l'avait toujours habité. Une blessure qui ne cicatrisait pas et s'infectait un peu plus chaque jour. À force de faire de son mieux pour rester agréable et tout pour être aimé, il s'était senti comme une cocotte-minute. Aujourd'hui, le comportement mielleux et collant qu'il avait adopté lui donnait la nausée. Il ne comprenait pas comment il avait pu afficher ce sourire si longtemps.

Mais la fin était proche. La plaie serait bientôt ouverte et se viderait de son pus. Les responsables devraient répondre de leurs actes. Ces monstres à la conscience tranquille, qui croyaient pouvoir dormir sur leurs deux oreilles. Ils devraient tous payer.

Et l'addition serait salée.

Il se mit à penser à Fabian Risk qui avait fait une entrée en scène surprise. Il avait toujours considéré Risk comme un gros lâche. Un type parfait en apparence, mais hypocrite, suivant son petit agenda personnel et n'osant jamais affirmer son point de vue, par peur de déplaire. Qu'il devienne flic n'avait surpris personne.

Il était plus étonnant en revanche qu'il revienne s'installer dans la région. Un imprévu qui avait nécessité quelques ajustements, mais rien de crucial. Il voyait plutôt cette arrivée comme un bonus, et après quelques renseignements sur la carrière de Risk dans la capitale, toute inquiétude avait fini par s'envoler.

Quelques affaires de meurtre, des attaques de transports de fonds, et une vague histoire de pédophilie, dans laquelle les inculpés avaient fini par être relaxés faute de preuves. Cet hiver, il avait même été plus ou moins viré, suite à son intrusion aussi absurde qu'illégale dans les nouveaux locaux de l'ambassade d'Israël. Non, Fabian Risk ne représentait une menace sérieuse ni pour lui-même, ni pour le plan qu'il mettait à exécution. Et sa présence allait lui éviter un séjour de deux jours à Stockholm.

Jörgen Pålsson avait été beaucoup plus prévisible que Risk. Ces trois dernières années, il s'était rendu en Allemagne pour s'approvisionner en bière avant les festivités de la Saint-Jean. Cet été n'avait pas fait exception. Le plan n'aurait pas pu mieux fonctionner. Il avait suffi de suivre son pick-up clinquant sur la route de Malmö, puis sur le pont en direction de Rødby. Et sur le chemin du retour, après une pause à la station-service, il avait fait semblant de lui rentrer dedans.

La seule chose qui l'ait impressionné était sa corpulence. Nez à nez avec lui, il lui avait semblé que les muscles gonflés de Jörgen étaient prêts à exploser au moindre effleurement. Mais il était trop tard pour reculer et les adeptes du bodybuilding sont souvent moins forts qu'on ne le croit.

Jörgen ne l'avait pas reconnu, et il n'avait pas voulu lui rafraîchir la mémoire. Il avait expliqué que sa voiture était HS et qu'il devait à tout prix rentrer chez lui à Helsingborg. Jörgen avait mordu à l'hameçon, et lui avait aussitôt proposé de le conduire.

Rester assis à côté de Jörgen, forcé à écouter le son parasite de ses bavardages pendant tout le trajet, avait été plus problématique. Ses nerfs étaient mis à rude épreuve. À plusieurs reprises, il s'était retenu de saisir son sac, de sortir le chiffon imbibé et de le maintenir sur sa grande gueule, juste pour le faire taire. Mais il avait attendu le bon moment et la rue de Larmvägen, dans le quartier de Fredriksdal, où il avait prétendu habiter.

Jörgen avait insisté pour le déposer chez lui. Une fois arrivés, le chiffon avait enfin pu servir. La suite s'était déroulée comme sur des roulettes. Jörgen était resté inconscient pendant toute l'opération, et d'après les journaux, il s'était réveillé au bon moment, incapable de s'échapper. La super glue dans la serrure avait brillamment fonctionné, il s'en réjouissait encore.

Glenn Granqvist n'avait pas été aussi docile. La nouvelle du sort de Jörgen avait naturellement éveillé sa vigilance et la crainte d'être le prochain sur la liste. Comment aurait-il pu interpréter autrement les deux mains amputées ? Mais quant à ce qu'il prenne des mesures de sécurité aussi drastiques... Elles avaient failli remettre en cause toute sa stratégie. Il fallait l'admettre : il avait sous-estimé Glenn et s'était précipité dans la gueule du loup.

L'idée était de s'introduire dans sa maison préfabriquée, dite « Villa Harmonie », par la porte de la terrasse arrière, puis de monter à l'étage vers la chambre de Glenn. L'agression devait être un jeu d'enfant. Mais il n'était jamais arrivé à ce stade. Il s'était retrouvé coincé dans le jardin, protégé par des fils barbelés, sans doute reliés à une alarme.

En moins de quinze secondes, Glenn était sorti, armé d'une batte de base-ball. Il n'avait pas eu le choix : il s'était jeté à terre et s'était caché derrière des groseilliers, étouffant son envie de hurler, contenant la douleur de sa gorge écorchée par les barbelés. Déçu de voir s'effondrer trois années de travail acharné. La défaite semblait inéluctable quand un chien, surgi de nulle part, s'était retrouvé pris au piège à son tour. Glenn s'était approché pour tenter d'aider l'animal, qui avait finalement réussi à se libérer et s'était enfui en gémissant.

Cinq minutes plus tard, Glenn était rentré dans sa maison sans se douter de rien, tandis que lui-même s'efforçait de retirer les pointes de fer plantées dans sa gorge. Il avait perdu beaucoup de sang et devait battre en retraite. De retour chez lui, il avait constaté que la profondeur des plaies nécessitait des points de suture. Ce dont il s'était lui-même occupé, face au miroir de la salle de bain. Ce n'était pas beau à voir. Mais la plaie était propre et l'hémorragie avait cessé.

Il tâta du bout des doigts les points boursouflés sur sa gorge et décida que cette cicatrice serait pour lui un rappel permanent : plus jamais il ne devrait sous-estimer ses adversaires. Il s'allongea sur la couverture. Le cri avait enfin cessé. Tout était sous contrôle. Demain, quand il aurait déplacé la Peugeot, les choses seraient rentrées dans l'ordre et il pourrait s'attaquer, dans le calme et la tranquillité, à la prochaine étape.

Il ferma les yeux et songea à la troupe qui se démenait pour tenter d'assembler les pièces du puzzle et de résoudre l'énigme. Alors qu'il n'en était qu'au premier acte. Une dernière pensée le traversa, comme

un doux frisson venu réchauffer son corps avant qu'il ne s'endorme.
Bientôt, la classe entière ne pourrait plus fermer l'œil.

12

Fabian Risk referma la porte sans bruit, retira ses Converse et traversa le salon. Entre les sacs-poubelle jetés pêle-mêle et les cartons à moitié vides, on aurait dit qu'une voiture piégée venait d'exploser. Il était presque 4 heures du matin, l'aube repoussait la nuit. Pour ne réveiller personne, il se brossa les dents et fit sa toilette dans la cuisine. Il chercha un torchon, mais finit par se sécher avec son T-shirt avant de monter à l'étage.

Sonja dormait de son côté du lit, tout au bord, le dos tourné. C'était mauvais signe. Elle s'était endormie en colère. Alors qu'il se faufilait dans les draps, elle poussa un profond soupir et se retourna sur le dos, mouvement qui pouvait être interprété comme un appel, c'était à lui d'y répondre.

Il décida de tenter sa chance et chercha sa jambe de la main, lui frôla la cuisse. Elle ne réagit pas. Il laissa sa main remonter vers la hanche, elle ne portait pas de culotte. Certain qu'il interprétait bien les choses, il retira le drap et lui écarta les jambes. Elle ne faisait rien pour l'aider, mais ne résistait pas non plus. Il plongea et passa doucement sa langue sur l'intérieur de ses cuisses. D'un côté, puis de l'autre. S'approchant de plus en plus.

Il entendait sa respiration s'accélérer et lorsqu'il effleura ses lèvres, elle pressa son sexe contre sa bouche. Il glissa son doigt, la chatouillant du bout de la langue. Le corps de Sonja se tordait de plaisir. Au bout de quelques minutes, elle enfonça son visage dans l'oreiller et gémit, s'abandonnant à la jouissance.

Puis, très vite, elle repoussa le visage de Fabian et se mit à respirer profondément. C'était comme si elle ne s'était jamais réveillée. Fabian sentait la frustration monter, mais il savait qu'il ne fallait pas et il ferma les yeux.

Les images qu'il avait si longtemps refoulées lui revinrent aussi fort que le smash qu'il avait renvoyé ce jour-là au volley. Tandis que tout le monde criait son nom, il avait sauté et frappé de toutes ses forces. Touchant Claes, de l'équipe adverse, et brisant ses lunettes. Le garçon saignait du nez, tout le monde riait. Même le prof. Et lui-même. Jörgen s'était approché, la main levée. *Bien joué, Fabbe !* Et il avait topé. Claes était en pleurs, il voulait rentrer, mais le prof l'en avait empêché. *Tout le monde doit se doucher après le cours !* Le carrelage blanc et les douches le long du mur. *Qu'est-ce que tu regardes ?* Le regard implorant de Claes et lui qui l'avait trahi, en faisant mine d'avoir du savon dans les yeux.

« Coucou papa ! Maman a dit que tu étais très fatigué et qu'il fallait te laisser dormir. »

Fabian descendit les dernières marches de l'escalier et prit Matilda dans ses bras. Les souvenirs l'avaient hanté toute la nuit. Des images sorties de leur contexte qui s'étaient mêlées à ses cauchemars. Il s'était réveillé en sueur et avait constaté qu'il était déjà 9 h 30.

« Matilda, monte te brosser les dents, il faut qu'on y aille, ordonna Sonja.

– On va au Danemark ! »

Fabian reposa Matilda, qui fila dans l'escalier, et il marcha vers la cuisine. Sonja débarrassait la table du petit déjeuner.

« Bonjour. Bien dormi ? »

Fabian hocha la tête.

« On va au Danemark aujourd'hui. Au musée Louisiana.

– Super. Il y a quoi, comme expo ?

– Theo ne veut pas venir.

– Ah non, pourquoi ? »

Sonja haussa les épaules. « Il ne veut rien faire si tu ne viens pas.

– Sonja, personne n'aurait voulu plus que moi...

– Je sais. Tu n'as pas le choix. Qu'est-ce que tu ferais d'autre ? »

Elle le regarda dans les yeux. « Mais si cette Niva ose encore appeler à la maison, tu peux prendre tes cliques et tes claques et t'installer tout seul.

– Chérie, ce n'est pas du tout ce que tu penses. » Il s'approcha et lui prit les mains. « Elle a juste appelé...

– Tu n'as aucune idée de ce que je pense. » Elle se dégagea et

commença à remplir le lave-vaisselle.

Si, Fabian savait très bien ce que Sonja se disait. Et il ne pouvait rien y faire. Après plusieurs tentatives restées vaines, il avait laissé tomber. Il ne lui expliquerait jamais ce qui s'était vraiment passé. Et surtout, ce qui ne s'était pas passé.

« Sophie Calle.

– Quoi ? De quoi... ?

– Tu as demandé quelle expo on allait voir. Tu sais, c'est cette Française qui a transformé un mail de rupture en œuvre d'art. »

Quand Fabian arriva, Tuveesson, Molander, Lilja et Klippan étaient déjà au travail. À en juger par la coupe de fruits presque vide, ils étaient là depuis un moment. Fabian prit place sur une chaise libre et ressentit aussitôt à quel point l'ambiance était pesante. Quelque chose était arrivé.

« Bien. Maintenant que vous êtes là, vous allez peut-être pouvoir nous expliquer ? » lança Tuveesson.

Tout le monde l'interrogeait du regard et Fabian comprit que le problème, c'était lui.

« Je ne suis pas sûr de comprendre...

– Je fais référence à votre petite tournée en solo de cette nuit.

– Ah, je vois.

– Vous avez des réflexions et des idées que vous préférez manifestement garder pour vous. Je me trompe ?

– Je voulais attendre de voir. Être sûr de moi.

– Fabian, j'ignore comment vous bossiez à Stockholm, reprit Tuveesson en sortant deux chewing-gums à la nicotine de leur emballage crépitant. Tout ce que je sais, c'est qu'ici, on fait équipe. Sûr ou pas sûr, on s'en fout. » Elle fourra les gommes dans sa bouche et se mit à mâcher vigoureusement, comme pour en extraire plus vite la nicotine.

Fabian avait l'impression d'être assis sur un banc d'école et de se faire remonter les bretelles devant toute la classe. « Je croyais tenir un bon mobile, mais a priori non.

– Expliquez-nous ça quand même.

– Puisqu'on n'a rien d'autre », ajouta Lilja.

Trop tard pour reculer. Fabian se leva et avança jusqu'au tableau blanc, sur lequel il traça un cercle autour du portrait de Jörgen. « Je

crois que Jörgen Pålsson, pour ainsi dire, a eu ce qu'il méritait. » Il voyait les autres échanger des regards en coin. « Je ne sais pas comment il était à l'âge adulte, mais à l'école, c'était une grosse brute. Sa spécialité, c'étaient les coups de poing. Il pouvait continuer jusqu'à être lui-même en sang.

– Et c'est maintenant que vous nous le dites ? rétorqua la commissaire.

– Personnellement, je n'étais pas violent, mais je suivais le mouvement. Je regardais ailleurs, l'air de rien. Au bout du compte, c'était comme si rien ne s'était jamais passé. Et hier soir, je me suis souvenu de ce que Jörgen avait infligé à un élève dans les douches. »

Il dessina une flèche vers la photo des mains tranchées sur le carrelage.

« Qui était la victime ? demanda Tuveesson.

– Claes Mällvik. » Il entoura le visage de Claes sur la photo de classe agrandie. Les autres s'approchèrent pour voir de plus près.

« Le seul à porter des lunettes, remarqua Lilja.

– Il n'en faut parfois pas plus, dit Klippan en prenant la dernière poire de la coupe.

– Vous pensez que ça peut être une vengeance ? » déduisit Tuveesson.

Fabian hocha la tête.

« Il s'en prenait à n'importe qui ? reprit Lilja.

– Au début, ils avaient plusieurs boucs émissaires, mais ils se sont vite contentés de Mällvik.

– Ils ? Jörgen Pålsson n'était pas seul ? demanda Tuveesson.

– Non, il y avait aussi Glenn Granqvist. » Fabian entoura le visage de Glenn sur la photo. « Ils étaient inséparables et Glenn obéissait à Jörgen au doigt et à l'œil.

– Il avait aussi sa petite spécialité ? interrogea Molander.

– Les coups de pied.

– Et d'après votre théorie, lui aussi serait en danger. »

Fabian opina. « J'espérais que la Peugeot que j'ai repérée au Danemark appartienne à Mällvik.

– Mais ce n'est pas le cas, dit Molander.

– Non, elle est à un certain Rune Schmeckel. Il n'y avait personne de ce nom dans notre classe, que je sache.

– Bon, c'est tout de même une piste à explorer, conclut Tuveesson

en finissant sa tasse. Irene, je te charge de rassembler tout ce que tu peux trouver sur Mällvik et Schmeckel. Klippan, tu en es où avec les autres élèves de la classe ?

– Pas bien loin, pour être honnête. En ce moment, tout le pays se prélassait dans un hamac. On n’a même pas réussi à se procurer la moindre liste.

– Fabian en a peut-être une ? suggéra Tu vesson.

– Non, tout ce que j’ai retrouvé, c’est mon album de 3^e. Mais je peux voir avec Lina Pålsson. »

Klippan s’esclaffa et donna à Fabian une tape sur l’épaule. « J’imagine que tu peux “voir avec elle”, mais ne t’embête pas, c’est déjà fait.

– Très bien, et qu’est-ce qu’elle a dit ?

– Qu’elle n’avait rien. Elle m’a donné quelques noms et numéros de téléphone, mais on dirait que ça remonte à la préhistoire.

– Elle n’a rien ajouté ?

– Non, qu’est-ce qu’elle aurait pu dire d’autre ?

– Je me demandais juste si elle avait pensé à quelque chose depuis qu’on avait parlé tous les deux, répondit Fabian, réalisant qu’il était en train de se piéger lui-même. Bon, mais le collège doit bien avoir une liste ?

– C’est ce qu’on espérait, répondit Klippan. Mais d’après le concierge, ils ne peuvent remonter que jusqu’en 1988. Pour ce genre de documents en tout cas.

– Pourquoi 1988 ? interrogea Lilja.

– C’est l’année où ils ont mis en place un système informatique. Avant, tout était conservé dans des archives papier.

– Qu’ils n’ont évidemment plus.

– Non, tout a été envoyé depuis longtemps aux archives de la commune.

– Tu as vérifié auprès d’eux ? demanda Tu vesson.

– Non, mais c’est prévu.

– Parfait, dit Tu vesson en se tournant vers Fabian. Je voudrais vous voir dans mon bureau dans cinq minutes. »

Le bureau de Tu vesson ne ressemblait pas du tout à ce que Fabian s’était imaginé. Après son passage dans la voiture enfumée, il s’était attendu à tout sauf à une pièce sobrement meublée, avec une grande

table bien rangée trônant au centre de l'espace, des fauteuils en cuir dans un coin, et quelques affiches encadrées du musée d'art moderne de Lund accrochées aux murs blancs.

Il effleura du regard la tranche des livres rangés sur l'une des étagères. Outre quelques essais, on y trouvait une belle collection de romans policiers, allant de *La Fille du temps* de Josephine Tey au *Troisième Homme* de Graham Greene.

Il s'approcha de la fenêtre et admira la vue. De l'autre côté de l'autoroute, il repéra le siège du *Helsingborgs Dagblad* à quelques kilomètres de l'école de Fredriksdal. Il essaya de distinguer le bâtiment rouge, mais il était trop loin et caché par d'autres immeubles.

Fabian jeta un œil à sa montre, Tuveesson avait plus d'une minute de retard. Est-ce qu'elle le faisait exprès ? Elle apparut trente secondes plus tard avec deux cafés crème à la main, qu'elle posa sur la table.

Elle sentait le tabac. Fabian se demanda si sa virée au Danemark expliquait ce besoin accru de nicotine.

« Vous avez déjà goûté le café de la maison ?

– Oui, malheureusement, répondit Fabian en s'asseyant sur la chaise réservée aux visiteurs.

– Cette machine a coûté une petite fortune, avec ses options multiples, ses écrans et Dieu sait quoi encore. Tout ce qu'elle ne fait pas, c'est du bon café. Il faut prendre la voiture et aller jusqu'au Café Bar Skåne sur Bergavägen. »

Fabian prit une gorgée et ne put qu'approuver : c'était un parfait café crème. Pas trop chaud, avec juste ce qu'il fallait de lait.

« Fabian, maintenant je veux savoir ce que vous ne comprenez pas. » Son sourire s'était envolé.

« Pardon ? Je ne suis pas sûr de...

– Qu'est-ce qui n'est pas clair quand je dis qu'on fait équipe. Qu'on est une *team*.

– Rien du tout.

– Si, de toute évidence, puisque vous n'avez toujours pas l'air de saisir. » Elle se tut pour lui laisser la chance de répondre, mais il ne savait pas quoi dire. « Visiblement, on vous a jeté à l'eau sans vous expliquer comment je veux qu'on travaille. On se connaît à peine, je veux dire. Ce qui excuse pas mal de choses. Mais j'espérais, ou plutôt je m'attendais, à ce que vous profitiez de la réunion d'aujourd'hui

pour vous expliquer. Et vous ne l'avez pas fait. Comme cette nuit, au téléphone, quand vous avez dit que vous étiez en train de rentrer. Ce n'était pas vrai, si ? »

Comment pouvait-elle le savoir ?

« Vous êtes retourné à la station-service. Pourquoi ?

– Je suis convaincu que la voiture a quelque chose à voir avec l'assassin et je voulais m'assurer qu'il ne la récupère pas.

– Comment ?

– J'ai démonté la roue arrière et je l'ai laissée dans la boutique. »

Tu vesson dut réfléchir un instant pour comprendre. « Vous avez retiré la roue arrière et vous l'avez laissée au personnel de la station-service ?

– Oui. Et ils ont promis de m'appeler si quelqu'un venait les voir. »

Tu vesson n'avait pas l'air de savoir comment réagir. Quelle que soit la décision qu'elle prendrait, leur relation professionnelle en souffrirait.

« Bon. Espérons qu'il laisse la voiture tranquille jusqu'à ce que les Danois se bougent.

– Vous êtes en contact avec eux ? »

La commissaire hocha la tête. « Avant que j'oublie, tenez, votre passe. » Elle tendit à Fabian la carte en plastique.

« Le code, c'est 5618. OK ? »

Fabian acquiesça, prit le passe et sortit du bureau.

« Tu t'es fait tirer les oreilles ? »

Fabian s'arrêta et passa la tête à l'intérieur du bureau d'Irene Lilja.
« Un peu.

– C'est sans doute que tu l'avais mérité. D'habitude, je n'aime pas quand les chefs sont des femmes. Mais Tu vesson, elle est bien, sache-le. À sa place, je ne t'aurais même pas laissé te mêler à l'enquête.

– Mais tu n'es pas à sa place.

– En effet », répondit-elle en le regardant dans les yeux.
« Approche, j'ai un cadeau pour toi. »

Fabian entra dans le bureau qui était l'exact opposé de celui de Tu vesson. La petite pièce débordait d'affaires entassées les unes sur les autres, formant de hautes piles qu'on aurait cru collées ensemble pour ne pas s'effondrer. La fenêtre était voilée d'une étoffe orange à motifs indiens, avec des éléphants jaunes et des petits miroirs incrustés. Et

par terre, dans un coin, un sac de couchage était posé sur un tapis de sol. L'un des murs servait de grand panneau d'affichage, recouvert de photos et de notes éparpillées, suivant des flèches et des symboles étranges. Lilja était assise au milieu de ce décor, à une table bien trop petite.

« On peut savoir pourquoi ? » demanda Fabian. Lilja rit.

« Ce n'est pas évident ? Je comprends le raisonnement de Tuuvsen. Tu as sans doute des informations précieuses à nous donner. Mais rien ne dit que tu sois moins suspect que les autres. Sauf peut-être ta théorie sur Mällvik.

– Non, tu as raison, admit Fabian en cherchant quelque chose sur lequel poser son regard. Tu as dit que tu avais un cadeau ? » Le visage de Lilja s'illumina. Elle cliqua sur sa souris et une imprimante se mit à ronfler.

« Là. » Elle montra la machine, cachée derrière une pile de classeurs et de livres.

Fabian retira aussi prudemment que possible la feuille, pour éviter que tout ne s'écroule, avant de regarder le document : « Glenn Granqvist ?

– Le bras droit de Jörgen Pålsson, d'après ce que tu dis. Il n'y a que trois types de ce nom, l'un vit à Älvsbyn, l'autre à Örebro, donc je suis partie du principe que celui d'Ödåkra était notre homme. Il n'a pas l'air très futé. Il a arrêté l'école en 3^e, épluché des patates pendant son service militaire, et il fêtera bientôt ses vingt-cinq ans comme conducteur de chariot dans un magasin de bricolage à Åstorp.

– Comment se fait-il que je ne sois pas surpris ? remarqua Fabian, et il s'apprêta à sortir. J'essaye de le joindre et après, on déjeune ensemble ?

– Oui, pourquoi pas.

– Si tu nous trouves la même chose sur Rune Schmeckel, je pourrais même envisager de t'inviter. »

Lilja lui lança un sourire. Fabian imaginait très bien ce qu'elle pensait.

« Et rassure-toi, tu peux continuer à me soupçonner. »

Dans le bureau de Hugo Elvin, Fabian s'assit sur la chaise du futur qu'il trouvait finalement confortable, et commença à taper le numéro de Glenn sur son portable.

« Vous avez pris vos marques, je vois. »

Fabian se retourna et aperçut Molander.

« Je voulais juste savoir si vous vouliez passer chez moi avec votre famille pour un barbecue ce soir ?

– Ce soir ?

– Oui, je comprendrais que vous ayez autre chose de prévu. Mais si ce n'est pas le cas, il fait beau, c'est vendredi... Et les autres viennent, donc...

– Ça a l'air sympa. Il faut juste que je voie avec ma femme.

– Oui, bien sûr », dit Molander avant de disparaître.

Fabian se demanda s'il était parano ou si Molander le soupçonnait lui aussi. Était-ce ce qui lui valait cette invitation ? Quoi qu'il en soit, il était obligé d'y aller.

Cinq minutes plus tard, Molander réapparut avec une tasse de café.

« Alors ? Madame a donné son feu vert ?

– Non, pas encore, mais vous pouvez compter sur moi.

– Parfait, répondit Molander en s'apprêtant à partir.

– Au fait, Hugo Elvin qui bosse là normalement, c'est quel genre de type ?

– Hugo ? » Molander laissa échapper un rire. « C'est difficile à dire. Il faut le voir pour comprendre. Mais à votre place, je ne tripoterais pas trop ses gadgets. Surtout les réglages de sa chaise. Disons qu'Elvin n'est pas le genre d'homme que vous voulez agacer pour un rien. À ce soir », lança Molander en s'éclipsant.

Fabian baissa les yeux sur les boutons de la chaise. Trop tard, se dit-il en reprenant son portable pour appeler Glenn.

Au bout de six tonalités, la voix de Robert De Niro résonna dans le combiné :

« *You talkin' to me ?* »

13

Chaque seconde de sommeil avait été délicieuse, durant les quatre heures qu'il avait passées couché sur la couverture, avant que la sonnerie ne le réveille. Il avait dormi profondément. D'un sommeil de plomb, ce qui voulait dire qu'il s'était senti en sécurité et qu'il avait pu se détendre. Peut-être trop, réalisa-t-il quelques minutes plus tard, alors qu'il rassemblait ses affaires et découvrait qu'il avait eu de la visite.

Les quelques miettes qui restaient dans l'emballage de la tarte aux pommes déchiquetée étaient mélangées à des crottes de rat. Les petites bêtes étaient plus affamées qu'il ne l'avait cru. Une fois de plus, la chance avait été de son côté, même s'il ne pouvait compter dessus.

Il sortit de l'entrepôt par la fenêtre et marcha jusqu'à la voiture cachée derrière les buissons, de l'autre côté de la route. Il n'y avait personne. Rien que lui et le petit matin. Il retira tranquillement ses grosses chaussures et sa tenue de travail, fit sa toilette avec l'eau du bidon dans le coffre, avant d'enfiler un short beige, avec de grandes poches sur le côté, un polo bleu ciel, une casquette jaune estampillée Bubba Gump Shrimp Co et une paire de Crocs verts.

Dans cet accoutrement, il avait l'impression d'être un clown, mais le but était de ressembler au Suédois lambda qui se rendait au Danemark pour picoler. Il rangea un pull rose et une bouteille d'eau dans son sac à dos, ainsi que des gants, un appareil photo, une corde, les clés de la Peugeot, une lampe de poche, un cutter et une seringue de propofol – mesure de sécurité, dont il espérait pouvoir se passer.

Il arriva à temps à l'embarcadere de Helsingborg et pendant la traversée du détroit, il acheta une bière et un grand sandwich aux crevettes débordant de mayonnaise. Il se força à tout avaler, sachant qu'il ne pourrait pas manger avant longtemps. Une fois arrivé à Helsingør, il prit le train de 10 h 55 qui entra en gare de Copenhague

à 11 h 41. Il avait dix-neuf minutes devant lui, dont il profita pour aller faire un tour dans des toilettes si répugnantes qu'il faillit louper son train de banlieue. Trente-quatre minutes plus tard, il descendit sur le quai de Ringsted et continua vers l'arrêt de bus.

Le soleil était maintenant au zénith. Par cette chaleur écrasante, qui frôlait les 35 degrés, il se félicitait de porter des vêtements légers. Même les Crocs lui paraissaient étonnamment confortables. À 13 heures précises, il monta dans le bus et s'assit à l'avant. Il n'aimait pas être au fond, surtout quand le bus était rempli de passagers transpirants.

À 13 h 28, il descendit devant l'école de Lellinge. Il pouvait enfin respirer sans être incommodé par l'odeur de sueur collective. La station-service où il avait garé la voiture dix jours plus tôt n'était qu'à trois cents mètres et il y serait en deux minutes. Mais il préféra faire un détour par les petites rues dans un large périmètre autour de la station, pour s'assurer qu'aucun policier ne l'attendait.

Il se sentait serein jusqu'à ce qu'il remarque qu'il ne croisait personne. Dans cette petite ville étrangement déserte, l'angoisse l'envahit. Où étaient passés tous les gens ? Quelque chose lui avait-il échappé ?

Mais lorsqu'il passa devant une fenêtre grande ouverte et qu'il entendit le son de la télé, tout s'éclaira. Contrairement à la Suède, le Danemark s'était qualifié pour la Coupe du monde de foot, et l'équipe nationale jouait maintenant contre l'Afrique du Sud.

Le moment était bien choisi pour récupérer la voiture. Il passa devant une pelouse décorée de nains de jardin puis s'arrêta à l'ombre des arbres et sortit son appareil photo pour zoomer sur la station-service, une cinquantaine de mètres plus loin. Il n'y avait personne en vue et la Peugeot n'avait pas bougé. Seule différence visible : un papier coincé sous l'essuie-glace. Rien de si étrange.

Il rangea son appareil et continua vers la voiture. Son poulx s'accélérait à chaque pas sur le goudron. Mais il retrouverait son calme dès qu'il serait au volant du véhicule et s'en irait. L'adrénaline prouvait simplement qu'il était bien concentré.

Pourtant, plus il s'approchait, plus le mauvais pressentiment grandissait. La voiture était bizarrement penchée, comme prête à basculer vers l'arrière. Ce n'est qu'en arrivant au pied du véhicule qu'il comprit. Il attrapa le bout de papier.

VOITURE SAISIE

VEUILLEZ CONTACTER LE PERSONNEL

14

Irene Lilja avait suggéré de se retrouver chez Olson, sur la place Mariatorget un peu après 13 heures. Fabian connaissait l'endroit, il y était allé plusieurs fois avant son déménagement à Stockholm. À l'époque, le bistrot qui venait d'ouvrir était très couru. Maintenant, c'était un classique.

Pendant qu'il descendait l'avenue Hälsobacken, il passa un coup de fil à Sonja. Elle déjeunait avec Matilda sur la terrasse du café du musée Louisiana, profitant d'une vue qui valait en soi le déplacement.

Fabian expliqua qu'ils étaient invités chez les Molander pour un barbecue et s'étonna de l'entendre dire que c'était une bonne idée. Ils devaient commencer à avoir une vie sociale et pourquoi pas avec ses collègues, s'ils étaient sympas.

Fabian crut qu'elle était ironique. Sonja ne s'était jamais montrée particulièrement intéressée par ses amis. Et encore moins par ses collègues. Mais il se dit qu'elle appliquait simplement ce qu'ils avaient décidé ensemble – donner une vraie chance à leur nouvelle vie. Il se chargeait d'aller acheter du vin avant de les retrouver à la maison, à 17 heures.

Il trouva une place juste en face du Systembolaget¹, le magasin d'alcool. Il fit le tour des rayons, à la recherche d'un choix original, errance qui finit comme toujours par quelques bouteilles de rioja piochées au hasard. Parmi les vins les plus chers.

Son ignorance en la matière l'avait longtemps démangé, comme une étiquette gratte le cou. Dès que la carte des vins arrivait entre ses mains, il était pris de panique, alors qu'on attendait de lui qu'il prenne une décision. Il avait voulu remédier au problème et avait participé à des dégustations de vin. Mais après quelques séances, durant lesquelles il avait essayé de montrer un certain enthousiasme à l'idée de se gargariser avec du vin et de discuter millésime et cépage, il avait

fini par accepter que l'œnologie ne devienne jamais son domaine de prédilection.

Fabian entra chez Olson et aperçut Irene Lilja qui l'attendait assise à une table près de la fenêtre, dans un coin du fond de la salle.

« Qu'est-ce que tu dis du chevreuil aux girolles, sa purée de panais et son blinis de pommes de terre, dans un fond de veau aux aïelles ? »

Fabian valida et s'assit.

« Tant mieux, parce que j'ai déjà commandé pour nous deux. C'était le plat le plus cher, dit-elle en posant un dossier sur la table.

– Schmeckel ? »

Lilja hocha la tête.

« Alors ? »

– Pour l'instant, je n'ai fait que quelques recherches sur Internet, mais c'est un type très intéressant. Il a plus d'un cadavre dans le placard. Comme toi, il est de 66. Célibataire et sans enfant. Et il bosse à l'hôpital de Lund en tant que chirurgien. C'est là que ça devient intéressant.

– Chirurgien ? Quelle spécialité ? »

Lilja prit un morceau de pain.

« Il a commencé à l'hôpital de Lund en 1997 et s'est vite distingué comme l'un des meilleurs spécialistes du cancer de la prostate du pays. Mais suite à un incident en 2004, il a été condamné à douze mois d'interdiction d'exercice.

– Quel genre d'incident ?

– Il a oublié deux tubes minuscules en plastique dans un patient.

– Comment ça, il les a vraiment oubliés dans... ? »

Lilja hocha la tête et prit une gorgée d'eau. « Dans la vessie. Le patient, Torgny Sölmedal, dit que c'était l'un des pires moments de sa vie. Plutôt ironique comme gaffe pour un médecin qui s'appelle M. Schmeckel – ou plutôt M. Erreur –, non ?

– L'affaire s'est arrêtée là ?

– Non, d'après ce j'ai compris, ils ont mené une véritable enquête et les choses ont pris des proportions assez énormes. Apparemment, le médecin souffrait d'insomnie et pour pouvoir bosser, il avalait autant de pilules que Michael Jackson. La direction de l'hôpital l'a soutenu tout du long et un an plus tard, il avait de nouveau le bistouri en main. Maintenant, il opère surtout des hernies inguinales et des appendicites.

– D’autres incidents ?

– Pas que je sache.

– OK, et qu’est-ce que tu as trouvé sur son enfance ?

– Plus ou moins rien, mais ça me paraît louche. À partir de 1994, tout a l’air plutôt normal. Études, boulots, adresses, abonnements téléphoniques, voitures, etc. On sait par exemple qu’il a couru le Springtime de Helsingborg tous les deux ans.

– Depuis quand ?

– 1994, et c’est ça le truc. Avant, il n’y a presque rien. Tout ce que j’ai pu trouver est sur Wikipédia : Rune Schmeckel a grandi à Malmö, où il a passé un bac scientifique et obtenu d’excellents résultats. Ensuite, il a fait son service militaire à Kristianstad. C’est tout. On dirait que le type n’existe pas.

– Tu n’y crois pas ?

– En tout cas, il n’a jamais fait son service militaire à Kristianstad. C’est comme s’il avait inventé ce peu d’infos pour que son personnage sonne juste.

– Mais pourquoi ? »

Le visage de Lilja s’éclaira. Elle se pencha vers lui : « Justement, pour cacher le fait qu’il n’y ait rien. »

Les hypothèses de Lilja étaient fondées. Dans les années 1990, Internet en était à ses débuts, mais d’habitude, on trouvait assez d’informations pour se faire une idée de l’individu. Les trous avaient tendance à se combler. Sauf, manifestement, dans le cas de Rune Schmeckel.

« Tu as trouvé une photo ?

– Troisième page. » Elle tendit le dossier à Fabian, qui se sentit réagir en posant les yeux sur le portrait. Il n’avait jamais vu cet homme. Pourtant, pas de doute, il avait quelque chose de familier. Fabian s’efforça de trouver quoi, mais il renonça alors qu’on les servait.

Un instant plus tard, Lilja rompait le silence. « Honnêtement. Toi et ta famille. Vous vous installez à Helsingborg ou vous fuyez Stockholm ? »

Fabian mâcha le morceau de chevreuil qu’il venait de fourrer dans sa bouche avant de répondre : « Je ne comprends pas, qu’est-ce que tu veux dire ?

– Toi et ta femme.

– Sonja, elle s'appelle Sonja.

– Toi et Sonja, ça va ? Ou vous êtes comme tout le monde ? »

Fabian connaissait parfaitement la réponse, mais savoir quoi dire était plus compliqué.

« Désolée, je ne voulais pas être intrusive.

– Pas de problème, j'ai juste été un peu surpris. Je dirais qu'on s'installe à Helsingborg. Même si, comme tout le monde, on a des hauts et des bas. Et toi ? Depuis combien de temps tu vis dans ton bureau ?

– Depuis la semaine dernière. C'est fou. Il refuse de partir alors que c'est chez moi.

– Il espère peut-être que tu reviennes ? »

Lilja grommela : « Il peut toujours rêver. C'est le pire des salauds, tu n'imagines pas. Pour moi tout est fini, même si je dois crécher dans mon bureau tout l'été ». Elle mangea en silence, puis croisa son regard. « Je voulais te demander, l'incident de cet hiver à l'ambassade d'Israël, c'étaient tes collègues ? »

Fabian, qui s'attendait à ce que la question surgisse, hocha la tête sans rien dire.

« Qu'est-ce qui s'est passé ?

– Va savoir. Je n'en ai aucune idée.

– C'est vrai que l'enquête est toujours en cours. Mais ils en ont parlé étrangement peu dans la presse, non ? Deux flics y ont laissé leur peau, quand même. Qu'est-ce que tu en penses ?

– Je ne sais pas, dit Fabian en haussant les épaules. Ah, j'ai essayé de joindre Glenn Granqvist...

– On dirait que toute l'affaire a été étouffée. Non ?

– Je t'ai dit – je n'en ai aucune idée.

– Excuse-moi. Peut-être que tu n'as même pas le droit d'en parler ? Peu importe, oublie mes questions. Un café ? »

Fabian hocha la tête et Lilja disparut. Il comprenait sa curiosité, lui se serait posé les mêmes questions. Sauf qu'il n'aurait jamais osé les formuler. Lilja, elle, voulait des réponses et ne se privait pas de les réclamer. Elle avait beau s'acharner sur lui comme une guêpe excitée, il l'aimait bien.

« Tu disais que tu avais essayé de joindre Granqvist. » Lilja posa les tasses de café sur la table.

« Oui, mais il ne répond pas. Je pensais passer chez lui.

– Et moi, contacter le service d'état civil pour voir ce qu'ils ont sur Schmeckel, ajouta-t-elle avant de boire son café d'une traite.

– On devrait aussi jeter un œil à son appartement au plus vite.

– Oui, Tuveesson a promis de faire tout son possible, mais avec les vacances, on nous met de sacrés bâtons dans les roues. Apparemment, les choses pourraient traîner jusqu'à la fin de la semaine prochaine.

– Mince, espérons que ça s'arrange avant.

– Comment ça, espérons ? » lança Lilja en se levant de table.

Un policier n'espère pas. Un policier travaille et agit avec méthode pour arrêter le coupable, tout en veillant à rassembler suffisamment de preuves afin de le faire condamner. L'espoir est du côté des proches, pas de la police. Fabian avait pourtant employé ce terme. Il se demanda pourquoi, tout en démarrant et s'engageant dans la rue Drottninggatan.

Avait-il jamais renoncé et jugé que c'était peine perdue ? Était-il resté à la porte, impuissant, avec pour seul joker le petit espoir que tout finisse par s'arranger ? Comme dans un téléfilm du dimanche soir, sur TV4. Il ignorait comment cette affaire se terminerait. Tout ce qu'il savait avec certitude, c'était que pour la première fois depuis longtemps, il avait peur.

Que ce soit loin d'être fini.

Et des conséquences de son échec.

Une fois encore.

Fabian mit le pied au plancher, profitant des feux verts tout le long de l'avenue Hälsobacken. Il passait devant le commissariat à 145 kilomètres à l'heure, puis Väla Centrum, le centre commercial, quand Tuveesson l'appela.

« Je viens de discuter avec Sten Hammar pour la perquisition chez Schmeckel.

– Oui ?

– Il trouve qu'il n'y a pas assez d'éléments. Je dois dire que je ne suis pas surprise. Tout ce qu'on a, c'est une voiture qui a traversé le pont d'Öresund en même temps que la victime, et qui attend sur le parking d'une station-service au Danemark. Ce n'est pas suffisant. Il nous faut quelque chose de plus concret. »

Tuveesson avait raison. Le problème, c'était que ce *quelque chose de*

plus concret se trouvait sans doute dans l'appartement.

Il glissa *Hail to the Thief* de Radiohead dans l'autoradio et monta le son. Sur les dernières notes de « 2 + 2 = 5 », il prit la direction d'Ödåkra avant de freiner, rue Jupitervägen, devant la maison de Glenn Granqvist. Il sortit de la voiture et observa les alentours. Le quartier était aussi désert qu'après un accident nucléaire.

La maison de Granqvist ressemblait à toutes les autres : une façade blanche, deux étages avec une mansarde et un garage indépendant. Sans oublier le jardin à l'arrière de la maison.

Fabian marcha vers la porte d'entrée et remarqua que la lumière extérieure était allumée, alors que le soleil brillait toujours haut dans le ciel. Le plafonnier du salon aussi. Est-ce qu'il arrivait trop tard ? Glenn avait-il déjà été exécuté ? Ou l'hypothèse de la vengeance était-elle une fausse piste ?

Il sonna à la porte, laissant carillonner longuement. Il regarda sa montre pour suivre l'aiguille des secondes. Il attendrait soixante secondes, avait-il décidé.

Même s'il souhaitait que Glenn ouvre la porte et apparaisse en pleine forme, il ne pouvait que constater qu'au fond, il espérait le contraire. Les doutes quant au motif du crime s'envoleraient aussitôt.

La porte resta close.

Il sonna de nouveau. Avec plus de détermination cette fois.

Une femme, qui passait dans la rue avec une poussette, lui lança des regards soupçonneux, auxquels il répondit par un sourire.

« Bonjour ! Dites-moi, celui qui habite ici, Glenn Granqvist, vous ne sauriez pas s'il est chez lui, par hasard ? »

La femme secoua la tête.

« La lumière est allumée. Vous ne l'auriez pas vu, ces derniers jours ? »

De nouveau, elle secoua la tête et passa son chemin.

« Non, bon. » Il sortit son portable et composa le numéro du fixe de Glenn, qu'il trouva dans les notes de Lilja. La sonnerie retentit.

Dans le combiné.

Dans la maison.

« *You talkin' to me ?* »

Fabian laissa cette fois un message, où il se présentait et demandait à Glenn de le contacter au plus vite. Il appela ensuite son portable et laissa le même message, tout en faisant le tour de la

maison.

Une haie d'à peine un mètre de haut délimitait la grande étendue d'herbe qui servait de jardin. Et de l'autre côté s'étendait un champ. Une situation idéale pour quiconque voudrait lui rendre une petite visite. Fabian passa sur ce détail, mais un autre attira son attention : les barbelés.

Incompréhensible. Pourquoi diable installer des barbelés dans son jardin ? Il s'accroupit et toucha prudemment le fil tranchant déroulé en longues spirales à travers la pelouse, et entendit aussitôt un tintement au loin. Il se retourna, mais ne put localiser le son avant qu'il ne s'évanouisse. Il pinça le fil barbelé entre le pouce et l'index, et sursauta. Cette fois, le tintement résonnait assez fort pour que Fabian perçoive qu'il venait d'une fenêtre entrouverte à l'étage. Il se leva, fit quelques pas vers la maison pour mieux voir, avant de trébucher sur un fil de pêche tendu entre les barbelés et ce qui ressemblait à un carillon en bambou accroché à la fenêtre.

Glenn avait tiré les mêmes conclusions. Maintenant que Jörgen était rayé de la liste, c'était à son tour et visiblement, il avait l'intention d'être mieux préparé que Jörgen. Son inquiétude était-elle fondée ? Et si oui, avait-il réussi à se défendre ?

La sonnerie de son portable tira Fabian de ses pensées. Il le tira de sa poche et regarda l'écran : 0765-26 11 10. Il le répéta dans sa tête, constatant que c'était ce même numéro qu'il venait d'appeler.

« Oui, Fabian Risk. » Il prit un ton aussi neutre et calme que possible. Aucune réponse, mais un silence. Il entendait quelqu'un respirer à l'autre bout du fil. « Allô ? Qui est à l'appareil ?

– Vous avez essayé de me joindre.

– Glenn Granqvist ?

– Oui.

– Je ne sais pas si vous vous souvenez de moi, mais on était ensemble au collège.

– Fabbe ? C'est toi ?

– Oui, c'est moi. Comment ça va ?

– Oh, tu sais, le train-train. Et toi ? J'ai entendu dire que tu bossais à la police de Stockholm.

– C'est vrai, mais je viens de déménager et maintenant, je suis à la Criminelle de Helsingborg.

– Très bien, je vois. Va falloir se tenir à carreau. »

Fabian rit et reprit les rênes de la conversation : « J'imagine que tu sais pourquoi j'ai appelé.

– Jörgen.

– Exactement.

– C'est affreux. J'ai lu les détails dans les journaux et... putain. Vous avez une idée de qui peut se cacher derrière un truc pareil ?

– On explore... plusieurs pistes parallèles. » Prêt à exposer sa théorie, Fabian s'était finalement ravisé. Quelque chose le tourmentait. Même s'il ne savait pas quoi, il préférerait rester prudent.

« Et alors, je suis l'une d'entre elles ?

– Un peu. D'après mes souvenirs, vous étiez très copains. Je me suis dit que vous aviez dû garder contact, non ?

– Jörgen était mon meilleur ami.

– Oui, je comprends. Ça doit être terrible, mais je me demandais si on pourrait se voir. J'ai quelques questions à te poser.

– Bien sûr, mais pas tout de suite. À moins que tu ne viennes jusqu'ici.

– Où ça ?

– Sunny Beach, en Bulgarie. C'est le paradis. Je n'ai jamais vu autant de belles nanas sur la même plage. »

Et merde. Les vacances, encore ! Il aurait aussi bien pu s'arrêter comme prévu et attendre le 16 août pour tenter de résoudre l'affaire, une fois que tout le monde serait rentré.

« Tu es parti quand ?

– Hier, le 1^{er} juillet. Je reste jusqu'au 15. »

Hier. Le jour où le meurtre était paru dans les journaux. Si comme il l'affirmait, il avait appris la nouvelle dans la presse, il n'avait pas eu le temps d'installer des barbelés dans son jardin.

« Quand est-ce que tu as su, pour le meurtre ?

– Lina a appelé il y a quelques jours. Pourquoi ? Je suis suspecté, ou quoi ?

– Tu t'es senti menacé ? C'est pour ça que tu es parti ?

– Pourquoi est-ce que je devrais me sentir menacé ? »

Soit Glenn mentait, soit il y avait autre chose, pensa Fabian. « Je veux dire que la manière dont il a été assassiné et le lieu du crime ne t'ont pas un peu inquiété ? » Il en disait trop, mais il ne pouvait s'en empêcher. Il voulait déclencher une réaction. Forcer l'homme au bout du fil à se dévoiler.

« Désolé, mais de quoi est-ce que tu parles ? »

Fabian se décida : « Autrement, pourquoi est-ce que tu aurais mis des barbelés plein ton jardin et relié le tout à un carillon à l'étage ? »

Un silence.

Suffisamment long pour dissiper les doutes de Fabian.

La conversation fut coupée.

1.

Monopole d'État suédois de la vente sur les boissons alcoolisées.

18 octobre

Je n'ai pas écouté la prof aujourd'hui. J'ai juste regardé ses lèvres bouger.

Jonas qui est assis derrière moi m'a tapé sur l'épaule. Au début, j'ai fait comme si de rien n'était, je ne voulais pas me retourner, mais j'ai fini par le faire parce que d'habitude, il est sympa. Il m'a craché au visage et a dit que c'était de la part de « Tu sais qui ». J'ai vu dans ses yeux qu'en fait, il ne voulait pas. J'aurais fait pareil à sa place.

Aujourd'hui, Maman m'a demandé pourquoi j'avais des bleus. J'ai répondu que j'étais tombé pendant le cours de sport. Je pense qu'elle me croit.

Pendant la récré, ils ont recommencé. Ils ont dit que j'avais cafté, même si ce n'est pas vrai. Je me suis mis à saigner du nez, ils ont pris mon bonnet, pissé dessus, et m'ont forcé à le remettre. En rentrant, je me suis douché, j'ai lavé mon bonnet et l'ai séché avec le sèche-cheveux de Maman. Je ne crois pas qu'elle le remarque. Pourvu que non.

Je devrais me défendre, mais je n'ose pas. Ils sont deux, moi je suis seul. Et ils donnent des coups de poing. On n'a pas le droit. C'est cool dans les films. Mais pas dans la réalité.

Je suis :

- 1. Lâche*
- 2. Sans intérêt*
- 3. Faible*
- 4. Moche*

PS : Si j'étais un autre de la classe, je me prendrais pour cible. Je suis le plus nul des nullos. Un monstre. Putain, qu'est-ce que je me déteste.

15

Fabian aurait dû passer chercher Sonja et les enfants pour le barbecue depuis un peu plus d'une demi-heure maintenant. Mais il n'en était pas encore à rentrer chez lui, loin de là. Il n'y avait pas une minute à perdre. Il avait appelé Tuveesson et laissé un bref message sur son répondeur. Elle devait se démerner pour obtenir le feu vert des Danois et récupérer la Peugeot – sans se douter qu'il détenait une information qui lui aurait grandement facilité la tâche.

En attendant qu'elle rappelle, il s'était introduit dans la maison de Glenn, par la porte de la terrasse, mais n'avait rien trouvé d'intéressant.

Fabian était malgré tout persuadé que Glenn Granqvist ne bronzaient pas sur une plage de Bulgarie. Glenn Granqvist était mort. De même qu'il était certain qu'il venait de parler au téléphone avec l'assassin. Ils avaient bien joué leurs rôles, mais ni l'un ni l'autre n'avait été dupe.

Fabian se gara devant le commissariat et se dépêcha d'entrer. Personne à la réception. Il utilisa son passe pour la première fois, s'étonnant lui-même d'avoir mémorisé le code. Tout en se dirigeant vers l'ascenseur, il passa un coup de fil à la maison.

« Salut, papa. Maman dit que tu devrais être là depuis longtemps.

– Oui, ma puce, elle a raison. » Il entra dans la cabine. « Il y a des choses au travail dont papa doit s'occuper.

– C'est aussi ce qu'elle a dit. Et qu'il n'y aurait peut-être pas de barbecue ce soir, et que c'était toi qui téléphonais.

– Vraiment ? Comment elle a su ?

– Je sais pas. Mais avec la dame qui n'a pas le droit d'appeler, tu es le seul à avoir notre nouveau numéro. Si tu voulais parler à maman, tu aurais appelé sur son portable, alors que là, tu pouvais espérer que ce soit moi ou Théo qui décroche. »

Elle ferait un bon inspecteur de police, se dit Fabian avant de

demander à sa fille de transmettre le message : le barbecue serait sans doute annulé, parce que Molander avait de quoi s'occuper toute la nuit.

Il sortit de l'ascenseur et continua vers les bureaux, qui étaient déserts. Où était passé tout le monde ? C'était certes vendredi, mais ils étaient au beau milieu d'une enquête et résoudre cette affaire était la priorité de la police de Helsingborg. Il ouvrit la porte du bureau d'Astrid Tuveesson, qui était tout aussi vide que le reste du service. Il s'avança jusqu'à la baie vitrée et sortit son portable. Il n'eut pas le temps de composer le numéro que le téléphone vibra dans sa main. C'était Molander.

« Allô, vous êtes où ? »

– Euh, au commissariat.

– Qu'est-ce que vous fichez ?

– Il y a du nouveau dans l'enquête, je pense qu'il faudrait annuler pour ce soir...

– Annuler ? On vient d'allumer le barbecue. Hors de question d'annuler, répondit Molander sans manifester le moindre intérêt pour le nouvel élément.

– Je suis désolé, Ingvar, mais j'ai du travail. Ce sera pour une prochaine fois. Au fait, vous savez où est la commissaire ?

– Ici. Où voulez-vous qu'elle soit ? »

Fabian fixa son téléphone. Il avait l'impression de débarquer d'une autre planète.

« Bonsoir, soyez les bienvenus ! Vous devez être les nouveaux, s'écria une femme qui arborait un teint excessivement bronzé. On vous attendait. Je suis Gertrud Molander. Entrez, entrez ! Qu'est-ce que vous voulez boire ? »

Sonja et les enfants suivirent Gertrud à l'intérieur de la maison. Fabian était déjà soulagé. Le trajet en voiture n'avait guère pris plus d'un quart d'heure, mais un silence pesant, à la limite du supportable, les avait accompagnés tout du long.

Il avait demandé si le musée Louisiana était aussi beau qu'on l'affirmait, et s'ils pensaient y retourner. Sonja ne s'était pas donné la peine de répondre. Mais maintenant qu'ils étaient arrivés, il voyait qu'elle était de meilleure humeur. Une Gertrud, c'était manifestement

ce qui leur fallait.

Fabian suivit les autres dans la maison pour constater que la femme d'Ingvar Molander était une vraie collectionneuse. Une série d'assiettes était accrochée au mur et la vitrine foisonnait non pas de verres et de flacons, mais de chouettes en cristal de toutes tailles, formes et couleurs.

« Joli, n'est-ce pas ? » dit Gertrud en s'approchant. Fabian acquiesça, même s'il n'avait jamais compris l'intérêt de ces précieux bibelots.

« C'est vous qui faites la collection ?

– Non, mais c'est moi qui ai commencé quand j'ai pris mon premier Pass Interrail.

– C'est Ingvar, alors ?

– Ingvar ? Vous croyez vraiment que les babioles en cristal peuvent l'intéresser ? rétorqua-t-elle comme si elle n'avait jamais rien entendu d'aussi absurde. Non, à vrai dire, je ne sais même pas d'où ça vient. Mes amis sans doute. De temps en temps, une nouvelle petite chouette apparaît.

– Les gens les achètent et les glissent sans rien dire ?

– Ne me demandez pas. Venez, que je vous serve à boire. »

Gertrud le conduisit à l'arrière de la maison, vers un jardin qui ressemblait en tous points à ce que Fabian avait pu imaginer en voyant l'intérieur des Molander. Une pelouse si soigneusement tondue qu'on aurait dit une image de synthèse, avec des fontaines, des nains de jardin et des petits moulins disposés aux quatre coins. Sans oublier le pont qui franchissait une petite mare. Pour Matilda, c'était le paradis : elle tournait en rond sur la pelouse, cherchant à être partout à la fois.

« Papa ! Il y a des poissons dans la mare ! Viens voir !

– Pas tout de suite ! Mais tu peux peut-être les montrer à ton frère ? » lança-t-il, aussitôt gratifié d'un regard fatigué de Theodor. Il était donc capable de lâcher son portable des yeux une seconde.

Toute l'équipe était réunie. Même Florian Nilsson, qui avait enfilé pour l'occasion une chemise rouge tout droit sortie des années 1980. Fabian se dit qu'il n'avait pas écouté depuis bien longtemps « After a Fashion » de Midge Ure. Molander, de son côté, s'occupait du barbecue comme si sa vie en dépendait.

« Te voilà, Fabian ! Viens nous dire bonjour », s'écria Irene Lilja

qui était assise à côté d'un homme musclé aux cheveux courts, vêtu d'un jean usé, d'une chemise rose et qui chiquait du tabac. Fabian s'approcha pour se présenter.

« On commençait à se demander où tu étais passé, dit Lilja. Fabian, mon nouveau collègue. Je te présente Hampus.

– Tu es aussi de la police ? demanda Fabian en serrant la main de l'inconnu.

– Non, je suis juste son copain, répondit-il avec un large sourire qui découvrit à moitié sa chique.

– D'accord, je vois. »

Fabian jeta un coup d'œil à Lilja, qui fit mine de rien.

« Donc pas touche à ma nana. Si tu veux pas tâter de mes muscles, reprit l'homme en contractant son biceps.

– Impressionnant », fit Fabian en lâchant un petit rire. Son exclamation sonnait bien faux. « Je vais me chercher quelque chose à boire. » Il marcha jusqu'au buffet et ouvrit une bière, en se demandant si une seule suffirait. Sonja, en pleine discussion artistique avec Gertrud, en était à son deuxième verre de vin rouge. Fabian rejoignit Astrid Tu vesson et Klippan, qui buaient un gin tonic, et leur déclara de but en blanc qu'il pensait avoir reçu un coup de fil de l'assassin.

« Qu'est-ce qui te fait dire ça ? demanda Klippan.

– Il a appelé du portable de Glenn Granqvist. Je suis convaincu que Glenn est mort.

– Tu veux dire qu'il a été assassiné ? » Tu vesson prit une bonne gorgée de cocktail.

Fabian hocha la tête : « Son jardin est couvert de fils barbelés, on aurait dit qu'il s'attendait à avoir la visite du meurtrier. Je pense que c'est exactement ce qui s'est passé.

– Mais qu'est-ce qu'il t'a dit ? demanda Tu vesson.

– J'ai d'abord essayé de le joindre, sans succès, puis il m'a rappelé.

– Du portable de Glenn ? reprit Klippan.

– Oui. Il a dit qu'il était en vacances à Sunny Beach, en Bulgarie, et qu'il était parti jeudi. Le jour où les journaux ont publié la nouvelle du meurtre de Jörgen Pålsson.

– Ça paraît idiot de s'embêter à installer des barbelés dans son jardin, si c'est pour filer en Bulgarie, fit remarquer Klippan.

– Il faut voir avec les compagnies aériennes, ajouta Tu vesson.

– Je peux m'en charger dès demain, répondit Klippan.

– Bien.

– On ne devrait pas jeter un œil dans la maison ? suggéra Fabian.

– Si, absolument, acquiesça Tu vesson en vidant son verre. Mais je dois contacter Högsell pour obtenir l'autorisation.

– Quelqu'un veut autre chose boire ? fit Klippan en tendant son verre vide.

– Je ne dirais pas non pour une goutte de plus », répondit la commissaire en le suivant.

Fabian ne savait pas s'il devait rire ou pleurer. Ils avaient beau être au milieu d'une enquête, devant toutes sortes de pistes à explorer, l'alcool et le barbecue l'emportaient.

« On est plongé dans ses pensées ? »

Lilja lui tendit une bière décapsulée.

« Viens, je vais te montrer quelque chose.

– Je ne sais pas si j'ose.

– Oh, ne t'occupe pas de Hampus. Il plaisante. De toute façon, il ne s'éloigne jamais trop du barbecue.

– J'en déduis que vous vous êtes réconciliés.

– Tu interprètes. Ne me demande pas pourquoi, mais il se trouve que Molander l'a invité. Il était déjà là quand je suis arrivée. Viens, on s'en fout, dit-elle en menant Fabian à l'intérieur de la maison, puis vers la cave. Si Molander n'était pas un collègue et que je ne le connaissais pas bien, je flipperais. »

Dès qu'elle alluma les spots au plafond, Fabian comprit ce qu'elle voulait dire.

La pièce était remplie d'étagères, d'armoires et de consoles en verre, elles-mêmes recouvertes d'objets classés en différentes catégories. Un musée du collectionneur. Il songea à cet endroit sur l'île de Gotland, où quelqu'un avait transformé en musée sa manie de tout conserver. Mais ce que Fabian avait sous les yeux était plus riche, plus soigné. Rien à voir avec le bric-à-brac de Gotland, où l'on trouvait de tout, des baguettes magiques aux machines à écrire. Ici, il y avait un thème commun : le crime. Avec quelques sous-catégories telles que la chasse, la pêche, les poisons et toutes sortes d'armes, depuis les pistolets jusqu'aux poignards, en passant par les objets du quotidien.

En regardant plus attentivement, Fabian constata que la pêche constituait une rubrique en soi. Presque la moitié de la collection y était consacrée : cannes, leurres, filets, épuisettes et poissons empaillés

à foison. Dans une vitrine, il aperçut des mouches sèches épinglées en rangs sur un coussin.

« Il a le goût du détail, dit Fabian en examinant une rangée de scalpels.

– C'est son côté *nerd*. Ce n'est pas l'un des meilleurs techniciens pour rien. » Lilja lui tendit un écrin tapissé de velours rouge qui aurait pu contenir des bijoux, mais qui renfermait des balles marquées d'un chiffre. « Celles-ci ont servi à tuer. » Elle sortit une autre boîte : « Et celles-là n'ont fait que blesser. »

Fabian observa la collection de balles toutes plus ou moins déformées. Dans la première boîte, il compta trente-huit vies sacrifiées. Mais qui savait combien d'existences elles avaient endeuillées ?

« Tu ne me demandes pas si j'ai trouvé quelque chose sur Claes Mällvik ?

– C'est le cas ? Je me disais qu'il fallait attendre lundi. Tout le monde a l'air d'avoir pris son week-end. »

Lilja lui lança un sourire caustique, qui fut interrompu par la sonnerie de son téléphone.

« Oui, qu'est-ce qu'il y a ? Quoi ? Je suis avec Fabian, je lui montre juste la cave de Molander... Arrête, tu veux. Si tu ne me crois pas, tu n'as qu'à descendre. » Elle raccrocha et leva les yeux au ciel.

« Désolée, on en était où ?

– Mällvik.

– Exact. Après le collège, il est allé en filière scientifique au lycée Tycho Brahe, dont il est sorti avec d'excellents résultats. Ensuite, il est parti en médecine à l'université de Lund, et il a commencé à exercer en 1990 comme généraliste ici, à Helsingborg.

– Rune Schmeckel n'est pas médecin, lui aussi ?

– Si, mais d'un autre niveau. Rune est chirurgien et l'un des meilleurs dans sa spécialité. Mais il s'est passé quelque chose en 1993. Claes s'est présenté aux urgences de Helsingborg. Écoute bien. » Lilja sortit une feuille de la poche de son jean, qu'elle déplia et lut : « Fracture de l'os maxillaire, graves lésions crâniennes suite à des coups portés à la tête, certainement des coups de pied. Cinq côtes fracturées, hémorragie interne, etc. Regarde-moi ça. » Elle tendit la photo d'un visage si tuméfié que sa vue en était presque insoutenable.

« Il s'est fait agresser.

– Je parlerais plutôt d’une tentative de meurtre. Il a subi trente-six opérations. C’est un miracle qu’il ait survécu.

– On sait d’où venaient ces blessures ? »

Lilja secoua la tête.

« On le lui a demandé, mais il a refusé de répondre.

– Et depuis ?

– Rien.

– Comment ça, rien ?

– Ce sont les dernières informations que j’ai trouvées. Je vais continuer à chercher. Mais pour l’instant, son histoire s’arrête là.

– Tu crois qu’il est mort ? »

Lilja haussa les épaules. « Peut-être. Ou alors il a quitté le pays. »

Fabian mordit la viande à pleines dents, réalisant qu’il était affamé.

« C’est l’un des meilleurs travers de porc que j’aie mangés, complimenta Sonja, rapidement suivie par les autres invités.

– Merci, Sonja, répondit Molander. Mais pour info, ce n’est pas un travers.

– Ah non ?

– Non, c’est de l’échine de porc.

– Ingvar, ne commence pas, dit Gertrud.

– Mais c’est vrai. Pourquoi je n’ai pas le droit de le dire ?

– Parce que ce n’est pas très appétissant. » Gertrud se tourna vers Sonja. « Ne l’écoutez pas. Si vous voulez savoir le secret, c’est que la viande est marinée. Ingvar est le roi de la marinade. Je dis souvent qu’il devrait en faire un livre de cuisine. » Elle leva son verre. « Santé tout le monde ! Et merci d’être là. »

Ils trinquèrent et le dîner reprit son cours. Plus ils buvaient, plus l’ambiance était joyeuse. Les conversations passaient du coq à l’âne. Même Sonja semblait s’amuser et adressait de gracieux sourires à Fabian par-dessus la table.

« Qu’est-ce que vous peignez ? demanda Tuveesson.

– Je fais des peintures aquatiques, avec des crabes, des bancs de poissons, ce genre de choses.

– J’adore les poissons, dit Molander en levant son verre.

– Non, tu adores la pêche, rectifia Gertrud.

– Et ça se vend bien ? reprit Tuveesson, intéressée.

– Un peu trop bien, à vrai dire. Je n’ai pas le temps de penser à autre chose. Tout le monde veut ses satanés poissons.

– J’ai un ami qui s’est retrouvé dans la même situation, expliqua Tuvesson. Il est artiste comme vous et il a conçu un banc en béton sur lequel il a inscrit “Banc des soupirs”. C’était il y a plusieurs années, mais ça l’occupe toujours. Les acheteurs peuvent décider de ce qu’ils veulent faire graver. Diablement futé, puisqu’il arrive à payer son loyer avec ces bancs. Je crois qu’il en a fabriqué un ou deux pour le mariage de la princesse Victoria. Reste à savoir si c’est de l’art ou de la maçonnerie.

– On pourrait débattre de cette question pendant des heures ! dit Sonja en vidant son verre. Le tout, c’est d’avoir assez à boire.

– Tenez, répondit Tuvesson en remplissant le verre de Sonja.

– Mais pourquoi avez-vous déménagé ici ? demanda Lilja. Stockholm est une ville magnifique.

– Stockholm est une ville de merde, si vous voulez mon avis, intervint Hampus. J’y suis allé trois fois et je ne vois pas comment on peut avoir envie de vivre là-bas. Les gens sont tellement stressés qu’ils sont incapables de rester tranquilles dans les escalators. Et vas-y que je te bouscule dans les couloirs, alors qu’il y a un métro toutes les deux minutes.

– Ce n’est pas à toi que j’ai posé la question, mais à Sonja. »

Hampus retourna à sa bière, tandis que tout le monde regardait Sonja, attendant une réponse valable et concise de sa part. Fabian savait qu’elle n’en avait pas. C’était lui qui avait insisté et elle avait fini par céder. Il prit la parole mais fut coupé par Lilja, qui voulait entendre Sonja et personne d’autre.

« J’ai toujours aimé la Scanie. Le printemps arrive un mois plus tôt, l’automne un mois plus tard. Et changer d’air devrait pouvoir m’aider à peindre. Quand l’opportunité professionnelle s’est présentée pour Fabian, on n’a plus hésité ! » Elle leva son verre. « Santé ! Vive la Scanie ! »

Ils trinquèrent, Fabian envoya un baiser de la main à Sonja. Elle s’en était bien sortie. Si bien que lui-même y aurait presque cru.

« Vous ne me trompez pas si facilement », reprit Lilja en souriant. Sonja eut l’air surprise. « Ni sans doute personne autour de cette table. On est flics, vous savez, on a l’habitude d’entendre les pires bobards du monde.

– Je dois dire que celui-ci était plutôt bien trouvé, ajouta la commissaire.

– Oui, bien sûr. Surtout le topo sur la peinture, j’ai failli me faire avoir. Si vous n’aviez pas regardé ailleurs pile à cet instant, c’était un dix sur dix. Maintenant, je vous mets sept. »

Les autres éclatèrent de rire.

« D’accord, d’accord ! » s’écria Sonja. Elle était ivre, remarquait Fabian. « Vous voulez la vérité ? Vraiment ?

– Ouuii ! s’exclamèrent-ils.

– Bon ! la réponse est simple. Depuis quelques années avec Fabian, notre mariage bat de l’aile. » Sonja observa l’assemblée qui attendait sagement la suite. « Mais puisqu’on s’aime toujours autant, on a décidé de faire quelques changements. Recommencer à zéro et essayer de se retrouver... Santé ! » Elle leva son verre, sous les applaudissements et les acclamations.

« C’est ce que j’appelle un beau quinze », conclut Lilja.

Sonja disait vrai. Fabian l’aimait toujours profondément.

Lorsque le portable de Fabian sonna, il avait complètement oublié l’enquête. Il pensa d’abord ne pas répondre.

Puis vit que c’était un numéro danois.

« *Bonjour, c’est Mette Louise Risgaard, de la station-service* », dit la voix dans le combiné. Fabian s’imagina aussitôt les piercings de son interlocutrice. « *Il est là* », reprit-elle, et la communication fut coupée.

16

Kim Sleizner sentit son portable vibrer dans sa poche. Mais il ne voulait pas répondre. Pas maintenant. Il avait attendu ce moment toute la semaine, et il n'avait pas l'intention de laisser un coup de fil venir tout perturber. L'instant était trop précieux. Et la vie trop courte. Il pouvait très bien être injoignable dans un tunnel ou dans un ascenseur, où le réseau passait mal. Il fallait protéger sa zone de paix. Sa petite bulle, qui ne regardait personne.

Il songea à Viveca. Sa conscience aurait dû le travailler, mais il n'avait aucun scrupule. Elle ne s'intéressait qu'à ses cours de yoga et à leur compte en banque. C'était un miracle qu'il ait réussi à se lever tous les matins, compte tenu du travail qu'il avait eu ces derniers temps. Viveca n'était pas la seule à avoir besoin qu'il assure ses fonctions et se porte au mieux. Tous ses compatriotes danois comptaient aussi sur lui.

Sinon, comme il le disait souvent, c'était l'anarchie. Il se rallongea et savoura sa petite récompense personnelle.

Morten Steenstrup était assis au poste de police de Køge. Il rentra la chemise de son uniforme dans son pantalon et ajusta sa ceinture autour de la taille. Elle le gênait plus que d'habitude. Il avait vérifié son pistolet, sa lampe de poche et sa radio, mais ce n'était pas ça qui le dérangeait. Il le savait bien.

Il savait parfaitement ce qui l'irritait.

Else l'avait quitté depuis maintenant six mois, et malgré sa volonté, il n'arrivait pas à s'en remettre. C'était même tout le contraire. La douleur qu'il ressentait à la poitrine ne s'était pas dissipée et il s'était habitué à cette sensation de suffocation permanente.

Son médecin lui avait conseillé de se confier à un ami. Mais il n'avait personne d'assez proche pour pouvoir le comprendre dans son entourage. Il avait essayé avec Niels, qui lui avait suggéré d'aller voir les putes. C'était sa seule réponse. Niels avait même proposé de payer la note, à condition de pouvoir rester regarder dans un coin.

Morten avait caressé l'idée de repartir à la conquête d'Else, mais il savait qu'il n'y arriverait jamais. Elle était d'une autre trempe. Tous les deux en avaient toujours eu conscience. C'était comme s'ils avaient passé un accord tacite et choisi de fermer les yeux, de faire comme s'ils étaient à égalité. Parfois, ils y étaient arrivés. Et il s'était senti l'homme le plus heureux du monde. Mais cela avait toujours été de courte durée et l'instinct finissait toujours par refaire surface, telle une menace grondant au loin. Il s'était habitué. Et avait même cessé d'y songer. Se berçant de l'illusion que la menace n'existait pas. Qu'ils étaient égaux. Qu'il valait autant qu'elle malgré son handicap. Ils s'aimaient.

Maintenant, il n'éprouvait plus aucune joie. Pour rien. Tout n'était qu'effort. Une montagne à gravir. Même respirer ne lui semblait plus

naturel. Elle était la femme de sa vie. Elle ne s'était soucée ni de son bec-de-lièvre, ni de sa peau granuleuse. Elle avait caressé les rugosités de son épiderme comme une peau de bébé, et l'avait embrassé, l'air de dire qu'elle le voulait lui, et personne d'autre.

Il s'adossa à la chaise, se demandant s'il voulait du thé ou du café. Décidé pour le café, il marcha vers la kitchenette et remplit sa tasse sans la rincer. Assis à table, Niels se lamentait sur leur défaite en Coupe du monde. Morten savait que tenter de faire la conversation à son collègue n'en valait pas la peine.

Le foot ne l'avait jamais intéressé et encore moins l'équipe danoise. La seule inquiétude que le match avait éveillée chez lui était de savoir si la défaite mènerait à des débordements. Les statistiques montraient que c'était l'un ou l'autre. A : le calme plat, ou B : une consommation accrue d'alcool pouvant conduire à des violences conjugales et toutes formes de vandalisme. Contrairement à ce qu'on pouvait croire, en cas de victoire, c'était presque toujours l'option B qui l'emportait.

Il se rassit à sa place, la tasse de café en main, sans pouvoir chasser Else de ses pensées. Elle le trouvait peureux, disait qu'il fuyait les conflits. En somme, qu'il était lâche. Ce n'était pas faux. Il avait essayé de prendre sur lui pour affronter certaines situations, mais ce n'était pas dans sa nature. Il n'avait jamais aimé les disputes et son opinion ne lui semblait pas si importante.

Il ouvrit l'étui, sortit le pistolet et soupesa l'arme à deux mains. Qu'est-ce qui le motivait à se lever chaque matin, à se doucher, s'habiller et aller au travail ? Au fond, qu'est-ce qu'il attendait ? C'était pourtant si simple. Une petite pression de l'index et tout serait fini. La douleur et la suffocation. La solitude. Mais en y réfléchissant, ce serait une fin tout aussi pathétique que son existence et qui ne susciterait d'autre réaction qu'un haussement d'épaules, tout au plus.

La sonnerie du téléphone retentit et un numéro suédois s'afficha. Dès qu'il décrocha, il sut que c'était ce qu'il attendait depuis longtemps.

Sept minutes plus tard, Morten Steenstrup bouclait sa ceinture de sécurité, mettait la clef dans le contact et démarrait son véhicule de fonction. Dans le grondement du moteur, il se demanda s'il devait déclencher les sirènes, mais il préférait s'éloigner du commissariat. Il ne voulait pas que Niels, curieux de savoir ce qui se passait, sorte en

courant. Il lui avait dit qu'il allait faire un tour. Donner plus de visibilité à la police, comme on disait. Morten lança son enregistrement favori des *Quatre Saisons* de Vivaldi et monta le volume. Personne n'interprétait la pièce comme Carlo Chiarappa. Surtout le premier mouvement du « Printemps », cet allegro qui le gonflait toujours d'une énergie positive.

L'appel venait de Suède. De Helsingborg, pour être exact. Il avait toujours eu du mal avec le suédois, et l'accent scanien n'arrangeait pas les choses. Une femme s'était présentée sous le nom d'Astrid Tuveesson, chef de la brigade criminelle de Helsingborg, et avait expliqué qu'elle n'arrivait pas à joindre Kim Sleizner, son homologue de Copenhague. Elle s'adressait donc directement au poste de Køge. Jusque-là, il avait suivi.

Mais les choses s'étaient vite corsées. Il s'agissait d'une voiture garée sur le parking de la station-service de Lellinge, qui appartenait vraisemblablement à un criminel recherché par la police suédoise. Une certaine Mette Louise Risgaard venait de les appeler pour les prévenir que le suspect était venu chercher le véhicule.

Il n'avait plus aucun souvenir du reste de la conversation. Ça ne faisait rien. Il n'avait pas eu besoin d'en savoir plus pour comprendre que c'était sa chance. Morten voyait très bien qui était Mette Louise. Durant ses rondes de nuit, il passait souvent faire le plein à Lellinge et la jeune fille travaillait souvent à cette heure. L'année dernière, alors qu'elle venait de se faire percer la lèvre inférieure, il avait trouvé le courage de lui demander pourquoi. À quoi bon abîmer de si jolies lèvres ? Il se souvenait encore de l'air dégoûté qu'elle avait pris et depuis, elle lui avait à peine adressé un regard, même quand il l'avait complimentée sur sa nouvelle couleur de cheveux.

Et maintenant, elle était peut-être en danger ? Il ne comprenait pas pourquoi la jeune fille avait fait appel à la police suédoise, et non à lui. Il lui avait laissé sa carte de visite pour s'assurer qu'elle ait le numéro du commissariat. Comment pouvait-elle savoir que l'homme était recherché en Suède ?

Il était assez loin pour se permettre de faire hurler les sirènes et de dépasser les limites de vitesse. Il sentait monter l'adrénaline. Enfin, quelque chose se passait. Enfin une occasion de lui montrer. De montrer à Else qu'il n'avait pas peur.

Il baissa la musique, qui venait de passer au largo du « Printemps », et tourna sur le parking de la station-service de Lellinge, aussi calme que d'habitude. Certains disaient que l'endroit était mort. Lui préférait le terme de paisible, même si cette fois, il était un peu déçu. Il fit lentement le tour de la boutique et remarqua que le calme était plus absolu que d'ordinaire. Tout ce qu'il apercevait, c'était un homme vêtu d'un short beige, d'un polo bleu ciel et d'une casquette jaune, à genoux près d'une Peugeot relevée par un cric. Une roue de secours attendait sur le goudron et il tenait une clef en croix à la main.

Était-ce lui, l'homme venu récupérer sa voiture qui mettait Mette Louise en danger ? Il avait plus l'air d'un touriste que d'un dangereux criminel. Mais si Morten avait appris une chose pendant ces années dans la police, c'était qu'il fallait toujours se méfier des apparences.

L'homme avait encore cinq bonnes minutes de travail devant lui avant de pouvoir repartir et Morten décida de commencer par s'assurer que Mette Louise allait bien. Il retourna se garer de l'autre côté, pour pouvoir sortir sans être vu. Il ajusta sa ceinture, tâta son pistolet et sa matraque, puis continua à pied.

Dès qu'il entra dans la boutique, il sentit que quelque chose n'allait pas. Le local était vide. Personne, pas même derrière le comptoir. Il appela Mette Louise, mais n'obtint aucune réponse et se dépêcha d'aller voir derrière. L'arrière-boutique, dans laquelle il pénétrait pour la première fois, était bien plus petite que ce qu'il avait imaginé. Une kitchenette, une table avec une pile de vieux magazines, quelques chaises, un calendrier Michelin accroché au mur et des toilettes condamnées. Il frappa à la porte et demanda s'il y avait quelqu'un.

Le silence était de plus en plus alarmant. Où était-elle passée ? Il retourna dans la boutique à la recherche d'un outil et mit la main sur un tournevis grâce auquel il démontra la serrure et força la porte. Les toilettes étaient vides, constata-t-il. Tandis qu'il essayait de rassembler ses idées, il sentit sa bouche devenir râpeuse comme du papier de verre. Il était assoiffé et sortit un Coca des frigos. La boisson gazeuse et sucrée lui redonna toute son énergie.

Mette Louise n'aurait jamais laissé la station-service sans surveillance, elle était forcément avec le type de la Peugeot.

Morten Steenstrup sortit de la boutique pour s'approcher de l'homme, toujours à genoux contre la voiture. Il resserrait les écrous

de la roue avec la clef, sans paraître prêter la moindre attention à la présence dans son dos.

« Monsieur, je vous demande de vous lever. Jambes écartées et mains sur la tête. »

Aucune réaction. L'homme s'attaqua tranquillement à l'écrou suivant. Il était sourd ? Ou il ne comprenait pas le danois ?

« Police ! Je vous ordonne de vous lever ! » s'écria-t-il en imitant l'accent suédois qu'il avait entendu à la télé. Il n'était plus qu'à quelques mètres, maintenant, et il put jeter un œil dans le véhicule. Vide, toujours aucune trace de Mette Louise.

En bientôt vingt ans de carrière, il lui était arrivé trois fois de sortir son pistolet, de l'armer et de le pointer sur quelqu'un. Mais Morten Seenstrup n'avait fait feu qu'une seule fois. Le criminel en question était sous l'emprise de drogue et le menaçait d'un couteau. Il avait visé la jambe, puis coincé ses mains derrière le dos. Dans les règles de l'art.

Cette fois serait la quatrième.

Le mouvement était devenu instinctif tant il l'avait répété chez lui, face au miroir. Glisser la main droite vers la hanche et ouvrir l'étui, sans quitter le suspect des yeux. Il sortit le pistolet qu'il arma de la main gauche.

« *This is the police ! I order you to stand up ! Right now !* »

Tout alla si vite qu'il aurait eu du mal à expliquer la suite des événements.

L'homme se releva d'un bond, pivotant sur lui-même, le bras tendu. Morten ne réalisa ce qui se passait que lorsque la clef en croix le frappa de plein fouet. Des étincelles, un hurlement et une douleur foudroyante. Juste avant que sa tête ne heurte le sol, il comprit qu'il ne pourrait plus jamais écouter *Les Quatre Saisons* en stéréo.

Le hurlement persistait dans son tympan. Il sentait son poulx battre, c'était donc qu'il était toujours en vie. Il passa la main sur son oreille humide et poisseuse. La vue lui revenait progressivement, mais il ne saisit qu'au bout de quelques secondes que tout était renversé à quatre-vingt-dix degrés. À quelques dizaines de centimètres, il discernait ce qui devait être une roue de voiture et des sandales Crocs.

Du coin de l'œil, il vit l'homme faire des tours de manivelle, rabaisant la voiture à l'aide du cric. Puis, la clef en croix tomba par

terre et les Crocs disparurent. Peu après, le pot d'échappement de la voiture se mit à trembler. Il entendit un grondement sourd.

Se protéger la tête. Se protéger la tête, se répétait-il alors que la voiture commençait à reculer.

Il vit les roues arrière se rapprocher dangereusement.

Il eut beau réagir aussi vite qu'il put, sa jambe gauche fut broyée par le véhicule, et une douleur brûlante irradiait tout son corps.

Il regarda la Peugeot s'éloigner et prendre à gauche sur Ringstedvej. Sa tête avait été épargnée. Savoir qu'il avait échappé de peu à la mort lui donna la force de supporter la douleur. Il se redressa péniblement sur un genou et attrapa le pistolet tombé par terre, près de la clef en croix. Avant de se traîner pour rejoindre sa voiture.

Des deux mains, il aida sa jambe gauche qui ne lui obéissait plus. La douleur lancinante se transforma en palpitations dans sa poitrine et il vit des taches de sang apparaître sur son uniforme de police. Il aurait dû appeler Niels, laisser son collègue s'en occuper et envoyer une ambulance. C'était un double échec : non seulement le Suédois s'en tirerait, mais Else aurait raison.

Dans un effort surhumain, Morten Steenstrup démarra, sortit de la place en marche arrière et prit Ringstedvej direction ouest. Il appuya sur l'accélérateur, se félicitant d'avoir une voiture automatique. Il n'aurait jamais pu conduire autrement – pas avec la jambe gauche dans cet état. La douleur s'était calmée, il ne sentait plus que de lourds battements dans sa poitrine. Mais il ne devait pas baisser les yeux sur son pantalon maculé de sang.

Mieux valait se concentrer et réfléchir à la route que le Suédois avait pu prendre. Il n'avait que deux minutes d'avance, mais n'apparaissait pas à l'horizon. Estimant que le criminel n'avait aucune raison de continuer vers Køge, Morten mit sur l'E55 en direction de Copenhague, route qui menait vers le pont pour la Suède.

Il était pris de vertiges et alluma les sirènes et le gyrophare pour se maintenir éveillé. Les voitures ralentirent aussitôt devant lui, se rangeant sur la file de droite, et il appuya de toutes ses forces sur l'accélérateur. Le compteur de vitesse passa les 200, puis 220 kilomètre à l'heure. La peur l'avait quitté. C'était comme s'il l'avait laissée derrière lui, à Lellinge. Tout pouvait arriver maintenant. Ça ne faisait rien, il y arriverait. Montrer à tous qu'il avait osé. Tant qu'il

restait conscient.

L'aiguille rouge indiquait les 230, mais la carrosserie ne tremblait pas plus que lorsque sa première voiture, une Simca 1000, roulait à 85. S'il pouvait maintenir cette allure, il rattraperait son retard en quelques minutes. À condition que le Suédois respecte les limitations de vitesse. Au bout de dix kilomètres, il aperçut la Peugeot au loin et coupa le gyrophare.

Trop tard.

Le Suédois l'avait vu. L'homme accéléra et prit la première sortie. Envahi d'une vague de sueur froide, Morten se lança à ses trousses. La fin était proche. La voiture devant lui dérapa à droite sur Cementvej, dans un crissement de pneus. Il prit le virage plus lentement : maintenant qu'il était arrivé là, hors de question d'atterrir dans le fossé.

La Peugeot tourna sans prévenir à gauche, s'engageant sur un chemin caillouteux. Un coup d'œil au GPS lui permit de voir que la route remontait vers un champ cerné d'un bosquet. Le Suédois avait-il vu la même chose et préparait-il une embuscade ?

Morten ralentit et baissa la vitre. Il entendait le moteur de la Peugeot ronronner de l'autre côté du bosquet. Il résista à l'envie de fermer les yeux et de disparaître, et sortit de la voiture pour remonter le chemin, s'appuyant à une branche et traînant du pied gauche. Sa chemise lui collait au ventre et son cœur battait à tout rompre dans sa poitrine.

Quinze mètres plus loin, la Peugeot apparut au milieu des buissons, le moteur en marche. Il saisit son arme et boita vers le véhicule, tout en regardant autour de lui, mais n'apercevant rien qu'un champ ouvert et des arbres. Il s'approcha de la voiture et se pencha pour regarder à l'intérieur.

Elle était vide, constata-t-il.

Puis, le noir complet.

Dès que Fabian Risk avait reçu l'appel de Mette Louise Risgaard, l'ambiance festive s'était envolée. La soirée barbecue chez les Molander s'était transformée en réunion de travail. Malgré la présence des conjoints et le fort taux d'alcoolémie des uns et des autres.

Astrid Tuvesson avait tout de suite appelé son collègue de Copenhague, Kim Sleizner, qui n'avait pas décroché. Elle lui avait laissé un message pour expliquer la situation et prévenu qu'elle allait maintenant s'adresser à la police de Køge. Ensuite, elle avait contacté le directeur de la police nationale, Bertil Crimson, qui avait promis d'avertir dans la minute son homologue danois, Henrik Hammersten.

La machine était en marche. Tout ce qu'ils pouvaient faire, c'était attendre et continuer leur repas. Sonja ne disait rien, mais Fabian voyait qu'elle avait perdu sa bonne humeur. Et il la comprenait. Il essayait tant bien que mal de relancer la conversation, mais Gertrud Molander était la seule à répondre. Tout le monde attendait que la sonnerie du portable de la commissaire retentisse.

Une heure plus tard, l'attente fut levée.

C'était Kim Sleizner. Tuvesson mit le haut-parleur, afin que tout le monde entende.

« Henrik Hammersten m'a dit que vous aviez cherché à me joindre. Je suis désolé, mais je n'ai reçu aucun appel.

– J'ai pourtant essayé il y a environ une heure, assura Tuvesson. Vous n'avez pas décroché et j'ai laissé un message.

– *Je devrais avoir un appel en absence et un message, mais je n'ai rien. Vous avez oublié de faire le 0045, peut-être ?* »

Tuvesson secoua la tête en regardant les autres.

« Ce que je peux vous dire c'est que Morten Steenstrup, un de mes hommes de Køge, a pris le suspect en chasse. »

« Mes hommes », répéta Fabian tout bas. Sleizner avait l'air de

considérer que les agents étaient à son service.

« Il est gravement blessé et il a perdu beaucoup de sang. Si je n'avais pas réagi à temps quand j'ai appris la nouvelle et envoyé tout de suite des renforts, il serait mort à l'heure qu'il est. »

Sleizner se tut. Fabian se demanda s'il n'avait rien d'autre à ajouter ou s'il marquait une pause pour forcer Tuveson à l'interroger. Elle devait penser la même chose, mais n'avait visiblement pas l'intention de céder. Un silence à la limite du supportable s'étendit, jusqu'à ce que Sleizner reprenne de lui-même.

Morten Steenstrup, maintenant en soins intensifs entre la vie et la mort, s'était fait écraser par la voiture du criminel. Il avait agi en héros et était parvenu à mettre la main sur la Peugeot. L'assassin, par contre, s'était échappé, laissant derrière lui une paire de Crocs, à côté du véhicule.

Qu'ils disposent de la voiture était une belle avancée et sans doute un gros revers pour l'assassin. Mais Fabian ne pouvait s'empêcher de penser à Mette Louise. Ils n'avaient aucune trace d'elle pour l'instant. Et si le criminel l'avait prise en otage ?

Il était plus de minuit quand ils rentrèrent chez eux. Theodor, qui avait passé la soirée dans son coin avec son portable, fila dans sa chambre. Matilda disait qu'elle n'était pas fatiguée et refusa d'aller se coucher. Même après trois chapitres de *Harry Potter*, elle ne voulait pas dormir.

« Papa, c'est un tueur en série ou un tueur normal ? »

Matilda le regardait les yeux grands ouverts. Elle méritait une réponse honnête.

« Je ne sais pas, ma puce. Il n'y a eu qu'un meurtre pour l'instant, mais je pense qu'il y en aura au moins deux.

– Comment tu peux savoir ?

– C'est mon travail.

– Donc c'est un tueur en série ?

– Non, il faut qu'il y ait au moins trois morts. Mais je ne crois pas que ça lui corresponde.

– Pourquoi pas ?

– Un tueur en série tue pour le plaisir. Cet assassin a d'autres motivations », répondit Fabian et il poursuivit, expliquant pourquoi il pensait que l'homme voulait se venger de gens qui s'étaient comportés de manière cruelle, même s'il n'était plus sûr de grand-chose

maintenant... Jusqu'à ce qu'il s'aperçoive que Matilda s'était assoupie. Il sortit de la chambre, descendit à la cuisine et ouvrit la bouteille de vin qu'il avait oublié d'apporter chez les Molander.

Sonja était dans son atelier, occupée à déballer ses derniers projets de peinture. Elle n'adressa pas un regard à Fabian, qui entra avec la bouteille de vin, deux verres et son iPod. Ils auraient dû parler, mais ils étaient épuisés. Et tout avait été dit. Fabian s'assit par terre, remplit les verres à vin et chercha « I Would Die 4 U » – le morceau de Prince sur lequel ils avaient dansé le jour où ils s'étaient rencontrés et qui était devenu *leur* chanson.

Cette nuit-là, ils s'aimèrent dans l'atelier.

Astrid Tuveesson autorisa Fabian à rester chez lui pour le week-end, à condition qu'il garde son téléphone sur lui. Elle promit d'appeler uniquement si sa présence était indispensable.

Toute la matinée du samedi fut occupée à défaire les cartons, vider les sacs en plastique, monter les étagères, et avec l'aide de Theodor, installer la stéréo. Après un déjeuner tardif sur la terrasse, à l'ombre des parasols, ils allèrent en voiture acheter l'équipement de plongée de Theodor et prendre un café sur Stortorget. Ensuite, ils se promenèrent le long du nouveau port de plaisance et trouvèrent une petite place sur Tropical Beach.

Le lendemain, ils accrochèrent les tableaux, rangèrent les livres par ordre alphabétique, aidèrent Matilda à mettre de l'ordre dans sa chambre, et pour le plus grand bonheur de Theodor, ils réussirent à faire marcher le routeur pour la connexion Internet. Tout le monde donnait un coup de main, la famille se sentait enfin chez soi. Le soir, ils fêtèrent leur installation avec un bon dîner au restaurant de Pålssjö.

Le portable de Fabian ne sonna pas du week-end. Il n'avait reçu qu'un SMS. Mais Fabian n'avait pu s'empêcher de penser aux événements des derniers jours. Ce qui avait pu arriver à Mette Louise, ce que Molander trouverait dans la Peugeot. Et Lina Pålsson, dont il n'avait toujours aucune nouvelle. Il devrait peut-être la rappeler pour s'excuser. Il se souvenait que le soir de ses douze ans, ils avaient dansé sur « Rivers of Babylon », persuadés qu'ils feraient leur vie ensemble.

La sonnerie du téléphone ne retentit que le lundi matin, à l'aube.

« Il faut que tu viennes. Tout de suite... »

Gusten Persson aimait le petit matin. Ce jour-là, le soleil brillait comme s'il avait décidé de ne plus jamais se cacher. En arrivant rue Gruvgatan et en contournant le bâtiment pour aller se garer sur une place réservée au « Personnel – Magasin de bricolage d'Åstorp », Gusten était quand même de mauvaise humeur.

Ses vacances étaient finies. Et il avait passé le week-end à planter des clous sur la terrasse, obtenant d'Inga à peine un sourire. Il était fatigué d'essayer de la dérider. La ménopause pouvait être particulièrement difficile pour certaines femmes, avaient affirmé des amis. À quel point c'était pénible pour leurs compagnons, personne n'en parlait.

Il donna un tour de clef et entra dans l'immense entrepôt, avant de refermer derrière lui. Dans un peu plus d'une heure, le magasin rouvrirait après deux semaines de congés annuels, et s'il ne verrouillait pas la porte, des clients risquaient de se mettre à déambuler dans les rayons un quart d'heure avant l'ouverture.

Soudain, il pensa à la Thaïlande et à Glenn, qui lui avait proposé de faire le voyage ensemble cet hiver. Apparemment, ce coin du monde regorgeait de filles bon marché. Il avait décliné l'offre, car l'idée le répugnait d'emblée. Il n'avait jamais payé pour ce genre de services et n'avait pas l'intention de commencer.

Mais depuis ce week-end, il n'en était plus si sûr. Pourquoi ne pourrait-il pas tirer un coup de temps en temps ? Quel mal à ça ? Ses besoins étaient aussi naturels que la ménopause d'Inga. Si c'était l'inverse – si les hommes connaissaient l'andropause et les femmes ne se tenaient plus – la prostitution serait largement acceptée. Le sexe viendrait remplacer le yoga du week-end, et les magazines porno succéderaient aux journaux à potins.

Était-ce seulement ça ? Ces derniers temps, il s'était demandé si

Inga ne se cherchait pas des excuses. Tout compte fait, il verrait avec Glenn s'il pouvait venir, se dit-il en ouvrant le boîtier d'alarme.

Une fois la porte déverrouillée, il avait quarante-cinq secondes pour couper le système. Sinon, la sirène se mettait à hurler et s'ensuivait une succession infernale d'appels et de codes, avant de pouvoir ramener le calme. Sans parler du coût d'une telle erreur. Cette idée le stressait tant au début, qu'il courait jusqu'au boîtier pour l'éteindre. Maintenant, il savait précisément combien de temps il avait devant lui et ne se pressait pas, s'amusant presque à frôler les quarante-cinq secondes.

Étrange, l'alarme était déjà coupée. Gusten n'arrivait pas à comprendre : avait-il oublié de la mettre en marche en partant en vacances ? Ou est-ce que quelqu'un l'avait déjà éteinte ? Il n'avait vu aucune voiture sur le parking et depuis toutes ces années, un seul collègue l'avait remplacé à l'ouverture, lorsqu'il avait été arrêté un mois après son bypass gastrique.

Gusten avança dans le local, poursuivant sa ronde matinale : allumer les néons au plafond, lancer les caméras et remettre les articles en place. Il ne comprenait pas pourquoi les clients avaient tant de mal à reposer les choses où ils les avaient trouvées. C'était presque aussi inexplicable que la mauvaise humeur d'Inga.

Il s'arrêta soudain et avisa la fenêtre face à lui. Elle était bien fermée, mais les loquets étaient défaits. Il s'approcha et appuya sur la vitre qui s'ouvrit vers le haut. Était-ce pour cette raison que l'alarme était coupée ? Le câble avait pourtant l'air en bon état. Gusten ne comptait plus le nombre de cambriolages qu'ils avaient subis par le passé, mais depuis que le nouveau système d'alarme avait été installé, presque trois ans auparavant, ce n'était pas arrivé une seule fois. Le dispositif avait coûté des centaines de milliers de couronnes, il se rappelait combien il s'était montré sceptique sur le moment. Quelques vols de temps en temps lui paraissaient moins ruineux. Mais au printemps, ils avaient amorti les frais et depuis, ils étaient dans le vert.

Il interrompit sa ronde et se rendit directement au bureau. Le temps que le système informatique se mette en marche, il lança la machine à café, puis se connecta au réseau pour accéder à l'historique. Aussitôt, il constata que Glenn Granqvist avait coupé l'alarme à 2 h 33, dans la nuit de jeudi. Gusten resta perplexe. Glenn, vraiment ?

« *You talkin' to me ?* »

Gusten Persson écouta le répondeur sans laisser de message. Glenn devait encore dormir à poings fermés et il en fallait plus pour le réveiller. Il rappela, comptant les tonalités qui sonnaient dans le vide. À la septième, il raccrocha. Avait-il fait un faux numéro ?

Le numéro était enregistré dans son portable, mais il avait appelé depuis le téléphone fixe du bureau. C'était une conversation professionnelle, après tout, il n'y avait aucune raison qu'il paie de sa poche. Il recomposa le numéro, vérifiant chiffre après chiffre. Mais avant d'arriver jusqu'au bout, son regard fut attiré par l'écran de contrôle qui s'était enfin allumé et montrait successivement les images des caméras de surveillance.

Au rayon portes et fenêtres, un chariot élévateur bloquait l'allée centrale. Qu'est-ce que ça faisait là ? Il devrait être rangé plus loin, couloir C. Et le chariot était incliné bizarrement. Il se pencha sur l'écran pour mieux voir, mais l'image passa à une autre caméra.

Gusten ne se rappelait pas la dernière fois qu'il avait couru. Ils avaient bien des trotinettes pour parcourir plus rapidement l'entrepôt, mais il n'avait jamais su trouver son équilibre sur ces engins et préférait marcher, en profitant pour faire un peu d'exercice. À l'instant présent, il aurait voulu ne pas avoir abandonné aussi vite. Le rayon portes et fenêtres était à l'autre bout du bâtiment, et il était déjà à bout de souffle.

Un rat passa rapidement devant lui sur le sol en ciment. Il savait qu'il y en avait plein l'entrepôt, mais d'ordinaire, ces petites bêtes ne se montraient pas. Un autre apparut sous une palette de plaques de plâtre, filant dans la même direction. Qu'est-ce qui s'était passé ? Il imagina un instant qu'il était piégé par une caméra cachée, mais rejeta l'idée presque aussitôt. Ce n'était pas une farce. Quel que soit l'incident, il était bien réel.

Son cœur tirait en rafales et il haletait comme un chien sous une chaleur de plomb. À l'angle, il aperçut enfin le chariot en plein milieu du passage. Les cambrioleurs s'étaient donc servis dans ce rayon. Pourquoi pas, puisque les portes et les fenêtres à triple vitrage comptaient parmi les articles les plus chers du magasin. Des rats surgirent des quatre côtés et disparurent derrière le monte-charge.

Il comprenait maintenant ce qu'il avait vu du bureau : le chariot avait basculé en arrière, déséquilibré par ce qui se trouvait sous sa

fourche. Sur le béton, il reconnut tout de suite les Dr Martens avec bout en métal, dont Glenn était si fier. Même ces rangers de petit voyou n'avaient pas pu supporter une telle pression. Les pensées de Gusten tournoyaient dans sa tête, aussi affolées que l'aiguille d'une boussole au pôle Nord.

Un bruit de l'autre côté du chariot l'aida à retrouver ses esprits. Il ne comprit pas tout de suite. On aurait dit un crissement ou un gazouillis. Une nuée de... rats ! Grouillant sur le sol vers l'arrière du chariot. Gusten rassembla ses forces et s'approcha pour jeter un œil à ce qui allait le hanter toute sa vie : non pas le cadavre de Glenn, mais ce que les rats en avaient fait.

26 novembre

Quand on s'est douchés après le sport, ils m'ont traité de pédé et ils ont regardé leurs bites. Je n'ai rien répondu, mais ils ont continué et dit que je devais les sucer. Ensuite, je les entendais rire dans les vestiaires et je n'osais pas sortir. Quand ils sont partis, mon blouson avait disparu. Une doudoune neuve que Maman trouvait beaucoup trop chère. Je l'ai retrouvée toute sale dans les toilettes.

J'ai vu la même chez Jeans Company. Je suis allé à la caisse, ils ont enlevé l'antivol, mis le blouson dans un sac que j'ai attrapé sans payer et j'ai couru vers la sortie sans me retourner une seule fois.

Ça fait des jours que je ne suis pas allé au collège et ce soir, cette connasse de prof a appelé pour cafter. Papa n'était pas à la maison, mais Maman était très en colère. Je ne savais pas quoi dire, alors j'ai fermé ma gueule. Elle m'a demandé pourquoi je ne disais rien. Je n'ai rien répondu. Je suis assez bon pour fermer ma gueule.

Mais du coup, elle a dit qu'elle irait à l'école avec moi la semaine prochaine pour assister à un cours ou deux. J'ai dit que je ne voulais pas, et là, c'était à son tour de ne rien répondre. Maintenant, ils vont croire que c'est moi qui ai cafté et je vais me faire tabasser. Je le sais. C'est comme ça que ça va finir.

Le soir, on a mangé du chou farci. Je déteste ça, elle le sait très bien, mais elle m'a forcé à finir mon assiette. Puis Papa est arrivé et il m'a fait un sermon sur l'école. Je les déteste, putain. Ils ne comprennent rien.

PS : J'ai versé ma pisse dans le biberon de Patou. Au début, il ne voulait pas, mais il a fini par boire. C'est dégueulasse.

20

Le cordon de sécurité était déjà en place quand Fabian se gara sur le parking du magasin de bricolage d'Åstorp. Quelques curieux, sans doute des gens du personnel, s'étaient rassemblés pour observer la scène. Un peu plus loin, Klippan posait les questions préliminaires à Gusten Persson, qui ne se remettait pas de sa découverte.

« Apparemment, c'est lui qui fait l'ouverture tous les matins, expliqua Molander en faisant passer Fabian sous le cordon de police.

– Où est Tu vesson ? Elle ne devrait pas être là ?

– Elle a dû aller à Malmö.

– Malmö ?

– Réunion de crise avec les Danois. Ils sont furieux qu'on ait doublé les grands chefs et envoyé leurs hommes sans le leur demander.

– On a appelé, ils n'avaient qu'à répondre.

– Pas d'après eux. »

Le technicien haussa les épaules et entra dans le bâtiment. Fabian le suivit entre les étagères chargées de marchandises qui s'élevaient jusqu'au plafond. Ils arrivèrent devant une longue allée centrale qui traversait le local de bout en bout. Molander s'arrêta et lui désigna le fond de l'entrepôt de la tête.

« C'est par là que ça se passe. »

Le chariot attendait à une dizaine de mètres, les roues avant dressées en l'air. Les analystes de Molander s'agitaient dans leurs combinaisons bleues, prenant des photos et prélevant des échantillons. Le cadavre gisait sur le dos, les pieds coincés sous les fourches. Il n'en restait plus grand-chose, à ce que Fabian pouvait voir entre le médecin légiste et ses assistants qui dissimulaient le corps.

« Comment ça se présente pour eux ?

– Ça devrait aller. Mais on risque de devoir attendre avant

l'identification.

– Je peux la faire. » Fabian n'avait pas vu de photos récentes de Glenn, mais il le reconnaîtrait entre mille.

« Je ne pense pas, répondit Molander en posant sa main sur l'épaule de l'inspecteur. En tout cas, à moins que ce ne soit vraiment nécessaire, je ne veux personne d'autre sur les lieux du crime tant que Greide et mes hommes n'ont pas fini leur boulot. Les rats ont déjà fait assez de dégâts.

– Les rats ? »

Le technicien hocha la tête : « Ils nous ont aussi rendu service. Viens voir. » Fabian suivit Molander à l'autre bout du hangar.

« Les sales bêtes sont attirées par la nourriture et si on suit leurs traces, elles ont eu droit à un vrai festin par là-bas. » Molander sortit de l'allée centrale pour continuer entre deux rayons, avant de s'arrêter dans un coin isolé, sous une petite fenêtre aux loquets ouverts.

« Je pense qu'il a passé la nuit là et, surtout, qu'il a mangé. »

Fabian baissa les yeux, mais ne vit aucune miette sur le sol en béton. « Les rats ont déjà tout grignoté ?

– Tout sauf ça. » Molander tendit un sac scellé contenant un emballage McDonald's. « Si je ne me trompe, c'est un McFeast Deluxe Chili. Un délice. Le truc, c'est que le burger n'est vendu qu'une fois par semaine et dans certains McDo uniquement. Avec un peu de chance, il l'a acheté dans les environs. »

« *Ding dong, la voix est libre !* » cracha une voix dans le talkie-walkie de Molander, sur quoi ils firent demi-tour vers le chariot.

« Il est comment, le médecin légiste ?

– Einar Greide ? Il a l'air d'un vieux hippie qui passe son temps à fumer de l'herbe et à rêvasser, mais c'est un des meilleurs anatomopathologistes de Suède. Le fait même qu'il vienne sur place, avant qu'on déplace le corps, en dit long sur... »

Molander s'interrompt, voyant le médecin s'approcher. Ses longs cheveux argentés étaient noués en deux nattes que venait compléter une barbe également tressée. Il portait toutes sortes d'amulettes autour du cou et un pantalon bariolé, qui détonnait sous sa blouse blanche.

« C'est l'un des meilleurs, en tout cas », chuchota Molander. Et il disparut avec un de ses assistants.

« Bonjour ! Einar Greide. Vous devez être Fabian Risk. » Le

médecin tendit une main dont tous les doigts étaient affublés d'une bague au moins, et serra celle de Fabian. « On ne va pas s'ennuyer, reprit-il en se grattant la barbe. On a affaire à un criminel qui sait précisément ce qu'il fait.

– Qu'est-ce que vous avez trouvé ?

– Une chose à la fois, et on commence par ça », répondit Greide en sortant des protections pour chaussures et cheveux. Fabian enfila les chaussons bleus sur ses Converse et la charlotte sur sa tête, avant de suivre le médecin de l'autre côté du chariot, vers le corps sans vie.

Qui gisait sur le dos, les deux bras tendus contre les cuisses et attachés par une sangle. Les tibias disparaissaient sous la fourche. Des pieds, il ne restait plus qu'une mare de sang coagulé sur le sol en béton. Fabian laissa son regard remonter et comprit pourquoi Molander parlait tant des rats. Et surtout, pourquoi son collègue doutait qu'il puisse identifier la victime.

C'était un corps sans visage. Dévoré. Tout avait disparu. Les yeux, les lèvres, la bouche. Il ne restait qu'un amas de chair rouge. Seuls les cheveux, l'os du nez, la mâchoire et les dents prouvaient qu'il s'agissait bien d'un être humain. L'ensemble ressemblait si peu à un visage qu'il était à peine répugnant.

Fabian n'avait plus aucun doute. Même si c'était impossible à voir, il en était sûr : c'était Glenn. Ils étaient sur son lieu de travail. Glenn avait disparu. Et à l'époque, lui aussi s'acharnait sur Claes, à coups de pied, pour accompagner les poings de Jörgen.

Tout coïncidait.

Suivant un signe d'Einar Greide, ses hommes basculèrent prudemment le corps sur le côté. Le médecin s'accroupit, montrant du doigt une petite contusion sur la nuque.

« Comme vous pouvez le voir, il a reçu un coup violent à l'arrière du crâne, ce qui normalement provoque une hémorragie. » Greide désignait le sang coagulé dans les cheveux autour de la plaie. « Mais si vous regardez par terre, *nada*. Pas une goutte de sang. » Il regarda Fabian dans les yeux.

« Il a reçu le coup avant ? »

Le visage de Greide s'illumina : « Il est futé, le nouveau ! cria-t-il aux autres dans le local, tout en faisant signe à ses assistants de placer le corps dans une housse mortuaire. Venez. Mon médecin dit que je dois faire plus d'exercice. »

Fabian le suivit à travers le bâtiment désert, le long des étagères remplies de matériel pour bâtir une maison de rêve.

« Donc il serait mort avant d'arriver ici ?

– Ça veut juste dire que la plaie à l'arrière du crâne est apparue plus tôt, répondit Greide en prenant une poignée de caramels dans un bol posé sur le comptoir du rayon peinture. À vue d'œil, je dirais qu'il est mort depuis trois ou quatre jours.

– Jeudi ou vendredi ? »

Greide hocha la tête : « On ne peut pas encore l'affirmer, mais l'hémorragie semble être la cause du décès. Au niveau du visage. » Il sortit un caramel de son emballage et l'engloutit. « Si les rats n'avaient pas veillé à ce que les plaies restent bien ouvertes, il serait peut-être encore en vie.

– On peut dire qu'il a eu de la chance alors ?

– Question de point de vue.

– Si on part du principe que l'assassin voulait sa mort, les rats n'étaient pas là par hasard ?

– J'ai besoin d'encore un peu de temps, mais ça ne m'étonnerait pas qu'il ait badigeonné son visage de quelque chose qui attire les rongeurs.

– Comme quoi ?

– Du miel ? Des rillettes de poisson ? Du pâté de foie ? Ces sales bêtes mangent de tout. »

Soudain, le portable de Fabian vibra. C'était Tuveson.

« Ils ont retrouvé la fille. »

21

POURQUOI ? DEMANDEZ A FABBE

Assis face à Tuvesson dans son bureau, Fabian fixait le message noté à la main, lisant et relisant les quelques mots griffonnés. *Pourquoi ? Demandez à Fabbe.*

Cette question avait du sens. Comment avait-il pu être aussi bête ? Il avait impliqué une jeune fille innocente dans l'enquête et l'avait mise en danger.

Et maintenant, elle était morte. L'assassin ne pouvait être plus explicite : Mette Louise Risgaard n'était pas sur sa liste.

« Les Danois l'ont retrouvée dans le coffre de la voiture, dit Tuvesson qui s'efforçait de contenir sa colère.

– Et le mot ?

– Fourré dans sa bouche. »

Fabian ferma les yeux, il sentait qu'il perdait pied. Ce qu'il avait redouté tout le week-end était arrivé.

« Fabian. Il est évident que l'enquête a fait un grand pas en avant. Mais à quel prix... C'est impossible à justifier. Les Danois se retrouvent avec un policier entre la vie et la mort et une jeune fille assassinée. C'est nous qui en sommes responsables – la police suédoise.

– La police suédoise ? C'est de ma faute.

– En effet. Mais je soutiens mes hommes. » Elle le regarda dans les yeux. « Même s'ils mènent leur petite enquête en solo sans attendre mon feu vert, ni prévenir personne. Mais oui, c'est ta responsabilité et une faute avec laquelle tu vas devoir vivre. »

L'inspecteur hocha la tête, il ne pouvait qu'être d'accord avec elle. Il se demanda si à l'avenir, il réussirait à mieux discerner les conséquences prévisibles de ses actes.

« Je reviens juste de Malmö, nos collègues ont reçu comme nous un compte rendu des Danois. Avec le commissaire de Malmö, on a décidé de suivre la même ligne et de se justifier. N'oublions pas qu'on a essayé de joindre Sleizner, et quand ce flic danois a décidé de se lancer seul, c'était de sa propre initiative et au mépris de toutes les règles. Une responsabilité qu'on ne peut pas endosser. »

Fabian voyait parfaitement où la commissaire voulait en venir. Elle allait lui demander sa plaque et sa carte d'accès, avant de l'exclure de l'enquête. Tirer sa révérence était la seule chose raisonnable à faire. Le problème, c'était qu'il était trop tard. C'était devenu plus qu'une simple affaire de police : une affaire personnelle.

Pourquoi ? Demandez à Fabbe.

« Je devrais t'exclure de l'enquête et te laisser à tes vacances. Mais... » Elle se tut comme si elle avait besoin de réfléchir encore. « Je crois malheureusement que l'enquête a besoin de toi. » Elle se leva. « Les autres attendent. »

Klippan, Molander et Lilja étaient déjà installés, quand Fabian et Tuveesson entrèrent dans la salle de réunion. Personne ne disait rien, mais tout le monde savait manifestement qu'il y avait une troisième victime – une jeune fille étrangère à l'affaire, à qui Fabian avait confié une tâche fatale.

« Maintenant qu'on est tous réunis, je voudrais commencer par vous dire que malgré les récents événements, Fabian continuera à travailler avec nous sur l'enquête. »

Klippan et Molander opinèrent et adressèrent un sourire à Fabian. Lilja, elle, resta figée.

« Irene, une objection ? dit Tuveesson et la jeune flic secoua la tête. Bien. Parce que aujourd'hui plus que jamais, il est important d'être une équipe et de se serrer les coudes. » Elle les fixa successivement du regard, sauf Fabian. Mais elle ne pouvait être plus claire. Le message s'adressait à lui et à personne d'autre. « OK, allons-y. »

Ils discutèrent des dernières évolutions. Des photos de Glenn Granqvist à l'âge adulte étaient affichées au mur, entre les clichés des lieux du crime et le portrait des deux suspects principaux : Claes Mällvik et Rune Schmeckel.

« Ingvar, je sais que toi et tes hommes n'avez pas fini. Mais à part

l'emballage McDo, est-ce que vous avez trouvé autre chose ? interrogea Tuveesson.

– Oui, répondit Molander en ouvrant un sachet qui contenait un gros feutre noir. Mais il n'y a rien à voir là-dessus, si ce n'est la preuve que le meurtrier a un certain sens de l'humour. Ou que réimprimer une photo pour chacune de ses victimes ne lui paraît pas écolo. » Molander sortit le feutre et s'approcha du tableau blanc pour barrer le visage de Glenn sur la photo de classe.

Tuveesson soupira : « Il se moque de nous.

– Et la Peugeot ? demanda Fabian. Elle est en route ?

– On risque malheureusement de devoir attendre, dit Tuveesson. Connaissant Sleizner, il va tout faire pour que ça traîne et que son service reprenne l'affaire.

– Comment ça, c'est notre enquête ! rétorqua Klippan.

– Pas selon eux. Ils ont le meurtre d'une jeune fille à résoudre et un policier entre la vie et la mort. Apparemment, le journal *Ekstra Bladet* lui a déjà donné le titre de héros de la décennie.

– Quelle décennie ? Elle vient juste de commencer, fit remarquer Molander.

– Bon, on n'a pas toute la journée. Où en est la piste du McDo ? reprit Tuveesson.

– Il y en a huit dans un rayon de vingt kilomètres autour d'Åstorp, expliqua Klippan. Mais six seulement proposent les burgers du jour. Un à Ängelholm, trois à Helsingborg, un à Ödåkra et un à Hyllinge.

– Et le McFeast Deluxe Chili, c'est quel jour ? demanda Molander.

– Le jeudi, donc ça colle.

– On devrait faire le tour des restos pour voir si un employé pourrait reconnaître Mällvik ou Schmeckel. Tu t'en occupes, Klippan ? suggéra Tuveesson.

– À vos ordres, chef.

– Et je me suis dit que vous pourriez vous charger de ça, tous les deux, avec Fabian. » La commissaire ouvrit un dossier qu'elle tendit à Lilja.

« C'est quoi ?

– Un mandat de perquisition chez Schmeckel.

– Comment tu as fait ? demanda Klippan. On n'a ni motif bien défini, ni preuve directe. Tout ce qui le met en cause pour l'instant, c'est sa voiture.

- Qu'il s'est sans doute fait voler, ajouta Molander.
- N'oubliez pas qu'il n'y a pas eu de déclaration de vol, fit remarquer Tuveesson.
- Ça ne suffira jamais devant la cour, affirma Klippan. Et la connaissant, c'est exactement ce que Stina Högsell a dû dire.
- Tout à fait. Mais apparemment, son ex-mari est danois. »

Fabian s'installa sur la chaise de Hugo Elvin. Il avait la tête vide, il était troublé. Rien n'était logique dans cette affaire. Il ne s'était pas trompé sur Glenn et ses pieds broyés, et avec les mains mutilées de Jörgen, tout semblait conduire à Claes Mällvik. Si quelqu'un avait un motif, c'était lui. Mais où était-il passé ? Après 1993, Lilja n'avait plus rien. Comme s'il était parti en fumée.

Et qui était ce Rune Schmeckel ? Est-ce qu'il s'était fait voler sa voiture pendant les vacances, ou avait-il lui aussi un lien avec Jörgen et Glenn ? Un lien qui n'avait peut-être même rien à voir avec le collège. La photo de classe ne les menait-elle pas sur une fausse piste ? Il s'appuya au dossier de la chaise. Plus il réfléchissait, plus la solution semblait lui échapper.

« Allô ? Matilda Risk à l'appareil.

- Matilda, c'est papa. Je voulais juste savoir comme ça allait à la maison.

- Tu sais quoi ? La cave est hantée. » Matilda était très sérieuse. « On est descendues avec Maman chercher des pinceaux et là, une ampoule a éclaté. On l'a changée, mais ça a recommencé.

- Sans doute un court-circuit.

- Nan, on a vérifié et tout était normal. Maman dit qu'il y a des fantômes.

- Alors je suis sûr qu'ils sont gentils. Tu peux me passer maman ?

- Maamaaaaan ! C'est papa ! Il ne croit pas aux fantômes !

- Salut... »

Fabian essaya d'interpréter le ton de Sonja, qui ne laissait rien transparaître. En réalité, il appelait pour raconter qu'il avait la mort d'une jeune fille sur la conscience, et que l'enquête commençait à le ronger. Il avait besoin de parler à quelqu'un, de dire ce qu'il éprouvait. Mais pas maintenant. Et certainement pas à sa femme.

« Il paraît que vous êtes tombées sur des fantômes à la cave ? Ils sont sympas ?

– Je sais que tu ne crois pas à ces histoires. À part ça, la cave est trop petite.

– Comment ça, trop petite ?

– Elle est plus petite que ce qui était annoncé. C'est comme s'il manquait une pièce. Mais on a trouvé un four. Tu savais qu'il y en avait un ?

– Non, quel type de four ?

– Un four à pain. C'est un grand trou creusé dans le mur. On voudrait essayer de le faire marcher, avec Matilda.

– Tu es sûre que c'est une bonne idée ? Je crois que l'agent immobilier a dit que le conduit de cheminée était bouché.

– Ah, dommage. »

Fabian connaissait bien ces fours à bois. Ses grands-parents maternels en avaient un dans leur maison du Värmland. L'allumer était un vrai plaisir. Non seulement on y cuisait le pain ou les pizzas, mais le feu venait réchauffer le grand banc en pierre du salon. La fierté de son grand-père. Il l'avait construit de ses mains, et placé de telle manière que la fumée brûlante traverse l'installation, avant de disparaître dans la cheminée.

Un jour, alors qu'il jouait à cache-cache avec sa sœur et ses cousins, il s'était glissé dans le four. Personne ne pourrait jamais le retrouver là. Il avait attendu dans la chaleur des braises de la veille et s'était même endormi. C'était par hasard qu'on l'avait retrouvé une heure plus tard, quand sa grand-mère s'était apprêtée à faire un feu. Il n'avait compris qu'à l'âge adulte à quel danger il s'était exposé.

« Tu as parlé avec Theo, aujourd'hui ?

– Non, je n'ai pas eu le temps. On a une nouvelle victime.

– Quelqu'un de la classe ?

– Oui. Glenn Granqvist, le meilleur ami de Jörgen Pålsson.

– Mon Dieu... Tu crois qu'il y a un risque que d'autres...

– On ne sait pas, Sonja. L'enquête peut prendre un nouveau virage à tout moment.

– Je vois, soupira-t-elle. J'espère que vous allez coincer le coupable rapidement.

– On n'a pas le choix.

– Non, c'est sûr. Mais même si tu es débordé, essaie d'appeler Theo à un moment ou un autre. Maintenant qu'on a Internet, il refuse de sortir de sa chambre et reste scotché à son ordinateur.

- Je promets d’essayer.
- Je t’aime.
- Moi aussi. »

Ils raccrochèrent et Fabian songea à l’attitude de son fils. Theo ne disait pas grand-chose et restait le plus souvent enfermé dans sa chambre. Même quand ils étaient allés se baigner, il avait plongé avec son masque et son tuba un peu plus loin que les autres. Mais n’était-ce pas normal pour un ado de quatorze ans ? Est-ce que lui-même ne s’était pas comporté de la même façon avec ses parents ?

D’après Sonja, c’était précisément l’inverse. Elle pensait que Theodor était en manque de père, qu’il avait besoin d’une figure masculine qui revienne à la maison avant 10 heures du soir. Elle avait sans doute raison, mais ce n’était pas la seule explication. Fabian, lui, soupçonnait que le déménagement ait poussé Theo à se renfermer encore plus sur lui-même.

Il composa le numéro de son fils. Tandis que les tonalités résonnaient, il se mit à feuilleter l’album de 3^e qu’il avait emporté. Classe après classe, des rangées d’élèves boutonneux arborant des coupes de cheveux extravagantes.

« Salut, dit une voix fatiguée à l’autre bout du fil.

– Salut, Theo. Qu’est-ce que tu fais ?

– Rien de spécial. Je joue à Call of Duty. »

Comme toujours. Theo y passait tout son temps, courant à longueur de journée dans des villes bombardées à la recherche d’autres soldats. Fabian ne doutait pas que les ados, pour la plupart, sachent faire la différence entre les jeux vidéo et la vie réelle. Mais au vu des heures que Theo passait devant l’écran, il ne pouvait s’empêcher de s’inquiéter.

« Tu sais, je comprends que ce soit difficile d’avoir dû laisser tous tes amis à Stockholm. Dès que tu auras repris l’école en août, je te promets que...

– C’est maman qui t’a dit d’appeler ?

– Non, mais elle dit que tu restes enfermé et que tu ne veux rien faire.

– Il n’y a pas grand-chose à faire, ici.

– Mais si. Helsingborg n’est pas seulement un bled avec un snack au milieu d’une place exposée au vent !

– Ah non ? Alors qu’est-ce que je peux faire ? »

Fabian se rendit compte qu'il n'en avait aucune idée. Sans doute toutes sortes de choses, mais lesquelles ? Helsingborg n'était plus la ville qu'il avait quittée. Elle s'était transformée : la bourgade grise et insignifiante était devenue une perle, tournée vers le détroit et qui n'en finissait pas d'offrir des balades et des restaurants nouveaux. Le problème, c'était que ça n'intéressait pas Theodor. En plus, il était certainement toujours déçu de ne pas avoir pu aller au Sweden Rock Festival.

« Qu'est-ce que tu dirais qu'on trouve quelque chose à faire ce soir, rien que tous les deux ? » s'entendit-il dire. Il sautait d'une falaise sans parachute.

« Comme quoi ?

– Je ne sais pas. Dîner quelque part et ensuite, un ciné, par exemple. Il faut aussi qu'on se renseigne sur les concerts.

– C'est déjà fait. Tout se passe au Sofiero.

– Ah oui, quoi par exemple ?

– Rien. The Ark, Kent, Robyn, ce genre de trucs.

– On pourrait aller écouter Kent, non ? Ils ont quelques chouettes chansons. »

Fabian se mordit aussitôt la langue, c'était ridicule. Lilja passa devant le bureau et lui fit signe de la suivre.

« Je dois raccrocher. Tu réfléchis et on se rappelle tout à l'heure ?

– D'accord. »

Theodor n'ajouta rien et Fabian raccrocha.

Pour parer au risque d'effraction, le cylindre était muni de protections anticrochetage en acier dur et de goupilles chromées. Ce n'était pas une simple serrure à sept points. Mais une serrure hautement sécurisée. Pour qu'elle cède, il fallait que la clef pousse les goupilles à la bonne hauteur et les tourne exactement dans la même direction. Ils n'avaient aucune clef sous la main, mais une foreuse à tête en diamant de 6 millimètres, avec refroidissement par eau. Un outil d'une précision d'un centième de millimètre pour contourner les protections et faire sauter les goupilles une à une.

Au bout de quelques minutes, le serrurier retira la mèche du cylindre, enfonça un crochet, le fit tourner et parvint à ouvrir la porte.

Fabian Risk et Irene Lilja entrèrent dans un minuscule couloir, dont le sol était jonché de lettres, de publicités et de journaux gratuits. En haut de la pile, le numéro du *National Geographic* du mois de juillet affichait un crâne humain en couverture et le titre « 4 million Year Old Woman ». Le couloir débouchait sur un espace ouvert, partagé entre la partie cuisine à droite et le salon à gauche. En face, un escalier montait à l'étage. La maison, située dans la vieille ville de Lund, datait du XVIII^e siècle, mais elle avait été soigneusement rénovée dans un style moderne et frais.

Quand il entra pour la première fois chez une victime, ou dans ce cas, chez un suspect, Fabian préférait être seul. Les pièces parleraient d'elles-mêmes en son nom. Tout pouvait mener vers une nouvelle piste. Le moindre détail était susceptible de receler le morceau du puzzle qui leur manquait. Lilja semblait penser la même chose. Sans un mot, elle disparut dans l'escalier qui montait à l'étage.

Comme Klippan l'avait fait remarquer, les preuves concrètes contre Rune Schmeckel manquaient. Mais maintenant qu'il faisait lentement le tour de son salon, Fabian sentait qu'il y avait quelque chose. Qui

était réellement ce Rune Schmeckel ?

La pièce était sobrement meublée d'un canapé vintage en cuir marron et d'un fauteuil de designer, signé Bruno Mathsson, planté près de la fenêtre avec son repose-pieds. Pas de téléviseur, mais une stéréo Bang & Olufsen. Au mur, quelques photos en noir et blanc, montrant une vieille ville dressée au milieu de paysages escarpés. Elles n'avaient pas été prises en Suède ni au Danemark, pouvait-il constater. Sans doute dans un pays du sud. Mais où en Europe – Espagne, Italie, Portugal ou Grèce ? Fabian n'en avait aucune idée.

Il n'y avait pas de fleurs aux appuis de fenêtres, ni aucune trace d'un animal de compagnie. Mis à part une fine couche de poussière, l'intérieur était propre et rangé. Tout avait l'air à sa place. Schmeckel avait-il préparé sa disparition ou était-ce simplement quelqu'un d'ordonné qui ne partait pas en vacances sans avoir fait le ménage ?

Fabian s'approcha du mur auquel était accrochée la stéréo Bang & Olufsen, qu'il alluma. Un CD se mit en marche et un air classique retentit dans les haut-parleurs. Fabian n'y connaissait rien. Ce n'était pas faute d'avoir essayé, mais à chaque fois qu'il avait donné sa chance à ce genre musical, il en était venu à la conclusion que ce n'était pas pour lui. Comme la chasse et le golf. Et les millésimes.

« *Symphonie Fantastique* de Berlioz », lut-il sur la pochette posée sur la stéréo.

Il s'assit prudemment dans le fauteuil Bruno Mathsson et s'adossa, se laissant emporter par l'amplitude et la profondeur du son. Il ne voyait que deux petites enceintes satellites, mais aperçut rapidement un gros caisson de basses derrière le canapé. Lui-même, au fil des années, avait dépensé des sommes astronomiques pour son équipement hi-fi. Il avait même réussi le tour de force de faire pleurer Sonja, lorsqu'il lui avait montré ses nouvelles enceintes – des 802 Diamond de chez Bowers & Wilkins. Aujourd'hui, il admettait qu'elles n'étaient pas très belles. Mais le son était fantastique.

Il posa les talons sur le repose-pieds et ferma les yeux. La musique classique ne pouvait être appréciée que dans ces conditions. Un fauteuil confortable, une bonne stéréo et surtout... à condition d'être livré à soi-même. C'était ça. Il rouvrit les yeux. Schmeckel était un homme seul. Toute la pièce respirait la solitude. Il n'avait sans doute ni ami, ni famille. À défaut, il passait son temps à lire et écouter de la musique. À se cultiver.

Fabian se leva du fauteuil et marcha jusqu'au mur opposé, recouvert du sol au plafond par une bibliothèque. Une étagère de CD d'opéra, de pièces classiques et d'un peu de jazz. Pour le reste, des livres, et encore des livres. Deux rangées entières de littérature classique. Et d'autres ouvrages classés en sous-catégories comme « Médecine », « Sport de combats et self-défense », ou « Physique et biologie » – toutes marquées de petites étiquettes. La partie « Psychologie » rassemblait des titres comme : *Je refuse de mourir, mais je ne veux pas vivre* ; *Ce n'est pas ma faute : l'art de prendre ses responsabilités* ; *Violence et Pardon* ou encore *Anger Management: The Complete Treatment Guidebook for Practitioners*.

La première impression de Fabian avait été que l'homme qui vivait dans cette maison était seul, mais équilibré. Quelqu'un qui goûtait aux plaisirs de la vie. Mais en voyant les titres dans la bibliothèque, il sentit une nouvelle image s'imposer. Celle d'un homme mal dans sa peau. Soumis. Peut-être même malmené par les autres.

Il sortit un album photo et l'ouvrit. Les souvenirs d'un voyage dans un pays d'Europe du Sud. Puis, la fête de Halloween du service de l'hôpital de Lund, où Schmeckel travaillait. Il apparaissait déguisé en bourreau sanguinaire, dévorant un doigt en pâte d'amande. Certainement pas le genre d'images qu'il aurait voulu voir diffusées après le scandale des tubes en plastique oubliés dans un patient. Et ensuite, des pages blanches. Fabian continua à feuilleter, mais ne trouva plus aucun cliché.

C'était le problème, avec le numérique. Plus personne ne faisait développer ses photos. Elles restaient sur un disque dur, sauvegardées dans un format illisible. Désormais, chez les gens, on ne trouvait plus que de vieilles photos. Soigneusement classées dans un album, avec des commentaires manuscrits.

Mais là, c'était l'inverse. Il ne s'en rendait compte que maintenant.

Fabian balaya la pièce du regard, mais ne vit rien qui puisse remonter à l'enfance ou la jeunesse de Schmeckel. Aucun vinyle des Kiss, des Who ou Duran Duran, qu'il aurait pu garder par nostalgie, comme lui-même l'avait fait. Uniquement des « disques adultes », pour mélomane averti et de goût. Aucun *Guide du voyageur galactique*, ni *Journal secret d'Adrien 13 ans* ³/₄. On eût dit que les jeunes années de Schmeckel avaient été effacées.

Qu'elles n'avaient jamais eu lieu.

Fabian quitta le salon pour jeter un œil à la cuisine. Un frigo à vin contenait des bouteilles françaises classées par région et par année. Rune était plus que tatillon. Fabian ouvrit le frigo en inox.

L'odeur fétide le prit par surprise et le frappa droit à l'estomac, déclenchant la nausée. Il s'était attendu à ce que le frigo soit impeccable et vide. C'était tout le contraire. Entre des légumes avariés et de vieilles briques de lait, un demi-crabe moisissait sur une assiette. Même si la bête était morte, elle semblait prête à assassiner quelqu'un. Laisser un crabe pourrir dans son frigo n'était pas son genre. Schmeckel, autrement dit, n'avait pas prévu de s'absenter.

Sans vraiment savoir s'il fallait en tirer des conclusions, ou si c'était une fausse piste à éviter, Fabian continua à inspecter la cuisine à la recherche d'autres indices. Les placards ne dévoilèrent rien. Ni le garde-manger, ni le congélateur. Il finit par les tiroirs. Le premier contenait des couverts. Le deuxième, des ustensiles de cuisine. Le troisième, les objets dont personne ne savait jamais que faire : gomme et crayons, rouleau de scotch, bloc-notes vierges et trousseaux de clefs, dont une clef de voiture, qu'il regarda de plus près. Le mot Peugeot y était gravé.

Il eut une idée et glissa la clef dans sa poche.

23

Côté gauche, les parois d'acier glaciales appuyaient sur son corps nu. Côté droit, il n'y avait guère plus de place. Trois ou quatre centimètres, à peine. L'espace où elle reposait était bien trop étroit. Et plongé dans le noir. Et le froid. Moins 22, pour être exact. Elle était couchée là, nue, mais ne gelottait pas.

Dunja Hougaard détestait attendre. Faire attendre les gens était pour elle une preuve d'irrespect. Gaspiller le temps des autres, comme s'il ne valait pas autant que le sien. Comme toujours, Oscar Pedersen était en retard et Dunja, seule, s'était approchée du mur de la chambre froide, pour ouvrir le tiroir où était écrit sur une étiquette manuscrite : « Mette Louise Risgaard ». Elle observait la jeune femme dénudée, couchée sur le dos, les cheveux bruns en éventail autour du visage. Elle était belle. Comme immaculée, malgré son piercing à la lèvre et le diamant tatoué sur l'épaule droite. La vie n'avait pas eu le temps de laisser ses traces ; la mort avait surgi trop tôt.

La jeune fille avait l'air vivante. On aurait dit qu'elle dormait à poings fermés. Quel gâchis, se dit Dunja.

Elle ne comprenait pas comment les forces de police suédoises avaient pu être assez négligentes pour ne pas les contacter, alors qu'ils avaient parfaitement conscience qu'un dangereux criminel rôdait dans les parages, autour de la station-service.

La porte s'ouvrit et Oscar Pedersen parut, affichant comme d'habitude son air satisfait. Un sourire de tyran qui montrait qu'il se savait en retard, mais s'en fichait éperdument.

« Salut, beauté. Je me doutais que tu ne pourrais pas te retenir. Tu trouves quelque chose ?

– C'est à toi de causer.

– Une si jolie fille, quel gâchis, tu ne trouves pas ? Pense à tous les

plaisirs qu'elle avait encore à offrir. » Il rit de sa propre plaisanterie et rabattit les bords du tiroir.

Dunja n'avait jamais aimé Oscar et elle était convaincue qu'il était devenu médecin légiste pour de mauvaises raisons. Dès qu'une femme arrivait sur sa table d'examen, il était d'humeur joyeuse. Surtout si la victime était jeune. C'était malheureusement l'un des meilleurs anatomopathologistes du Danemark, et en presque trente ans de carrière, il n'avait jamais raté un indice ni séché sur la cause d'un décès.

« Notre homme sait s'y prendre pour tuer. Regarde. » Il poussa la tête de la victime en arrière, découvrant son cou, avant de tourner le visage d'un côté, puis de l'autre.

« Tu vois ? »

Dunja acquiesça. Deux marques bleues de chaque côté de la gorge.

« Il l'a étranglée par ce qu'on appelle une prise-tenaille. Seuls le pouce et l'index sont sollicités. Comme ça. » Il mima le geste sous les yeux de Dunja. « C'est l'une des meilleures techniques de strangulation à main nue.

– OK, dit-elle en s'efforçant de ne pas reculer devant la main en pince.

– C'est bien plus efficace que de serrer toute la gorge, comme le font souvent les amateurs. Il faut y aller à deux mains et la victime n'abandonne pas avant un bon quart d'heure. Si les gens s'appliquaient tous autant, beaucoup de souffrance serait épargnée dans le monde. »

Ne sachant trop s'il plaisantait, Dunja décida de le prendre au sérieux : « Tu veux dire que l'assassin est initié à différentes méthodes d'exécution ?

– C'est possible. Mais il peut aussi simplement connaître son anatomie et avoir du sang-froid. »

Dunja monta dans la cabine et appuya sur le bouton vert. À mesure que l'ascenseur remontait, elle respirait mieux. Elle était claustrophobe et ne comprenait pas pourquoi les services de médecine légale devaient systématiquement être casés sous terre. Pour les défunts, ça ne changeait rien. Mais pour les employés, c'était le jour et la nuit. Elle n'y tenait jamais plus d'une demi-heure.

Elle aurait voulu continuer sa remontée quelques étages plus haut

et discuter avec Morten Steenstrup. Mais le policier était toujours sur la table d'opération et les médecins ne pouvaient encore se prononcer. Dunja n'avait plus qu'à espérer. Pour lui et ses proches, mais aussi pour le bien de l'enquête. Le blessé était leur seule chance de comprendre ce qui s'était réellement passé à la station-service de Lellinge.

Devant le kiosque à journaux du Rigshospital de Copenhague, elle vit le visage de Morten à la une de tous les quotidiens. En un week-end, il était devenu un héros national. Ce petit agent de police de Køge qui n'avait pas baissé les bras, se battant jusqu'au bout alors qu'il était seul et gravement blessé. Le comble de la bêtise, selon Dunja. Non seulement la réaction de Steenstrup faisait fi de tout ce qu'on leur avait enseigné à l'école de police, mais elle allait en plus à l'encontre du bon sens. Mais les gens n'en avaient rien à faire. Ils voulaient des héros. Que l'homme soit entre la vie et la mort n'y changeait rien. Si on avait pu ajouter à l'affaire une histoire de chaton, les gens seraient devenus hystériques, se dit-elle en poursuivant son chemin vers la sortie.

Elle descendit la rue Ravnsborggade sur son vélo, passant devant le théâtre de Nørrebro, et prit à gauche, rue Nørrebrogade. Son téléphone se mit à sonner, elle répondit sans cesser de pédaler.

« Tu as essayé de m'appeler ? »

C'était Kjeld Richter, leur technicien.

« Oui, ça avance avec la Peugeot ? demanda Dunja.

– J'espère. Elle devrait être arrivée, maintenant. J'ai pris contact avec le constructeur pour leur demander une clef à partir du numéro de châssis, mais avec les vacances, il va falloir attendre deux bonnes semaines.

– Comment ça, tu n'as pas commencé ?

– Quand est-ce que j'aurais pu ? Je suis toujours à Lellinge. Tu connais ? Quel trou... Je n'ai pas pu travailler ce week-end, Agnes et Malte avaient tous les deux une gastro, et Sofie ne pouvait s'en occuper seule.

– Je vois. »

Dunja remercia le ciel de ne pas avoir d'enfant, alors qu'elle traversait le pont Dronning Louises Bro, qui franchissait la zone du bras de mer où les gens s'obstinaient à courir : avec la pollution, un

jogging équivalait à un demi-paquet de cigarettes.

« On ne devrait pas plutôt l'envoyer en Suède ? Ils ne demandent que ça, apparemment.

– C'est ce que j'ai suggéré à Sleizner, mais tant que le conflit ne sera pas résolu avec les Suédois, ils pourront toujours attendre. Tu le connais quand il est de mauvais poil. »

Dunja ne le savait que trop. Quiconque, par malheur, se mettait Sleizner à dos pouvait faire ses valises et quitter le pays. Personne ne savait faire barrage aussi efficacement que lui. Il était comme un blaireau furieux, qui ne lâche prise qu'une fois la jambe de sa proie brisée en deux. À l'école de police, déjà, elle avait entendu des rumeurs à son sujet. Elle n'avait pas voulu croire à ces histoires. Mais maintenant qu'il était son patron, elle savait à quoi s'en tenir.

« On ne peut pas laisser la voiture croupir ici pendant deux semaines sans y toucher. Autant que les Suédois viennent l'examiner.

– Je ne veux pas me mêler de ça. Si tu as envie de taquiner Sleizner, je t'en prie. Mais ne compte pas sur moi pour te sortir des emmerdes. »

En concluant la conversation, Dunja était d'humeur massacrate. Le sale caractère de Sleizner mis à part, elle se demandait si un seul argument venait justifier qu'ils ne collaborent pas avec les Suédois. Dès qu'elle arriverait à l'hôtel de police, elle prendrait contact avec ses collègues de Helsingborg, décida-t-elle en traversant la place Kultorvet. Quelqu'un, là-bas, devait se dire la même chose qu'elle.

24

« Ah, c'est là que tu te caches. Tu trouves quelque chose ? »

Fabian Risk entra dans la chambre, à l'étage. Penchée derrière le lit simple, Lilja regardait les titres d'une pile de livres posée sur la table de nuit. Une autre stéréo Bang & Olufsen était accrochée au mur, entre les photos du même paysage qui décorait le salon.

« Je ne sais pas. » Elle ouvrit les bras. « Honnêtement, je n'arrive pas à cerner le personnage. Il a l'air... comment dire ? Sensé et maître de son existence. Un homme de goût. Cultivé et d'une maniaquerie presque malade. »

Fabian hocha la tête. Lilja était arrivée aux mêmes troublantes conclusions.

« Mais regarde ça. » Elle tendit un carnet de notes bleu, au titre manuscrit « Mon journal de nuit ».

« Un journal de nuit ? Qu'est-ce que c'est ?

– Ouvre, tu verras. »

Fabian ouvrit le carnet couvert d'écritures, de la première à la dernière page. Chacune faisait mention d'un jour et d'une heure, dans le coin en haut à droite. Fabian lut un paragraphe en silence.

20 mai 1994, 3 h 12. Je courais aussi vite que possible, mais j'avancais au ralenti. Ils approchaient, de plus en plus près. Des loups aux dents acérées. Je suis arrivé devant un ascenseur et j'ai appuyé sur le bouton. Mais rien ne s'est passé. J'ai cogné partout. Les portes se sont ouvertes. Bien trop lentement. Ils ont surgi. Je n'ai rien fait. Je voulais réagir, mais n'y arrivais pas. Je prenais les coups, comme paralysé. Je voulais leur cracher au visage, mais même ça, je n'osais pas. Le plus petit, qui devait avoir huit ans, est arrivé et m'a poussé. Je ne m'y attendais pas, j'ai perdu

Fabian releva les yeux. « C'est un carnet de rêves ? »

Lilja fit signe que oui, reprit le journal et feuilleta vers la fin du calepin.

« Écoute celui-là. Le 12 septembre 2001, à 5 h 38. »

*Il gisait à terre, je frappais, donnais des coups de pied,
mes Nike blanches se tachaient de sang. Et j'ai continué
jusqu'à ce que son visage n'en soit plus un.*

Elle le regarda dans les yeux. « Tu vois qu'il n'est pas si sain d'esprit. »

Fabian, qui était du même avis, mentionna les livres de psychologie populaire trouvés dans le salon, et ils décidèrent de laisser Molander passer la maison au peigne fin, à la recherche de nouveaux indices. Ils sortirent de la chambre à coucher. Dans le couloir, Fabian s'immobilisa et se tourna vers Lilja.

« Tu es allée voir au grenier ? »

– Il n'y a pas l'air d'en avoir. J'ai vérifié dans toutes les pièces.

– À quoi est-ce que ce truc lui sert, alors ? »

Fabian décrocha une longue tige en acier blanc surmontée d'un crochet à chaque extrémité, fixée à un chambranle de porte par un clou.

Lilja haussa les épaules et Fabian se mit à faire le tour des pièces, le regard fixé au plafond. Elle avait raison, aucune trappe n'était visible. Mais en montant sur une chaise pour examiner la lampe du couloir, qui ressemblait à un parapluie renversé, Fabian découvrit le grenier caché. Il tira avec la tige en métal, faisant tomber une échelle.

Ils grimpèrent et arrivèrent dans un grenier sombre, si bas de plafond qu'il fallait y marcher accroupi. Lorsque Lilja alluma la lumière, Fabian comprit qu'il était loin d'avoir cerné Schmeckel. Comme dans sa propre maison de Pålsjöгатan, le grenier était aménagé en atelier, même si la pièce était nettement plus exiguë que chez lui, et sans fenêtre. Les pinceaux bien propres étaient rangés dans des pots, la brosse tournée vers le haut, et les tubes de peinture triés par couleur. Dans cette pièce, il n'y avait rien du chaos d'artiste

auquel Sonja avait habitué Fabian.

« Merde ! Regarde ça. » Lilja souleva un tableau, qu'elle posa sur le chevalet.

La peinture était réalisée à gros coups de pinceaux trempés dans des couleurs vives, formant le visage d'un homme torturé. Sonja aurait sans doute dit que Schmeckel avait du talent et que le tableau était intéressant. Fabian, lui, le trouvait répugnant. Sur un fond blanc, le visage flottait en suspens. Comme arraché de ses épaules. À la base du cou, des lambeaux de gorge, des tendons et des veines. Le nez cassé et la moitié gauche du visage à la peau arrachée, découvrant les tendons, le squelette et une partie de l'orbite.

« Dis ce que tu veux, mais il est doué. » La jeune femme sortit d'autres tableaux. Tous représentaient des morceaux de corps écorchés, torturés. Des pieds tranchés près d'une hache ensanglantée. Un torse lacéré d'une vingtaine de coups de couteau, le poignard vrillé dans une plaie. Et ainsi de suite.

« Je ne sais pas ce que tu en penses, mais ça colle davantage avec l'image de celui qu'on recherche, dit Lilja.

– C'est vraiment la même personne ?

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Je ne sais pas, mais celui d'en bas semble l'équilibre incarné. En même temps, derrière cette belle surface, on ne peut que se demander qui il est réellement. Et ensuite, on découvre cet homme-là.

– Il a peut-être un locataire ? Quelqu'un qui aurait ses clefs de voiture.

– Il n'y a qu'une seule chambre à l'étage, non ? »

Lilja hocha la tête.

Ils se turent et s'écartèrent l'un de l'autre, chacun dans son coin. C'était comme s'ils avaient tous les deux besoin de réfléchir, d'essayer de comprendre. Ils cherchèrent entre les tubes de peinture, les chevalets et les tableaux. Derrière les pots de pinceaux apparut un petit écrin en métal bleu, élimé sur les côtés. Fabian souleva prudemment la petite boîte et l'ouvrit. Elle contenait un tas de polaroid. Dès qu'il vit le visage enflé et molesté, il comprit.

16 décembre

Hier, je suis allé à l'hôpital.

Ils attendaient dans la cour de mon immeuble. J'ai couru, mais ils m'ont attrapé et traîné vers l'aire de jeux. J'ai essayé de me protéger, je suis tombé et ils m'ont donné des coups de pied. Je me tenais la tête, pendant qu'ils frappaient. Au début, ça faisait hyper mal. Mais après, c'est comme si on oubliait. Je les entendais rire, s'interpeller les uns les autres. Un type est arrivé, il a crié et ils ont disparu.

J'ai voulu me lever, mais je n'y arrivais pas. J'avais la tête qui tournait. Le type m'a aidé et a demandé comment je m'appelais, j'ai répondu que je saignais de la tête et que je devais aller à l'hôpital. Je n'ai pas dit mon nom, même s'il insistait. Il a fini par partir, j'ai pu rentrer à la maison. C'était dur, j'ai mis un temps fou.

Maman a fondu en larmes. Je ne l'ai vue pleurer qu'une seule fois, c'était après une dispute avec Papa. Mais jamais comme ça. J'ai dit que je m'étais retrouvé dans une bagarre et que c'était ma faute. Elle a voulu savoir qui, si c'était quelqu'un de la classe. J'ai dit que je ne l'avais jamais vu.

Je pense qu'elle me croit.

Ce qui est bien, c'est que comme j'ai deux côtes cassées, un traumatisme crânien et des plaies profondes, je peux rester à la maison jusqu'aux vacances de Noël !

PS : Quand je suis rentré, Patou était dans sa cage, on aurait dit qu'il dormait, mais en fait non. Je lui ai piqué le dos avec une aiguille, il a gémi et essayé de s'enfuir, mais je le tenais bien fort. Ensuite, il s'est mis à courir dans la cage comme si quelqu'un le pourchassait. Trop cool.

25

« Tu es sûr ? » Tuveesson regardait les photos éparpillées sur le bureau, désignant le visage de l'homme battu.

« Oui. » Fabian en était certain. Dès qu'il avait vu les polaroid dans le grenier de Lund, il avait saisi : Claes Mällvik et Rune Schmeckel étaient une seule et même personne. « On a un motif clair, et un lien à la fois avec la voiture, le meurtre de Jörgen Pålsson et celui de Glenn Granqvist. Je ne sais pas pourquoi je n'y ai pas pensé plus tôt. »

Ils n'étaient que tous les deux, Tuveesson transmettrait l'information aux autres dès qu'ils auraient fini.

« D'accord, donc Claes Mällvik a changé d'identité pour devenir Rune Schmeckel. » La commissaire releva les yeux, plongeant son regard dans celui de Fabian. « Mais pourquoi ?

– Sans doute pour échapper à ses tortionnaires et ne plus avoir à subir ça. » D'un hochement de tête, Fabian montra les photos du visage torturé. « En 1993, il s'est présenté aux urgences de Helsingborg et, d'après le rapport, il était à l'agonie. Trente-six opérations ont été nécessaires pour le sauver, sans compter le travail de chirurgie esthétique.

– Et par tortionnaires, tu insinues Jörgen et Glenn. »

Fabian opina et s'approcha du tableau blanc, observant les portraits de Claes Mällvik et de Rune Schmeckel affichés l'un à côté de l'autre. Maintenant, il voyait que c'était le même homme. Le visage de Schmeckel, visiblement opéré, était différent. Mais quand on le savait, c'était évident.

« Il n'a pas porté plainte ? demanda Tuveesson.

– Non, il a préféré disparaître sous terre et changer d'identité pour préparer tranquillement sa vengeance.

– C'est un mobile solide, admit-elle. Reste à savoir maintenant s'il a fini, ou si d'autres personnes de la classe sont en danger.

– Tu veux dire si d’autres le martyrisaient ? »

Tuesson acquiesça. Fabian réfléchit, étudiant la photo de classe où lui-même apparaissait au milieu des élèves, parmi les visages de Jörgen et de Glenn barrés au feutre noir. Il ne voyait pas qui d’autre avait fait du mal à Claes. Lui n’avait en tout cas jamais rien fait, si ce n’est détourner le regard et faire mine de rien.

Tuesson regarda au loin vers Helsingborg par la baie vitrée. « Je vais convoquer une conférence de presse pour lancer un avis de recherche. »

Fabian s’installa dans le bureau d’Elvin avec son album de 3^e. Il avait déjà feuilleté les vieilles photos de classe plusieurs fois, mais il voulait s’assurer de ne pas manquer le moindre détail. Jörgen et Glenn étaient-ils vraiment les seuls à persécuter Claes ? D’une certaine manière, toute la classe était responsable, puisqu’ils les laissaient faire. Sans parler des profs.

Il s’arrêta sur le visage de Lina. Elle n’avait toujours pas appelé et ne le ferait sans doute pas. À l’époque, ils habitaient la même rue. Elle au 143C Dahelmsvägen, lui dans la maison en face, au 141B. Il se souvenait de leur première rencontre.

L’été avant leur entrée en CP. Il était sur le parking avec son jokari, s’entraînant à faire le plus de rebonds possible. D’abord, il n’avait pas remarqué sa présence. Elle l’observait, assise sur le bord du trottoir. Une apparition aux longues nattes blondes, avec une jupe verte et des chaussettes remontées jusqu’aux genoux. Et une raquette.

Aucun des deux n’avait rien dit, et il se forçait à ne pas la regarder, faisant comme s’il ne l’avait pas remarquée. L’idée de lui faire essayer le jeu ne lui avait pas traversé l’esprit. Et battre son record lui paraissait soudain sans importance : il s’agissait maintenant de frapper le plus fort possible.

L’élastique bleu noué au socle avait fini par céder et la balle avait fusé, avant d’atterrir quelques secondes plus tard sur la route. Ils étaient restés là un instant, à regarder la balle. Ni l’un ni l’autre ne disait toujours rien et il se souvenait comme il était gêné, faisant toujours semblant de ne pas la voir et ne sachant comment se sortir de la situation.

« Tu veux que je t’aide à chercher ? »

Il se rappelait chaque mot, comme d’une suite de numéros

gagnants qui l'aurait rendu millionnaire. Le silence était rompu, il pouvait enfin se retourner.

« Non. Je pensais m'en racheter un », avait-il répondu avant de tourner le dos à la fillette et de partir, laissant le jokari derrière lui. Ce n'est que quelques heures plus tard qu'il avait osé sortir pour le récupérer. Mais le jeu avait disparu.

La sonnerie de son téléphone le ramena à la réalité. Fabian sursauta et renversa son verre. Voyant l'eau se répandre sur la table, il se dépêcha de pousser l'album et les piles de documents, tout en décrochant.

« Allô ?

– Bonjour, Dunja Hougaard à l'appareil, j'appelle de la section criminelle de Copenhague.

– Oui ?

– C'est à propos du meurtre de Mette Louise Risgaard et de la tentative d'assassinat sur l'agent de police Morten Steenstrup. On recherche le même criminel, d'après ce que j'ai pu comprendre.

– Je vous remercie de votre appel, mais vous devriez vous adresser à ma supérieure, Astrid Tuvesson.

– C'est justement ce que je cherche à éviter. »

Fabian avait réussi à sauver la plupart des documents, tout juste tirés de l'eau qui ruisselait maintenant du bord de la table sur le sol.

« Et pourquoi, si je puis me permettre ? » Il plongea sous la table et sacrifia le *Helsingborgs Dagblad* du jour.

« Mon supérieur, Kim Sleizner, nous a explicitement demandé de ne pas vous contacter. Ne me demandez pas pourquoi.

– C'est donc informel. » Fabian regarda la première page du journal. La photo floue du chariot du magasin de bricolage d'Åstorp s'obscurcit à mesure qu'elle se gorgeait d'eau.

« Tout à fait. On peut peut-être s'entraider ?

– Vous en êtes où, avec la voiture ? Vous avez trouvé quelque chose ?

– Je ne préfère pas en parler au téléphone. Il vaut mieux qu'on se rencontre.

– D'accord. Je dois y réfléchir, mais je vous rappelle.

– Bien entendu. Vous savez où me joindre. »

Fabian raccrocha et resta un instant songeur. Court-circuiter Tuvesson une fois de plus aurait des conséquences. Avant d'y aller, il

fallait bien réfléchir. Elle lui avait donné une deuxième chance, en lui faisant bien comprendre que ce serait la dernière.

Les appareils photo crépitaient, les chaises se remplissaient et les micros pointaient vers Astrid Tuveßson, assise aux côtés de Stina Högsell, la procureure générale, derrière une table installée sur l'estrade. Fabian se tenait en retrait, adossé à un mur. Il était frappé de constater ce qu'un chemisier blanc repassé, des épingles dans les cheveux, une touche de rouge à lèvres et un peu de maquillage autour des yeux pouvaient faire pour l'allure d'une femme. Un pouvoir de transformation qui était donné à peu d'hommes.

« Du calme ! Il y a de la place pour tout le monde », lança un agent de sécurité, même si la salle était bondée, grouillante de journalistes et de photographes de la région, mais venus aussi de toute la Suède et des pays voisins. TV4 et SVT avaient fait le déplacement depuis Stockholm, DR et TV2 depuis le Danemark, et NRK depuis la Norvège. L'intérêt suscité était énorme. Fabian comprenait pourquoi : l'affaire était spectaculaire. Il n'était pas question d'un énième corps retrouvé violé au fond des bois. Non, c'était un crime réfléchi et soigneusement préparé.

« Je voudrais commencer par vous souhaiter la bienvenue à cette conférence de presse, déclara la commissaire au milieu des murmures qui se dissipèrent aussitôt. Pour ceux qui ne me connaissent pas, je suis Astrid Tuveßson, chef de la section criminelle de la police de Helsingborg. Et voici Stina Högsell, notre procureure générale.

– Est-il exact qu'un de vos hommes a fréquenté la même classe que les deux victimes ? demanda quelqu'un dans le public.

– Il y aura un temps pour les questions, répondit Tuveßson. Depuis le meurtre de Jörgen Pålsson et celui de Glenn Granqvist survenu peu après, nous avons surtout cherché à trouver un suspect et un mobile. Parmi toutes les pistes, il y en a une qui nous semble plus pertinente. Nous lançons donc aujourd'hui un avis de recherche contre cet

homme. » Elle saisit une télécommande qu'elle pointa au plafond vers le projecteur. Un grand portrait de Rune Schmeckel apparut. « Cette photo est en libre téléchargement sur notre site, et dès la fin de cette conférence, nous allons ouvrir un numéro d'urgence pour recevoir vingt-quatre heures sur vingt-quatre les appels qui pourraient nous apporter des informations.

– Vous avez son nom ?

– Il se fait appeler Rune Schmeckel, identité qu'il a prise en 1993. Son vrai nom est Claes Mällvik. Il était dans la classe des deux victimes, qui lui auraient fait subir de graves brimades pendant leurs années de collège. Et des éléments laissent penser que le harcèlement aurait continué ensuite.

– Le mobile du crime serait donc la vengeance ?

– C'est l'une des pistes que nous explorons.

– Est-ce qu'il risque de frapper de nouveau ?

– C'est impossible à dire. Mais nous partons du principe qu'il devrait s'en tenir là et garde ses distances. Peut-être se trouve-t-il même hors de nos frontières. D'où l'avis de recherche international. Je tiens à souligner que même s'il a tué par vengeance, c'est un homme extrêmement dangereux prêt à tout pour s'échapper. Comme il a su nous le prouver au Danemark.

– Mais si les choses ont mal tourné, n'était-ce pas de votre faute ? demanda un journaliste danois. Est-ce que vous n'auriez pas dû appeler la police de Copenhague et les informer que le criminel était sur leur territoire ?

– Je reconnais notre erreur sur ce point, mais je ne peux faire davantage de commentaires, une enquête est en cours. Nous concentrons toutes nos forces sur la recherche et l'arrestation du criminel. C'est à cela que la conférence de presse doit servir. »

Fabian fut impressionné par la capacité de Tuveesson à tenir le gouvernail, en contournant les événements du Danemark pour le protéger. Le tout sans même citer son nom.

« J'ai une question pour Fabian Risk. Connaissait-il bien le suspect ?

– Il n'est pas là. Je vous demande donc de bien vouloir revoir vos questions...

– Si, il est là ! » s'écria quelqu'un dans la foule en le montrant du doigt.

Tu vesson se tourna vers Fabian, qui salua. « Oui, c'est moi ! Je répondrai que je le connaissais peu, voire pas du tout.

– Vous saviez qu'on le martyrisait ? »

Fabian réfléchit avant de répondre : « Oui, je le savais. Je pense que toute la classe en avait conscience.

– Et vous n'avez rien fait ? Vous devriez déjà...

– Vous comprendrez qu'on ne peut pas aller dans les détails, intervint Tu vesson. Nous avons un dangereux suspect en liberté...

– C'est bon, je peux répondre », affirma Fabian.

La commissaire hocha la tête et s'adossa à sa chaise.

« Évidemment qu'on aurait dû réagir. Moi comme tous les autres. Mais la peur de protester et d'être le prochain sur la liste était trop forte. Je pense que tout le monde peut comprendre. Bien sûr, je n'en suis pas fier. C'est même l'une des choses qui m'ont poussé à m'engager dans la police. Je ne voulais plus être cette personne qui fermait les yeux et tournait le dos. C'est l'ironie du sort, si je me trouve là maintenant. »

Tu vesson laissa ses mots résonner, avant de se pencher vers le micro : « D'autres questions ?

– Oui, j'en ai une sur la voiture retrouvée au Danemark », dit quelqu'un dans l'assemblée, visiblement un Danois qui forçait un accent suédois.

– Pour l'instant, le véhicule est sous la surveillance des autorités danoises. Une enquête est en cours et nous ne pouvons faire aucun commentaire à ce propos.

– Je vois. Je pose quand même la question, on verra si vous pourrez répondre : était-ce sur vos instructions que Fabian Risk a démonté l'une des roues arrière de la voiture pour la laisser ensuite, avec toute la responsabilité que ça impliquait, à la jeune femme qui a été retrouvée morte ? »

Fabian essaya de voir qui parlait, mais l'homme était caché derrière d'autres journalistes. Il se tourna vers Tu vesson, qui avait l'air interloquée.

« Excusez-moi, mais je n'ai pas compris qui prenait la parole.

– C'est moi ! » Un homme se leva, le bras en l'air. « Svend Møller, je travaille pour le *Sjællandske*. »

L'homme blond à barbe rousse portait des lunettes rondes et des vêtements de randonnée beiges.

« Et quelle était la question ? demanda Tu vesson.

– J’ai des informations qui indiquent qu’il manquait une roue à la voiture et qu’un mot avait été laissé sur le pare-brise, demandant au propriétaire d’aller la récupérer à la boutique, expliqua l’homme dans un charabia mi-suédois, mi-danois. D’après ce que j’ai compris, le but était que le suspect aille voir le personnel de la station-service qui devait ensuite alerter la police. Ma question est donc la suivante : est-ce que vous avez sanctionné cette initiative ? Puisqu’il a coûté la vie à une jeune Danoise. »

Le silence ne dura guère plus de quelques secondes. Assez néanmoins pour révéler que Tu vesson ne savait pas quoi répondre. Fabian, lui, ne comprenait pas comment le journaliste pouvait être aussi bien informé. Y avait-il eu des fuites ? Ils étaient en train de perdre de pied, il fallait faire quelque chose.

« Excusez-moi, mais d’où tenez-vous ces informations ? »

Le journaliste se tourna vers Fabian, l’air satisfait.

« Des collègues de Mette Louise Risgaard. Ils affirment tous les deux qu’il y avait une roue en consigne dans la boutique du mardi au vendredi, quand le criminel est revenu sur les lieux. Et ils m’ont donné cette preuve. » L’homme déplia le bout de papier, afin que l’assemblée puisse lire l’inscription :

VOITURE SAISIE

VEUILLEZ CONTACTER LE PERSONNEL

Toute l’attention s’était portée sur le journaliste, qui, le sourire aux lèvres, brandissait le mot devant les objectifs, et conseillait à ses collègues qui voulaient en savoir plus d’acheter la prochaine édition du *Sjællandske*, et même de s’y abonner.

Un reporter du *Helsingborgs Dagblad* se tourna vers Tu vesson, qui n’avait pas adressé un regard à Fabian : « Vous confirmez ces propos ? »

– Je ne peux rien préciser sur le travail de la police. À la fois pour des raisons d’investigation et pour l’enquête en cours au Danemark. Mais je tiens à souligner que j’assume l’entière responsabilité des actions de mes hommes, qui ont par ailleurs permis l’identification du suspect. Que cette élucidation ait coûté la vie d’une jeune femme est évidemment fort regrettable. Mais n’oublions pas que c’est le criminel qui a tué la pauvre innocente. Pas la police.

– Même si l'assassin met en cause Fabian Risk dans son message ? »

Cette nouvelle explosa comme une bombe parmi les journalistes. L'homme avait frappé dur et ses collègues, déchaînés, assaillirent Tuvesson de questions.

« Aucun commentaire ! » répéta Tuvesson, avant de clore la conférence de presse.

Fabian se fraya un chemin dans la foule frémissante vers la place où le journaliste danois se tenait l'instant d'avant. Mais l'homme avait disparu. Il monta sur la chaise vide et balaya l'assemblée du regard. Pouvait-il vraiment être parti si vite ? Il se tourna vers l'estrade et vit Tuvesson sortir de la salle.

Dunja Hougaard, plantée devant l'ascenseur, attendait que les portes s'ouvrent. Son cœur battait encore la chamade. Elle sentait les gouttes de sueur lui perler par tous les pores et coller son chemisier à la peau de son dos. Même si transpirer dans de mauvaises circonstances faisait partie de ce qui l'embarrassait le plus, elle s'obstinait toujours à pédaler trop vite. Dès qu'elle montait sur son vélo, elle n'avait plus une minute à perdre.

Cette fois, c'était pour aller voir Morten Steenstrup, dont la santé était devenue une affaire publique, suivie par les médias comme celle du prince héritier. On avait fait appel à des experts d'Angleterre et d'Allemagne, qui avaient réussi après une série d'opérations complexes à stopper l'hémorragie interne. Le patient se trouvait dans un état stable, ce qui permettait à Dunja de le voir un instant entre deux opérations.

Les portes s'ouvrirent, elle monta dans la cabine et appuya sur le 4. L'ascenseur s'arrêta au deuxième, laissant entrer deux hommes en blouses vertes, avec des masques autour du cou.

« Tu as dit qu'elle avait quel âge ?

– Quarante-deux ans.

– Des enfants ?

– Trois. Ce n'est pas ma spécialité, mais vu son âge et les trois gamins, je t'assure qu'ils étaient parfaits.

– Ils avaient l'air vrais ?

– Je crois.

– Tu crois ?

– C'est le problème : impossible d'être vraiment sûr.

– Ça se voit toujours.

– Crois-moi, j'ai bien regardé.

– Il ne reste plus qu'une chose à faire. » L'homme frappa des

maines. « Tu as dit qu'elle était dans quelle chambre ? »

Ils éclatèrent de rire et sortirent au troisième étage.

Dunja se retint de les suivre pour noter leurs noms et laissa l'ascenseur remonter jusqu'au quatrième. Elle était déjà en retard.

Elle sortit à son tour, ne pouvant s'empêcher de penser que sans cette soudaine gloire, Steenstrup n'aurait pas reçu les mêmes soins. Elle devait rester concentrée et utiliser son temps intelligemment. Trois minutes, c'était tout ce que le médecin en chef avait fini par lui accorder. Et ce n'était pas faute d'avoir insisté. Trois minutes. Pas une seconde de plus, il le lui avait clairement fait comprendre. Steenstrup, qui venait de se réveiller, n'était pas en état de subir un interrogatoire. Il savait à peine où il se trouvait. Et était loin de saisir l'émoi général qu'il suscitait. Mais ce n'était pas un problème. Dunja savait précisément ce qu'elle voulait lui demander et n'aurait pas besoin de plus de trente secondes.

Elle descendit un grand couloir qui débouchait sur une salle d'attente remplie de journalistes. Certains griffonnaient sur leurs carnets, d'autres jouaient aux échecs. Elle vit que la partie opposait le *Jyllands-Posten* au *Politiken*, et fut désolée de constater que le journal conservateur avait l'avantage.

L'un des hommes l'aperçut et se précipita vers elle pour la bombarder de questions, réveillant l'attention de ses collègues. Les appareils photo se mirent à crépiter, comme si elle était le criminel en personne, et les questions fusèrent, la touchant dans le dos comme des boules de neige. Sa chemise était trempée, elle frissonnait. Personne ne semblait l'entendre répéter qu'elle ne pouvait faire aucun commentaire.

Elle finit par céder et se retourna vers la horde de journalistes pour expliquer qu'elle allait avoir un premier entretien avec Morten Steenstrup, qui venait de reprendre connaissance. Puis elle montra sa carte d'identité à l'agent qui gardait l'entrée et pénétra dans le service. Une fois la porte refermée derrière elle, elle put souffler.

Le médecin responsable la reçut dans son bureau avec un regard froid : « Dunja Hougaard ? »

Elle confirma d'un signe de tête.

« Quand je dis stop, c'est stop. Non pas allez-y, continuez, mais stop. Vous avez compris ? »

Dunja était déjà rebutée par le personnage. Elle continua de se

taire.

« C'est une exception, j'espère que vous vous en rendez compte. La vie du patient repose sur moi et personne d'autre. Suivez-moi, reprit-il en tournant à gauche vers un autre couloir. Quoi que vous en pensiez, il en va de ma responsabilité. » Le médecin s'arrêta devant une porte gardée par deux policiers en uniforme et fronça les sourcils. « J'espère que vous saisissez le sérieux de la situation. Je compte sur vous pour lui épargner les questions inutiles. » Ils pénétrèrent dans la chambre.

Dans son lit d'hôpital, Morten Steenstrup avait l'air de tout sauf d'un héros. Les deux jambes dans le plâtre, une minerve autour du cou et les cheveux rasés. Il était sous perfusion et relié à toutes sortes de machines sonores, qui surveillaient ses paramètres vitaux.

La bouche entrouverte et le regard fixé au plafond, il ne semblait pas avoir remarqué Dunja.

Elle crut d'abord qu'il était mort. Parti une seconde avant qu'elle n'entre dans la chambre. Mais il clignait des yeux. À cause du médecin renfrogné qui la scrutait, elle ne pourrait pas faire son travail correctement. Elle prit une chaise et s'assit près du lit.

« Bonjour Morten. Je m'appelle Dunja Hougaard et je suis inspectrice de police à la brigade criminelle de Copenhague. » Elle attendit une réaction, ignorant le médecin qui se raclait la gorge, le doigt sûrement déjà posé sur sa montre. Mais le policier était comme figé.

« J'en ai seulement pour quelques minutes, je ne veux pas vous fatiguer. Tout ce que je veux savoir, c'est si l'individu qui vous a attaqué était cet homme. » Elle sortit l'avis de recherche et tint le portrait de Rune Schmeckel devant le patient, qui ne réagit toujours pas.

« Morten. Est-ce que vous voyez l'homme sur la photo ?

– Oui, répondit-il d'une voix faible, presque sifflante.

– Est-ce lui qui vous a attaqué ?

– Non. »

La réponse était plus qu'inattendue. Dunja n'avait pas pensé un instant qu'il ne reconnaîtrait pas le suspect.

« Vous êtes sûr ? Je voudrais que vous regardiez attentivement encore une fois.

– J'en suis sûr. Ce n'est pas lui.

– Je ne vais pas vous ennuyer plus longtemps. Je reviendrai dans

deux jours et on verra si...

– Ce n'est pas lui.

– D'accord, Morten. Vous pouvez me dire ce qu'il y a de différent ? Les cheveux ou quelque chose qu'on pourrait facilement transformer ? Prenez le temps de réfléchir. Ce n'est pas la peine de répondre trop vite. »

Le médecin se racla la gorge, s'avança et tapota sa montre.

« Tout, fit Morten.

– Comment ça, tout ? Je ne suis pas sûre de comprendre.

– Tout est différent. Ce n'est pas lui. Vous vous trompez de personne. »

Les kiosques à journaux étaient maintenant tapissés du portrait de Rune Schmeckel.

RECHERCHÉ

Fabian Risk but son expresso et entama sa tarte aux noix de pécan, avant de faire le tour des sites de presse sur son portable. Il avait laissé sa voiture au commissariat et marché jusqu'en ville, pour s'installer à une table au fond de la pâtisserie Fahlman. Il était tranquille dans son coin, loin des autres clients qui se bousculaient sur la terrasse ombragée.

Après la conférence de presse, il était tout de suite remonté, mais n'avait pas trouvé Tuveesson dans son bureau. Il s'était assis pour l'attendre, certain qu'elle voudrait lui parler et sans doute l'exclure de l'enquête. Mais comprenant finalement qu'elle ne viendrait pas, il avait quitté le bâtiment de police pour le centre-ville. En chemin, il avait vu que les gros titres des journaux avaient changé. Le tout commençait à ressembler à une chasse à l'homme. Sa faute constituait une nouvelle aussi fracassante que l'identification du meurtrier. Certains publiaient sa photo, d'autres allaient jusqu'à l'accuser du crime. Il n'aurait pu s'en dire surpris. La conférence était un échec, et toute l'attention était désormais centrée sur lui.

Il se demanda ce qu'il ferait s'il était exclu de l'enquête. Reprendre ses vacances ou continuer seul les recherches ? Il savait qu'il opterait pour la première solution, et que la seconde finirait par l'emporter.

C'était le *Kvällsposten* qui lui accordait le plus d'importance. Ils avaient réussi à une vitesse impressionnante à retracer son passé, avec photos et témoignages à l'appui.

Il lui arrivait souvent de penser que la police devrait recruter parmi les reporters. Entre autres témoins, ils avaient déniché un

entraîneur de foot à la retraite, qui affirmait que Fabian ne savait pas faire équipe, préférant toujours remonter seul le terrain pour marquer.

Il ne se rappelait pas avoir fait du foot bien longtemps. Les jeux de ballon ne l'avaient jamais vraiment intéressé. Mais il ne pouvait nier qu'il n'était pas un bon coéquipier. Le but lui avait toujours semblé plus important que le chemin pour y parvenir.

L'ANCIEN RIVAL DE LA VICTIME

Le titre le frappa de plein fouet. L'article expliquait que Lina Pålsson était son amour de jeunesse, une passion encore vivace, sans doute, qui expliquait qu'il ait perdu tout discernement. Comment pouvaient-ils être au courant ? Il n'avait jamais raconté cette histoire à personne et n'y avait repensé que quelques jours plus tôt.

Seule explication : ils avaient contacté Lina. Il ne se rappelait pas lui avoir jamais rien avoué. Elle avait choisi Jörgen et il avait décidé d'enfouir ses sentiments au plus profond de lui-même, que personne ne vienne jamais les découvrir. Aujourd'hui, ils étaient révélés aux yeux de tous, sans qu'il ne puisse rien contrôler.

Que l'*Aftonbladet* en fasse une telle affaire n'était pas si étrange. Il y avait de grands risques que son travail sur l'enquête s'en trouve affecté. Pouvait-il vraiment rester insensible au fait que la victime ait épousé son grand amour ? Il prit son portable et composa le numéro de Lina, mais renonça dès la première sonnerie. Il n'avait aucune idée de ce qu'il pourrait lui dire.

Après avoir fait le tour des titres de journaux, Fabian reprit sa promenade dans les rues de Helsingborg, passa devant le théâtre et continua vers la plage. Le vent s'était levé et les vagues qui déferlaient par-dessus le parapet venaient lui éclabousser le visage. Helsingborg lui avait manqué, réalisait-il soudain. Il grimpa sur le muret et continua à marcher, exposé à la fraîcheur salée des embruns.

Il ne sentit qu'il était épuisé qu'une fois au sec chez lui. Cette journée, qui avait commencé par la nouvelle de la mort de Glenn et s'était poursuivie par une conférence de presse catastrophique où l'on avait fait de lui le coupable, semblait avoir duré une semaine. Et il n'était que 19 heures.

Il s'enfonça dans le silence opaque de la maison. Trois cartons à pizza laissés sur l'évier indiquaient que sa famille avait dîné sans lui.

Rien d'étonnant, puisque lui-même ignorait à quelle heure il rentrerait. Mais l'appétit, de toute façon, n'y était pas. La tarte lui avait noué l'estomac, bloquant toute sensation. La faim comme la peur.

Il monta à l'étage et jeta un œil dans la chambre de Matilda, déjà bien aménagée. Des affiches de *Grease*, *High School Musical* et *Dirty Dancing* épinglées aux murs. Sa collection de livres et de bibelots en plastique rangée sur les étagères. Le plumier et la gomme posés sur le bureau, dans l'attente de la rentrée. Le lit bien bordé et au plafond, une constellation d'étoiles phosphorescentes qui formaient un poisson, son signe astrologique.

Seule Matilda manquait au tableau. Il alla voir dans la chambre des parents, mais ne trouva personne, et après s'être changé, il frappa à la porte de Theodor. Aucune réponse. En ouvrant, il vit son fils allongé sur le ventre, presque immobile sur son lit. Un bourdonnement troublait le silence.

« Theo ? Ohé, tu m'entends ? dit-il sans trop lever la voix, mais Theodor ne montrait toujours aucun signe de vie. Theodor ! » Il s'approcha et posa la main sur l'épaule de son fils, qui se retourna d'un coup et retira l'un des écouteurs de son oreille.

Gripping your pillow

« Qu'est-ce qu'il y a ?

– Tu ne m'as pas entendu t'appeler ?

– Non. »

Exit light

Theo haussa les épaules et remit son oreillette.

Fabian tira sur l'un, puis sur l'autre des écouteurs.

Enter night

« Qu'est-ce que tu veux, là ?

– Où est passé tout le monde ?

– Comment veux-tu que je sache ? »

Take my hand

Fabian s'attendait à ce que l'adolescence de Theodor soit difficile, mais il avait plutôt prévu de violentes disputes, des portes claquées et des soirées à faire le mur. Tout sauf ce mutisme, qu'il ne savait comment affronter.

We're off to never-never land

« Theo... est-ce que ça va ? »

Le garçon coupa sa musique et poussa un soupir.

« Tes amis de Stockholm te manquent ? Je comprends bien que...

– Quels amis ?

– Je ne sais pas ? Ceux avec qui tu t’amusais ? »

Theodor leva les yeux au ciel.

« Ou traînais, si tu préfères, reprit Fabian, tâchant de retomber sur ses pattes comme un funambule. Tu vas te faire de nouveaux copains. Enfin peut-être pas là, dans cette chambre, mais commence par mettre le nez dehors... Sortir et...

– T’as fini ? »

Fabian hocha la tête. S’il avait entendu ce discours de la bouche son père, il aurait réagi comme Theodor. Il sortit de la chambre, sans pouvoir contenir un certain soulagement.

Il trouva Sonja en haut dans l’atelier. Elle travaillait sur un nouveau tableau, une grande toile parcourue de larges coups de pinceau. Il la regarda peindre, même s’il savait qu’elle détestait qu’on l’observe dans ces moments-là. Lui adorait ça, c’était là qu’il la trouvait la plus belle – sans maquillage, le visage éclaboussé de peinture et avec cet air extrêmement concentré, comme coupée de tout le reste.

Elle se tenait de profil, une brosse dans chaque main. Elle avait piqué des pinces dans ses cheveux et portait une salopette. Le vêtement était si taché de peinture qu’on aurait dit une œuvre d’art en soi. Et par-dessous, le soutien-gorge rouge qu’il lui avait offert pour Noël, deux ans et demi plus tôt.

« Salut chérie.

– Salut », répondit-elle avec un sourire. Mais son regard ne trompait pas. Elle se remit à étaler la couleur sur la toile.

« Je peux entrer ? »

Elle ne dit rien, il avança et s’arrêta derrière elle. « C’est bien que tu t’y remettes. »

Le tableau était différent de tout ce qu’elle avait fait jusque-là. Il savait qu’elle cherchait à exprimer autre chose, après tant d’années à peindre des poissons. Une période de création fructueuse, qui avait rapporté bien plus que son propre salaire, heures supplémentaires comprises. Les gens s’arrachaient les peintures aquatiques de Sonja, où figuraient crabes, pieuvres et bancs de poissons.

Le rêve de tout artiste. Mais pour Sonja, le rêve s'était transformé en cauchemar. Sa liste de commandes pouvant atteindre un an. Les acheteurs choisissaient la taille de la toile et annonçaient les couleurs de leur intérieur. Sonja avait fini par craquer, avec le sentiment d'être tout sauf une artiste.

La crise remontait maintenant à un peu plus de six mois et depuis, elle se cherchait et s'essayait à des expériences. Un moment, les oiseaux semblaient avoir remplacé les poissons. Elle peignait des nids, des œufs et des volées d'oiseaux dans le ciel.

Mais ce qu'elle faisait là était différent. Une cacophonie de nuances d'un rouge éclatant.

« Je travaille.

– J'imagine que tu as lu les journaux.

– Il ne faut pas croire tout ce qu'on trouve dans la presse.

– La jeune Danoise. C'est effectivement une bavure. Et c'est ma faute.

– Et cette Lina Pålsson ? »

Fabian s'était préparé à la question, il ne pouvait pas la blâmer. Après ce qui s'était passé avec Niva, la confiance était ébranlée. Elle ne tenait plus qu'à un fil. Tout au plus.

« Oui, j'étais amoureux d'elle et oui, j'ai espéré faire ma vie avec elle. Mais Sonja, ça remonte au collège. On n'a pas fini ensemble, et je suis très heureux aujourd'hui. »

Sonja le regarda droit dans les yeux. La peinture dégouttait du pinceau sur le sol. « Donc, elle ne signifie rien pour toi ?

– Rien qu'une vieille copine de classe qui vient de perdre son mari tragiquement.

– Très bien. » Elle retourna à sa peinture et Fabian resta immobile un instant. Il se demandait s'il devait aller la prendre dans ses bras quand la sonnerie de son portable retentit.

« Oui, allô ?

– Tu tiens bon ? » C'était Irene Lilja.

« Comme dirait ma mère, je ne l'ai pas volé. » Fabian recula de quelques pas pour s'abriter des éclaboussures de Sonja, qui s'était remise à peindre. « Tu tombes assez mal, là. Je peux te rappeler ?

– Mais est-ce que c'est vrai ? Cette histoire avec Lina Pålsson ?

– Oui. »

Fabian pouvait deviner la question silencieuse de Lilja : à quel

point son passé pouvait-il influencer l'enquête ?

Il sortit de l'atelier et descendit l'escalier.

« Mais je n'en avais pas conscience, c'est comme si j'avais refoulé toute mon enfance. » Il avait besoin de s'expliquer, de lui faire comprendre. « C'est pour ça que je n'ai rien dit... »

– Vois ça avec Tuveesson, je ne doute pas que tu aies une brillante explication. » L'ironie dans sa voix était claire. « J'appelle pour autre chose. On a un nouveau mort. »

Fabian encaissa la nouvelle. Avait-il oublié quelqu'un ?

« Ce n'est pas un ancien élève.

– Non ? Alors, qui...

– Monika Krusenstierna. Votre prof principale. »

Le peu que Fabian se rappelait de cette femme, c'était qu'elle portait toujours de longues jupes écossaises et qu'elle ne décrochait jamais un sourire. Elle appliquait le programme à la lettre. Il s'agissait de réciter ses tables, de remplir des cartes de géographie et de lire à voix haute, chapitre après chapitre. De discussion ou de réflexion, il n'était jamais question. Plus il y songeait, plus le souvenir des années d'école avec madame Krusenstierna ressemblait à une longue interro de vocabulaire.

« Les gens du service à domicile l'ont retrouvée chez elle. Dans son fauteuil, pour être exacte. Elle n'avait aucune blessure apparente et ils ont mis du temps à comprendre.

– Elle est simplement morte dans son fauteuil ? C'est quoi, la cause du décès ?

– Arrêt cardiaque. Greide vient de rendre un premier rapport. Apparemment, ses artères étaient plus bouchées qu'une vieille machine à café.

– Donc ce n'est pas un meurtre ?

– Non. Je voulais juste te l'apprendre avant que tu ne lises la presse. On sait comment les journalistes vont tourner les choses. Le détail croustillant, c'est qu'elle avait le *Kvällsposten* du jour ouvert sur les genoux.

– À quelle page ?

– Là où ils cherchent à comprendre comment les choses ont pu si mal tourner. »

Fabian voyait très bien le titre en question :

L'article expliquait que Claes Mällvik avait été persécuté par Jörgen et Glenn, et que personne n'avait jamais rien fait. Pas même les adultes. Il y avait de quoi se demander pourquoi Monika Krusenstierna n'avait pas tiré la sonnette d'alarme, alors qu'elle devait se douter que tout n'était pas rose. Fabian eut de la peine pour la vieille femme. Ces accusations monstrueuses étaient sans doute la raison indirecte de sa mort.

« OK. Merci d'avoir appelé.

– Je t'en prie. À plus tard, *lover boy*. »

Il avait compris bien trop tard qu'il avait sous-estimé Fabian Risk. Les vingt-quatre heures que lui avait coûtées l'incident dans le jardin de Glenn avaient suffi pour que le policier retrouve sa voiture au Danemark. Il avait beau réfléchir, tourner les choses dans tous les sens, il ne comprenait pas comment c'était possible. Et la mauvaise surprise avait été de découvrir le véhicule avec une roue en moins. Risk s'avérait une menace bien plus importante que ce qu'il avait pu imaginer. Au fond de lui, il devait reconnaître qu'il était impressionné.

Son plan pour récupérer la voiture avait échoué. Il avait été forcé d'abandonner, de laisser la Peugeot derrière lui et de fuir. Elle avait été saisie par la police danoise, ce qui valait mieux, bien mieux qu'arriver entre les mains des Suédois. Les Danois ne trouveraient rien de très intéressant. La question était de savoir combien de temps le véhicule pourrait rester de ce côté de la frontière.

Il avait envisagé de tout arrêter là, de prendre le bateau qui l'attendait au port de Råå, le réservoir plein et chargé de provisions. Mais il avait préféré revoir son plan. Prenant encore un jour de retard, mais il n'avait guère le choix. Battre en retraite serait un tel échec qu'il doutait de pouvoir s'en remettre.

Initialement, Risk ne devait jouer qu'un rôle secondaire, presque de l'ordre du figurant. Un de plus sur la liste. Quand il avait appris qu'il s'installait dans la région avec sa famille, il lui avait accordé un rôle plus important. Mais tout était bouleversé, et le policier avait pris une place beaucoup plus conséquente que prévu. Risk avait besoin d'être recadré, avant que la situation ne dégénère. Il ne savait pas encore exactement comment s'y prendre. Mais il avait déjà su tirer profit d'une difficulté, et il saurait le faire deux fois.

Ces dernières heures avaient joué en sa faveur. Son apparition comme journaliste danois avait été un franc succès. Risk était

maintenant au centre de l'attention, ce qui devrait compliquer, voire retarder l'enquête. Que la police danoise s'amuse à mettre des bâtons dans les roues des Suédois, c'était une gourmandise qu'il savourait forcément. Cerise sur le gâteau : une voiture venait de mettre son clignotant devant lui et quittait une place face à la maison de l'inspecteur.

Il fixa la webcam munie d'une ventouse à l'intérieur de la vitre, côté passager, tira sur l'antenne et brancha l'alimentation au câble relié à la batterie du véhicule. La diode se mit à scintiller comme un système d'alarme antivol. Il prit son portable pour envoyer par SMS le code à six chiffres au numéro prévu. Dix secondes plus tard, l'image apparaissait à l'écran. Il lui restait à diriger la petite caméra vers l'entrée de la maison et à faire le point.

Enfin, il sortit de la voiture de location qu'il ferma à clef. Il avait gardé ses gants durant toute l'opération : il ne commettrait pas deux fois la même erreur. Il marcha le long du trottoir et compta quatre portes, avant de prendre à droite rue Brommagatan. Juste après la vitrine éclairée de l'agence immobilière, qui regorgeait de demeures pour Stockholmois fortunés, il tourna à droite vers l'allée de gravier, passant quelques poubelles et une pancarte « Réservé aux riverains ».

Les maisons étaient prolongées de petits jardins, tous mieux entretenus les uns que les autres. En arrivant derrière chez Risk, après avoir compté quatre barrières, il constata que les précédents propriétaires n'avaient pas participé à cette compétition entre voisins. Il escalada la vieille clôture en bois et se cacha derrière une cabane à outils. De là, il pouvait voir à l'intérieur de la maison.

Fabian avait du mal à garder les yeux ouverts. Mais il n'arriverait pas à s'endormir. Ses pensées ne le laissaient pas en paix et il ne pouvait se défaire du sentiment que tout ce qu'il entreprenait finissait par s'effondrer.

Il s'assit à la table de la cuisine avec son ordinateur et parcourut, de page en page, le blog de Mette Louise Risgaard. Il n'y vit d'abord qu'une suite de notes sans intérêt, où la jeune fille racontait ses journées et ses envies. Quelques rares fois, elle partageait une pensée ou une réflexion.

Mais plus il lisait ces lignes, dont l'objet allait de son petit boulot à ses soirées entre amis, en passant par ses nouvelles idées tatouage et

les derniers films qu'elle avait vus, plus Fabian se sentait comme mêlé à sa vie. Petit à petit se dessinait l'image d'une jeune fille intelligente, qui se sentait mal dans sa ville natale. Mette Louise Risgaard détestait Lellinge plus que tout, et aurait préféré mourir que de finir dans ce trou.

Si elle avait un petit ami, ce qu'elle écrivait n'en laissait rien transparaître. Mais Fabian se reconnut dans le personnage du Suédois qui lui avait confié une roue de voiture – événement le plus palpitant de sa semaine. Deux paragraphes plus loin, l'un mentionnant la machine à café tombée en panne, et l'autre le voisin qui achetait des films porno, le texte s'arrêtait. Il faudrait quelques jours au lecteur qui ignorait ce qui s'était passé pour comprendre que le blog était abandonné.

Mort.

Fabian trouva une autre page informant que l'enterrement aurait lieu deux jours plus tard, à 13 heures, à l'église de Lellinge. Quoi qu'en dise Tuveesson et qu'il participe ou non à l'enquête, il irait. C'était le moins qu'il puisse faire.

Il ferma son ordinateur et alla aux toilettes du rez-de-chaussée. Tandis qu'il se brossait les dents, il entendit sonner à la porte d'entrée. Il jeta un œil à sa montre, qui indiquait minuit passé. Il coupa l'eau, peut-être avait-il mal entendu ? Il reprit sa toilette et se rinçait la bouche, quand on sonna de nouveau. Plus de doute, cette fois.

Fabian se sécha la bouche et partit ouvrir. En avançant vers l'entrée, il se demanda qui pouvait lui rendre une visite aussi tardive. Aucune réponse ne lui vint à l'esprit. Il faudrait installer au plus vite un judas.

Il déverrouilla la porte et ouvrit.

Il avait dû lire plusieurs fois la nouvelle, dont la teneur avait commencé par lui échapper. Comme s'il n'était pas concerné. Une information venue d'un monde parallèle. Mais au bout de plusieurs lectures, elle était tombée comme un seau d'eau froide. C'était donc vrai. Monika Krusenstierna était morte.

« Putain ! » s'exclama-t-il. Chez Risk, tout s'était passé comme prévu. Il venait de récupérer la deuxième voiture de location et était en route vers chez elle, quand il avait vu le titre apparaître sur son portable. Il avait été obligé de s'arrêter sur le bas-côté pour prendre connaissance du court bulletin d'information. S'agissait-il d'une autre Monika ? En tapant son nom dans les pages jaunes, il n'avait obtenu qu'un résultat. La même adresse à Helsingborg, celle qu'il avait trouvée au cours de ses recherches. Il fallait malgré tout qu'il aille voir de ses propres yeux. S'assurer que ce n'était pas encore un coup de Risk.

Monika Krusenstierna habitait au 69 Dalhemsvägen, au cinquième étage, dans le dernier des quatre immeubles que l'on venait de rafraîchir en revêtant leur façade d'un plaquage métallique. On avait troqué le jaune pour du gris. Il s'était garé près de l'école et avait continué à pied. Au milieu de la passerelle, au-dessus de Dalhemsvägen, il avait vu le reflet des gyrophares bleus sur les immeubles et les voitures de police sur le parking. C'était bien sa Monika.

La vieille prof lui avait coûté de l'organisation et du temps. Elle qui devait couronner le tout, la dernière pièce du puzzle qui viendrait consolider l'ensemble. Rien ne pourrait plus fonctionner maintenant. Une fois de plus, il devait revoir son plan.

Le gros problème, c'était le temps. Il avait déjà rogné sur ses marges et ne pouvait même plus s'accorder un ou deux jours de

réflexion. Le lendemain était déjà bien chargé : il se rendrait au Danemark pour finir ce qu'il avait entrepris. Il ignorait d'ailleurs pourquoi il avait tant tardé. S'en prendre à des innocents n'entrait pas dans son plan d'origine, mais il s'était laissé surprendre, d'abord par la fille, puis par le flic. Il avait hésité et décidé de fuir, plutôt que d'aller jusqu'au bout. C'était bien la dernière fois. À partir de maintenant, rien ne viendrait entraver sa route.

Son portable bourdonna et l'écran s'alluma. Il prit le téléphone et vit que la caméra venait de se réveiller dans la voiture de location. Il avait programmé un léger retard sur le détecteur de mouvement, pour que le système réagisse non pas à chaque passant, mais uniquement si quelqu'un allait jusqu'au perron. Il entra le code et attendit.

Lorsque l'image apparut à l'écran – Risk ouvrant la porte de chez lui – tout s'éclaira. Il prendrait le rôle principal, à la place de Monika Krusenstierna. Fabian Risk serait le cœur de l'édifice. La solution était aussi simple que géniale. Pourquoi n'y avait-il pas pensé plus tôt ?

Lina Pålsson était assise sur le divan à côté de Fabian Risk. Elle avait les yeux rougis par les larmes. Il lui tendit un mouchoir, puis servit le thé fumant. Quand il avait vu que Lina était à sa porte, il avait hésité à la faire entrer, repensant à la réaction de Sonja à propos de l'article de journal. Elle s'était excusée de débarquer sans prévenir avant de fondre en larmes. Alors, il l'avait prise dans ses bras.

Ils étaient maintenant sur le canapé, une tasse de thé à la main. Le lecteur DVD indiquait qu'il était 1 h 33. Fabian laissa le silence s'installer dans la pièce, c'était à Lina de parler. Une demi-heure plus tôt, il avait entendu Sonja descendre de l'atelier et s'affairer à l'étage. Vingt minutes plus tard, elle était descendue vêtue de son seul déshabillé japonais, dans lequel elle savait qu'elle lui plaisait. Elle avait salué Lina et présenté ses condoléances, avant d'embrasser Fabian, de lui souhaiter bonne nuit et de remonter dans leur chambre. Il avait lancé haut et fort qu'il n'allait pas tarder, et elle avait répondu qu'il pouvait prendre tout son temps.

« Je ne sais même pas pourquoi je pleure. Je crois que je ne l'ai jamais aimé.

– Tu l'as forcément aimé. Au moins par moments », la consola Fabian. Réplique qu'il regretta aussitôt. Ce n'était pas le genre de discussions à avoir avec elle.

Lina secoua la tête. « Je ne comprends pas pourquoi j'ai fini avec Jörgen. Honnêtement, j'ai toujours cru que ce serait toi et moi. » Elle gloussa et prit une gorgée du thé encore brûlant. « Alors pourquoi lui ? »

Il ne disait rien, mais elle ne lâchait pas le morceau. « Tu te souviens de cette fête ? Au début de la 5^e, dans une salle près de chez nous ? »

Fabian ne se rappelait que trop bien la soirée déguisée. Avec

Stefan Munthe, ils avaient confectionné leurs propres costumes de prisonniers. Ils avaient pris de vieux draps qu'ils avaient teints eux-mêmes avec de la peinture en spray et du ruban adhésif pour faire les rayures. Et ils avaient cousu, cousu, cousu. Un travail minutieux qui avait occupé toutes leurs soirées et la journée du samedi. Ils devaient à tout prix avoir le costume le plus réussi. Fabian avait décidé de tenter sa chance avec Lina. Le moment était venu de lui dire ses sentiments.

Mais en arrivant à la fête, ils étaient les seuls déguisés. Les autres, qui riaient sous cape, les avaient mis mal à l'aise. Au bout d'un quart d'heure, ils étaient rentrés chez eux en trois coups de pédale pour enfiler des vêtements normaux.

« Il m'a embrassée, ce soir-là, reprit Lina. Et décidé que maintenant, on était ensemble. J'espérais que ce soit toi, mais tu n'avais pas l'air de t'en soucier. Tu as disparu et tu es revenu plus tard et... Enfin, les choses se sont faites comme ça. » Elle haussa les épaules et se tut.

Concentré sur le souvenir de son chagrin, Fabian hocha la tête sans rien dire. « Lina... est-ce que tu sais quelque chose qui pourrait faire avancer l'enquête ? »

Elle ne réagit pas à la question et but à sa tasse qu'elle reposa tranquillement. « Ils en ont fait, des conneries, avec Glenn. J'ai vraiment eu peur pour lui, quelquefois.

– Est-ce qu'il te frappait ?

– Non, mais il pouvait être très brutal.

– Brutal comment ?

– Quand on faisait l'amour, par exemple. Il pouvait aller assez loin. J'ai essayé de lui en parler, mais il rétorquait qu'il savait bien que ça me plaisait, et que de toute façon, c'était pour rigoler. Tout n'était finalement qu'un jeu pour lui. » Elle se tut et finit son thé.

« Lina, je comprends que tu aies besoin de parler. Mais je doute d'être la bonne personne. »

Lina hocha la tête, puis posa sur la table basse une clef dorée.

« C'est celle d'un coffre, chez Glenn. »

Fabian prit la clef et la regarda. Molander et ses assistants avaient déjà fait le tour de la maison. Comme ils n'avaient rien trouvé d'intéressant, on avait remis à plus tard une exploration plus poussée. S'ils avaient trouvé un coffre-fort, il en aurait entendu parler.

« Il est censé se trouver dans la cuisine. J'ai essayé de le dénicher toute seule, mais je n'y suis pas arrivée. » Lina releva les yeux et croisa son regard. « Mais je sais qu'il est quelque part.

– Et c'est toi qui as la clef ?

– Glenn n'osait pas la garder. Il trouvait qu'avoir le coffre était suffisant.

– Et comment sais-tu tout ça ? J'ai du mal à croire que Jörgen t'en ait parlé.

– Ils n'étaient pas toujours très sobres ni lucides. Et pour moi, c'était comme une assurance au cas où Jörgen irait trop loin.

– Tu sais ce qu'il contient ? »

Lina répondit d'un sourire fatigué et se leva. « Merci pour le thé, et d'avoir pris le temps de m'écouter. Je connais le chemin.

– Attends, je te ramène.

– Non, ne t'en fais pas. Je suis en voiture.

– Je peux au moins t'accompagner. C'est le minimum. »

Fabian se leva et suivit Lina dans l'entrée.

« Ce n'est vraiment pas nécessaire, Fabbe. Et ce n'est pas la porte à côté.

– Raison de plus pour...

– Sincèrement, je ne crois pas que ta femme apprécierait.

– C'est vrai, tu n'as pas tort », admit Fabian avec un sourire, avant d'ouvrir la porte et de sortir.

Elle prit son bras et ils longèrent le trottoir. La rue était déserte. Aucun des deux ne disait rien et le silence s'imposa naturellement. Quand ils arrivèrent à la voiture, Lina se tourna pour regarder Fabian dans les yeux.

« Tu te souviens de cette partie de billes, pendant la récré ? Tu avais tout perdu et je t'ai passé la dernière qui me restait. »

Fabian hocha la tête. C'était l'un des premiers grands instants de sa vie. Grâce à la bille de Lina, il avait réussi à briser pyramide après pyramide. En y repensant, il n'en revenait toujours pas. C'était comme s'il avait été soudain investi d'un pouvoir magique. Presque tous les élèves de la classe, et d'autres de l'école, s'étaient rassemblés pour admirer son adresse. Ou avait-ce été la chance ? Quoi qu'il en soit, il avait gagné un gros sac de billes, qu'il avait offert à Lina.

« Je les ai toujours, tu sais. » Elle le prit dans ses bras et lui donna un baiser sur la joue, avant d'ouvrir la portière et de s'asseoir au

volant.

Fabian se glissa sous la couette aussi doucement que possible, pour ne pas réveiller Sonja. Mais elle ne dormait pas. Elle se retourna vers lui, posa son bras sur sa poitrine et leva la tête pour qu'il passe le sien sous sa nuque. Elle était chaude et nue. Mais il était épuisé.

« Tu m'aimes, Fabian ?

– Oui, bien sûr.

– Sûr et certain ? »

Il pressa son corps contre le sien et se pencha pour l'embrasser. Mais elle posa la main sur sa bouche.

« J'ai réfléchi. »

Il soupira et reprit sa place dans le lit. « Sonja, je sais que ce n'était pas...

– Laisse-moi finir, s'il te plaît. J'ai bien réfléchi et je pense qu'il vaut mieux que je reparte quelque temps à Stockholm avec les enfants. Sinon je vais tourner en rond, et finir par exploser. C'est la dernière chose dont on ait besoin en ce moment. Je suggère qu'on attende que cette histoire soit réglée pour prendre ce fameux nouveau départ. »

Il voulait protester. La faire changer d'avis et promettre que tout s'arrangerait, du moment qu'elle restait.

« J'en ai déjà parlé à Lisen. On peut avoir la maison de Värmdö pour le reste de l'été. Comme ça, Matilda jouera avec ses cousins. »

Mais il se contenta de hocher la tête.

« Dès que tu te sens prêt, que tu as du temps pour nous, on redescend et on fait les choses ensemble. Comme c'était prévu. Et ensuite, quand tout sera arrangé, je pense qu'on devrait partir quelque part. Juste toi et moi. Loin d'ici.

– D'accord. »

Les feuillages qui gouttaient sur les patients venaient rappeler que le beau temps n'était pas habituel dans cette ville pluvieuse et ventée. Mais cette semaine n'avait rien eu d'ordinaire, se dit Fabian alors qu'il flânait dans le bois de Pålshö avec Astrid Tuveesson.

Elle avait appelé dans la matinée pour proposer une balade et jusque-là, ils avaient parlé de tout sauf du motif de leur rencontre. Elle lui avait demandé si sa famille se plaisait à Helsingborg, si les enfants appréhendaient la rentrée dans une nouvelle école, etc. Fabian avait répondu aux questions aussi sincèrement que possible, tout en prenant garde de ne pas trop se dévoiler.

La forêt de hêtres s'ouvrit sur le manoir de Pålshö. Ils ne disaient rien depuis quelques minutes et le silence semblait prendre vie. Ils continuèrent vers l'autre bout du parc, passant le labyrinthe et traversant la pelouse mouillée pour rejoindre l'allée principale et son long tunnel d'arbres. Fabian se souvenait qu'ils venaient souvent jouer aux billes par ici, ou à la tic, comme ils disaient. Enfant, il trouvait étrange que les arbres forment naturellement un tunnel, jusqu'au jour où il avait vu un jardinier avec une tronçonneuse.

« Fabian... sans toi et tes petits raccourcis, l'enquête piétinerait. J'en ai parfaitement conscience. Mais vu la tournure des événements, je ne peux plus assumer ni défendre ce qui s'est passé à Lellinge. En tant que chef, je devrais me retirer, et l'enquête serait transférée à Malmö. Et on sait comment ça finirait. »

Fabian comprenait l'allusion. Malmö était connue pour figurer, année après année, en tête des statistiques des affaires non élucidées.

« Comme toi, je veux tirer cette affaire au clair le plus vite possible. Mais pas à n'importe quel prix.

– Il te faut un bouc émissaire.

– Reconnais qu'il n'est pas bien difficile à trouver. » Pour la

première fois de la promenade, elle esquissa un sourire. « Et on n'a pas encore parlé de tes amours de jeunesse. » Il s'apprêtait à s'expliquer, mais elle le coupa d'un geste de main : « Je ne veux rien savoir. »

Ils sortirent du tunnel d'arbres, débouchant dans la lumière. La pluie avait cessé et le ciel s'était déjà éclairci. Tuveson s'arrêta pour admirer la vue. Le château de Kronborg baignait dans le soleil, sur l'autre rive du détroit sillonné de bateaux.

« Je pense que tu devrais reprendre tes vacances et revenir le 16 août, comme c'était prévu. Si j'étais toi, je m'occuperais de ma famille et j'essaierais d'en profiter au maximum. On a encore quelques semaines de beaux jours devant nous et après, c'est l'automne. Bien à l'heure, comme toujours. »

Fabian hocha la tête et la commissaire s'apprêta à partir.

« Si je dois retourner à mes vacances, il vaut mieux que je te confie ça. » Fabian tendit la petite clef en laiton, qu'il glissa dans sa main. « Il paraît qu'elle ouvre un coffre dans la maison de Glenn. »

Tuveson n'avait pas l'air de comprendre.

« Quelque part dans la cuisine. Je n'en sais pas plus. »

Elle hocha la tête et s'éloigna d'un pas rapide.

Fabian réfléchit à leur conversation, en regardant au loin vers le Danemark. Il s'attendait à ce que Tuveson l'exclue de l'enquête. C'était la seule chose qu'elle puisse faire dans la situation actuelle. Mais s'ils voulaient avoir la moindre chance d'arrêter l'assassin, ils devraient aller bien au-delà du scrupuleux travail de police.

24 décembre

Cher journal, joyeux Noël.

J'ai essayé d'être normal, mais Papa et Maman ont vu qu'il y avait un problème. Ils ont cru que je n'étais pas content de mes cadeaux, alors que j'ai dit que si. J'ai eu un synthé. Papa a voulu le faire marcher tout de suite, mais je n'en pouvais plus. J'ai dit que j'étais fatigué et je suis monté dans ma chambre. Il était à peine 11 heures.

J'ai lu l'histoire d'une fille qui s'est jetée sous un train. Elle avait mon âge et comme moi, ils ne voulaient plus la lâcher. Je me suis reconnu dans tout ce qu'elle disait dans sa lettre d'adieu. De A à Z.

Je ne peux le dire à personne, mais moi aussi, j'ai pensé sauter. Plusieurs fois, mais je n'ose pas. Pas encore. J'en ai marre d'avoir peur. Ça dure depuis six mois. J'ai peur de la cantine. Peur de la récré. Peur de me ridiculiser en classe. Peur de ceux qui étaient mes amis. Peur de rentrer à la maison. Peur de la fin des vacances.

Maman est arrivée alors que j'avais dit que je voulais être tranquille. Elle m'a demandé pourquoi je ne voulais pas faire du synthé. Je n'ai rien répondu, mais elle a insisté et je me suis mis à pleurer. J'ai essayé d'arrêter de chialer, mais je n'y arrivais pas, et j'ai dit que je ne voulais pas retourner à l'école, que tout le monde était trop con. Elle m'a demandé si quelqu'un m'embêtait, j'ai dit que non, c'était pas ça. Elle a répondu que ça y ressemblait, et qu'elle était allée voir la prof principale pour lui en parler, mais que la prof n'avait rien remarqué, sauf que j'étais dans mon coin et plus discret qu'avant, et que j'avais des moins bonnes notes. Je n'ai rien dit et elle a fini par partir.

J'arrive pas à le croire. Qu'ils aient dit des trucs derrière mon dos. Dans deux semaines, je retourne dans cette putain d'école. Je pensais sécher, mais j'ai changé d'avis. Je me

suis décidé. J'y ai réfléchi un tas de fois et je suis enfin sûr de moi. J'ai rien à perdre. Je me fous de ce qui peut se passer. Ça peut pas être pire.

Bonne nuit.

PS : Je n'ai rien acheté à Patou pour Noël. Il n'avait pas l'air de s'en faire. Il perd ses poils en ce moment. C'est peut-être à cause de toute la pisse qu'il a bue ? Il est débile, moche et dégueu. Je le déteste.

Astrid Tuvesson entra dans la salle de réunion où l'attendaient Lilja, Molander et Klippan, et posa un plateau de cafés au lait encore fumants et un sachet de croissants sur la table ovale. Les moues fatiguées se transformèrent aussitôt en sourires et Klippan se mit à plaisanter sur les kilos qu'il risquait de prendre, si l'affaire n'était pas bientôt résolue.

« Je voulais commencer par vous dire que Fabian Risk est exclu de l'enquête, déclara Tuvesson en distribuant les gobelets.

– C'est dommage. Il avait l'air très bon, dit Klippan.

– Il l'est et j'aurais aussi voulu pouvoir le garder. Mais c'est impossible.

– Évidemment, affirma Lilja. Il était dans la classe, comme les autres, on doit être lucides.

– Tu ne le soupçonnes tout de même pas ? demanda Molander.

– Pas vraiment, mais si on regarde concrètement...

– Je propose qu'on passe à autre chose, coupa Tuvesson en fixant Lilja. D'accord ? »

Tout le monde était d'accord et l'on commença à passer les faits en revue. Lilja expliqua qu'elle avait contacté toutes les compagnies aériennes du pays, mais qu'aucune n'avait eu à bord ces derniers jours un passager du nom de Rune Schmeckel. Ni de Claes Mällvik.

« Rien n'indique qu'il n'ait pas continué en voiture du Danemark vers l'Allemagne, et qu'il ne soit pas déjà loin, observa Klippan en prenant un deuxième croissant.

– On a lancé un avis international, mais partons du principe pour l'instant qu'il est toujours en Suède. Vous en êtes où dans l'inventaire des anciens élèves ?

– C'est prêt, plus ou moins. Qu'est-ce que tu en penses, Irene ? demanda Klippan.

– Oui, presque, répondit Lilja. J'aurais voulu vérifier, mais impossible de se procurer une vraie liste de classe.

– Ils n'avaient rien aux archives ? demanda Tu vesson en se tournant vers Klippan.

– Si, sans doute. Mais apparemment, les listes numériques se sont envolées.

– Comment ça, envolées ?

– Vous vous souvenez de cette cyber-attaque contre la municipalité dont on a beaucoup entendu parler, en mai ?

– Oui, quand leur messagerie a été bombardée, rappela Lilja.

– Voilà, il y avait un tas de virus et même quelques chevaux de Troie. Ce qui a réussi à faire planter le serveur des Archives nationales.

– Ça tombe bien. » Tu vesson soupira. « Un peu trop bien, si vous voulez mon avis.

– Mais je ne comprends pas. Si les listes existent sous forme papier, on doit bien pouvoir les consulter, non ? reprit Lilja.

– Oui, mais sans version numérique, pas de numéro d'archive et, à partir de là, autant chercher une aiguille dans une botte de foin. Ils ont promis d'essayer, mais ça peut prendre des semaines. Si on a de la chance. »

Un instant, Tu vesson ne dit rien et secoua la tête : « C'est absurde. » Elle se tourna vers Lilja. « Et de ceux qu'on connaît, combien habitent toujours la région ?

– Presque tous, sauf une qui vit à Oslo.

– Pas mal d'entre eux sont en vacances à l'étranger en ce moment, précisa Klippan.

– Il faut qu'on établisse une liste des personnes à contacter en priorité. L'important est de découvrir si l'un d'eux peut être en danger.

– J'en ai déjà contacté quelques-uns, dit Lilja.

– Alors ?

– Ils se décrivent tous comme des petits anges qui ne répandaient qu'amour et joie autour d'eux. »

Klippan éclata de rire.

« Espérons que Jörgen et Glenn étaient les seuls visés, conclut Tu vesson en se tournant vers Molander. Tu as fini le grand nettoyage de la maison de Schmeckel ?

– Plus ou moins. Et à part quelques empreintes digitales et d'autres

petites choses, non, je n'ai rien d'intéressant. J'espérais trouver au moins un double de clef de la voiture, mais n'iet.

– Il a peut-être une maison de vacances ? suggéra Klippan.

– Rien qui soit enregistré à son nom, dit Lilja.

– À propos de vacances, reprit Molander en distribuant les copies des photos noir et blanc accrochées aux murs chez Rune Schmeckel : il a peut-être quelque chose dans le coin ? Si c'est à l'étranger, la maison n'est pas nécessairement déclarée en Suède. »

Les autres regardèrent l'image de la vieille ville au milieu d'un paysage escarpé.

« Tu sais où c'est ? demanda Klippan.

– J'ai d'abord pensé à Carcassonne, répondit-il avec un sourire radieux. J'ai toujours voulu y aller, c'est un de mes jeux de société préférés. »

Les autres n'avaient pas l'air de comprendre.

« Vous n'avez jamais joué à Carcassonne ? »

Ils secouèrent la tête.

« C'est un jeu ? fit Klippan.

– Vous ne connaissez décidément rien, soupira Molander.

– Donc, ce n'est pas Carcassonne, reprit Tuveesson.

– Non, c'est Grasse. Une autre ville du sud de la France, juste un peu plus à l'est. J'y suis allé. Quelqu'un a peut-être déjà entendu parler du *Parfum* ?

– Si, attends, répondit Klippan. Ce n'est pas cette histoire... Vous savez, ce...

– Certes, mais on peut en parler plus tard ? coupa Tuveesson. Cherche plutôt à savoir s'il a une maison de vacances dans le coin. Bon, et sinon, on a ça. » Elle tendit la clef que Fabian lui avait confiée. « C'est Risk qui me l'a donnée. Il dit qu'elle ouvre un coffre-fort dans la cuisine de Glenn.

– J'ai déjà examiné la cuisine sans rien trouver, affirma Molander.

– Je voudrais quand même que tu y retournes pour jeter un œil avec Irene. Qu'on soit sûrs. » Elle fit glisser la clef sur la table vers Lilja, avant de se tourner vers Klippan. « Et où en est la piste du McDo ?

– J'ai contacté tous les restos, mais pour l'instant, personne n'a reconnu notre homme.

– Pour l'instant ?

– Il y a un roulement dans les équipes, donc je n'ai pas encore pu rencontrer tout le monde.

– OK. Quoi d'autre ? Ah oui, des informations intéressantes depuis que l'avis de recherche a été lancé ?

– Pas directement, dit Klippan.

– Comment ça ?

– Pour faire court, il n'y a vraiment pas de quoi fouetter un chat.

– Je vois, mais j'aimerais quand même la version longue.

– D'accord, soupira Klippan en s'étirant vers le sachet de croissants. À part les bavards qui l'ont vu à Farsta, Bollmora et Grums, pour ne mentionner que quelques bleds, deux de ses patients se sont manifestés. Le premier prétend que Schmeckel lui a implanté un émetteur GPS dans l'estomac.

– Je vois le genre.

– N'est-ce pas ?

– Et l'autre ?

– C'est assez drôle pour le coup. Le type affirme que Schmeckel l'a violé pendant une anesthésie.

– Tu as dit drôle ? dit Lilja en prenant le dernier croissant.

– Laisse-moi finir. » Klippan dévora des yeux la viennoiserie. « L'affaire remonterait à 1998. Je lui ai demandé pourquoi il n'avait pas rapporté l'agression plus tôt et il a répondu qu'après le viol, il avait eu des hémorroïdes. Ce qu'il estimait bien trop embarrassant à raconter à la police. » Les gloussements de Klippan firent ballotter son ventre.

Les autres échangèrent des regards, consternés.

« Et qu'est-ce qui le pousse à parler maintenant ? demanda Tuveesson.

– Apparemment, ça commencerait tout juste à s'apaiser.

– Les hémorroïdes ? »

Klippan éclata de rire.

« Bon, et Linkert Pärsson, il ne s'est pas manifesté ? demanda Molander, changeant de sujet.

– Linky ? J'y venais. Il prétend savoir exactement où est le meurtrier.

– Non, sans blague, fit Lilja.

– Et il a dit comment il le savait ?

– Bien sûr. Comme d'habitude, il a sa propre théorie sur l'affaire :

Claes préparerait sa vengeance depuis le collège, il suffirait donc de lire les graffitis aux murs. Il demande à examiner et décrypter tous les gribouillis des toilettes de l'école de Fredriksdal.

Le silence s'imposa. Personne ne savait trop quoi dire. Linkert Pärsson, connu sous le nom de Linky ou de Syndrome Pärsson, avait sa réputation à la police de Helsingborg. C'était un homme de soixante-huit ans, atteint d'un trouble encore non diagnostiqué. Le grand rêve de Linkert Pärsson était de devenir inspecteur à la Criminelle, mais après trois échecs au concours de l'école de police, il avait fini gardien d'école. Justement à Fredriksdal, où il avait travaillé jusqu'à ce qu'il soit arrêté pour harcèlement sexuel, après avoir percé un trou dans les douches des filles. Le procureur avait sollicité une peine de prison, mais le procès s'était conclu sur une amende et une injonction thérapeutique. Quant à savoir dans quelle mesure il en était sorti plus sain d'esprit, tout le monde à la police avait sa petite idée sur la question.

Aujourd'hui, comme l'annonçait sa carte de visite, il se disait détective :

LINKERT PÄRSSON – RÉSOUT L'IMPOSSIBLE

Ces cinq dernières années, Tuveesson et son équipe n'avaient pas travaillé sur une affaire sans que Linkert leur donne son opinion, élaborant des hypothèses toutes plus absurdes les unes que les autres. Mais il était apprécié, et pour alléger un peu l'ambiance, ils l'invitaient parfois à prendre le café et le laissaient dévoiler ses théories.

Personne ne riait, cette fois. C'était une idée typique du personnage, aussi folle et insensée que les autres. Pourtant, aucun d'eux n'arrivait à trouver ça si absurde. Peut-être parce qu'ils avaient conscience que tout était possible dans cette affaire. Que le meurtrier ait pu graver des indices sur les murs du collège, c'était finalement aussi vraisemblable que le reste.

« Qu'est-ce qu'il veut ?

– Comme toujours. Un café et des religieuses, dit Klippan.

– D'habitude, il ne demande pas des éclairs ?

– Ça c'était avant qu'il ne s'imagine que le parti féministe les contamine d'hormones féminines pour anéantir le patriarcat.

– Elles ne devraient pas commencer par s'attaquer aux

religieuses ? »

Il était monté dans le train à Helsingør et avait eu le wagon pour lui. Mais plus ils approchaient de Copenhague, plus les passagers affluaient, et à Hellerup, toutes les places assises étaient prises. Les gens avaient presque tous des écouteurs dans les oreilles et feuilletaient des journaux gratuits, qui consacraient des pages et des pages aux recherches de la police danoise. « Le meurtrier suédois. Son nom : Rune Schmeckel. »

Il prit un des quotidiens abandonnés et parcourut les articles qui expliquaient en détail comment il avait tué Jörgen et Glenn, puis la jeune Mette Louise Risgaard. La double page consacrée au conflit entre les autorités des deux pays le fit éclater de rire, au point que sa voisine leva les yeux de sa lecture.

Sauf ce dernier quart d'heure, il avait passé tout le trajet le long de la Côte-Dorée danoise à élaborer et peaufiner son nouveau plan. Plus y il réfléchissait, plus les éléments se mettaient en place. L'idée lui était venue la veille au soir. Dès que Risk avait ouvert la porte à Lina Pålsson, la solution, claire comme de l'eau de roche, s'était cristallisée en lui.

Pourquoi à cet instant précis, il ne le savait pas. Ça n'avait rien à voir avec Lina. Peut-être parce qu'il s'était retrouvé face à deux problèmes a priori insolubles ? L'arrêt cardiaque de Monika Krusenstierna et l'enquête exaspérante de Fabian. Ce n'était pas la première fois qu'il le constatait : affronter deux problèmes en même temps pouvait s'avérer un avantage. L'un résolvait l'autre, c'était presque devenu un principe. Et cette fois ne ferait pas exception.

En sortant de la gare d'Østerport, il fut frappé par les dimensions des rues de Copenhague. De grosses artères, des pistes cyclables et de larges trottoirs. Peu de rues à Stockholm étaient aussi

impressionnantes. Pourtant, Stockholm s'était octroyé le titre de « Capitale de la Scandinavie », juste sous le nez des Danois. Forcément, ça les énervait. Ces maudits Danois.

Alors qu'il descendait l'allée Dag Hammarskjöld vers le quartier d'Østerbro, il remarqua que toutes les affichettes de kiosques à journaux concernaient la chasse à l'homme lancée contre lui, et les amours de Risk. L'avis de recherche était international. Pas mal, pas mal du tout, se dit-il en s'asseyant à la terrasse du café Dag H.

Il piqua du bout de sa fourchette les derniers morceaux de sa salade au poulet et vida son verre d'eau pétillante. Alors que le serveur débarrassait la table, il commanda un double expresso. Il n'avait pas à se plaindre. Ça marchait plutôt bien, se dit-il en regardant les autres clients du bistrot. Tout le monde avait son nom à la bouche et personne ne le reconnaissait. Autrefois, il s'en serait sans doute contenté. Quelques jours sous les feux de la rampe, à faire les gros titres. Mais plus maintenant. Maintenant, il voulait plus. Une fois qu'il aurait fini, personne ne pourrait plus jamais l'ignorer ni l'oublier.

Il avala son café et regarda l'heure. Bientôt 14 h 30, et d'après le GPS, il n'était qu'à quinze minutes à pied. Il laissa un pourboire et se mit en marche vers le Rigshospital.

L'heure était venue de prendre une nouvelle vie.

Cette fois encore, celle d'un innocent.

« *After you.* » Ingvar Molander souleva le cordon de sécurité, laissant passer Irene Lilja devant la maison de Glenn Granqvist. Elle enfonça la clef dans la serrure neuve et ouvrit la porte.

« Je ne le jurerais pas, mais je pense que ça s'est passé là. »

Lilja regarda autour d'elle l'étroit vestibule. « Ici ? »

Molander confirma : « Il a sans doute simplement sonné à la porte et attendu que sa victime lui ouvre. Pour l'endormir ensuite.

– Comme avec Jörgen.

– Voilà, dit Molander, visiblement agacé qu'on l'interrompe. En tout cas, Glenn s'est effondré et s'est cogné la tête. » Il montra le coin d'une étagère en fonte. « Ce qui explique la plaie à l'arrière du crâne. »

Lilja se pencha, mais ne vit rien d'autre qu'un meuble à chaussures.

« Et il l'a ensuite traîné plus loin dans la maison, à l'abri des regards.

– Mais si Glenn s'est ouvert le crâne et fait traîner par terre, il devrait y avoir des traces de sang ? » Lilja examina le lino sans y trouver la moindre goutte.

« Regarde. » Molander passa le doigt sur l'angle de l'étagère et le tendit vers Lilja, qui ne voyait toujours rien et commençait à s'énervier. Ignorant l'impatience de sa collègue, Molander toucha un autre coin du meuble et leva son doigt, à présent poussiéreux.

« Tu vois ? Il a nettoyé derrière lui. Il y a une fine couche de poussière dans toutes les autres pièces. Sauf dans l'entrée et le couloir. » Il montra le sol, avant de se relever et de continuer dans la maison, avec Lilja sur les talons.

« Mais pourquoi s'embêter à nettoyer quelques traces, si c'est pour laisser une vraie mare de sang sur les lieux du crime ? »

Le sourire aux lèvres, Molander se tourna vers Lilja.

« Je me suis posé la même question et la seule réponse qui me vienne, c'est que ça n'entraîne pas dans son plan. Il n'avait pas prévu que sa victime tombe sur le meuble à chaussures et s'ouvre le crâne. Or, notre homme fait tout pour suivre son plan à la lettre. Un peu de sang dans l'entrée ne nous aurait pas vraiment donné l'avantage, mais il a préféré tout nettoyer derrière lui, rien que pour suivre son idée.

– Et si le plan ne fonctionne plus ? Qu'est-ce qu'il fait ?

– Il en trouve un autre.

– Où est le balai à franges, d'ailleurs ?

– Il a utilisé une serpillière. » Molander ouvrit la porte d'un petit cagibi sous l'escalier. « Il l'a même rincée et essorée. »

Lilja jeta un œil dans le cagibi où elle aperçut un petit évier en inox, entre l'aspirateur, un seau et quelques produits ménagers. Elle tâta la serpillière suspendue au crochet et regarda le sol resté bien sec en dessous.

« Bon, il vaut mieux qu'on s'y mette avant que Tuvie nous appelle. » Molander continua vers la cuisine. Lilja ne bougea pas. Au fond d'elle, quelque chose lui disait de chercher plus longtemps dans le cagibi. Elle essaya de se concentrer.

« Irene ! »

C'était peine perdue, elle rejoignit Molander.

« Il faut demander à Risk, mais je suis sûr que Glenn séchait les cours d'éducation ménagère. » Molander ouvrit la porte de la cuisine. « *After you, dear.* »

En entrant dans la pièce, Lilja comprit tout de suite l'allusion. L'évier croulait sous une montagne de vaisselle, la table sous des cartons et des restes de pizzas hawaïennes. Sur la cuisinière, une casserole avec des pâtes verdâtres et duveteuses, à côté d'une sauce bolognaise grouillant de petits vers. Des mouches virevoltaient dans la pièce, excitées par le festin qui les attendait. Dans cet air fétide, chaque inspiration paraissait un pas de plus vers la mort. Lilja retint son souffle et se dépêcha d'aller ouvrir la fenêtre en grand.

« OK, réfléchissons une minute. » Molander balaya la cuisine du regard. Sa collègue ouvrit prudemment la porte du frigo, qu'elle referma aussitôt.

« Puisqu'on ne le voit nulle part, partons du principe que le coffre-fort est caché quelque part, dit Molander.

– Tu crois ? dit Lilja d'un air faussement surpris.

– Je n’ai pas fini. Ce que je voulais dire, c’est que même s’il est caché, il ne doit pas être trop difficile d’accès. Il faut bien pouvoir l’ouvrir, non ?

– Certes. Viens plutôt m’aider à chercher. » Lilja fit basculer le frigo pour éclairer le mur avec sa lampe de poche, mais ne vit rien d’intéressant.

« Pas derrière le frigo, reprit Molander. S’il était caché là, on aurait vu de belles marques au sol. »

Elle baissa les yeux sur les rayures qu’elle venait de faire sur le lino et poussa un soupir de découragement. Molander n’était pas considéré comme l’un des meilleurs techniciens du pays pour rien. Il n’était jamais passé à côté du moindre détail et Lilja avait appris à se fier au sourire qu’elle voyait vissé sur ses lèvres. Pour lui, tout n’était qu’un jeu. Un jeu dans lequel il excellait.

« Bon, il est où, du coup ? Avoue que tu le sais...

– Non, aucune idée. » Il ouvrit les mains et marqua une pause théâtrale. « Mais si je dois me lancer dans des suppositions, je dirais que la cachette doit être aussi discrète qu’accessible. »

Lilja regarda autour d’elle. Il n’y avait aucun cadre au mur derrière lequel jeter un œil, mis à part une affiche de Thai Airways montrant une plage de sable fin. Elle souleva le poster. Pas de coffre-fort. Soudain frappée d’une idée, elle se tourna vers le placard à casseroles.

« Pourquoi pas ? » fit Molander, tandis que Lilja s’approchait vivement du meuble d’angle et retirait des étagères pivotantes les poêles, les casseroles, les quelques moules et la passoire. Elle s’accroupit et éclaira l’intérieur avec sa lampe de poche. Si elle n’avait pas su précisément quoi chercher, elle n’aurait jamais trouvé.

Le verrou noir était le seul détail qui trahissait la petite porte peinte en blanc, comme le mur. Lilja enfonça son bras entre les étagères, introduisit la clef et ouvrit.

Le coffre ne contenait qu’une boîte noire rectangulaire. L’inspectrice enfila des gants avant de soulever délicatement la lourde boîte qu’elle sortit à la lumière. Un liseré blanc laissait deviner le pourtour d’un couvercle bien enfoncé. Molander eut toutes les peines du monde à l’ouvrir.

La boîte était remplie de DVD gravés. Lilja piocha l’un des disques et lut le titre écrit au feutre. « Thaïlande – 97 » Puis un autre : « La mariée était bourrée – 01 »

« Regarde ça », dit Molander en sortant un disque. « Visite chez Claes – 93 »

« Alors, ça t'a plu ? » demanda Fabian dès qu'ils se levèrent de leurs fauteuils et rejoignirent la queue vers la sortie. Il se mordit aussitôt la langue. Lui-même détestait qu'on lui pose cette question juste après un film. Il rougissait encore au souvenir de l'avant-première de *Reservoir Dogs*, qu'il avait vu au festival du cinéma de Stockholm, quand un journaliste de TV4 avait braqué son micro pour lui demander ce qu'il avait pensé du dernier Tarantino. Comme il n'avait quasiment rien compris aux dialogues bien trop rapides pour lui, il avait répondu que la musique était sympa, avant d'enchaîner sur un « Ooga Chaka, Ooga Chaka ».

« C'était pas mal », fit Theodor en haussant les épaules. Fabian avait bien vu que son fils avait aimé, mais il ne dit rien. Son propre avis, en tout cas, était déjà fait : *Inception* ne l'avait pas déçu, même s'il attendait sa sortie depuis plus d'un an.

Fabian avait toujours eu un faible pour les films d'action, surtout quand l'ambition dépassait l'action en soi.

Ces films-là figuraient parmi ses meilleures expériences cinématographiques. En commençant par le premier *Star Wars*. Il était resté bouche bée pendant toute la scène d'ouverture, comme transporté à bord de l'énorme vaisseau spatial. Il n'avait jamais rien vu de tel. Le spectacle s'était fait de plus en plus grandiose, et après la bataille finale autour de l'Étoile Noire, il était sorti du cinéma en titubant, les jambes encore tremblantes. Le garçon de douze ans était changé à jamais.

Fabian, perdu, regarda autour de lui, avant de voir qu'ils étaient sortis par-derrière, au lieu de rejoindre l'entrée principale, sur la rue de Södergatan. Il s'était toujours demandé pourquoi les cinémas devaient se débarrasser de leurs spectateurs comme de vulgaires déchets.

« Ça te dit, une traversée ? »

Comme il l'espérait, Theodor n'avait pas compris la question. Il expliqua que les « traversées » étaient de ces détails qui faisaient de Helsingborg une ville unique au monde. Il s'agissait de monter dans le ferry pour Helsingør au Danemark, puis de manger et boire à prix détachés, jusqu'à ne plus savoir dans quel pays on était. Theodor mima un oui blasé d'un haussement d'épaules.

Dans le restaurant du ferry, ils s'assirent à l'une des tables dressées contre la baie vitrée, avec nappes blanches, bougies et argenterie. Fabian laissa Theodor choisir pour eux. Un hamburger, des frites et un grand Coca. Puis, il essaya de lancer la conversation, demandant à son fils comment ça allait et s'il vivait bien le déménagement. Mais les réponses, aussi rapides qu'évasives, lui donnèrent l'impression d'enfoncer des clous dans le cercueil de leur relation.

Quand ils eurent fini leurs assiettes, un silence étouffant se posa sur la table. La serveuse s'approcha pour débarrasser.

« Vous voulez un dessert ?

– Ça te dit, Theo ?

– Non. J'ai plus faim.

– D'accord, rien non plus à boire ? Un Coca, peut-être ?

– Non, c'est bon.

– Je vais prendre une pinte de blonde. »

La serveuse hocha la tête et disparut. Elle avait dû comprendre la situation, se dit Fabian en regardant par la fenêtre. Le port de Helsingør approchait. Bien trop lentement. Et il restait encore le retour.

Il regrettait d'avoir cédé à Sonja. Cette idée venait d'elle – parler de choses qui fâchent dans des conditions agréables. Mais c'était voué à l'échec.

À la place de Theodor, lui aussi se serait renfermé comme une huître.

« Theo, ne me dis pas que tu es toujours fâché à cause du Sweden Rock ? »

Theodor leva les yeux au ciel et sembla chercher un endroit où s'enfuir.

« Tu pourras y aller l'année prochaine ou la suivante.

– Peut-être, dit-il en fixant son verre de Coca vide.

- Bon. Et sinon, comment ça se passe ?
- De quoi ?
- Tu sais... le déménagement et le reste.
- Tu as déjà demandé.
- Oui, mais je n'ai pas vraiment eu de réponse. Ta chambre, par exemple, elle te plaît ? »

Theodor haussa les épaules.

« Vu le temps que tu y passes, elle ne doit pas être si horrible et... » Fabian soupira, il était à court de mots. « Je comprends que tu sois triste d'avoir dû quitter tes amis, vraiment. Mais je suis sûr que... »

– Mais de quoi tu parles, putain ? Est-ce que j'ai dit que j'étais triste ? Hein ?

– Calme-toi, Theo. Ce n'est pas ce que je voulais dire.

– Non, alors quoi ? C'est entre toi et maman que ça ne va pas. C'est pour ça qu'on déménage. Tu crois que j'ai pas compris ? »

Après un silence de quelques minutes, le bruit du verre de bière posé sur la table lui fit l'effet d'une giflette. C'était la preuve irréfutable qu'il était un mauvais père – un rôle qu'il n'arrivait pas à endosser sans alcool dans le sang. Il décida de ne pas y toucher et se prépara pour la longue traversée qui les attendait.

Il n'aurait pas osé espérer apprendre aussi facilement où se trouvait Morten Steenstrup. Le policier qui refusait de mourir. Il n'avait même pas eu à poser la question à la réception : un journaliste du *Politiken* s'en était chargé pour lui.

Il avait suffi de suivre l'homme de presse, de s'asseoir dans la salle d'attente avec tous les autres et de patienter. Trois heures plus tard, il avait toutes les informations nécessaires pour mener à bien l'opération. Dans quelle chambre Steenstrup était alité, son état général de santé, le traitement qu'il recevait et le plus important : la protection policière disposée autour du témoin.

Une inspectrice venait juste d'arriver, les hommes grouillaient autour d'elle comme des mouches. Lorsque le voyant des toilettes passa au vert, il posa le magazine *Bien être et santé* qu'il faisait semblant de lire depuis une heure. Sans se faire remarquer, il se leva et marcha vers la porte d'où sortait le journaliste du *Politiken*. Il entra et tourna le verrou, pour constater rapidement que son prédécesseur souffrait de troubles intestinaux.

Il vida sa vessie et but quelques gorgées d'eau fraîche. Décidément, dès qu'on passait les frontières de la Suède, l'eau du robinet était mauvaise. Il rentra son pantalon dans ses chaussettes, tira sur ses lacets et sortit de son sac à dos une corde munie d'un crochet. Puis une paire de gants qu'il ajusta sur ses mains pour faire seconde peau.

Il était prêt.

Il saisit la balayette rangée dans un coin, referma l'abattant des toilettes du pied, et monta sur la barre pour handicapés. En équilibre, jambes écartées, il poussa l'une des plaques du faux plafond avec la balayette et fixa le crochet au chemin de câbles, avant de sauter à terre et de replacer la balayette contre le mur. Parfaitement conscient du risque, il déverrouilla la porte. Mais des toilettes fermées trop

longtemps risquaient d'attirer l'attention.

L'entraînement intensif qu'il suivait depuis deux ans avait fait ses preuves. Il se hissa sans peine à bout de bras. Passer l'ouverture était nettement plus périlleux : le faux plafond était plus étroit qu'il ne l'avait imaginé et il dut retirer son sac à dos pour se glisser à l'intérieur.

Il enroula la corde qu'il fourra dans la poche de son sac, avant de remettre la plaque en place, d'enfiler un masque pour se protéger la bouche et de commencer à ramper le long du chemin de câbles poussiéreux, qui semblait résister sous son poids.

Depuis l'espace surmontant les toilettes, il pénétra au-dessus de la salle d'attente. Ici, la hauteur était suffisante pour se mettre à quatre pattes. Il longea le chemin de câbles, passant les conduits d'aération ronronnants. Au-dessous, les voix des journalistes s'indignaient du peu d'informations qu'on leur dispensait. La pauvre femme flic ne pouvait faire que répéter ce que lui avaient dit ses chefs : « Pour les besoins de l'enquête, nous ne pouvons pas faire davantage de commentaires pour le moment, mais nous tiendrons une conférence de presse dès que... »

Il savait ce que cela voulait dire : ils n'avaient aucune piste.

Progressant toujours dans l'épaisse couche de poussière, il arriva à une intersection où le chemin de câbles se divisait en deux.

Il prit à gauche, suivant toujours le chemin de câbles. Au niveau de la porte, il sortit une bobine : du fil de pêche préalablement gradué avec du scotch, tous les cinquante centimètres. Alors qu'il fixait le fil, il entendit deux policiers passer.

« Allô, qu'est-ce que vous foutez ?

– C'est bon, on arrive. Imbéciles ! » cracha une voix dans le talkie.

Il laissa les gardes derrière lui et continua à avancer, rampant dans les passages étroits et franchissant les conduits d'aération. Il dévidait la bobine, un œil sur les graduations. À 23 mètres, il s'arrêta. Il alluma sa lampe de poche. Un enchevêtrement de câbles, de tubes et de tuyaux disparaissait dans le plafond comme une plante grimpante. Était-il arrivé ? Les câbles ne tournaient pas vers la gauche comme prévu. Depuis la salle d'attente, la seule chose qu'il ait pu voir à travers la porte vitrée, c'était que les médecins et les policiers tournaient à gauche quelque part, vers un autre couloir ou une salle d'examen. Il avait compté leurs pas et estimé le virage à 23 mètres environ à partir de la porte.

En entendant des voix approcher, il suivit l'écho et comprit qu'il avait pris à gauche deux ou trois mètres trop tôt. Les câbles se prolongeaient et il continua sur une dizaine de mètres, jusqu'à ce que les policiers s'arrêtent. Tout en avançant, il les entendait discuter de Morten Steenstrup, ce héros téméraire et fou.

« Nan, mais tu imagines le nombre de nanas qu'il va pouvoir se taper en sortant ! »

Les deux hommes se dirigeaient certainement vers la chambre de Morten Steenstrup, mais il ne pouvait savoir laquelle était la bonne. Les câbles allaient dans toutes les directions. Tout ce qu'il pouvait faire, c'était attendre.

La solution s'avéra être la femme flic, qui visiblement se trouvait là pour la deuxième fois contre la volonté du corps médical. Les agents vérifièrent son identité, avant de déverrouiller la porte et de la laisser passer avec le médecin. Ignorant qu'ils signaient du même coup l'arrêt de mort de leur collègue.

Qui était le plus horrible, au juste ? L'assassin ou sa victime ? Irene Lilja sécha ses larmes et parcourut ses notes en rejoignant les autres à la réunion. Elle avait envie de frapper quelque chose. Quelqu'un. De s'enfoncer les doigts dans la bouche et de vomir. Mais elle devait laisser ses sentiments de côté, arrêter de pleurer. Agir comme une pro.

Milieu des années 1980. Bande vidéo de mauvaise qualité, caméra à la main. Glenn et Jörgen avec différentes femmes. « Sexe vanille », principalement. Copines ou prostituées ? Ils s'amusent à tourner un film porno. Orgie avec Glenn et Jörgen + Lina, la femme de Jörgen. Ils sont ivres. Et gloussent. C'est pour rire. Toutes sortes de positions. Jörgen force son sexe dans la bouche de Lina. Réflexe de vomissement. Coup au visage. Glenn rit, se branle.

Toujours plus de sexe. Plus de violence. Meilleure caméra, posée sur pied. Thaïlande, des mineures. Anal. Urine. De jeunes femmes droguées, perdues, enchaînées. Des sacs-poubelle sur la tête. Des mégots écrasés sur les tétons.

« Et ainsi de suite, dit Lilja en relevant les yeux de ses notes.

– Donc Glenn et Jörgen s'amusaient à violer et torturer des femmes ? » résuma Tuveesson.

Lilja hocha la tête.

« Quelles femmes ? demanda Klippan. Des prostituées ?

– Je ne sais pas. Sur certains films du début des années 1990, on voit Lina Pålsson. Mais ensuite, elle cesse d'apparaître. On dirait plutôt qu'ils font venir n'importe quelles filles, qu'ils droguent et relâchent ensuite dans la nature.

– Et tout est filmé ? »

Lilja acquiesça de nouveau : « Ils ont tout mis sur DVD.

– Ils sont malades, dit Klippan en secouant la tête.

– Qu'est-ce qu'il y a de si incroyable ? s'étonna Molander. C'est une façon de revivre et de se souvenir. Comme une collection de médailles. »

Klippan se tourna vers lui : « Ingvar, ils sont tarés.

– Je pense que vous devriez jeter un œil à celle-ci, reprit Lilja en sortant une vidéo. Elle est... différente.

– Comment ça ? demanda Tuveesson.

– Pas de femme cette fois. Rien que nos victimes et... notre assassin. »

Elle glissa le DVD dans le lecteur et appuya sur « play », faisant apparaître sur le grand tableau blanc une image chancelante et granuleuse, filmée caméra à la main.

Une cage d'escalier avec des néons au plafond et des tags au mur. Dans le coin en bas à droite, une date et une heure : 1993-04-13 18:17. Jörgen apparaît dans le champ. Il porte un jean et un sweat à capuche. Il est ivre, visiblement, tient une bière à la main, trinque vers la caméra, avant de sonner à une porte. Il bouge les lèvres, mais on n'entend aucun bruit.

Il finit sa bière au goulot et montre le sol du doigt. La caméra suit et zoome. Dans le flou, on voit Jörgen ouvrir sa braguette et sortir son pénis. L'autofocus alterne entre l'étiquette de la bouteille et le sexe de Jörgen, qui urine dans la bière.

« Quel porc, dit Tuveesson en secouant la tête.

– Ça ne fait que commencer.

– Pourquoi il n'y a pas de son ? demanda Molander.

– Je crois qu'ils ont simplement oublié de le mettre, ils s'en rendent compte après. »

Jörgen tend la bouteille vers la caméra en ricanant. La main de Glenn apparaît pour la prendre, tandis que Jörgen

enfile un poing américain et sonne de nouveau à la porte, appuyant longuement cette fois. Claes Mällvik ouvre. Ses lèvres bougent, son regard hésite entre Jörgen et la caméra. La peur se lit dans ses yeux. Il bouge encore les lèvres. Jörgen lui répond d'un rot au visage, avant de le pousser dans l'appartement.

La caméra tremblante les suit à l'intérieur. Quand la porte se referme, l'image vacille dans tous les sens. Puis l'objectif vise le miroir de l'entrée et Glenn, qui se filme, apparaît en pied. Il sourit et trinque. Son sourire disparaît, il pose la bouteille sur une table et appuie sur un bouton.

Avec le son, la distance affective que Tuveesson et les autres avaient réussi à maintenir s'envola. Maintenant, ils y étaient.

Dans la même pièce que Glenn, Jörgen et Claes.

Les baffles incrustées au plafond et le caisson de basse installé sous la table faisaient soudain affluer la voix implorante de Claes, hors champ, qui demandait d'arrêter, entre les coups puissants de Jörgen, résonnant comme un marteau.

La caméra quitte l'entrée et s'enfonce dans l'appartement, jusqu'à Claes qui ne dit plus rien. Il gît, inconscient, reçoit les coups acharnés de Jörgen et de son poing américain. Son visage barbouillé de bave et de sang ne ressemble plus qu'à une grande plaie. Jörgen s'arrête. Il est en nage et à bout de souffle. Il essuie ses mains souillées sur la chemise de Claes.

« Il est coriace, ricane Jörgen.

– Je crois qu'il a soif. Donne-lui quelque chose à boire ! »

La caméra se penche sur le visage en sang. La main de Glenn tenant la bouteille surgit à l'image. Il verse l'urine sur la bouche de Claes, qui reprend vie en toussant. Le liquide se répand.

« Là, là, mon garçon. Il suffit de boire un coup. » Il enfonce le goulot dans sa bouche et vide la bouteille. « Là, là. »

1993-04-13 20:03. Les bras au-dessus de la tête, Claes

est suspendu comme un sac de frappe au crochet de la lampe au plafond. Les poignets ligotés avec du chatterton. Il lutte pour garder la tête haute, qui cède sous son propre poids et retombe sur sa poitrine. Glenn sautille devant lui, comme dans un match de boxe. Il bondit, lance son pied sur le côté et atteint Claes en plein visage.

« Relève la tête, je te dis ! Bien haut ! » crie Jörgen derrière la caméra. Il s'approche de Claes et le gifle. « T'es dégueulasse, putain ! À gerber ! »

Claes a beau essayer, il n'arrive pas à relever la tête. Il remue les lèvres, mais aucun son ne sort. Puis, un sifflement : « Pitié... Achevez-moi... Pitié. »

Glenn apparaît à l'image.

« Viens. On va bouffer. »

1993-04-13 22:28. Claes gît inconscient sur le sol, à côté du téléphone. Les poings toujours liés.

« Comment il a fait pour se traîner là ? »

La caméra fait un zoom sur Jörgen, qui hausse les épaules.

« Heureusement que la ligne était coupée. » Jörgen montre le câble tranché du téléphone en ricanant. « Tu n'y as pas pensé, hein, connard ?! Tu n'y as pas pensé ! » Jörgen saisit le téléphone et frappe obstinément le crâne de Claes.

« Arrête ! Juste les pieds et les mains », dit la voix de Glenn. Jörgen jette le téléphone, prend Claes par les pieds et le tire vers le fond de la pièce.

Lilja appuya sur « stop » et se tourna vers les autres : « Et encore plus d'une heure de torture. »

Ses collègues ne disaient rien. Comme s'ils n'en avaient plus l'énergie.

« Putain de merde, lança finalement Klippan. Il y a de quoi se demander de quel côté on est.

– Je ne comprends pas comment il a fait pour survivre, dit Tuveesson en se levant. Vous m'excuserez, mais j'ai besoin d'une pause.

– On se retrouve à quelle heure ? demanda Lilja.

– Je ne sais pas », répondit Tuveson en sortant de la pièce.

La douleur le réveilla. La douleur à la poitrine. Comme un couteau bien aiguisé qui s'enfonçait dans son torse. De plus en plus à chaque inspiration. Il tendit le bras vers la poche de morphine et pressa le bouton, mais ne sentit aucune différence. Il appuya encore.

Il avait le souvenir confus d'avoir vu des hommes en blouse blanche. Sans doute des médecins. Ils avaient discuté de son cas. Il s'en sortirait, mais il lui faudrait des années de rééducation pour avoir une chance de remarcher. Ou avait-il mal compris ?

Depuis qu'il avait repris connaissance, il avait essayé de compter les jours, mais entre les visites des infirmières, les examens et les repas, le temps était devenu flou comme de la brume. Il savait qu'il était gravement blessé et qu'il était à l'hôpital. Certainement au Rigshospital de Copenhague.

Il se rappelait l'enchaînement des événements. Le souvenir était comme gravé dans sa mémoire : il s'était approché du criminel occupé à remonter la roue sur la Peugeot ; il avait saisi son arme, qu'il n'avait pas eu le temps de braquer, surpris par la clef frappant violemment son oreille. Sa mémoire affichait une succession de scènes. Comme des arrêts sur image.

Aujourd'hui, une femme était venue le voir. Il avait espéré que ce soit Else. Chaque fois qu'il se réveillait, elle occupait ses pensées. Était-elle au courant ? Est-ce qu'il lui manquait ? Quelqu'un le regrettait-il seulement ? Quand sa visiteuse s'était approchée, il avait vu que c'était quelqu'un d'autre. Elle était belle, elle aussi, même charmante. Mais aucune femme n'égalait la beauté d'Else.

Elle était de la police et habillée en civil. Elle avait expliqué qu'elle était venue deux jours plus tôt. Elle recherchait l'assassin et pensait savoir qui c'était. Elle lui avait montré une photo du suspect. Ce n'était pas lui. En tout cas, il pensait que non. Mais maintenant, il

doutait. Comme s'il ne savait plus ce qu'il avait vu.

Il essaya de se concentrer sur ses certitudes. Des petits détails qui pourraient éveiller le reste. Tout ce qu'il pouvait affirmer, c'était qu'il n'était plus sûr de rien.

Et si rien de tout cela n'était arrivé ? Si tout n'était qu'un rêve ? Un songe qui pouvait s'arrêter d'une seconde à l'autre, quand son réveil se mettrait à sonner. Ce maudit réveil. Il y pensait depuis longtemps et enfin, il était décidé. Si tout n'était qu'un rêve, il changerait ce vieux tic-tac pour un radioréveil.

Il pressa de nouveau le bouton de morphine. Même si la douleur s'était dissipée, elle était toujours là. Une brûlante déchirure qui avait laissé place à des palpitations. Son esprit divaguait dans une mer de pensées. Peut-être qu'il devait arrêter de respirer ? Retenir son souffle assez longtemps. Était-ce possible ? Else... Il l'aimait tant... Était-elle au courant ? Est-ce qu'elle regrettait ? Pensait-elle seulement à lui ? Ou s'en fichait-elle ?

Une plaque disparut au plafond. À moins que le trou n'ait toujours été là ?

Et ses collègues, le trouvaient-ils ridicules ? Il prit une profonde inspiration, sentant le poignard s'enfoncer encore un peu plus dans sa poitrine. Une silhouette, là-haut, passa à travers le trou et descendit le long d'une corde. Lorsque l'ombre s'approcha, tous ses doutes s'envolèrent. Il n'avait pas besoin de voir son visage, il était sûr. L'homme qui piquait une seringue dans la perfusion était le criminel qui l'avait frappé avant de lui rouler dessus. Dans sa Peugeot, immatriculée en Suède. Quel numéro de plaque ? Pouvait-il se le rappeler ? L'homme retira la seringue et massa la poche.

Oui... JOS 652.

Une vague de satisfaction. Puis les appareils se mirent à hurler. On aurait dit le cri déchaîné de singes en cage. Et plus rien.

Les cloches sonnaient quand Fabian Risk pénétra dans l'église de Lellinge. Un bourdon monotone et assourdissant. Le rappel de la fin. Il n'avait pas trouvé son costume, mais enfilé un jean noir et une veste en laine grise, beaucoup trop chaude pour la saison. L'église était bondée. Il se fraya un chemin dans la foule jusqu'à trouver une place debout, sur le côté. Elle qui croyait ne pas avoir d'amis.

Le pasteur avait baptisé et confirmé Mette Louise Risgaard, dont il parlait comme d'une fabuleuse jeune fille, pleine de joie de vivre. L'assistance était en larmes, le pasteur lui-même avait du mal à se contenir. Il raconta comme Mette Louise pleurait, criait même, pendant son baptême. Si fort que l'orgue n'arrivait pas à couvrir les cris. Mais dès que l'eau bénite avait touché son petit front, elle s'était calmée, puis avait levé les yeux et adressé à l'assistance un sourire à faire fondre la banquise.

Mette Louise avait vu Dieu à cet instant, et Dieu l'avait vue, affirmait le pasteur. Une conviction qu'il fallait prendre comme un signe, une bénédiction dans le deuil qui les attendait tous.

« Le Seigneur a toujours un but. Y compris dans ce drame. Même si on ne le saisit pas toujours, n'oubliez pas qu'il est là pour nous aider. »

Si le but divin était de gonfler la boule qu'il avait dans la gorge, c'était réussi, se dit Fabian. L'assassin avait raison. Il était seul responsable.

À la fin de la cérémonie, le sacristain invita l'assistance à se rassembler pour un café et quelques pâtisseries. Tout le monde semblait se connaître et au bout d'un quart d'heure, les murmures allaient bon train. Seul avec sa tasse, Fabian espérait pouvoir s'échapper. Mais quelque chose le retenait, il sentait qu'il devait rester. Là, dans sa faute.

Il avait du mal à rester sans bouger et déambula parmi les proches.

Des enfants jouaient dans un coin et des vieillards en costume discutaient autour d'une table ronde. À ce qu'il comprenait de la conversation en danois, il était question de la chaleur estivale, qui n'avait rien à envier aux beaux jours des années 1930, disait l'un d'eux.

Un peu plus loin, une petite femme ronde de l'âge de Fabian se tenait dans un autre groupe. Son regard se posait régulièrement sur lui, et il répondait à chaque fois d'un sourire amical et d'un bref signe de tête. Mais il n'obtint aucun salut en retour. Elle discutait avec les autres, l'air de plus en plus bouleversée.

Ce devait être la mère de Mette Louise Risgaard, réalisa Fabian. Il hésita à aller la voir, mais elle s'approchait déjà. Il lui tendit la main, qu'elle refusa. Elle voulait savoir qui il était. Fabian se présenta et promit de faire tout son possible pour arrêter l'assassin.

« L'assassin ? Mais c'est vous ! Tout est de votre faute ! s'écria-t-elle. C'est vous qui l'avez tuée ! Condamnée ! » Les poings serrés, elle frappa la poitrine Fabian, criant encore et encore qu'il était coupable et qu'il méritait de brûler en enfer.

Fabian reçut les coups sans rien dire. L'assemblée observait le spectacle en silence. Un homme à bretelles et cheveux courts s'approcha.

« Qu'est-ce qui se passe, ici ? C'est vous, le flic suédois ? »

Fabian acquiesça et avant qu'il n'ait le temps de réagir, l'inconnu le repoussa violemment. L'inspecteur tomba en arrière, le café noir se renversa sur sa chemise. L'autre se jeta sur lui, se préparant à frapper. Mais Fabian lui saisit le bras qu'il réussit à baisser à terre, avant d'utiliser la force de son adversaire pour se relever et le bloquer, bras derrière le dos.

« On se calme, d'accord ? » Il appuya fort pour lui faire comprendre qu'il ne plaisantait pas. Trois hommes accoururent pour le libérer et conseillèrent à Fabian de filer. Il partit sur-le-champ. Derrière lui, il entendit une voix crier qu'il était temps que ces connards de Suédois restent chez eux et les laissent tranquilles.

Fabian, encore sous le choc, s'assit au volant de sa voiture. Il condamna les portes et tenta d'introduire la clef dans le contact. Mais ses mains tremblantes refusaient d'obéir. Après quelques profondes inspirations, il parvint à démarrer la voiture.

En sortant du parking de l'église, il songea au sermon du pasteur.

Si la mort de Mette Louise devait avoir un sens, c'était de permettre d'arrêter le meurtrier avant que d'autres innocents n'y laissent la vie. Il ne savait pourquoi, mais il sentait que malgré tous les efforts de ses nouveaux collègues, l'enquête dépendait encore de lui. Il passa la première, relâcha l'embrayage et fonça vers Copenhague.

Le bruit de la chasse d'eau réveilla Dunja Hougaard en sursaut. Elle avait des vertiges et s'appuya à la paroi. Il lui fallut quelques secondes pour se rappeler qu'elle était dans les toilettes de la section criminelle de la police de Copenhague. Dans le tourbillon de ces dernières vingt-quatre heures, le seul moyen de trouver un peu de repos avait été de s'enfermer aux toilettes.

La mort de Morten Steenstrup avait tout chamboulé. Elle avait appris la nouvelle à 2 h 30, en pleine nuit, ce mardi. Son soir de sortie, le seul de la semaine. C'était un mardi qu'elle avait quitté Carsten, bientôt sept mois plus tôt.

Elle était montée par surprise à Stockholm, où il assistait à un séminaire de traders avec d'autres employés de la banque Nordea. Et comme dans un mauvais film, elle avait trouvé son futur-époux-père-de-ses-enfants-à-venir au lit avec une de ses collègues suédoises.

Sans dire un mot, elle avait tourné les talons et filé dans la nuit, avec un brûlant désir de vengeance au ventre.

Elle avait atterri au Kvarnen – un vieux pub au cœur du quartier de Södermalm. Trouver quelqu'un n'avait pas été bien difficile. Son nom, elle l'avait oublié. Peut-être qu'ils ne s'étaient pas même présentés ? Tout ce dont elle se souvenait, c'était qu'il était roux et plus grand que Carsten.

Un peu plus d'une semaine plus tard, elle s'étonnait de voir comme elle se remettait vite. Depuis le rouquin suédois, elle ne pensait plus à Carsten. Dans sa situation, un homme en aurait fait autant, et le vieux truc avait fonctionné : elle était joyeuse, marchait d'un pas léger. Elle avait décidé d'en faire une tradition. Tous les mardis soir, elle sortirait pour recharger ses batteries.

Jusqu'à aujourd'hui, elle n'avait dérogé à la règle que trois fois. Deux fois clouée au lit par une mauvaise grippe. La troisième, suite à

la mort de la nouvelle épouse de son père, après une lutte acharnée contre un cancer du poumon. Ce mardi-là, elle avait déjà bu quelques verres quand il avait appelé, et en entendant la voix de son père dans le combiné, elle avait regretté d'avoir décroché. Mais elle n'avait pu le laisser seul dans ce moment tragique, même si elle n'avait jamais vu cette femme et qu'ils ne se parlaient plus depuis des années.

Vingt minutes plus tard, elle le retrouvait au Rigshospital, où il veillait la morte. Elle s'était assise près de lui et avait pris ses mains dans les siennes. Aucun des deux n'avait rien dit. Pas un mot de la nuit. Quand le soleil s'était levé, il avait retiré ses mains : elle pouvait partir. Il n'avait plus besoin d'elle.

Depuis, ils n'avaient eu aucun contact. Elle savait juste qu'il était en vie et où il habitait. Parfois, elle se demandait comment elle réagirait à la mort de son père. Avec indifférence, espérait-elle, même si au fond, elle savait qu'elle serait rongée de chagrin. Tout ce qu'ils n'avaient jamais pu tirer au clair. Tout ce qu'elle avait sur le cœur.

La nuit dernière, elle l'avait passée dans le quartier huppé de Kødbyen, où elle avait rencontré un Noir-Américain, réalisateur de spots publicitaires. Son danois teinté d'anglais l'avait mise de bonne humeur et après quelques mojitos, ses problèmes au boulot lui paraissaient aussi flous que les feuilles de menthe dans son verre.

L'appel annonçant la mort de Morten Steenstrup était tombé alors que l'Américain avait à peine défait son soutien-gorge et commencé à lui embrasser les seins. Lorsqu'elle était arrivée vingt-cinq minutes plus tard à l'hôpital, personne ne savait rien. Quelle était la cause du décès ? Il n'était pas en état de se suicider. Tout le service était sous haute protection. Et dans ce chaos, elle était toujours dans le brouillard, pour ne pas dire ivre.

Affalée sur la cuvette des toilettes du commissariat, elle jeta un œil à son portable : elle avait dormi quarante-sept minutes. Elle se releva, arrangea ses cheveux et mit une touche de rouge à lèvres avant de sortir. Comment le meurtrier avait-il pu s'y prendre, se demandait-elle en marchant vers son bureau. Ils n'avaient trouvé aucun indice jusqu'à présent. Richter était sur place avec ses techniciens et examinait les lieux pour la deuxième fois. Elle avait dit que tant qu'ils ne trouvaient rien, ils devraient continuer à chercher. Encore et encore.

L'ivresse commençait enfin à se dissiper, faisant place à la gueule

de bois. Elle sentit son haleine, la main devant la bouche. Elle retiendrait sa respiration toute la journée, résolut-elle. Jan Hesk la retrouva en chemin, il lui expliqua qu'Oscar Pedersen de l'institut médico-légal venait d'établir la cause du décès.

« Asphyxie.

– Asphyxie ? Mais il n'y a aucune trace d'étouffement, si ?

– Rien de visible. Par contre, la victime a une forte concentration de botulinum dans le sang. »

Dunja connaissait ce neurotoxique qu'on retrouvait dans le Botox et qui, à forte dose, paralysait les muscles de la poitrine et pouvait mener à la suffocation.

« Vous avez analysé la perfusion ? »

Hesk hocha la tête : « Apparemment, il y avait assez de poison pour asphyxier tout le pays. À propos... » D'un sourire, il lui tendit un paquet de Fisherman's Friend. Elle aurait dû s'agacer, mais piocha une pastille sans broncher.

« Prends-en plusieurs. »

Elle piqua deux bonbons et reprit sa route.

« Tu ne veux pas tout le paquet, tant qu'à faire ? » entendit-elle dans son dos. Sans se retourner, elle adressa à Hesk un doigt d'honneur par-dessus son épaule.

Elle fourra toutes les pastilles dans sa bouche et continua jusqu'à son bureau, où un homme l'attendait sur une chaise, lui tournant le dos. Même si elle ne l'avait jamais vu, elle comprit tout de suite qui il était.

Assis autour de la table ovale, Tu vesson, Lilja et Molander grignotaient leurs salades de supermarché, en attendant l'arrivée de Klippan, qui avait demandé qu'ils se réunissent. Tu vesson baissa les yeux sur sa boîte en plastique, constatant que trois misérables morceaux de volaille suffisaient à donner à quelques feuilles de laitue sèches et trois olives le nom de « Salade de luxe au poulet ». Elle compenserait la misère de ce déjeuner par une cigarette.

« Quelqu'un a des nouvelles de Risk ? demanda Molander.

– Non, pourquoi veux-tu qu'on en ait ? répondit Tu vesson. Il est en vacances. »

Le technicien resta muet.

« Ingvar, qu'est-ce que tu voulais que je fasse ? Je n'avais pas le choix.

– Je sais, je sais. C'est juste un peu... dommage.

– Oui, et tu n'es pas le seul à le penser.

– Je me suis permis de m'informer un peu sur son compte, intervint Lilja. Vous saviez qu'il s'était fait virer de la Criminelle de Stockholm ? »

Molander secoua la tête.

Tu vesson soupira : « Tu n'as pas assez à faire avec l'enquête ?

– Je me suis dit que si on devait bosser ensemble, il valait mieux être prévenu.

– Irene, où est-ce que tu veux en venir ? Oui, il a perdu tout discernement et est allé trop loin. Mais à sa place, tu en aurais peut-être fait autant.

– Tu veux dire, si j'étais amoureuse de la femme de la victime ? rétorqua Lilja.

– C'était une amourette d'ado. Aujourd'hui, on ne sait rien de leur relation.

– Non, voilà. C’est ce que je dis : on ne sait rien. Et ce n’est pas la première fois apparemment. J’ai consulté le rapport d’enquête de cet hiver à Stockholm, et si on lit entre les lignes, on comprend qu’il a aussi joué en solo, sans rien dire à personne.

– Qu’est-ce qui s’est passé ? demanda Molander.

– D’abord...

– Irene, on arrête là, coupa Tuveesson, qui se décidait pour deux cigarettes, au moins.

– Mais...

– Je vois que vous êtes déjà installés. Parfait », dit Klippan en entrant dans la pièce.

Tuveesson bénit son arrivée. Lilja avait raison, c’était même ce contre quoi Stockholm l’avait mise en garde. Ils étaient presque tous d’accord : Risk était un bon policier, même l’un des meilleurs. Mais il faisait cavalier seul. Un homme imprévisible, dont les manœuvres pouvaient être lourdes de conséquences. C’était justement ce qu’elle recherchait. Elle ne pourrait jamais le leur reprocher, mais même si elle savait que Molander, Lilja et Klippan étaient des policiers professionnels et sérieux, ils n’avaient visiblement plus rien à prouver et ne prenaient jamais aucun risque. Or à trop rester dans sa zone de confort et respecter les règles à la lettre, on risquait de s’endormir. Et la réalité du terrain exigeait parfois qu’on franchisse certaines limites.

Voire qu’on aille bien au-delà.

C’était là que Risk entra en jeu.

Klippan fit circuler un portrait-robot, en expliquant qu’une employée du McDonald’s d’Åstorp l’avait contacté : « La fille travaillait pendant la nuit de jeudi à vendredi, et n’a reconnu ni Schmeckel ni Mällvik. »

C’était comme ça qu’ils le concevaient, réalisait Tuveesson. Schmeckel et Mällvik. Comme s’ils étaient deux. Deux suspects différents. Et voilà qu’ils avaient le portrait d’un troisième homme. À combien de criminels devraient-ils faire face avant de comprendre ?

« Et lui, c’est qui ? demanda Molander en montrant le portrait-robot.

– L’homme serait entré dans le restaurant peu après minuit et aurait commandé un menu McFeast Deluxe Chili. Le problème, c’est qu’ils ne proposent ce burger que le jeudi et que depuis quelques minutes, on était vendredi.

– Ils lui ont vraiment refusé son McFeast Chili ? demanda Lilja.

Klippan acquiesça.

– Les ordres viennent d'en haut, commenta Molander.

– Mais il ne l'entendait pas de cette oreille, reprit Klippan. L'homme a dit qu'il s'était mis dans la queue avant minuit et a insisté pour avoir son menu spécial. La fille a essayé d'expliquer que ce n'était pas elle qui décidait et qu'elle ne pouvait malheureusement rien pour lui, avant de s'adresser au client suivant. C'est là qu'il est devenu menaçant.

– Comment ça ? demanda Tuveesson.

– Il lui a dit qu'elle n'avait pas intérêt à l'ignorer. »

Les autres échangèrent des regards.

« Il s'est énervé parce qu'elle a passé son tour ? »

Klippan confirma.

« Et ensuite ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

– Il a eu son burger.

– C'est donc aussi simple ! ricana Molander.

– Elle a ressenti la menace comme très sérieuse. Apparemment, il n'avait pas du tout l'air de plaisanter. »

Tuveesson prit le portrait-robot et l'observa. Comme toujours, Klippan avait fait appel au coup de crayon de Gudrun Scheele, une vieille prof d'arts plastiques bientôt aveugle et en fauteuil roulant. Elle était à la retraite depuis plus de quinze ans et vivait dans le même établissement que la mère de Klippan. Lors d'une visite, il avait vu les dessins de la vieille femme et demandé si elle pourrait l'aider pour un portrait-robot. À l'époque, ils recherchaient un violeur qui s'attaquait à des joggeuses dans le bois de Pålshö. Trois heures après la publication du dessin de Gudrun, l'homme était identifié et arrêté. Depuis, ils faisaient régulièrement appel à elle, essayant de ne pas penser au fait qu'elle pouvait disparaître d'un jour à l'autre.

Le portrait était fait au fusain. Une fois de plus, le talent de Gudrun impressionnait Tuveesson. Tenir le fusain de ces mains tremblantes lui paraissait une prouesse en soi. Et la vieille femme savait dessiner : à partir d'un vague signalement, elle réussissait à faire naître une personnalité en quelques coups de crayon.

Mais il y avait quelque chose de différent cette fois. Sauf le regard menaçant qui la fixait, le croquis manquait de caractère. Les détails refusaient de former un tout. L'homme était d'apparence si ordinaire

que si elle s'était retrouvée face à lui, Tuveesson ne l'aurait pas reconnu. C'était souvent le problème, avec les portraits-robots : les traits correspondaient plus ou moins à n'importe qui. Mais c'était la première fois qu'elle avait ce sentiment devant un dessin de Gudrun.

« Qu'est-ce que vous voulez faire ? Diffuser le portrait ? demanda Molander.

– Je vais voir avec Högsell, répondit Tuveesson. Je me demande si on ne devrait pas attendre, son visage me paraît un peu trop quelconque. Et l'équation a beaucoup d'inconnues : la fille n'a identifié ni Schmeckel ni Mällvik, mais nous parle d'un troisième homme au regard menaçant. C'est loin de suffire.

– Ce n'est pas forcément un nouvel homme, observa Molander. Rappelez-vous qu'il a déjà changé d'apparence. »

Autour de la table, le silence s'imposa. Quelques minutes, le temps pour Tuveesson de comprendre que le portrait s'accordait au sentiment qu'elle avait au fond d'elle. Ils pourchassaient un fantôme, une créature fuyante qui pouvait être à portée de main comme s'évaporer à tout instant. Mais n'était-ce pas justement leur homme ?

Monsieur Tout-le-monde.

Un Claes ou un Rune.

Un nom quelconque, quel qu'il soit.

« Vous avez regardé le plafond ?

– Comment ça ?

– Je veux dire : examiné.

– Vous pensez qu’il serait passé par en haut ?

– Il y a un autre chemin ? À part la porte. »

Dunja Hougaard secoua la tête. Qu’elle était bête. Comment avait-elle pu passer à côté d’une telle évidence ? Elle aurait voulu disparaître sous terre. Elle chercha quelque chose à dire, mais ses pensées étaient paralysées. Et elle se sentit rougir. C’était d’un pénible... Certes, il était bel homme. Mais il était marié, et elle ne savait pas encore que penser de lui. Sa première impression était plutôt négative, comme avec la plupart des Suédois. On aurait dit que le monde lui appartenait. Cette affaire, sur laquelle il comptait toujours travailler même s’il était exclu de l’enquête, était la sienne. Il acceptait de lui donner un coup de main si elle l’aidait en retour.

« J’ai l’impression que vous avez besoin de manger un morceau. »
Finalement, il n’était peut-être pas si mal dégrossi. « Et moi, je serai le prochain à mourir si je ne grignote pas quelque chose. »

Elle éclata de rire. « Il vous faudrait surtout une nouvelle chemise. »

Le vent frais lui fit du bien, elle avait besoin de prendre l’air. Après un saut au grand magasin Illum, où un vendeur excessivement serviable refourgua à Fabian Risk l’une de leurs chemises les plus chères, Dunja décida d’emmener son collègue au Café Diamanten sur Gammel Strand. C’était à deux pas, un endroit plutôt calme, comparé à la foule grouillante des rues commerçantes du Strøget, quelques mètres plus loin. Le quai restait à l’abri des touristes, alors qu’il était très ensoleillé et qu’on y trouvait toutes sortes de restaurants. Le

Diamanten était le moins clinquant, son bistrot préféré.

Ils s'installèrent à une table sous un parasol. Risk commanda une salade César et de l'eau minérale ; elle, un hamburger et un grand Coca. Après quelques gorgées de soda, elle se sentit revivre. Jusque-là, ils avaient discuté de tout et de rien, commentant la météo, le fiasco national à la Coupe du monde et pourquoi les Danois avaient tant de mal à comprendre leurs voisins du sud de la Suède. Ils tournaient autour du pot, comme deux chats autour d'une souris. Jusqu'à ce que Dunja décide de faire le premier pas.

« Vous comprenez que je risque gros. J'ai reçu l'ordre formel de tenir la police suédoise à l'écart.

– Ça tombe bien : on m'a exclu de l'enquête et je suis simplement en vacances. » Risk leva son verre d'eau, elle son Coca. Dunja avait le sourire vissé aux lèvres. Elle ne savait pas pourquoi, mais il avait réussi à la mettre de bonne humeur.

« Votre chef, Kim Sleizner. On sait pourquoi il ne veut pas collaborer ?

– Kim n'est pas du genre à s'embarrasser d'explications. C'est bon pour les autres. À mon avis, il cherche à vous punir parce que vous avez marché sur ses plates-bandes. Il y a deux choses qu'il déteste par-dessus tout. Un : se faire doubler ; deux : les Suédois. Vous auriez dû commencer par l'appeler.

– C'est ce qu'on a fait. J'étais là et je peux vous assurer qu'il n'a pas répondu.

– Vous prétendez qu'il ment ?

– Je ne prétends rien, si ce n'est qu'on a appelé et qu'il n'a pas répondu. Et qu'on lui a laissé un message. Vu l'urgence de la situation, on ne pouvait pas attendre plus longtemps. »

Dunja ne savait plus ce qu'elle devait croire. Kim avait tout fait pour se disculper, à la fois dans la presse et au niveau interne. Il affirmait que personne ne l'avait contacté et que la mort de Mette Louise Risgaard était de la seule responsabilité de la police suédoise.

C'était parole contre parole.

« Tenez, voici le numéro d'Astrid Tu vesson, notre chef », reprit Fabian en le notant sur une serviette.

Dunja regarda le papier d'un air perplexe. « Qu'est-ce que je dois en faire ? Elle me dira la même chose que vous si je l'appelle, dit-elle en trempant une frite dans une noisette de ketchup.

– Ce n'est pas elle, mais l'opérateur, qu'il faut appeler. »

Elle mit une seconde à comprendre. Qu'elle était lente d'esprit aujourd'hui. Grâce au numéro, elle pourrait savoir si Sleizner avait reçu un appel, à quelle heure et combien de temps la conversation avait duré. Elle réfléchit un instant aux conséquences d'une telle initiative. Rien de grave à ses yeux. Maintenant que la fille et le policier étaient morts, il valait mieux qu'ils collaborent pour arrêter l'assassin.

« Et le prix de ce conseil ?

– Le droit de voir la voiture.

– Non, hors de question. On n'a pas fini de l'examiner.

– Je voudrais y jeter un œil. Cinq minutes maximum.

– Qu'est-ce que vous me proposez en échange ?

– En plus du numéro de ma boss ? »

Elle eut un petit rire.

« Un autre verre de Coca et ma sincérité. »

Elle fit semblant d'hésiter, avant de demander avec un sourire :
« Qu'est-ce que vous savez de lui ?

– On était dans la même classe au collège. À cette époque, il s'appelait Claes Mällvik. Il était rejeté et persécuté par tout le monde.

– Vous le frappiez ?

– Pas moi, mais certains. Deux types surtout.

– Les deux victimes ? »

Fabian fit signe que oui. « Je ne valais pas vraiment mieux. Comme tout le monde, je détournais le regard.

– Et pourquoi lui ?

– Je ne sais pas, à vrai dire. Claes avait des lunettes, c'était facile de se moquer. Mais je pense que c'était le hasard. Il fallait un bouc émissaire et c'est tombé sur lui.

– Et vous êtes sûr que c'est lui ?

– Qui d'autre, sinon ? »

Dunja haussa les épaules. « Morten Steenstrup ne l'a pas reconnu sur l'avis de recherche.

– Ça peut très bien s'expliquer. Il avait de la morphine dans le sang ? Est-ce qu'il a seulement vu son visage ? Et sa mémoire, elle n'aurait pas pris un coup dans l'accident ?

– Il était catégorique.

– Il a pu décrire son agresseur ?

– Malheureusement non. Il était trop faible. Je pensais le lui demander aujourd’hui.

– Ça veut sans doute dire que l’assassin a de nouveau changé d’identité. »

C’était aussi l’avis de Dunja : « Ce qui signifie encore autre chose. »

Ils échangèrent un regard.

« Il n’a pas fini. Il en a d’autres sur la liste », dit-elle en se levant.

Fabian l’observa jusqu’à ce qu’elle disparaisse dans le restaurant. Il réfléchit à ce qu’elle venait de dire. Quelque chose le tourmentait depuis vingt-quatre heures. Il avait essayé de l’ignorer, mais en vain. Et maintenant que sa collègue danoise le formulait clairement, il n’y avait plus aucun doute : Rune, Claes ou quel que soit son nom, n’en avait pas fini.

Loin de là.

Jörgen et Glenn, les deux victimes les plus évidentes, étaient éliminés. Mais qui figurait encore sur la liste ? Est-ce que d’autres lui avaient mené la vie dure ? Au travail, peut-être ? Il avait lu que les enfants persécutés à l’école l’étaient souvent aussi à l’âge adulte, sur leur lieu de travail. C’était comme si l’entourage flairait leur faiblesse, un stigmate indélébile. Il appellerait Tuveesson pour lui demander d’envoyer quelqu’un interroger les collègues de Schmeckel et tâter l’ambiance à l’hôpital de Lund. Surtout après l’affaire des tubes oubliés dans la vessie d’un patient. Un témoin qu’il devait aussi contacter, d’ailleurs.

Mais il commencerait par jeter un œil à la Peugeot.

Dunja ne devait pas se faire remarquer en compagnie d’un inspecteur suédois. Ils étaient entrés dans le bâtiment de la police par la porte de derrière. La voiture était au quatrième sous-sol, dans une réserve qui s’étendait sur tout l’étage et regorgeait d’objets saisis, attendant d’être examinés ou brandis comme preuve lors d’un éventuel jugement. On y trouvait de tout, des voitures aux culottes déchirées.

Derrière une vitre en plexiglas percée à hauteur du visage, un homme en fauteuil roulant bricolait un boîtier noir en plastique qu’il avait à la taille. Dans son dos, un calendrier du début des années 1980 illustré de filles nues donnait à penser qu’il travaillait ici, dans l’ombre, depuis longtemps. Dunja frappa à la vitre, mais l’homme ne

leva pas la tête. Elle cogna de nouveau, cette fois à faire trembler la vitre, et passa sa carte d'identité par la lucarne.

« Excusez-moi, mais je n'ai pas toute la journée ! Je suis là pour la Peugeot que vous avez reçue il y a quelques jours.

– Celle du Suédois ? Une seconde, je dois remettre mon cathéter en place. Et lui, c'est qui ? demanda l'homme avec un geste du menton vers Fabian.

– Je m'appelle Fabian Risk, répondit-il en sortant son portefeuille pour chercher sa carte d'identité.

– C'est un témoin potentiel, on est là pour voir s'il reconnaît la voiture », reprit Dunja en lui faisant signe de ranger son portefeuille.

Le regard de l'homme alterna entre les deux visiteurs, comme s'il hésitait à faire tapis dans une partie de poker. Mais il finit par se rendre et pousser un soupir.

Fabian et Dunja suivirent le gardien, forcés de trotter derrière le fauteuil électrique qui filait à toute allure. De temps en temps, il s'arrêtait pour ouvrir une grille. Fabian ignorait comment il faisait pour s'y retrouver, dans ce labyrinthe de couloirs, sinuant entre les étagères hautes comme dans un magasin Ikea, et pour savoir quelle clef correspondait à quelle serrure. Mais l'homme connaissait son chemin et les mena jusqu'au garage. Parmi toutes les voitures, certaines n'étaient plus qu'un tas de ferraille tandis que d'autres rutilaient, flambant neuves. La Peugeot était garée dans un coin au fond.

Fabian enfila une paire de gants en latex, s'assit au volant et referma la portière. Il voulait être tranquille, ce que Dunja sembla comprendre. Le véhicule était en cours d'analyse, avait-elle assuré, mais lui ne voyait aucune trace d'un quelconque travail de recherche. Rien. Manifestement, l'examen n'avait pas encore commencé. Il ne pouvait affirmer connaître Molander, mais le peu qu'il ait pu voir du personnage ne laissait aucun doute : à ce stade de l'enquête, il aurait fini depuis longtemps.

Il ouvrit la boîte à gants qu'il vida de son contenu. Un stylo à bille avec le logo de l'hôpital de Lund, quelques piles AAA, des ampoules de rechange pour les phares, le manuel et des papiers d'assurance, au nom du propriétaire du véhicule, Rune Schmeckel. Jusque-là, rien d'anormal. Il feuilleta le carnet d'entretien et remarqua que tous les contrôles avaient été suivis à la lettre, chaque ligne estampillée d'un

tampon officiel. Schmeckel était un homme soigneux, qui ne laissait rien au hasard. Lui-même n'apportait sa voiture au garage que lorsqu'il entendait un bruit inquiétant. C'était souvent trop tard, du moins pour son portefeuille. Dans le rétroviseur, il vit Dunja jeter un coup d'œil impatient à sa montre. Le vieux gardien, par contre, ne se montrait nulle part.

Il était temps qu'il fasse ce pour quoi il était venu.

La migraine de Kim Sleizner commençait enfin à s'estomper, il se sentait peu à peu retrouver son calme. Il regarda l'étendue d'eau par la fenêtre de son bureau. Il avait vue sur les quais d'Islands Brygge et le bâtiment le plus populaire du quartier : la résidence Gemini. Deux grands cylindres imbriqués comme des frères siamois, organisés autour d'un escalier dont l'esthétique futuriste rappelait *Orange mécanique*. C'était là qu'il vivait avec sa femme et sa fille, dans un appartement somptueux. Le plus grand de la résidence.

Ces dernières vingt-quatre heures, il n'avait pu en profiter. Le stress avait failli réveiller son ulcère à l'estomac. Pourraient-ils seulement garder l'appartement, s'il était forcé de démissionner ? Mais le malaise était passé. L'angoisse, comme les crampes, s'étaient envolées. Même les muscles des épaules et du cou commençaient à se détendre.

Finalement, la mort de Morten Steenstrup l'arrangeait. L'agitation autour du meurtre de Mette Louise Risgaard était retombée. Le besoin de désigner un coupable – lui ou la police suédoise – semblait oublié et l'attention reportée sur l'assassin. C'était mieux, pour l'enquête comme pour lui. Et si en plus, ils arrivaient à résoudre l'affaire sous le nez des Suédois, la victoire serait éclatante.

« U Can't Touch This » retentit dans la pièce. Il se tourna vers son bureau, où son portable vibrait. Sa fille lui avait piqué un jour son téléphone pour configurer la sonnerie et supprimer toutes les autres. La chanson de MC Hammer était l'une des pires qu'il connaisse et rien que d'entendre les premières notes le mettait d'une humeur de chien. Le problème, c'était qu'il ne savait comment changer la mélodie installée depuis bientôt six mois.

Stop ! Hammer time ! Woo-o-oo-Woo-o-oo...

Il décrocha, simplement pour le faire taire : « Oui, allô ?

– Bonjour, Niels Pedersen à l'appareil.

– Oui ? » Sleizner ignorait qui était son interlocuteur et il sentait qu’il n’avait pas envie de le savoir.

« Vous savez, de la réserve, au sous-sol.

– Excusez-moi, mais je suis en pleine réunion et...

– Ça ne prendra qu’une minute. Je voulais juste être sûr d’avoir bien compris.

– Compris quoi ? fit Sleizner qui sentait son ulcère revenir à grands pas.

– Que dans l’affaire de la Peugeot, on ne devait rien montrer à la police suédoise sans votre accord.

– Attendez un peu. Vous êtes qui exactement ?

– Niels Pedersen du centre de stockage des pièces à conviction. On était assis à côté au repas de Noël, en 2003.

– Quelqu’un vous a appelé ?

– Ils sont là en ce moment.

– Qui ? Les Suédois ? »

Putain. Comment avaient-ils fait pour entrer sans qu’il le sache ?

« Un certain Fabian Risk. Accompagné de Dunja Hougaard. »

Dunja... Évidemment. Qui d’autre ? Ce n’était pas la première fois qu’elle refusait d’obéir aux ordres. Dès qu’il était arrivé à la tête de la section criminelle, il avait pourtant mis les choses au clair : si elle était aimable avec lui, il le serait aussi. Ce n’était pas difficile à comprendre. Surtout pour quelqu’un comme Hougaard.

Dès leur première rencontre, bientôt cinq ans plus tôt, il avait su quel genre de femme c’était. Une lueur dans ses yeux la trahissait. Il lui avait tendu la main, mais en vain. C’était comme si elle-même ignorait son propre appétit sexuel. Maintenant que le *boyfriend* était sorti du tableau, elle semblait avoir enfin compris. Comme d’ailleurs tout le monde dans la section. Les rumeurs sur son compte s’étaient répandues tel un virus contagieux. Elle était chaude comme une lapine et dévorait amant sur amant.

Mais à la dernière fête de Noël, elle lui avait tourné le dos. Lui qui était bâti comme un homme de trente-cinq ans depuis qu’il s’entraînait trois fois par semaine. Lui qui roulait sur l’or et qui avait le pouvoir d’accélérer la carrière de ses subordonnés. Ou de l’arrêter net.

Il avait longuement réfléchi à la manière dont il pourrait se débarrasser d’elle. En la mutant aussi loin que possible, par exemple. Le problème, c’était qu’elle était excellente. Il avait beau essayer, il ne

trouvait jamais les bons arguments.

« Je les arrête ? demanda Niels Pedersen.

– Non, laissez-les faire, répondit Sleizner en suivant du regard un remorqueur qui avançait sur le canal. Mais gardez-les à l'œil. Surtout s'ils trouvent quelque chose. »

Fabian baissa les yeux sur la clef repliable de voiture et appuya sur le petit bouton métallique, faisant sortir la tige. Elle avait l'air de n'avoir jamais servi.

Il tourna les commandes pour empêcher les phares de s'allumer, enfonça la clef dans le contact et tourna. Lentement : surtout, ne pas démarrer.

Le tableau de bord s'éclaira. C'était ce qu'il voulait. L'écran au-dessus de la radio s'alluma. Il lui sembla que le GPS mettait des heures à faire apparaître la carte du dernier trajet. Fabian se pencha pour voir la position, à dix kilomètres au nord de Køge sur Cementvej, près d'un chemin qui montait vers un champ et contournait un bosquet. C'était là que la course avait pris fin. Une course qui avait coûté la vie à deux innocents. Mais Fabian n'était pas là pour ça. Il retourna dans le menu principal et appuya sur « Favoris ». Une liste de trois destinations apparut à l'écran.

Domicile – Adelgatan 5, Lund.

Travail – Klinikgatan 20, Lund.

Autres – 15 rue du Thouron, Grasse.

Il faudrait demander à Tuveesson si Grasse leur disait quelque chose, pensa-t-il avant d'appuyer sur le coin gauche de l'écran. C'était ce qu'il était venu chercher à Copenhague.

« Destinations récentes »

Il parcourut la liste, constatant que jusqu'au 19 juin, à part quelques crochets au supermarché de Tunavägen, l'appareil avait surtout enregistré des allers-retours domicile-travail.

Mais depuis le 21 juin, l'itinéraire était bouleversé. Le 22 juin, jour de l'assassinat de Jörgen Pålsson, la voiture avait passé le péage du pont d'Öresund et était descendue jusqu'en Allemagne, avant de s'arrêter à la station-service de Lellinge. L'information ne faisait que confirmer ce qu'il savait déjà. Les déplacements du 21 étaient plus intéressants : à 10 h 23, la voiture s'était rendue à une adresse

inconnue. Fabian appuya jusqu'à ce que le GPS affiche la position précise sur la carte. Le véhicule avait fait un grand détour vers le parc national de Söderåsen, à un kilomètre au nord de Stenestad, où la route semblait s'arrêter au milieu de nulle part. Le véhicule n'avait quitté cet endroit désert que quelques heures plus tard, avant de redescendre vers la rue Tögatan, où résidait Jörgen Pålsson. Fabian nota les coordonnées : 56.084298,13.09021.

Il avait exactement ce qu'il était venu chercher.

Dunja regarda autour d'elle, s'assurant qu'aucun de ses collègues ne l'avait vue ouvrir la porte et se faufiler dans la pièce de repos, installée deux ans plus tôt, mais dont personne n'osait profiter. Elle s'allongea sur le divan et ferma les yeux. Même s'il affirmait n'avoir rien trouvé, Risk semblait satisfait quand ils s'étaient dit au revoir. Elle n'était pas dupe.

Elle savait seulement qu'il rentrait en Suède et qu'il avait promis de la tenir au courant de la moindre avancée...

Son attitude aurait sans doute dû l'agacer, mais, honnêtement, elle en aurait fait autant. Elle ne voulait jamais rien révéler trop tôt, préférant attendre d'être sûre. Ce silence, elle en était consciente, irritait certains de ses collègues qui estimaient que chaque pensée devait être partagée et débattue jusqu'à plus soif. Pour elle, ces échanges n'étaient que bavardages et ne faisaient que la déconcentrer.

Son portable se mit à vibrer. À l'écran, elle lut « Grand méchant loup ».

« Allô ?

– Ne fais pas comme si tu ne savais pas qui appelait.

– Bonjour Kim. C'est toujours un plaisir. Qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

– Viens dans mon bureau. Il faut que je te parle.

– Mais je suis en pleine...

– Maintenant. »

Dunja referma la porte derrière elle et s'assit sur la chaise qui l'attendait face au bureau de Kim Sleizner. Son sourire ne présageait rien de bon. Elle préférait toujours quand il était de mauvaise humeur ou en colère. La crise, elle savait gérer. Mais pas ce sourire suffisant. Il signifiait souvent que Sleizner avait une idée brillante qu'il pensait

faire exécuter par ses valets de pied. Son autorité n'avait aucune limite : du plan voué à l'échec qu'il les forçait à suivre, jusqu'aux nouvelles règles pour la pause café.

« Tu as l'air crevée. Tu t'es couchée tard ? »

– Pas autant que je l'aurais espéré. Comme tu sais, on a un nouveau meurtre sur les bras. » Elle s'efforçait de paraître aussi détendue que possible.

« Oui, ça en est où, d'ailleurs ? Vous avez du nouveau ? »

– Pas pour l'instant. Mais Richter est sur place, il examine le faux plafond. Pas mal d'éléments laissent penser qu'il est passé par en haut.

– Oui, donc vous n'avez rien.

– C'est une bonne interprétation.

– Autre chose à me dire ? »

Dunja se demandait à quoi jouait son patron. Est-ce qu'il était au courant, pour Risk ? Elle secoua la tête.

« Tu estimes donc que passer la moitié de la journée avec un inspecteur suédois et le laisser examiner la Peugeot ne mérite pas qu'on m'en informe ? »

Et merde, comment le savait-il ?

« C'est bizarre, non ? » Il se tut, attendant une réaction de Dunja qui ne venait pas. « Bon, disons les choses autrement. Qu'est-ce que tu ne comprends pas, au juste, quand je demande qu'aucun élément de l'enquête ne soit transmis sans mon accord. Encore moins aux Suédois. Où est-ce que tu perds le fil, exactement ? »

C'était le vieux gardien. Il était le seul à avoir pu cafter. Elle s'imagina lui arrachant son cathéter et le lui fourrant dans la bouche.

« Kim, j'ai bien compris les ordres. Mais je pense que le plus important est d'arrêter l'assassin, quel que soit... »

– Personne ne t'a demandé ton avis. Mais je ne vais pas ébruiter ta petite bévue plus que nécessaire.

– Je ne vois pas en quoi c'est une bévue. Je crois au contraire que...

– La ferme ! Quoi que tu en penses, tu as rompu la clause de confidentialité ! »

Dunja ne saisit pas à quoi Sleizner faisait référence, avant qu'il ne sorte son vieux contrat de travail, qu'il ne pose ses ongles jaunis par la nicotine sur un paragraphe et lise à voix haute :

« L'interdiction de dévoiler, communiquer ou utiliser des

informations confidentielles est applicable au fonctionnaire au même titre qu'à l'instance dont il relève. » Il releva les yeux du document. « J'espère que tu comprends que ça suffit pour te mettre à la porte. »

C'était une plaisanterie, se dit Dunja tout en sachant bien que non. « Tu ne ferais pas ça », protesta-t-elle, se maudissant aussitôt pour cette réplique minable. Sa façade se lézardait à vue d'œil. « Tu ne peux quand même pas...

– J'ai tous les droits. S'il n'y a plus de papier, je peux me torcher avec tes doigts. Tu sais parfaitement que je ne peux pas me permettre des fuites dans mon équipe.

– Tout ce que j'ai fait, c'est laisser un de nos collègues qui travaillent sur la même affaire...

– Je sais ce que tu as fait ! Tu as invité un étranger à examiner une de nos pièces à conviction, sans la moindre idée de ses motivations.

– Il veut résoudre l'enquête, comme nous, non ?

– Fabian Risk est soupçonné comme les autres dans cette affaire. Il était dans cette fameuse classe, d'après ce que j'ai compris.

– Tu ne penses pas sérieusement que...

– Tout ce que je sais, c'est que Morten Steenstrup n'a pas reconnu le suspect que Risk était si fier de désigner. Juste après l'avis de recherche, notre homme est assassiné et comme par hasard, le Suédois est en ville. Il paraît même qu'il était amoureux de la femme de la première victime, et que la romance continue peut-être. Ce ne sont vraiment que des coïncidences ? Toi, tu t'en fous, tu lui déroules le tapis rouge vers la voiture, avant même qu'on n'ait pris le temps de l'examiner. Est-ce que tu sais ce qu'il a fait, d'ailleurs ? Qui dit qu'il n'a pas éliminé des preuves ? »

Mieux valait ne rien dire. Dunja était déjà bien enfoncée dans les sables mouvants : plus elle se débattait, plus elle s'enlisait. Elle soutint son regard. Ils savaient tous deux qu'il délirait. Mais personne n'était aussi doué que Sleizner pour faire passer une idée folle pour logique et sensée. Un don qui l'avait mené si loin. Alors qu'il n'avait jamais été un bon flic.

Il rangea le contrat de travail et sourit. « Heureusement, ce n'est pas mon genre. Je veux bien laisser les choses mariner un peu et voir comment ça évolue. Mais tu peux peut-être envisager une petite compensation ? »

Fabian sortit de l'E6 et prit la nationale 110 en direction de Saxtorp. Il avait entré dans son GPS qui le guidait à travers les paysages de Scanie les coordonnées 56.084298,13.09021 trouvées dans la Peugeot.

Il passa Markhög et quelques hameaux, avant que la voix féminine ne lui dise de tourner à droite vers Eslövsvägen pour prendre à gauche, cent mètres plus loin, sur Hedvägen. Trouver l'endroit ne serait pas un problème. La question était ce qui l'attendait une fois arrivé à destination. Sur la carte, des étendues de forêts.

Il avait regardé sur Google Maps et vu deux bâtiments de même taille formant un corps de ferme. Il avait cherché en vain le nom du propriétaire et fini par appeler Irene Lilja pour lui demander de l'aider. Elle avait naturellement voulu savoir pourquoi il continuait à enquêter et ce que cette ferme avait de particulier. Il lui avait dit la vérité : le double de clef trouvé chez Schmeckel, son aller-retour à Copenhague, la découverte des coordonnées, etc.

Un ange était passé.

« Tu appelles ça des vacances ! » avait-elle lancé. Elle l'avait mis en garde, c'était risqué d'y aller seul. Il avait essayé de la rassurer – ce n'était sans doute qu'une vieille ferme abandonnée, mais est-ce qu'en réalité il n'appelait pas précisément parce qu'il avait peur ? Parce qu'il voulait qu'ils sachent où le trouver. Vers quoi se dirigeait-il, au juste ?

Après le village de Kågeröd, le paysage se transforma. Les champs qui s'étendaient à perte de vue firent place à des forêts, traversées de routes sinueuses et de plus en plus étroites, vers les collines de Söderåsen. Deux véhicules n'auraient pu se croiser, mais peu importait : il n'avait pas vu une seule voiture depuis plus d'un quart d'heure.

Il arrivait sur un corps de ferme. Fabian jeta un œil au GPS pour

savoir où il en était de son trajet. Le chemin indiqué semblait continuer entre les bâtiments. Il refoula le sentiment de faire intrusion dans ces lieux et avança jusqu'à la cour, où il ralentit pour regarder autour de lui.

La porte de la grange était grande ouverte, mais personne à l'horizon. Une ferme abandonnée. Désertée. Des tondeuses rouillées, des pneus de tracteur, une vieille baignoire et une pile de mannequins de vitrine sales et dévêtus. Il pensa à une phrase ô combien fondée de Laurie Anderson : les citadins du monde entier ont entre eux plus de choses en commun qu'avec leurs concitoyens de la campagne. Lui-même ignorait tout de la vie rurale et des gens qui y vivaient.

Soudain, il aperçut quelque chose dans son rétroviseur, une boule de poils qui sortait en flèche de la grange. Un gros berger allemand furieux se mit à courir après le véhicule, avant de disparaître sous ses roues. Fabian pila et la voiture s'arrêta en dérapant. D'instinct, il condamna toutes les portes et attendit que le chien réapparaisse. Mais rien. Il recula de quelques mètres, klaxonna. Aucune trace du chien.

Était-il arrivé ? Le GPS indiquait pourtant qu'il restait encore quelques kilomètres. Il relâchait la pédale d'embrayage pour reprendre sa route quand la sonnerie de son téléphone retentit. Il décrocha, conduisant le regard fixé au rétroviseur.

« Urs Brunner », annonça Lilja.

Le chien avait bel et bien disparu.

« C'est qui ? »

– Le propriétaire de la ferme.

– Un Allemand ?

– Apparemment. Il l'a achetée en 2001. C'est peut-être une autre identité de Schmeckel ? »

La voix de Lilja était de plus en plus saccadée et la communication mauvaise.

« Oui, qui sait ? dit Fabian en tournant au pas à l'angle d'un des bâtiments. Tu as vérifié s'il avait une véritable adresse en Allemagne ou juste une boîte postale ?... Allô ? Irene, tu m'entends ? »

– Je dois te demander... part de Tuveesson de rester... jusqu'à... qu'on... »

Derrière la ferme, la voix de Lilja disparut et l'appel fut coupé. Fabian laissa tomber son portable sur le siège passager et continua à rouler. Le chemin longeait un bois du côté droit et un champ sur la

gauche.

« Tournez à gauche dans trois cents mètres », annonça le GPS et Fabian se lança à l'aventure.

La chaussée s'arrêtait une centaine de mètres plus loin. Fabian sortit de la voiture, regarda autour de lui. Les quelques nuages qui cachaient le soleil imprimaient au paysage une atmosphère automnale. Trois cygnes passèrent en trompetant. Ils fusaient dans le ciel, échappant fièrement à la loi de la gravité. Leurs grandes ailes froissèrent l'air, laissant le silence reprendre place derrière eux. Au loin, pas un murmure, ni ronflement de moteur, ni souffle dans les branches.

Un silence de mort.

Entre les arbres, il devinait un lac mais ne voyait aucun bâtiment. Il continua jusqu'à une boîte aux lettres qui émergeait des lilas sauvages. Le couvercle était recouvert de mousse. Fabian ramassa un bâton pour gratter : « Brunner », lut-il sur une étiquette bleue fanée par le soleil.

Un sentier le mena plus loin, derrière les lilas, et il aperçut quelque chose qui brillait dans le ciel, au-dessus des arbres. En s'approchant, il découvrit ce qui ressemblait à une grande lentille en verre, montée sur un poteau fixé au toit d'un bâtiment qui dépassait de la cime des arbres.

Il réfléchit un instant, mais ne chercha pas à comprendre davantage, et continua le long du sentier embroussaillé qui remontait vers l'habitation. Qui pouvait vivre là, coupé du monde ? La nostalgie de la ville le rendrait fou au bout de quelques jours à peine. Mais pour qui voulait être au calme, sans risquer d'être dérangé, l'endroit était parfait. Pas un voisin. Pas une route. Rien en vue. Absolument rien.

Était-ce ce qu'Urs Brunner recherchait ?

Il ne devait pas être venu ici depuis longtemps. Des années, peut-être ?

Fabian traversa les hautes herbes vers la façade de l'un des bâtiments, constituée de plaques de fibrociment que la mousse avait recouvertes et continua jusqu'à l'angle de la maison.

À une vingtaine de mètres se dressaient deux maisons jumelles. De même taille, de même couleur. Mais ce qui troublait Fabian, c'était le terrain entre les deux. La pelouse, fraîchement tondue, ressemblait à

un green de golf avant un tir décisif de Tiger Woods. Pas un brin d'herbe ne dépassait. Au milieu, une haie d'une dizaine de centimètres de hauteur entourait un rectangle de graviers ratissés. Comme une grande tombe. De trois mètres sur quatre, estima-t-il.

Il traversa la pelouse et s'approcha. Le soleil réapparut derrière les nuages, réchauffant aussitôt l'air de quelques degrés. Fabian enjamba la haie, posa le pied sur le gravier et observa la plaque de verre de trois centimètres de large, montée sur quatre pieds en métal. Sur laquelle gisait le corps de Rune Schmeckel. Nu, étendu sur le dos, bras et jambes écartés, ligotés. Soit il était en plein rêve, soit l'énigme était de plus grande ampleur qu'il n'avait pu l'imaginer.

Cela venait tout remettre en cause. Tout ce qu'ils savaient s'effondrait, ils seraient forcés de repenser tout depuis le début. De porter un nouveau regard sur l'affaire. Il n'avait aucune idée des conséquences, ni de la direction que l'enquête prendrait désormais.

Il gisait là, l'homme qu'il recherchait depuis des jours. Exhébé, abandonné. Brûlé.

Son cuir chevelu était sillonné de brûlures, qui par endroits laissaient voir la boîte crânienne. Fabian voulut reprendre ses esprits, comprendre, mais il était bouleversé. Des stries brunes s'entrecroisaient sur tout le visage et le corps de Rune. Comme si quelqu'un l'avait torturé au chalumeau. Mais les brûlures étaient trop nettes pour avoir été faites à la main.

Fabian sentit monter la nausée, les pensées qui tournaient dans sa tête comme des mouches au-dessus d'un cadavre lui donnaient le vertige. La sueur perlait sur son front et gouttait dans ses yeux, piqués par le sel. Pourquoi n'avait-il pas pensé à prendre de l'eau ? Il essaya d'avaler sa salive, mais sa gorge sèche n'appelait que des haut-le-cœur. Il fallait qu'il boive. Peut-être qu'il y avait un puits ? Il en cherchait un du regard lorsqu'il entendit un crépitement derrière lui. Une odeur de fumée et une chaleur étouffante. Il se retourna, mais ne vit rien. Est-ce qu'il rêvait ? Le crépitement semblait à présent tout proche... Une douleur déchirante frappa soudain son oreille.

À cet instant, il comprit qu'il prenait feu.

PARTIE 2

7 juillet – 10 juillet 2010

« Sur notre lit de mort, ce n'est pas tant la fin qui nous épouvante, que la peur de tomber dans l'oubli. »

H.I.

8 janvier

Comme d'habitude, quand j'ai traversé la cour de l'école, tout le monde me fixait en ricanant. J'avais la main qui tremblait dans mon gant, j'aurais voulu ne pas être aussi stressé, mais je l'étais. Et ne pas avoir aussi peur. J'ai peur qu'ils aient trouvé un nouveau truc pour cette année. Quelque chose de bien horrible et humiliant, qui fera hurler de rire cette bande de cons.

Mais comme toujours, ils m'ont traité de pédé et dit que je puais la pisse. Je n'ai rien répondu, je n'ai pas couru. Je me suis retourné et j'ai frappé le premier au visage avec le poing américain caché dans mon gant. Ça faisait plus mal que j'avais pensé. Mais j'ai continué, je savais qu'un coup ne suffirait pas. Il a essayé de frapper à son tour mais a loupé, alors je me suis jeté sur lui et je l'ai fait tomber par terre. Et j'ai cogné sa tête sur le goudron, encore et encore. Je ne sais pas qui criait, lui ou moi ? Les deux, je crois.

C'était le plus beau jour de ma vie. Depuis que je suis allé à Legoland quand j'étais petit. Je pouvais voir la peur dans ses yeux, ça ne faisait que me rendre plus furieux et je me sentais de plus en plus fort. Il était là, sous moi, à recevoir les coups. Personne ne faisait rien pour m'arrêter. Même pas ses amis. Si j'avais pu, j'aurais continué jusqu'à ce que son crâne casse. Sérieux.

PS : Quand je suis rentré, Patou était mort. Je sais pas pourquoi, mais je me suis mis à chialer.

Fareed Cherukuri y réfléchissait depuis longtemps et sa conviction était forte : il avait le boulot le plus ennuyeux au monde. S'il avait eu le choix, il aurait préféré travailler à l'assainissement du site de Tchernobyl que de bosser au service client de TDC¹, forcé de répondre aux questions les plus bêtes. *Mon abonnement ne marche plus. – Vous avez essayé de recharger ?*

Il avait accepté le poste alors qu'il était surqualifié. Quand on s'appelait Cherukuri dans un pays comme le Danemark, trouver un emploi n'était pas si facile. On lui avait mis en perspective toutes les opportunités de carrière imaginables, dès qu'ils auraient cerné ses objectifs. « On a toujours besoin de bons programmeurs », avaient-ils affirmé. Mais depuis bientôt trois ans maintenant, il passait ses journées dans ce sous-sol, avec un casque qui lui écorchait les oreilles. *J'ai fait tomber mon portable dans les toilettes et je n'arrive plus à téléphoner. – C'est parce que vous n'avez pas souscrit à notre offre « intempéries ».*

Mais aujourd'hui, quelqu'un lui avait enfin posé une question intéressante. Il s'était surpris à se redresser sur sa chaise et à sentir son cœur battre. Sa curiosité était en éveil.

La voix que le hasard avait reliée à sa ligne s'était présentée sous le nom de Dunja Hougaard, inspectrice à la brigade criminelle de Copenhague. En principe, elle aurait dû s'adresser au service des renseignements téléphoniques de TDC, avait-elle dit, mais elle préférait éviter la paperasse pour l'instant.

Les directives étaient très claires à ce sujet. Le service client n'était pas une unité d'écoute et si elle n'avait aucun problème avec son abonnement, il ne pouvait rien pour elle. C'était bien simple, il n'avait pas accès aux informations qu'elle demandait.

Ou du moins, il n'était pas censé y accéder.

Toutes ces années dans ce sous-sol, il avait fait marcher ses méninges et accru ses connaissances en programmation informatique pour réussir à s'infiltrer dans le système de TDC. Contournant pare-feu après pare-feu, jusqu'à trouver le Saint-Graal : les appels, les SMS et les échanges de données. Depuis un an, il pouvait épier toute communication qui passait par le réseau. Qu'elle vienne de la reine Margrethe, d'acteurs connus ou de politiciens.

Les conversations avaient égayé son quotidien durant des mois, avant qu'il ne retombe dans les limbes de la mort cérébrale. Il avait espéré recueillir quelques informations croustillantes, mais n'avait découvert aucun scandale. On aurait dit que tout le monde se savait sur écoute.

Mais cette fois, c'était différent.

La femme de la police lui avait demandé si un certain numéro suédois en avait appelé un autre au Danemark au cours de la soirée du vendredi 2 juillet. Qui étaient les titulaires des lignes en question ? s'était-il enquis, mais elle n'avait pas voulu répondre. Il avait promis de voir ce qu'il pouvait faire et de la rappeler au plus vite.

Il avait tout de suite pu constater que le numéro suédois appartenait à une certaine Astrid Tuveesson, chef de la brigade criminelle de Helsingborg, et que son correspondant danois n'était autre que Kim Sleizner, le patron de son interlocutrice. Il comprenait maintenant pourquoi elle préférait éviter la paperasse.

De plus en plus intéressant. Sleizner était une star : dès que la police devait s'exprimer sur une question, on faisait appel à lui.

La recherche n'était pas bien compliquée. Au bout de quelques minutes, il reprit contact avec Dunja Hougaard.

« Le numéro suédois a bien appelé son correspondant danois vendredi à 17 h 33.

– Est-ce qu'il a répondu ?

– Non, mais on lui a laissé un message. Vous voulez l'écouter ? »

Fareed Cherukuri entendit son interlocutrice hésiter, il imaginait bien pourquoi. Quel droit avait-elle d'écouter les messages de son boss ?

« D'accord. »

Il appuya sur la touche espace, qui ouvrit le fichier audio :

Bonsoir, Astrid Tuveesson de la police de Helsingborg.

Nous sommes face à une urgence dans votre district. Un dangereux criminel se trouve en ce moment à la station-service de Lellinge : il faut l'interpeller immédiatement. Il est suspecté d'au moins deux meurtres en Suède. On doit l'arrêter avant qu'il ne fasse d'autres victimes. Rappelez-moi dès que vous aurez ce message. Je m'adresse au poste de Køge en attendant.

Fabian Risk avait raison, se dit Dunja. Face à l'urgence de la situation, la police suédoise avait contacté Sleizner qui, pour une raison ou une autre, n'avait pas répondu.

« Est-ce que le numéro danois a appelé ?

– Non, il a écouté le message le lendemain avant de le supprimer.

– Supprimer ?

– Oui, mais il est conservé chez nous pendant un an. »

Dunja s'aperçut que l'opérateur disait *il*, et connaissait donc le nom de l'abonné, mais elle ne fit aucun commentaire. Elle avait eu la réponse à ses questions et devait maintenant réfléchir à la suite.

« J'ai une autre information, ajouta l'homme, alors qu'elle s'apprêtait à le remercier pour son aide.

– Oui ? De quel genre ?

– La position géographique du téléphone quand le répondeur s'est déclenché.

– Je vous écoute ?

– À l'angle de la place Halmtorvet et de la rue Lille Istedgade. »

Dunja connaissait cette adresse : c'était l'un des hauts lieux de la prostitution à Copenhague.

« Sans doute une coïncidence », dit-elle avant de raccrocher.

1.

Tele Danmark Communications, grande entreprise de télécommunication danoise.

Le rayon vint frapper son bas-ventre nu, juste en dessous du nombril. Un filet de fumée s'échappa de la peau avec un grésillement. Comme lorsqu'on fait cuire un œuf à la poêle. Il était 18 heures passées, mais le soleil cognait toujours.

L'air frémissait.

Chargé d'une odeur de brûlé.

La peau avait donc cette odeur quand elle prenait feu, se dit Fabian en plissant les yeux vers la lentille installée plus haut. Un peu comme le lard grillé. Les cheveux, eux, empestaient. Il venait de le sentir, lorsque sa veste, puis ses cheveux s'étaient embrasés.

Quelques précieuses secondes s'étaient écoulées avant qu'il ne comprenne que c'était lui qui se consumait. Il s'était jeté sur le dos, cherchant en vain à étouffer les flammes. Il avait la nuque en feu et la panique avait failli le paralyser. Après coup, il trouvait l'odeur presque aussi accablante que la douleur. Il n'avait réussi à éteindre qu'en retirant sa veste et en fourrant sa tête dans le tissu.

Près d'une heure était passée et il regardait maintenant le rayon de soleil s'abattre sur le ventre de Rune Schmeckel. Il s'était demandé s'il devait déplacer le corps, mais la douleur qui lui irradiait le dos l'empêchait de bouger. Et il ne voulait toucher à rien avant l'arrivée de Molander et des autres. S'il explorait les environs en laissant des traces derrière lui, Lilja ne ferait que le soupçonner davantage. Il préféra affronter la douleur pour enjamber la haie, se déchausser et s'allonger dans l'herbe.

Le silence était toujours irréel. Aucun pépiement d'oiseau, même lointain, ni bruissement du vent dans les arbres. Comme s'il était le dernier être vivant dans ce paysage qui retenait son souffle. Il n'arrivait plus à garder les yeux ouverts et sombra dans un sommeil de plus en plus profond. Un trou noir sans rêve.

Dunja Hougaard monta dans l'ascenseur et appuya sur le bouton du troisième. Après une demi-heure passée sur son tapis d'acupression, elle sentait encore des picotements dans le dos. Elle avait décidé d'attendre avant d'utiliser les renseignements de TDC. Pour une fois, elle ne voulait pas agir dans la précipitation et tenait à tout bien vérifier.

L'appel des Suédois ne faisait plus aucun doute. Mais quant à savoir si Sleizner se trouvait effectivement dans le quartier de Vesterbro à ce moment-là, et ce qu'il pouvait y faire... Que le Grand méchant loup fréquente des prostituées ne l'étonnait pas. Mais qu'il le fasse pendant son service ferait scandale, si l'information venait à s'ébruiter.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent sur l'unité de la police routière, que Dunja devait traverser pour rejoindre le service des renseignements. Elle avait un dernier détail à vérifier avant de rentrer chez elle.

« Salut, chérie ! Tu as l'air d'avoir vendu ton corps et pommé ta coke, lança Mikael Rønning dans son jean blanc moulant et son T-shirt échancré aux motifs pailletés.

– C'est à peu près mon humeur du jour.

– Qu'est-ce qu'il y a, cette fois ? Ton ordi a chopé un herpès à force de traîner sur des sites porno ?

– On peut dire les choses comme ça. »

Elle se pencha sur le bureau de Mikael. S'il avait été hétéro, elle se serait mise en colère. Elle ignorait pourquoi, mais elle était beaucoup plus indulgente avec les homos : Mikael Rønning pouvait dire plus ou moins n'importe quoi, elle ne lui en tenait jamais rigueur. Ce dont il profitait au maximum. S'il ne la titillait pas sur sa tenue, c'était sur ses cheveux. Ou son haleine. *T'as encore oublié de te laver les dents ?*

Combien de fois faudra-t-il que je te dise qu'il faut se laver les dents après une pipe. Tu sais, ça suinte et colle aux...

« J'ai besoin d'une copie du journal de bord du 2 juillet.

– Vendredi dernier ? »

Dunja opina, résolue à ne pas en dire plus.

« On peut savoir pourquoi ?

– Tu peux toujours demander. »

Mikael Rønning marmonna dans sa barbe, puis s'assit à son ordinateur et en quelques clics, fit en sorte que l'imprimante se mette à cracher, page après page, l'enregistrement de toutes les allées et venues des employés du bâtiment. Dunja prit les feuilles encore chaudes et parcourut les listes au fur et à mesure de leur sortie.

Elle trouva le nom de Sleizner au bout de quatre pages. À 11 h 43, il avait glissé son badge et tapé le code de l'entrée sud du personnel, côté parking. Il était ensuite monté à la Criminelle, où il s'était connecté à son ordinateur. Puis plus rien jusqu'à 22 h 46, heure à laquelle il s'était déconnecté et avait quitté les locaux.

D'après l'employé de TDC, il se serait trouvé sur Lille Istedgade à 17 h 33. La rue n'était pas bien loin mais apparemment, il n'était pas sorti de la journée. Du moins selon ce document. Soit elle était mal renseignée, soit Sleizner avait réussi à sortir sans se faire remarquer.

« J'emporte ça avec moi, dit-elle en filant.

– À charge de revanche ! s'écria Mikael Rønning dans son dos.

– Fais-moi signe, on s'envoie en l'air quand tu veux ! » Elle se donna une tape sur les fesses et disparut. Mikael éclata de rire et se dit que s'il faisait un jour la bêtise de retourner dans le placard, ce serait avec Dunja.

Le Cœur. C'est ainsi qu'il avait baptisé la salle de contrôle. Cerveau aurait été un nom plus pertinent, mais il préférait le mot de cœur, qu'il trouvait plus tendre. Ce n'était jamais que l'une des nombreuses pièces qu'il avait secrètement creusées au fil de plusieurs années sous sa maison de plain-pied, deux mètres cinquante sous terre. Mais ces derniers mois, le Cœur était devenu sa résidence principale et il n'était monté à l'étage qu'à quelques rares occasions. En cas de besoin, il pourrait littéralement s'y enterrer et y vivre plus d'un an.

Il y avait une petite cuisine avec l'eau courante et des provisions sous forme de conserves et de nourriture lyophilisée. Dans la chambre, il avait installé un matelas chauffant à eau, plus confortable que son vrai lit. Les pièces étant aveugles, il avait dû longuement travailler à l'éclairage avant d'être pleinement satisfait. Aujourd'hui, quand le ciel était couvert au-dehors, il pouvait se vanter d'avoir plus de lumière dans sa tanière qu'en surface.

Le gros défi avait été le système d'aération. Le plus facile aurait consisté à installer les grilles d'entrée et de sortie quelque part dans le jardin, mais il craignait que le bruit des ventilateurs et des tambours ne soit trop perceptible. Il avait donc essayé d'acheminer l'air vers le toit, d'où il devait s'échapper par une nouvelle cheminée. Malgré l'épaisse couche d'isolation, le bourdonnement persistait, trahissant ce que pouvait cacher la maison de plain-pied. Alors, prétextant une fuite d'eau pour faire des travaux, il avait déplacé le conduit pour le mener bien plus loin et installer la grille de sortie contre le panneau électrique, à l'angle du quartier. Une opération complexe, mais qui en valait la peine.

C'était surtout de ce Cœur qu'il était fier. La pièce, un demi-cercle d'un peu plus de deux mètres de diamètre, se présentait comme un cockpit où il avait tout à portée de main. Les murs de béton avaient

été peints en rouge, la chaise et le panneau de contrôle en jaune. Le placard encastré dans le mur de droite renfermait trois ordinateurs qu'il avait lui-même conçus. À côté, les machines les plus chères du marché avaient l'air de vieux Commodore 64. Deux serveurs de stockage NAS, de 8 téraoctets chacun. Le tout ventilé et insonorisé. Rien de plus agaçant que le sifflement d'un système de refroidissement. Chaque ordinateur avait une mémoire de 100 Mo/s, et il utilisait différents serveurs proxy pour masquer l'adresse IP.

Sur l'un des six écrans face à lui, il regardait les policiers examiner le corps de Rune Schmeckel. Ils étaient tous là. Tous sauf Fabian Risk, qui avait été conduit à l'hôpital pour panser ses blessures. Il avait été pris d'un fou rire lorsque Risk avait commencé à brûler. C'était trop beau pour être vrai. S'il avait cru en Dieu, il y aurait vu une bénédiction. Mais le hasard lui suffisait. Le plus heureux des hasards.

Était-ce aussi par hasard que Risk avait retrouvé le corps de Schmeckel plus tôt que prévu ? Quelque chose lui disait que cela n'avait rien d'une coïncidence, ce dont il s'inquiétait. Risk était un adversaire dangereux. Ce qu'il redoutait depuis un moment était confirmé une fois de plus.

Il s'attendait à ce genre de complications depuis qu'il avait dû abandonner la Peugeot. Et c'était loin d'être fini. La voiture pourrait s'avérer une grosse épine dans son pied. Mais à chaque problème sa solution. Il s'agissait d'anticiper les choses à temps, et cette fois, la solution s'appelait Risk.

Le plus simple, naturellement, aurait été de le tuer dès maintenant. Mais pourquoi opter pour la facilité ? Non, après toutes ces années et un tel investissement, il ne se contenterait pas d'une demi-mesure.

Il avait déjà revu son plan de A à Z. Risk, la cerise sur le gâteau, devait rester en vie encore un peu. Il lui restait quelques ajustements à faire pour disposer la dernière pièce du puzzle, ce qu'il comptait faire dès ce soir, pendant que Risk serait à l'hôpital.

Il actionna l'un des potentiomètres de la table de mixage et les voix des policiers qui discutaient autour du corps résonnèrent dans la pièce.

« Il vaut mieux garder l'info en interne pour l'instant. Plus longtemps l'assassin ignorera qu'on a retrouvé Schmeckel, mieux ce sera, dit la chef.

– On est certains qu'il ne s'est pas tué ? demanda la jolie fille en

hochant la tête vers le cadavre.

– Tu crois vraiment à un suicide ?

– Pourquoi pas ? Regardez ce spectacle mortuaire, même les graviers ont été ratissés. Le but était qu'on assiste à la scène.

– Oui, mais pas encore. Je pense qu'on arrive trop tôt. Il n'a pas pu prévoir que Risk vienne fourrer son nez par ici. D'ailleurs, je ne suis pas sûre de comprendre ça non plus.

– D'autant que la victime n'a pas pu se ligoter toute seule, fit remarquer le technicien en s'agenouillant et en montrant l'un des poignets de Schmeckel écorchés par ses liens. Regardez, c'est bien la preuve qu'il a essayé de se libérer.

– Depuis combien de temps il est là, tu crois ? demanda le gros inspecteur.

– C'est difficile à dire. Mais les brûlures devraient donner des indications.

– Comment ça ?

– La rotation de la Terre autour du Soleil rend chaque lésion unique en son genre. Tous les jours, le foyer est parti d'un point différent pour se déplacer lentement sur le corps. »

Il était impressionné par la faculté de raisonnement du technicien qui considérait le concret et la logique, sans laisser ses sentiments prendre le dessus. Contrairement aux autres, la vue du corps ne semblait pas le gêner. Un homme qui avait traversé d'atroces souffrances avant que la mort ne vienne le soulager. Un individu qu'ils avaient longuement recherché ; un criminel qui se métamorphosait en victime.

Et une victime de plus.

Rien de tout cela ne semblait affecter le policier, absorbé par l'examen des brûlures, afin de déterminer depuis combien de temps Schmeckel était ligoté à la plaque de verre. Impressionnant, reconnu-il devant ce flegme. Lui-même aurait fait un excellent technicien de police, il en était convaincu. Ce travail lui aurait plu, et l'idée l'avait déjà effleuré. Mais il avait fait d'autres choix dans la vie.

Il avait préféré se mettre à son compte. Et il adorait son métier. Rien de mieux que de rester dans son atelier à chercher des solutions innovantes. Parfois, il pouvait travailler plusieurs jours d'affilée, sans manger ni dormir. C'était comme si le labeur lui faisait oublier le temps et l'espace. Et le personnage pathétique qu'il était en réalité.

Le technicien lui ressemblait, il en était convaincu.

« Vous voyez ? reprit Molander en montrant une lésion qui remontait en pointillé de la hanche à la poitrine, puis jusqu'au visage. Là, on a une journée.

– Mais pourquoi est-ce que la peau est intacte par endroits ? demanda Lilja en indiquant les intervalles sur la ligne.

– Sans doute un nuage ou l'ombre d'un arbre. »

L'air satisfait que Molander affichait agaçait Lilja. « Alors il suffit de compter les lignes ?

– Exactement.

– J'imagine que tu t'en es chargé. »

Molander remonta ses lunettes sur son nez : « Dix-sept.

– Dix-sept jours ? Ça fait plus de deux semaines qu'il est là ? dit Tu vesson et le technicien confirma.

– Ce n'est pas possible, contesta Klippan. Le corps serait déjà en décomposition. Surtout avec cette chaleur. »

Molander retira ses lunettes qu'il nettoya soigneusement : « Ça ne veut pas dire qu'il est mort depuis dix-sept jours. On peut survivre pendant des mois sans manger. Sans eau, c'est dix jours maximum.

– Pas en plein cagnard.

– Non, très juste. C'est pour ça qu'il a dû pouvoir s'hydrater, reprit Molander en se penchant pour jeter un œil sous la plaque de verre. Et comme je m'en doutais, voilà la réserve d'eau. »

Il sortit un bidon relié à un tuyau transparent, qui remontait par un petit trou percé dans la plaque vers la nuque de Schmeckel.

« Il est mort depuis combien de temps ? demanda Tu vesson.

– C'est à Greide de déterminer la date exacte du décès, mais je dirais deux ou trois jours. Pas plus. »

Tu vesson et son équipe se turent et regardèrent le corps torturé. C'était comme s'ils réalisaient seulement maintenant ce que Rune Schmeckel avait dû endurer.

Les ambulanciers qui arrivèrent avec une civière et une housse mortuaire demandèrent s'ils pouvaient retirer le corps. Astrid Tu vesson répondit d'un signe de tête. Ils coupèrent les attaches et soulevèrent la victime.

Sous le verre apparaissait de la mousse, dessinant une silhouette. Elle avait poussé à l'ombre du cadavre, alors que le soleil avait brûlé la végétation autour. Rune Schmeckel était à présent sur le brancard.

Mais on aurait cru qu'il gisait toujours là.

« Et ça, putain, qu'est-ce que ça veut dire ? » demanda Klippan.

Personne ne dit mot.

Pas même Molander.

Fabian Risk se reconnut entre les flammes. L'homme qui avait le dos et la nuque en feu, et tenait en main un pistolet bien trop grand par rapport à sa taille. La balle fusait dans les airs. Ce n'était pas la première, remarqua Fabian en voyant son adversaire, tout de noir vêtu, baigner dans une mare de sang.

« Lui, c'est l'assassin, dit Matilda en montrant l'homme blessé. Et là, c'est toi.

– Mais je brûle. Comment est-ce que...

– Regarde, coupa Matilda. Il suffit que tu coures et que tu sautes dans l'eau. C'est fastoche. »

Elle montra la mer qu'elle avait dessinée dans un coin de la feuille.

« C'est fastoche », répéta Fabian en reposant le dessin.

Il posa son regard sur Sonja, assise sur une chaise près du lit d'hôpital.

« Comment tu te sens ?

– Ça va, vu les circonstances. Le médecin dit que c'est une brûlure au second degré et qu'il n'y aura pas besoin de greffe ou je ne sais quoi.

– Heureusement.

– Ça fait mal ? demanda Matilda.

– Pas tant que ça, mentit Fabian en regardant Sonja.

– Je me suis brûlée, une fois, ça m'a fait super mal. Là, tu vois ? »

Matilda releva son T-shirt, découvrant la cicatrice sur son ventre.

Fabian avait espéré qu'elle diminue avec le temps, mais la marque semblait grandir avec Matilda. À l'époque, sa fille avait deux ans. Il était seul avec elle à la maison, et faisait bouillir sa tétine dans la cuisine. La petite ne pensait qu'à cette tétine, sa sucette, comme elle disait. Elle s'était mise à pleurnicher et à la réclamer, mais il devait commencer par la désinfecter à l'eau bouillante. *Ma sucette... Ma*

sucette, si te plaît... Papa... Ma sucette ! Donne !

Il avait fini par ne plus supporter ses gémissements et avait fermé la porte de la chambre pour faire tranquillement le lit. Ne se doutant pas une seconde qu'elle serait capable de déplacer le tabouret, grimper et atteindre la casserole qui bouillonnait sur la cuisinière.

« Apparemment, je sortirai demain ou après-demain.

– Parfait.

– Je me suis dit qu'on pourrait enfin commencer ces vacances...

– Arrête, tu veux.

– Sonja, je suis exclu. » Il la regarda dans les yeux. « Je n'ai rien dit, mais avant-hier, Tuveeson m'a exclu de l'enquête.

– Et tu te retrouves quand même là. »

Elle avait raison. Qu'il soit exclu ou blessé n'y changeait rien. Il n'arriverait pas à penser à autre chose tant que le meurtrier courrait toujours. Or ils étaient plus loin que jamais de l'arrêter.

« Où est Theo ?

– Il n'a pas voulu venir. D'ailleurs, ça a été hier ? »

Fabian secoua la tête : « Tout ce qu'il voulait, c'était retourner à son ordinateur et s'enfermer dans sa chambre. »

Pour la première fois depuis qu'elle était arrivée, Sonja laissa échapper un rire : « Toi qui résous tous les problèmes, tu vas pouvoir t'en charger. »

Fabian rit à son tour : « Aucun flic n'est à la hauteur. »

Le sourire de Sonja s'envola. « On prend le train de nuit ce soir, avec Matilda.

– D'accord. Et Theo ? Qu'est-ce qu'il en dit ? »

Sonja haussa les épaules. « Ce qu'il en dit ? Je lui ai demandé, mais la nouveauté, c'est qu'il ne se donne même plus la peine de répondre. » Elle soupira et secoua la tête.

« Tu as essayé de lui envoyer un message ? demanda Fabian.

– Comment ça ?

– Il a sans doute ses écouteurs bien enfoncés dans les oreilles et n'entend rien, même si tu cries. Son portable, par contre, il ne le quitte pas des yeux. C'est un ado, chérie. Comme tous les gamins de son âge, il nous trouve pénibles, on lui fait honte. Qu'il refuse de nous parler me semble normal.

– Oui oui, et si c'est ce qu'il veut, il peut bien rester. Tu auras deux cas à régler en même temps. »

Elle se leva, se pencha et effleura ses lèvres. S'embrasser finissait toujours par les unir. Durant les crises qu'ils avaient traversées, le baiser était là pour leur rappeler qu'ils s'aimaient toujours.

« On se voit plus tard, murmura-t-elle à son oreille avant de se retourner vers Matilda. Dis au revoir à papa.

– Au revoir.

– Je n'ai pas le droit à un bisou ?

– Nan, rétorqua Matilda en prenant la main de Sonja. Regarde le dessin si tu oublies ce qu'il faut faire. »

Elles allèrent jusqu'à la porte et frappèrent. Un policier en uniforme leur ouvrit et les fit sortir.

Dunja Hougaard regardait par la fenêtre le ciel rose, parsemé de nuages dorés. Elle était allongée sur son canapé, dans son deux-pièces au-dessus de la pharmacie de la place Blågård. Une fois de plus, elle constatait que ce vieux divan usé qu'elle avait hérité de sa grand-mère et installé sous cette fenêtre, dans cet appartement, était l'endroit le plus agréable au monde. S'il faisait beau, les rayons du soleil pénétraient dans la pièce. S'il pleuvait, l'eau crépitait contre les carreaux.

Elle reprit la copie du journal de bord du commissariat qu'elle parcourait pour la deuxième fois. Lentement, méthodiquement. Surtout ne pas passer à côté de quelque chose. Elle surligna les noms de tous ceux qui s'étaient connectés, puis déconnectés. Si Sleizner avait utilisé un autre compte, elle le verrait. Rien ne semblait anormal. Personne n'était arrivé plus d'une fois, ni parti sans commencer par pointer. Son patron était entré à 11 h 43 et sorti du bâtiment à 22 h 46. Une journée certes longue pour un vendredi, mais rien d'étrange en soi.

Malheureusement.

Elle reposa la liasse de feuilles et regarda par la fenêtre. Un avion clignotait au loin dans le ciel, prêt à atterrir. Quelle sensation pouvait procurer un saut en parachute ? Ouvrir la porte de l'avion et se jeter dans le vide. Un jour, elle essaierait. Elle se l'était promis pour son anniversaire. Dire qu'elle fêterait bientôt ses trente-cinq ans...

Les issues de secours. Avait-il pu s'échapper par là ? Elle reprit les documents qu'elle feuilleta jusqu'aux enregistrements avant 17 h 33, heure à laquelle son patron se serait trouvé rue Lille Istedgade. Alors qu'elle parcourait la liste pour la troisième fois, elle trouva enfin ce qu'elle cherchait depuis le début.

Heure : 16 h 27 – Issue 23 A

Heure : 16 h 28 – Issue 11 A

Le Grand méchant loup avait emprunté la sortie de secours de l'escalier A. Veillant sans doute à ne pas claquer la porte derrière lui, pour pouvoir repasser à son retour et utiliser ensuite sa carte en repartant pour de bon à 22 h 46. C'était donc vrai. Il avait quitté l'hôtel de police pour faire une course rue Lille Istedgade. Une course qui devait rester secrète, ce qui expliquait certainement qu'il n'ait pas répondu au téléphone.

La sonnerie de son portable rompit le silence.

Numéro inconnu.

« Oui, allô... ?

– C'est moi. Tu m'as promis une partie de jambes en l'air, je peux passer ? »

C'était Mikael Rønning qui prenait son plus beau ton de voix hétéro.

Dunja éclata de rire. « Avec plaisir ! Si tu arrives à la lever, je veux dire.

– T'inquiète. Je prends ma fausse moustache, mon crâne chauve en plastique et j'arrive.

– Parfait.

– Au fait, tu as lu le dernier titre d'*Ekstra Bladet* ?

– Non, pourquoi ?

– Je te laisse aller voir. »

Dunja attrapa son iPad et entra l'adresse du tabloïd.

UN MENTEUR

À LA TÊTE DE LA POLICE DE COPENHAGUE

L'affirmation de Kim Sleizner selon laquelle la police suédoise n'aurait jamais cherché à le joindre est mensongère. L'*Ekstra Bladet* peut aujourd'hui révéler l'affaire : l'homme se trouvait rue Lille Istedgade lorsque les autorités suédoises ont essayé de le contacter. D'après nos sources, l'appel aurait eu lieu à 17 h 33, mais Sleizner aurait laissé sonner jusqu'à ce que son répondeur se mette en marche. Lui soutient n'avoir jamais été contacté et ces informations viennent le

contredire. Nos sources affirment également avoir des éléments de preuve quant à la localisation du chef de la police de Copenhague à cette heure : l'angle de Lille Istedgade et de Halmtorvet. Kim Sleizner ne souhaite faire aucun commentaire.

Putain.

« Tu es toujours là ?

– Hmm...

– C'était ce que tu cherchais, non ?

– Oui.

– Mais est-ce que c'était malin de tout balancer à la presse ?

– Je n'y suis pour rien.

– Vraiment ? Alors qui ?

– Aucune idée », mentit Dunja. Ce ne pouvait être que l'employé de TDC, elle le savait bien. Elle-même s'était demandé ce qu'elle devait faire de l'information qui mettait non seulement Sleizner dans une situation délicate, mais qui l'incriminait indirectement pour la mort de Mette Louise Risgaard et de Morten Steenstrup. Mikael aussi l'avait compris : le Grand méchant Loup présumerait forcément que c'était elle.

Grâce à la webcam sans fil qu'il avait installée dans la voiture de location et qui surveillait l'entrée, il avait vu la femme de Fabian Risk et leur fille sortir à 22 h 13 précisément. Chacune son sac de voyage à la main, elles étaient montées dans un taxi qui les attendait devant la maison. Il était un peu plus de minuit maintenant et la chambre du fils était toujours allumée.

Le gamin avait décidé de rester, malgré le départ des autres.

L'idée était de s'introduire dans la maison quand il serait couché. Mais il ne pouvait plus attendre bien longtemps. Une longue nuit de préparatifs l'attendait et cette fois, il n'accepterait aucun échec. Il était temps de passer à la vitesse supérieure.

Deux os à moelle seraient lancés. Deux os bien juteux que les hyènes viendraient ronger, contribuant indirectement à la résonance mondiale de ses faits et gestes. Il contourna le pâté de maisons, jusqu'à l'allée gravillonnée qui longeait l'arrière des pavillons. Au niveau de chez Risk, il sauta la clôture et continua devant le trampoline, qui prenait une bonne partie du jardin. Nul besoin de se cacher, ni de se faufiler. Le gamin, seul, était enfermé dans sa chambre qui donnait sur la rue. Deux grands pas sur les marches et il monta sur la terrasse, avant de regarder par la fenêtre de la cuisine. À part la lumière de la hotte, la pièce était plongée dans le noir. Comme il pouvait s'y attendre, la porte-fenêtre était fermée à clef, mais la serrure ne résisterait pas longtemps à son crochet. Trente secondes plus tard, il pénétrait dans la maison. Des flots de musique death metal, ou ce genre de musique infernale, tonitruaient depuis le premier étage. Pas de risque qu'on l'entende, inutile de s'inquiéter.

I am the animal who will not be himself

Il sortit son appareil photo, l'alluma et balaya lentement la pièce de son objectif. Il emporterait tout en images, à défaut de savoir ce

qu'il cherchait. Ni plus ni moins la dernière pièce du puzzle. La pierre kryptonite qui ferait venir Risk jusqu'à lui.

Fuck it ! Fuck it ! Fuck it ! Fuck it !

Après la cuisine, il continua par le salon où des cartons de déménagement attendaient encore d'être vidés. Il en ouvrit quelques-uns et scanna l'intérieur, avant de se diriger vers l'escalier qui montait à l'étage, tenant toujours en main l'appareil. Plus il gravissait les marches, plus les éclats de batterie et de guitares distordues se faisaient assourdissants.

I better ! better ! better ! better not say this

La chambre des parents était entrouverte. Il poussa la porte du pied et alluma du coude le plafonnier sans abat-jour. Un lit défait, quelques cartons à moitié vides laissés le long d'un mur et des vêtements en boule aux quatre coins de la pièce. Ce désordre lui donnait la nausée.

La chambre de la petite était nettement mieux rangée. Des coussins en forme de cœur posés sur le lit. Sur le bureau, des dessins qui représentaient tous la même scène : un homme en feu qui tirait sur un autre. Il choisit celui qu'il trouvait le meilleur et prit une photo, avant de retourner dans le couloir, où il restait deux portes. La première donnait sur la salle de bain, l'autre sur la chambre du fils. La musique s'échappait furieusement de la porte entrebâillée.

Hey victim, you were the one who put the stick in my hand

Il s'approcha et ouvrit.

Le fils Risk était penché sur son bureau, le dos tourné, face à la fenêtre. De grandes baffles posées à même le sol expliquaient la puissance du vacarme : le gamin avait dû dépenser tout son argent de poche dans sa sono. Il fit un pas en avant et regarda autour de lui. La famille n'avait emménagé qu'une semaine auparavant, mais on aurait dit que la chambre n'avait pas été rangée depuis des années. Les murs étaient tapissés d'affiches de Metallica, Slipknot et Marilyn Manson. Le lit ressemblait à un dépotoir, entre les draps défaits, le linge sale, des restes de pizza et des haltères. Le garçon faisait visiblement ce qu'il voulait et un adulte n'avait pas jeté un œil ici depuis longtemps.

Jusqu'à présent.

Une vague de satisfaction presque jouissive le parcourut.

La dernière pièce du puzzle se mettait en place.

Il s'approcha du gamin qui scandait les paroles, tout en écrivant

frénétiquement dans un carnet. Comme s'il menait une course contre la montre avant qu'on ne lui retire le stylo des mains.

Fuck it ! Fuck it ! Fuck it ! Fuck it !

En s'immobilisant, la mine du stylo forma une tache d'encre informe sur le papier. Theodor avait cessé de chanter et regardait dans le noir de la fenêtre qui reflétait une ombre derrière lui. Il y avait quelqu'un dans sa chambre.

Il se retourna.

Fabian Risk était partagé entre l'ennui et la souffrance. Le rôle du patient ne lui avait jamais convenu. Il ne supportait pas même d'être malade. La fièvre ne pouvait le retenir à la maison et les rares fois où une gastro l'avait cloué au lit, il s'était tant lamenté que Sonja l'avait menacé de divorce.

Il savait qu'il devait suivre l'exemple des autres patients du service, se reposer et reprendre des forces, mais il n'arrivait pas à dormir. Il fallait à tout prix qu'il parle avec Ingvar Molander et sache si le technicien était arrivé aux mêmes conclusions que lui. C'était la seule chose qui pourrait l'apaiser. Il n'avait pas réagi sur le coup, mais au bout de quelques heures à l'hôpital, une idée lui était venue.

Même s'il était minuit passé, il décida d'appeler son collègue. Il chercha son portable ; la batterie était vide. Il regarda autour de lui dans la chambre. Un appareil était fixé au mur, un peu plus loin, mais qui servait sans doute aux communications internes. Le téléphone était-il seulement raccordé ?

Fabian brava la douleur pour s'étirer de tout son long, sans réussir à l'attraper. À l'aide d'une béquille posée contre le mur, il désarma le frein du lit et mena tout l'équipage vers le téléphone.

Il colla le combiné à son oreille, entendit une tonalité. L'appareil fonctionnait en interne, mais la touche zéro lui permit de joindre quelqu'un qui accepta de transmettre son appel sans poser plus de questions. Il composa le numéro des renseignements, demanda les coordonnées d'Ingvar Molander à Helsingborg, et put l'appeler directement.

« Bonjour, vous êtes bien sur le répondeur d'Ingvar Molander. Je ne peux pas répondre pour le moment, laissez votre nom et votre numéro de téléphone après le bip sonore et je vous rappellerai. Ou mieux : envoyez-moi un message. Merci et à bientôt... »

Fabian raccrocha. Même s'il était tard, Molander n'était certainement pas couché. Les lieux du crime de Söderåsen allaient l'occuper toute la nuit, et sans doute la matinée du lendemain.

Il ferma les yeux et laissa peu à peu la fatigue s'emparer de lui.

Quand il rouvrit les yeux, Tuveesson se tenait debout près du lit. Il sursauta et sentit aussitôt bondir la douleur.

« Excuse-moi, je ne voulais pas te réveiller. Je ne pensais pas que tu dormirais.

– Moi non plus, mais finalement... Il est quelle heure, au fait ?

– Sept heures et demie. Je t'ai apporté le petit déjeuner, ce n'est jamais très bon, à l'hôpital. » Elle posa un sachet Seven Eleven sur la table de nuit. « Je voulais voir comment tu allais.

– Il n'y a pas de quoi verser des larmes, j'ai simplement oublié de mettre de la crème solaire. »

Tuveesson rit. « Oui, ça tape en ce moment.

– Et comment va l'équipe ?

– Bien, on ne manque pas de choses à explorer. Molander a dit que tu avais essayé de le joindre ?

– Oui, mais il n'a pas répondu. Tu ne sais pas où il est, par hasard ?

– C'était leur anniversaire de mariage hier, ils ont passé la nuit à l'hôtel Marienlyst à Helsingør, avec Gertrud. »

Leur anniversaire de mariage... Fabian dégusta les mots. Lui et Sonja n'avaient pas fêté le leur depuis bien longtemps. Les premières années, rien ne pouvait y faire obstacle. Ils prenaient une baby-sitter, se mettaient sur leur trente et un et sortaient. L'idée était d'étonner l'autre en l'emmenant voir une pièce de théâtre, dîner dans un bon restaurant, pique-niquer, ou faire un tour en montgolfière. Dès que l'enquête serait terminée, il ferait la surprise à Sonja et rattraperait tous leurs anniversaires oubliés.

« OK, et vous avez des pistes sinon ? »

Il ouvrit le sachet, salivant devant le brownie et le café que Tuveesson lui avait achetés pour son petit déjeuner.

Elle tira une chaise et s'assit à son chevet. « C'est à moi de poser les questions. Si je t'ai exclu de l'enquête, c'était pour une bonne raison : tu étais censé reprendre tes vacances et nous laisser nous occuper de l'affaire.

– Non, c'était parce qu'il te fallait un bouc émissaire. Et ce que je fais de mon temps libre ne concerne que moi, du moment que ce n'est pas illégal. »

Tuesson poussa un profond soupir et ouvrit les mains d'un geste résigné. « Dans ce cas... La vérité, c'est qu'on n'a pas trouvé grand-chose. Et maintenant que ta théorie s'avère fausse, on est complètement perdus. Retour à la case départ.

– Vous n'avez aucune autre piste ?

– Pas vraiment. Ça pourrait être n'importe qui. Un autre élève de la classe, ou d'une classe parallèle. Un prof à qui vous meniez la vie dure, voire un parent. »

Elle sortit une cigarette, qu'elle se passa sous le nez.

« Ne t'inquiète pas, je ne vais pas l'allumer. Klippan et Lilja ont contacté tous les anciens élèves qui ne sont pas partis en vacances, et personne n'a pu penser à un autre suspect que Claes Mällvik. À moi de t'interroger : est-ce que quelqu'un, dans tes souvenirs, a eu des liens avec la classe et...

– Attends, je ne comprends pas, la coupa Fabian. Vous n'avez rien trouvé du tout ? Comment c'est possible ?

– Laisse-moi poser les questions, tu veux ?

– L'examen du site de Söderåsen doit bien mener quelque part. Il y a forcément des indices à trouver, non ? »

Tuesson renonça, poussa un soupir et glissa la main dans sa poche pour s'assurer qu'elle avait bien un briquet sur elle. « Tout ce qu'on sait avec certitude, c'est que Schmeckel n'est mort qu'il y a quelques jours, après plus de deux semaines de torture. Un bidon d'eau était caché sous la plaque en verre, il pouvait s'hydrater grâce à une paille. »

Elle se tut et secoua la tête. « Je n'arrive pas à imaginer ce que le pauvre homme a dû endurer. »

Les confessions de Tuesson ne faisaient que renforcer la théorie de Fabian. Il la regarda droit dans les yeux : « À mon avis, c'était une mise en scène de l'assassin lui-même et de son mobile.

– Je ne comprends pas. Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Le site en soi, l'idée était qu'on y arrive et qu'on le découvre. Peut-être pas tout de suite, mais à un moment ou un autre de l'enquête. Quand tu penses au temps et à l'énergie qu'il a dû mettre là-dedans... Il avait un autre but, en plus de tuer Schmeckel. Il veut nous

dire quelque chose.

– Les meurtres de Jörgen et Glenn étaient un châtement, manifestement.

– Oui, et c'est sans doute la même chose ici.

– Mais de quoi est-ce que Schmeckel ou Mällvik a pu se rendre coupable ? Si ce n'est d'être le souffre-douleur de Jörgen et Glenn ?

– Je ne sais pas. C'est pour ça que je voulais voir avec Molander ce qu'il avait trouvé.

– Rien de plus que ce tu as vu toi-même. Ou si, peut-être un détail, quand on a soulevé le corps de la plaque en verre.

– Oui ?

– Il y avait une sorte de mousse, toute sèche et grillée autour de la victime. Mais à l'ombre du corps, la végétation dessinait les contours d'une silhouette. On aurait dit qu'il y avait un autre homme sous la plaque de verre, alors que ce n'était que de la mousse. Tu vois ? C'est difficile à expliquer. »

Fabian hocha la tête. Il s'imaginait très bien. « Il se met en scène lui-même.

– Qui ? L'assassin ?

– L'image de lui-même. Son autoportrait. C'est comme ça qu'il veut qu'on se le représente. »

Le mal cognait dans ses tempes avec une force qu'elle n'avait jamais ressentie. Était-ce une migraine ? Elle n'en avait jamais eu, mais savait que la douleur était terrible. Ce qu'elle éprouvait là lui semblait pire, bien pire.

Pour une fois, elle s'était réjouie de passer la soirée avec Mona et Cilla. D'habitude, elle s'y sentait obligée. C'était comme un devoir. Personne ne devait passer ses soirées à regarder la télé, même si au fond, c'était ce qu'elle voulait. Mais cette fois, elle avait envie de sortir. Elle ignorait pourquoi, mais elle voulait boire. Être folle d'ivresse et se moquer de tout jusqu'à l'aube.

Comme toujours, elles avaient fini au S/S Swea, la boîte de nuit logée dans un bateau amarré sur Kungstorget. Sur la piste de danse, des hommes s'étaient approchés et Mona avait disparu avec l'un d'eux. Elle qui avait un mari et des enfants, tout ce dont elle-même avait toujours rêvé, mais qu'elle n'aurait jamais, elle l'avait compris. Peu de temps après, c'était au tour de Cilla de filer accompagnée vers les canapés, tandis qu'un troisième homme était venu se frotter à elle. Mais elle se sentait déjà mal. Elle ne pensait déjà plus qu'à rentrer chez elle.

Dans ses souvenirs fragmentés, elle savait qu'elle avait cherché les autres mais fini par abandonner. Elle avait le tournis et trouver la sortie n'avait pas été facile. Tout ce qu'elle se rappelait, c'était que quelqu'un l'avait aidée à monter dans une voiture.

Et maintenant, elle gisait là, avec un marteau dans la tête, sans avoir la moindre idée de l'endroit où elle pouvait se trouver. Elle essaya d'ouvrir les yeux, mais seule une paupière lui obéit. Quelque chose d'humide bloquait la partie droite de son visage. Elle tâtonna et s'aperçut que c'était de la terre. De la terre humide. Elle devait être dehors. Dans un parc, une forêt ?

Elle voulut se retourner, se mettre sur le dos, mais sentit soudain un violent coup au bas-ventre. Elle gémit. Qu'est-ce qui lui arrivait ? Elle tendit prudemment la main et découvrit qu'elle était nue. Quelque chose se passait, là, en bas.

Elle gonfla ses poumons et hurla.

Assis autour de la table de la salle de réunion, Klippan, Lilja et Molander attendaient Tuveesson en silence, les yeux fermés. L'enquête avait commencé depuis maintenant plus d'une semaine et le manque de sommeil se faisait sentir. Personne ne voulait gaspiller son énergie à parler. La sonnerie du portable de Klippan rompit le silence. Il jeta un d'œil au téléphone qui vibrait sur la table, avant de refermer les paupières.

« Tu ne réponds pas ? » demanda Molander, mais Klippan ignore son collègue.

Le téléphone finit par se taire, le silence s'imposa. Quelques secondes plus tard, c'était à celui de Molander de s'éveiller.

« Allô ? Oui... Oui, bonjour. Bien sûr, pas de problème. » Il tendit l'appareil à Klippan. « C'est pour toi. »

L'intéressé poussa un profond soupir et prit l'appareil.

« Salut, chérie... Parce que je suis en pleine réunion... Oui, il bosse lui aussi et s'il avait su que c'était toi, il n'aurait pas non plus décroché. » Klippan lança un regard au technicien. « Non, chérie. Je n'ai pas le temps. Pas maintenant. Tu as vérifié que ce n'était pas juste un fusible qui avait sauté ? »

Tuveesson entra dans la pièce, une tasse de café à la main.

« Non, ce n'est pas bien compliqué, reprit Klippan en levant les yeux au ciel. Il suffit de voir si les interrupteurs sont bien en place. Tu sais, les petits bitoniaux rouges. Non, mais d'accord. Je dois te laisser... Molander a besoin de son téléphone.

– Ne t'en fais pas pour moi, fit celui-ci sous le regard noir de son collègue.

– Tu peux peut-être demander à un voisin ? À tout à l'heure. » Klippan raccrocha et tendit l'appareil à Molander. « Merci beaucoup.

– Mais je t'en prie.

– Bon, on s’y met ? dit Tu vesson. On a une nouvelle victime, comme vous savez.

– Son identité ? demanda Lilja.

– Ingela Ploghed, elle a quarante-quatre ans.

– Elle a ? Ça veut dire qu’elle est toujours en vie ? » observa Molander.

Tu vesson hocha la tête et prit une gorgée de son café au lait. « Elle est sous anesthésie pour l’instant et dans un état grave, d’après ce que j’ai compris. On l’a retrouvée nue comme un ver et transie de froid dans le parc de Ramlösa ce matin à 8 heures. Elle a perdu beaucoup de sang.

– Agression à l’arme blanche ? demanda Klippan.

– Non, et c’est ce qui est étrange. Elle ne présente aucune blessure externe, le saignement semble venir des organes génitaux.

– On connaît la cause ? reprit Molander.

– Pas encore, mais je vais voir le médecin dès la fin de la réunion.

– Ploghed... Elle n’était pas aussi dans la classe ? demanda Lilja.

Tu vesson s’approcha de la photo agrandie pour montrer une jeune fille. « C’est elle.

– On n’a pas un portrait plus récent ? demanda Klippan.

– Je pensais que tu pourrais t’en charger.

– Qu’est-ce qu’on sait d’elle ? ajouta Lilja.

– Pas grand-chose pour l’instant, si ce n’est qu’elle vivait seule, sans mari ni enfant, répondit Klippan en feuilletant ses documents. Ah si. En 2002, elle a été admise à l’hôpital pour un lavage d’estomac, après une tentative de suicide aux somnifères.

– Si elle survit, on a un témoin. C’est pile ce qu’il nous faut », reprit Tu vesson en entourant le visage d’Ingela Ploghed qu’elle marqua d’un point d’interrogation, avant de passer en revue un à un les élèves sur la photo de classe, jusqu’à Fabian Risk. « Au fait, je suis passée voir Risk ce matin.

– Comment va notre détective privé ? demanda Klippan.

– Il doit prendre un peu de repos.

– Tu lui as demandé si...

– Oui, et lui non plus ne voit pas d’autre suspect que Claes Mällvik. Mais il a une théorie. » Tu vesson se tourna vers les autres. « Il pense que le site de Söderåsen est une vaste mise en scène de l’assassin lui-même et de son mobile. » Elle prit l’une des photos de la silhouette en

mousse sous la plaque de verre, la montra. « Je ne suis pas sûre d'avoir bien compris, mais je crois qu'il veut dire que cette ombre est l'image de notre homme. »

Klippan éclata de rire. « Qu'est-ce qu'on lui donne comme médocs ? Pas que de l'aspirine, si vous voulez mon avis. »

Mais personne ne réagit et il ne tarda pas à mettre sa raillerie en sourdine. Un silence désabusé s'installa. C'était comme s'ils réalisaient soudain que le meurtrier les devançait non de quelques pas, mais de plusieurs kilomètres.

Tuvelson laissa son regard errer sur les photos qui montraient tous les rebondissements de l'enquête, des mains tranchées de Jörgen sur le carrelage à la grande lentille captant les rayons du soleil et à la silhouette en mousse. Elle était épuisée et consciente que sa fatigue se voyait, mais trop affaiblie pour s'en faire. Seul écueil à éviter : que les autres s'aperçoivent qu'elle abandonnait. Rien ne pourrait le lui faire admettre publiquement, mais au fond d'elle-même, elle avait laissé tomber tout espoir de résoudre l'affaire.

On ne résolvait pas tous les crimes. La plupart, mais pas tous. Elle avait toujours eu confiance en son équipe et n'avait jamais douté de leur succès. Mais aujourd'hui, elle ne pouvait que remettre en cause ses propres capacités, comme celles des autres. Un doute qui, s'il transparaissait, serait dévastateur pour le travail à venir.

Plus tôt, en marchant vers le commissariat, elle n'avait pu chasser l'idée qu'elle finirait par être contrainte de clore l'enquête, le pire échec de son existence. S'ils n'étaient parvenus à rien, elle n'aurait à s'en prendre qu'à elle-même, car c'était elle, et personne d'autre, qui avait pris la décision fatale d'exclure Fabian Risk. Elle avait envisagé de le reprendre mais savait que ce serait déresponsabiliser l'équipe. Tout ce qu'elle pouvait faire, c'était assumer son choix et prier.

« Qu'est-ce que vous en pensez ? » demanda-t-elle. Elle cherchait surtout à rompre le silence et ignorait comment poursuivre. « C'est l'affaire la plus complexe et terrifiante que j'aie jamais connue. On a l'impression d'être très loin de la solution, mais ce n'est pas le cas. On commence à le cerner, j'en suis convaincue. Et... » Elle les regarda successivement dans les yeux. Lilja, Molander puis Klippan. « Si on veut avoir la moindre chance de réussir, il faut qu'on revoie radicalement notre façon de penser. À partir de maintenant, on n'écarte aucune idée, même farfelue. Cette silhouette de mousse peut

très bien être un autoportrait. Et la clef pour comprendre l'assassin, ce qui le pousse à agir. »

Elle laissa ses mots pénétrer les esprits.

« Est-ce qu'on est seulement sûrs que ce soit un homme ? demanda Lilja.

– Non, on peut imaginer que le criminel soit une femme.

– Dans le genre saugrenu, ajouta Molander, est-ce que quelqu'un a suivi l'idée de Linky et examiné les graffitis sur les murs de l'école ?

– Sérieusement ? répondit Lilja. Ça fait presque trente ans, le bâtiment a dû être rénové plus d'une fois depuis.

– Apparemment non, reprit Klippan. D'après Linky, le collègue va connaître ses vrais premiers travaux de rénovation l'été prochain. Donc, qui sait, c'est possible.

– Je propose que tu ailles voir, dit Tuveesson. On n'a plus rien à perdre. »

Klippan hocha la tête sans rien dire.

« Irene, tu m'accompagnes, et Ingvar, je suggère que tu ailles faire un tour au parc Ramlösa. »

Tout le monde vida sa tasse, avant de se lever.

« Juste une chose, reprit Lilja, et les autres se retournèrent. D'abord Jörgen et Glenn, les deux grosse brutes de la classe. Maintenant Claes et Ingela. Est-ce que ça veut dire que toute la classe va y passer ? »

Tuveesson avait eu la même pensée, mais qu'y répondre ? Elle s'était dépêchée de s'en défaire. Parce qu'elle lui semblait aussi terrifiante qu'inconcevable ? Ou était-ce encore la fatigue ?

« On devrait mettre tout le monde sous protection policière, affirma Klippan.

– Le problème, c'est qu'on manque cruellement de moyens. On a déjà quatre agents pour garder Risk et Ploghed à l'hôpital. Huit, si on compte les roulements. Je vais appeler Malmö pour voir s'ils peuvent nous aider. »

Mais Tuveesson savait pertinemment qu'ils ne pourraient pas se passer d'autant d'hommes. La seule vraie mesure de protection à offrir était l'arrestation de l'assassin.

Au moindre geste, Fabian sentait des milliers d'aiguilles s'enfoncer dans son dos. En descendant lentement les couloirs de l'hôpital qui s'étendaient sans fin devant lui, il faisait tout pour bouger le moins possible. Les deux agents en uniforme qui avaient monté la garde devant sa chambre toute la nuit avaient été remplacés par un nouveau binôme. Ils avaient accepté à contrecœur de le laisser sortir et de l'accompagner au service des urgences, où il trouverait certainement Ingela Ploghed. Durant cette longue marche à pas comptés, personne n'échangea un mot. Fabian se demandait si les deux hommes s'étaient querellés ou s'ils jouaient au roi du silence.

Alors qu'il s'était réveillé quarante minutes plus tôt, il avait ouvert les yeux sur le gros titre :

UNE NOUVELLE VICTIME DANS LA CLASSE MAUDITE

Sa classe de collège. *La classe maudite*. Il ressassa ces mots, essayant de comprendre d'où lui venait cette impression que quelque chose clochait. Pour la première fois, le meurtrier n'avait pas exécuté sa victime. Était-ce seulement son but ? Fabian se souvenait d'Ingela Ploghed comme l'une des filles les plus sympas de la classe. Il ne l'avait jamais entendue dire du mal de personne, et elle était même la seule à avoir osé prendre la défense de Claes.

Il se rappelait que lors d'un cours, alors qu'ils devaient discuter de leur orientation, elle avait expliqué qu'elle rêvait de devenir avocate pour aider les plus faibles. Ce souhait était-il devenu réalité ? Il n'en avait aucune idée. Mais les rumeurs disaient qu'elle avait fait une grave dépression et avait voulu mettre fin à ses jours.

En arrivant devant les ascenseurs, Fabian rompit le silence en demandant aux policiers de ne pas toucher aux boutons. Il voulait le faire lui-même.

Quand il était petit, il adorait jouer dans ces ascenseurs. L'hôpital en comptait quatre en tout, un à chaque point cardinal du bâtiment en forme de croix. Dès qu'il entra dans la grande cabine ronde équipée d'un tableau de commande planté dans le sol, il était comme transporté à la barre du vaisseau *Enterprise*. Tous ces boutons sur lesquels il fallait appuyer pour monter ou descendre – ce n'était pas un ascenseur comme les autres.

Il regarda autour de lui, aux prises avec la même sensation que dans son enfance. La cabine avait vieilli avec dignité, comme les épisodes de *Star Trek*, et dans ce décor kitsch, il ne manquait plus que le rayon laser guérisseur de Christine Chapel. Fabian appuya sur le bouton vert du rez-de-chaussée, et les portes ne tardèrent pas à s'ouvrir.

« Déjà sur pied ? » lança Lilja en voyant Fabian arriver péniblement au service des urgences.

– Disons que je tiens debout.

– On peut voir ? » Elle passa derrière lui et jeta un œil à sa nuque, sous son pyjama d'hôpital.

« Oh, merde...

– Merci, c'est juste ce que j'avais besoin d'entendre.

– Vacances ou non, j'imagine que tu es là pour les mêmes raisons que nous », déclara Tuveson.

Fabian croisa son regard, mais ne dit rien.

Un médecin apparut et retira le masque qu'il avait sur la bouche, avant de serrer la main de la commissaire.

« Vous êtes là pour Ingela Ploghed, si je comprends bien.

– Comment va-t-elle ?

– Plutôt bien, vu les circonstances. On a mis du temps à comprendre ce qui lui était arrivé, mais on a enfin réussi à arrêter l'hémorragie. » Le médecin se tut et jeta un œil autour de lui, pour vérifier que personne n'écoutait. « Un amateur s'est essayé à une hystérectomie par voie vaginale.

– C'est-à-dire ?

– On lui a retiré l'utérus. »

Tuveson posa son regard sur Fabian, comme si elle s'attendait à ce qu'il fasse une remarque. Mais il était bien trop occupé à essayer de comprendre qui voudrait réserver un tel sort à Ingela Ploghed.

« Qu'est-ce qui vous fait dire que c'est un amateur ? demanda Lilja.

– L'entaille n'est pas du tout là où elle devrait être, et la plaie n'a pas été recousue. Ses urines présentent une forte concentration en benzodiazépines, un médicament contre le stress et l'insomnie.

– Elle a été droguée, puis opérée pendant son sommeil ? »

Le médecin hocha la tête. « Et d'abord violée.

– Qu'est-ce qu'on lui a fait ? »

– Je vais vous envoyer un rapport écrit. Si vous voulez bien m'excuser, je dois continuer mes visites. »

Le médecin disparut sans leur laisser le temps de poser d'autres questions. Tuveson se tourna vers ses collègues en secouant la tête. La nouvelle du viol semblait avoir éclipsé le supplice chirurgical.

Mais l'agression venait de lever les doutes de Fabian. Il était sûr de lui, maintenant.

« On sait au moins que c'est un homme, commenta Tuveson.

– Et on a sans doute des preuves », ajouta Lilja.

Leur chef hocha la tête.

« Ce n'est pas notre homme, déclara Fabian. Mais quelqu'un d'autre.

– Pourquoi quelqu'un d'autre ? demanda Tuveson.

– L'attaque ne répond pas au modèle précédent, répondit Fabian, avant de proposer d'en discuter autour d'un café.

– Moi, je vois des ressemblances, affirma Lilja en débarrassant les vieux gobelets et les assiettes en carton de la table de la cafétéria, puis en frottant vainement les taches incrustées avec une serviette. En plus du fait évident qu'elle était dans la classe, on retrouve cette même méticulosité. Sans parler du timing. Pile quand on commençait à espérer qu'il ait fini.

– Oui, c'est ce qu'on espérait tous », dit Tuveson en posant le plateau avec leurs consommations.

Fabian trempa les lèvres dans le cappuccino froid ; Lilja et Tuveson avaient bien fait de prendre un thé.

« Notre assassin ne viole pas ses victimes.

– C'est peut-être parce que c'est la première femme ?

– Et Mette Louise Risgaard ? rectifia Lilja.

– Ingela Ploghed est quelqu'un d'adorable, reprit Fabian. Elle était plus ou moins la seule à défendre Claes, elle prenait toujours son parti. Et je ne vois pas ce que son utérus, ou sa féminité, peuvent avoir à

faire là-dedans.

– Il n'est plus question de lui. Claes Mällvik est mort, déclara Tu vesson.

– Et qu'est-ce qui nous dit qu'il ne veut pas vous assassiner tous, les uns après les autres ? Désolée, mais tu vois où je veux en venir », dit Lilja.

Fabian voyait très bien. Ces dernières heures, la même idée l'avait obsédé : toute la classe, lui y compris, figurait sur la liste.

« Mais justement, il ne l'a pas tuée, fit-il remarquer avant de regoûter à son café. Notre assassin ne s'en serait pas privé.

– Peut-être qu'il n'y est simplement pas arrivé ?

– Peut-être. Mais à mon avis, il n'est pas du genre à admettre l'échec. Au contraire. Il prépare quelque chose, j'en suis convaincu.

– Oui, j'ai entendu ta théorie sur l'autoportrait en mousse.

– Une image de lui-même, plutôt. » Fabian donna une dernière chance au mélange amer, avant de renoncer et de repousser le gobelet.

« Qui nous dit que l'ablation de l'utérus ne fait pas partie de cette grande mise en scène ? On ne voit peut-être pas encore le lien ? » ajouta Tu vesson.

Elle marquait un point. Ils pouvaient avoir affaire au même homme, et tout finirait par s'expliquer. Mais Fabian en doutait. Contrairement à Tu vesson, il n'avait pas d'argument. Seule plaidait pour ce doute la force de son intuition. L'impression que quelque chose ne collait pas. Il avait cru Claes Mällvik coupable. Désormais on ne pouvait plus être sûr de rien.

Hormis que l'assassin, quelle que soit son identité, allait de nouveau frapper sans tarder.

Kim Sleizner n'avait pas fermé l'œil de la nuit. La nouvelle avait fait l'effet d'une bombe, alors qu'ils étaient sur la terrasse avec sa femme, chacun un verre de vin à la main, regardant le front de mer et l'animation des quais d'Islands Brygge. Le couple avait discuté des prochaines vacances d'hiver. Viveca proposait le Vietnam : il fallait trouver une destination plus authentique, pour changer de la Thaïlande. Il était d'excellente humeur et approuvait toutes ses suggestions. Il maîtrisait enfin Dunja et la frénésie médiatique autour du conflit avec les Suédois commençait à s'essouffler. Bientôt, la canicule ferait de nouveau la une.

Mais alors qu'ils venaient juste d'ouvrir une bouteille de champagne De Saint Gall brut rosé, Nanna était arrivée en courant.

« Papa, ils parlent de toi dans l'*Ekstra Bladet* ! Ils te traitent de menteur ! »

Il n'avait pas réagi tout de suite. Pourquoi son nom figurerait-il dans le journal et quel pouvait être ce mensonge ?

Mais très vite, il avait réalisé et son sang n'avait fait qu'un tour. Il avait laissé la bouteille à Viveca et suivi Nanna jusqu'à son ordinateur.

Ensuite, il s'était enfermé dans la salle de bain pour se passer de l'eau sur le visage. Se ressaisir et réfléchir. Comment remédier à la situation, comment s'expliquer. Lorsqu'il était ressorti sur la terrasse, Viveca regardait dans le vide, la bouteille de De Saint Gall à moitié vide dans une main et son portable dans l'autre.

« Tu ne m'en laisserais pas une goutte ? » avait-il lancé dans un rire pour bien souligner la plaisanterie. Mais ce rire forcé le trahissait.

« Tu n'es qu'un porc. Je veux que tu t'en ailles », avait-elle tranché d'une voix qui ne laissait transparaître ni rage, ni colère. Des mots énoncés sur un ton égal, comme celui d'une caissière au supermarché annonçant un total de 124,50 couronnes. « Tu peux passer prendre tes

affaires demain, quand je serai au travail. »

Il avait vite compris qu'elle était mieux préparée que lui. Ce qu'elle savait depuis un moment devait finir par s'ébruiter, elle s'y attendait. Elle avait patienté sans rien dire. Qu'il s'égare. Qu'il se prenne une déculottée. Putain.

Il avait quitté l'appartement sans un mot et pris une chambre à l'hôtel Kong Frederik, rue Vester Voldgade. Il était maintenant dans son lit et attendait le dernier journal télévisé, anxieux de mesurer l'ampleur du scandale. Sa petite virée sur Lille Istedgade ne fut pas évoquée, la nouvelle était encore confinée dans les pages de l'*Ekstra Bladet*. Mais il n'était pas tranquille. Ce n'était qu'une question d'heures avant qu'elle ne se répande comme une traînée de poudre. Il éteignit la télé, résolu à dormir. N'y parvenant pas, il ouvrit le minibar.

Le lendemain, il se réveilla allongé par terre, avec un violent mal de tête qu'une grande bouteille d'eau pétillante parvint à peine à soulager. Après une douche rapide, il régla la note et quitta l'hôtel.

En marchant vers la voiture, il remarqua que le feu s'était propagé et que la nouvelle était parvenue jusqu'aux kiosques à journaux. Si le *Politiken* le tenait directement responsable de la mort de Mette Louise Risgaard, l'*Ekstra Bladet* préférait se concentrer sur sa virée dans le quartier de Vesterbro, allant jusqu'à promettre une récompense de cinquante mille couronnes à qui pourrait apporter ses lumières sur la question.

Même s'il n'était pas en état de conduire, il roula jusqu'à l'appartement d'Islands Brygge. Il ne voulait pas prendre un taxi, redoutant qu'un chauffeur ne le reconnaisse. Une fois arrivé chez lui, il fila dans son bureau, mit son téléphone à charger et alluma son ordinateur portable pour lire les dernières informations. Les titres qu'il avait lus dans la rue dataient de deux heures – une petite éternité, dans ces circonstances.

En chemin, il s'était demandé s'il ne ferait pas aussi bien d'aller droit à l'aéroport et d'acheter un aller simple pour la première destination exotique venue. S'il vidait ses comptes en banque à temps, avant la main avare de Viveca, il pourrait tenir longtemps en Thaïlande. Et puisqu'il avait déjà fait son baptême, pourquoi ne pas suivre une formation d'instructeur de plongée ?

Il prit une profonde inspiration et cliqua sur la page d'accueil de

l'Ekstra Bladet, pour constater rapidement que la promesse de récompense avait porté ses fruits : Jenny « Wet Pussy » Nielsen avait contacté le journal et affirmait qu'elle se trouvait dans l'appartement de Lille Istedgade pendant les faits. Par égard pour ses clients, elle ne voulait pas entrer dans les détails, mais elle pouvait dire que Sleizner était un habitué.

Cette garce de Dunja. Tout était de sa faute. Ce ne pouvait être qu'elle. Au lieu de prendre ses avertissements au sérieux, elle lui avait craché au visage et déclaré la guerre. Si c'était ce qu'elle voulait, il la devancerait sur le champ de bataille. Et même quand elle implorerait à genoux son pardon, il ne la lâcherait pas.

Mais il devait commencer par réfléchir calmement. Mettre de côté ses sentiments et faire appel à sa raison. Évaluer les possibilités, comme les conséquences. Il ne se laisserait plus surprendre. À partir de maintenant, c'était lui qui mènerait la danse. Ses pensées furent interrompues par la sonnerie de son portable. Henrik Hammersten, le chef de la police nationale.

Dunja Hougaard s'assit à son bureau et alluma son ordinateur. Ses heures étaient comptées, elle devait être efficace. Sans doute le Grand méchant loup se tiendrait-il encore un peu à distance, le temps de panser ses blessures. Mais rien n'était plus féroce qu'un animal blessé. Une fois qu'il oserait sortir de sa cage, il voudrait sa peau.

Mais elle était décidée. L'affaire importait plus que sa carrière. Elle y avait songé toute la nuit, et la solution était finalement assez simple. Au départ, c'était ce qui l'avait poussée à s'engager dans la police.

Elle entra son nom et son mot de passe, puis cliqua sur l'onglet « Formulaires ». Même si elle n'avait jamais exploré cette page, elle savait quoi y trouver : le formulaire H3-49U pour la transmission de preuves, juste en dessous du H3-45R pour leur enregistrement. Elle cliqua sur l'icône PDF. À l'écran apparut le document qu'elle se mit à remplir. *La Peugeot immatriculée en Suède JOS 652, référencée 100705-B39C, à transmettre aux services de police de Helsingborg pour un examen technique.*

Sous la rubrique « Nom du signataire », elle tapa Kim Sleizner et cliqua sur imprimer. Puis elle posa la feuille sur son bon vieux contrat de travail, en ajustant la superposition pour que la signature de Kim tombe au bon endroit, et se saisit de son meilleur stylo, qu'elle testa

sur un bout de papier avant de commencer son œuvre de faussaire.

Sa main aurait dû trembler. Elle aurait dû se sentir nerveuse, elle qui avait tout à perdre. Mais sa main ne tremblait pas. Dunja souffla pour faire sécher l'encre, prit le formulaire et quitta son bureau. Pour la dernière fois peut-être, se dit-elle en descendant le couloir.

Dès qu'elle pressa le bouton, les portes de l'ascenseur s'ouvrirent. Elle entra dans la cabine, passa sa carte et appuya sur le bouton du quatrième sous-sol. Les portes se refermèrent et l'ascenseur se mit en marche. La descente lui parut interminable. L'ascenseur ralentit, comme pour la provoquer. Elle respira profondément, sans parvenir à retrouver son calme, et la cabine s'immobilisa. Le cadran indiquait qu'elle n'avait pas dépassé le rez-de-chaussée. Les portes s'ouvrirent, laissant monter le Grand méchant loup en personne.

« Salut », dit-elle d'un air aussi détendu que possible.

Il ne répondit rien, se contentant de lui lancer un regard et d'appuyer sur le 6. Les portes se refermèrent et l'ascenseur repartit.

Les murs de la cabine semblaient se resserrer sur elle. Elle chercha où fixer son regard, avisa une petite rayure sur la porte. Était-elle censée dire quelque chose ? Non, mieux valait rester naturelle. Mais comment faire dans une telle situation ? Elle se sentait brûlante et moite, voulut avaler sa salive, mais une boule lui nouait la gorge. Ne pas quitter la porte des yeux. Rester concentrée et attendre que ces longues secondes finissent par passer.

Sleizner n'était qu'à un mètre, son regard perçant posé sur elle. Avait-il deviné ce qu'elle préparait ? Malgré le chewing-gum qu'il mâchait bruyamment, son haleine empestait l'alcool de la veille et rendait la petite cabine encore plus étouffante. Quand les portes s'ouvrirent enfin, Dunja se retint de sortir en courant.

« À plus », entendit-elle dans son dos, et elle se retourna. Alors que l'ascenseur se refermait déjà, elle entrevit son sourire.

L'air s'échappa de ses poumons comme d'un pneu crevé. Kim Sleizner s'affala sur le strapontin, la tête entre les mains. Dunja était bien la dernière personne qu'il aurait voulu croiser. C'était le coup du destin. Et il s'en était brillamment tiré. Ces années à diriger un service lui avaient beaucoup appris. Il avait lancé l'attaque en ne répondant pas à son salut. Ne rien laisser transparaître. Ne rien exprimer du regard.

On ne pouvait pas en dire autant de Dunja. Elle transpirait l'incertitude et la culpabilité. S'il avait pu douter qu'elle ait informé le journal à scandale, il en avait désormais le cœur net. Dans un regain d'énergie, il se leva, arrangea ses cheveux et sortit de la cabine.

« Quel bordel », lança Henrik Hammersten en recevant Sleizner.

Quand il entra dans le bureau du chef de la police nationale, il avait toujours l'impression de faire un bond d'un siècle en arrière. La pièce avait été rénovée quelques années plus tôt, mais Hammersten avait insisté pour conserver le lambris sombre aux murs, les moulures au plafond, les fauteuils capitonnés et un vieux globe terrestre abritant des bouteilles.

« Assieds-toi. » Hammersten fit un geste vers la chaise installée devant le grand bureau en acajou, acheté aux enchères chez Bruun's pour la coquette somme de 55 000 couronnes.

Cette fois, il n'avait pas le droit au fauteuil, remarqua Sleizner qui se préparait à un entretien difficile. S'il voulait sortir vivant de cette pièce, il devait jouer ses cartes avec finesse. Il prit place sur le siège et ouvrit les bras en un geste désespéré.

« Bon, Henrik. Je ne sais pas quoi dire. On file par la porte de derrière pour se délasser un coup, et la chasse aux sorcières est lancée. »

Hammersten hocha la tête, sortit du globe deux verres et une bouteille de Gammel Dansk. Mieux valait aller droit au but et dire franchement les choses. Hammersten était lui-même adepte de ce genre de petit plaisir de temps en temps. C'était même sur ses conseils qu'il avait été voir Jenny Nielsen, en vantant le talent remarquable de la jeune femme pour satisfaire les besoins des clients. Mais Sleizner ne pensait pas emprunter ce biais trop évident.

« Tu sais qui a cafté ? demanda Hammersten, en remplissant jusqu'à ras bord les verres de liqueur orange.

– Hougaard, je ne vois pas qui d'autre. Elle a une dent contre moi depuis que je suis arrivé à la tête du service. »

Hammersten hocha la tête, avant de tendre le verre et de trinquer avec Sleizner, qui but d'un trait, et sentit l'alcool embraser sa gorge et son estomac. C'était juste ce dont il avait besoin. Et merde. Il ne s'aperçut que trop tard que le verre de Hammersten était toujours plein.

Le patron lui remplit de nouveau son verre qu'il saisit avidement, renversant quelques gouttes sur le bureau en acajou.

« Excuse-moi... Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit.

– Pas de problème, pas de problème. »

Hammersten sortit si vite un chiffon que Sleizner le soupçonna d'avoir anticipé sa maladresse. Putain. C'était pour ça qu'il avait rempli à ras bord.

« C'est dommage pour Hougaard, reprit Hammersten, avant de tremper ses lèvres dans la liqueur. Elle est douée.

– C'est vrai, répondit Sleizner en laissant son verre de côté pour l'instant. Mais elle a ses défauts comme tout le monde.

– Quel genre de défauts ?

– Elle a du mal à se plier aux ordres, par exemple. Et je crois qu'elle a un problème avec l'alcool. L'autre jour, elle est arrivée avec une sacrée gueule de bois. »

Hammersten opina, tout en sirotant. « Du moment qu'elle fait bien son boulot.

– C'est bien là le souci. » Sleizner reprit son verre et s'efforça de ne boire qu'une petite gorgée, même si son corps en réclamait davantage.

« Qu'est-ce qu'en dit Viveca ?

– Elle m'a fichu à la porte et honnêtement, je ne peux pas lui en vouloir.

– C'est ce qui compte, n'est-ce pas ? » Hammersten le regarda dans les yeux. « L'honnêteté.

– Oui, c'est toujours ce que...

– Kim, coupa-t-il. J'ai bien peur de devoir en faire autant.

– Je ne suis pas sûr de comprendre.

– Tu sais comme je t'apprécie et combien j'estime tout ce que tu as fait pour le service. Mais cette affaire grossit comme une vilaine tumeur qui risque de corrompre toute la profession. Je vais être franc : je n'ai pas le choix. »

Depuis le début, c'était une mascarade. Le mettre en confiance, lui faire croire qu'ils étaient dans le même camp. Alors que ce connard avait déjà pris sa décision. Il n'avait plus rien à perdre. Sleizner vida son verre et le posa violemment sur la table en acajou.

« Qu'est-ce que tu dis, putain ? Comment ça, tu n'as pas le choix ? C'est toi qui décides !

– Kim, je comprends que tu sois déconcerté. Mais...

– Tu comprends ? Vraiment ? »

Hammersten soupira. « Kim, tu connais le problème aussi bien que moi. Si les gens ne croient plus en nous, on est foutus.

– Henrik, ce n'est que du tapage médiatique, plus ou moins fondé sur rien. Certes, je n'étais pas à mon poste et n'ai pas décroché ce téléphone à la con. Et alors ? Cette fille serait morte de toute façon. Imagine que j'aie répondu. Juste une seconde. Je n'aurais jamais pu envoyer de renforts à temps, et ce flic de Køge se serait quand même jeté dans la gueule du loup. Après, si ça peut rendre les gens heureux, je veux bien payer les pots cassés. Aucun problème. »

Hammersten réfléchit aux arguments en silence.

« Henrik, nom de Dieu... Donne-moi un jour ou deux pour arranger les choses. Tout rentrera dans l'ordre, c'est promis. »

Il se retint à la dernière seconde d'attaquer Hammersten sur son talon d'Achille. Ç'aurait été très facile, mais ce n'était ni le lieu ni le moment. Ils le savaient tous les deux.

« Tu as jusqu'à demain. »

Il avait guetté de sa voiture pendant presque deux heures. Attendant le bon moment. Grâce à la manette, il avait pu guider la petite caméra installée sur la lunette arrière et suivre à l'écran les enfants qui jouaient devant l'école maternelle. Ils se disputaient les tricycles, jetaient des cailloux, pleuraient et reniflaient.

Il n'avait pas d'enfant, il n'avait jamais aimé ça. Depuis tout petit. À l'époque, il avait tout fait pour être l'un des leurs. Porter les bons vêtements, dire ce qu'on attendait de lui. Mais personne n'avait remarqué ses tentatives désespérées, et peu à peu, son désir de normalité s'était transformé en mépris pour ceux de son âge.

Aujourd'hui, les enfants le dégoutaient. Morve, poux, boutons, verrues, galle, eczéma... La liste était longue. Des nids à microbes, qui ne savaient faire qu'une seule chose : se montrer méchants. Devenu adulte, il l'avait enfin compris, la méchanceté était quelque chose d'inné. Contrairement à la bonté, qui nécessitait éducation, soin et travail, la méchanceté grandissait toute seule et ne faisait que se raffiner avec les années.

À 16 h 07, il était sorti de la voiture pour les chercher. À cette heure, il y avait assez de parents pour que les surveillants ne soient pas trop vigilants. Il avait vu sur Facebook à quoi ils ressemblaient. Lovisa et Mark, trois et cinq ans. Il les avait trouvés tout de suite et les deux enfants l'avaient suivi sans broncher – il s'était présenté comme un collègue de leur maman, qui était coincée dans une réunion et lui avait demandé d'aller les chercher avant la fermeture de l'école. La promesse de passer au McDo avait aidé à l'affaire.

Les surveillants n'avaient pas été aussi faciles à persuader. Le gros s'était montré méfiant et lui avait tout de suite demandé qui il était. Ils ne pouvaient confier les enfants à des inconnus. Par chance, les gamins n'étaient pas à côté et il avait pu répondre, irrité, qu'il était

loin d'être un inconnu, mais leur père.

Le surveillant l'avait regardé d'un œil dubitatif. Il avait expliqué qu'il voyageait beaucoup dans son cadre professionnel, et que pour cette raison, il ne venait jamais les chercher. Le type avait fini par accepter, soulignant qu'il devrait les prévenir la prochaine fois qu'il compterait arriver par surprise.

Les enfants étaient maintenant plongés dans un sommeil artificiel sur la banquette arrière. Sur l'écran, il vit leur mère, Camilla Lindén, claquer la porte de sa voiture et filer vers l'école, en retard comme toujours. Elle réapparut trois minutes plus tard, tapant nerveusement sur son téléphone. Elle ne pouvait savoir qu'elle aurait pour seule réponse un signal d'erreur : le numéro n'était pas attribué.

Il la regarda recomposer de nouveau le numéro et réécouter le message du répondeur, tout en jetant son sac à main sur le siège passager, puis se mettre au volant et démarrer en trombe. Les pneus crissèrent sur la chaussée. Il tourna tranquillement la clef dans le contact, suivit la voiture devant lui et mit en marche le système de reconnaissance faciale, dont il avait lui-même programmé les algorithmes et qui commandait le canon laser monté au joint de cardan.

Si tout fonctionnait comme prévu, personne ne comprendrait la cause de l'accident.

Une infirmière lança au passage un regard noir à Tu vesson en lui montrant la pancarte représentant un téléphone barré.

« D'accord. Je dois te laisser. » Tu vesson raccrocha et se tourna vers Lilja. « C'était Molander. Ils n'ont rien trouvé au parc.

– Rien du tout ?

– Quelques cheveux de la victime dans les buissons où on l'a découverte. Pas de vêtement, pas d'empreintes de pas, ni de voiture, rien. Je l'ai renvoyé à Söderåsen.

– D'habitude, il y a toujours quelque chose. Tu as déjà vu Molander ne rien trouver ? »

Tu vesson secoua la tête. « L'assassin a bien nettoyé derrière lui. Mais on commence à connaître le personnage. Les quelques traces qu'il laisse, il veut qu'on les retrouve. Fabian, qu'est-ce que tu en penses ? »

Elle l'observait, attendant une réaction de sa part, quand le médecin arriva.

« C'est par là. »

Ils le suivirent dans le couloir. « Elle a repris conscience, mais elle est toujours très faible. Qu'on soit bien d'accord : pas question ici d'un long interrogatoire. » Il les mena à une porte gardée par deux agents en uniforme. « Je reviens dans dix minutes. »

Le médecin disparut et Tu vesson ouvrit la porte, prête à entrer.

« Attends, fit Lilja. C'est une bonne idée que Fabian vienne avec nous ? » Tu vesson croisa son regard. « Je croyais qu'il était exclu de l'enquête ? »

La commissaire se tourna vers Fabian. « Elle a raison. Tu fais ce que tu veux de tes vacances. Mais si tu veux parler à la victime, il va falloir attendre ton tour.

– Pas de problème », répondit Fabian avant de faire demi-tour vers

les ascenseurs, toujours escortés par ses policiers taciturnes. Il avait déjà la réponse qu'il voulait.

Tu vesson et Lilja s'approchèrent du lit en position assise, où les attendait Ingela Ploghed. Elle avait des cernes autour des yeux et le teint aussi pâle que ses draps blancs. Les cheveux gras et ternes, les mains qui tremblaient comme une vieille femme. À quoi pouvait-on s'attendre de quelqu'un qui avait perdu des litres de sang et subi les coups de bistouri d'un amateur, pensa Tu vesson en prenant une chaise qu'elle tira près du lit.

« Bonjour Ingela. Je m'appelle Astrid Tu vesson et je suis commissaire à la criminelle de Helsingborg. Voici ma collègue, Irene Lilja, inspectrice de police. »

Lilja salua d'un geste.

« On a quelques questions auxquelles on espère que vous pourrez répondre. »

Ingela, au bord des larmes, le menton chevrotant, fit non de la tête : « Je n'ai aucune réponse. Je suis désolée, mais je ne me souviens de rien.

– Ingela, je voudrais commencer par vous dire à quel point je suis navrée de ce qui s'est passé. C'est affreux. Mais peut-être trouveriez-vous du réconfort dans le fait d'être en vie, contrairement aux autres ?

– En vie ? Vous parlez d'une vie ! Si j'avais pu choisir, j'aurais préféré mourir. Quelqu'un m'a pénétrée... avec un couteau et... et... »

Une grimace et elle éclata en sanglots, sans un bruit.

Tu vesson lui prit la main. « Je comprends que ce soit dur. Tout ce qu'on veut, c'est retrouver celui qui vous a fait ça. La clef du mystère, c'est vous et ce que vous pourrez nous dire. »

Ingela hocha la tête, retrouvant son calme. Elle sécha ses larmes, puis but le verre d'eau que Lilja lui tendit.

« Quel est votre dernier souvenir ?

– On faisait la fête avec Mona et Cilla. Des amies. On sort presque toujours le premier mercredi du mois.

– Et vous êtes allées où ?

– On a commencé par dîner chez Haket, et ensuite... On est allées boire des verres au S/S Swea.

– Et ensuite, que s'est-il passé ? »

Ingela secoua la tête et haussa les épaules.

« Vous vous souvenez de ce que vous avez bu ? demanda Lilja.

– Une caïpirinha et un white russian. Et je me suis sentie mal tout à coup. On dansait sur Lady Gaga et j'avais la tête qui tournait, alors que je n'avais bu que deux ou trois verres. »

Tuesson et Lilja échangèrent un regard.

« Vos amies étaient dans le même état ?

– Je ne sais pas. Je les ai cherchées dans la foule. J'avais des vertiges et je voulais sortir. Mais je n'arrivais pas à trouver la sortie, c'était comme être perdue dans un grand labyrinthe.

– Donc, vous ne vous rappelez pas comment vous êtes sortie ? »

Ingela fit non de la tête, elle se forçait à retenir ses larmes. Le médecin entra et tapota sa montre.

Tuesson leva la main pour se prémunir de toute remarque : « On a presque fini. Vous aviez des vertiges et n'arriviez pas à trouver la sortie. Et ensuite ? »

Ingela réfléchit un instant, puis haussa les épaules. « Je me suis réveillée et je ne comprenais plus rien. Je n'avais aucune idée de l'endroit où je me trouvais. Je ne savais même plus qui j'étais. » Voyant sa lèvre inférieure se mettre à trembler, Tuesson lui serra la main plus fort.

« Vous aviez mal ? »

Ingela secoua la tête. « Je ne sais pas, je ne crois pas.

– Et vous vous souvenez dans quelle position vous vous êtes réveillée ? Sur le ventre, le dos ou...

– Je ne sais pas. Je suis désolée, je ne sais pas. C'est bientôt fini ?

– Ingela, c'est important. Essayez de vous rappeler exactement...

– Je ne sais pas, je vous dis ! » De nouveau, elle éclata en sanglots. « S'il vous plaît, vous pouvez partir ? J'ai besoin d'être seule.

– Ingela...

– Partez ! Allez-vous-en ! » s'écria-t-elle en se tapant soudain le ventre.

Le médecin accourut pour l'empêcher de frapper et d'arracher tout ce qui lui tombait sous la main.

« Laissez-moi tranquille ! »

Lilja et Tuesson saisirent chacune un bras d'Ingela qui se débattait comme une lionne, la maintenant le temps que le médecin remplisse une seringue et la lui pique dans la fesse. Elle abandonna soudain toute résistance puis regarda, les yeux brillants, le docteur et

les deux femmes.

« Je vous en prie... Vous ne pouvez pas juste me laisser... disparaître... » Ses paupières s'alourdirent.

« Je pense que ça suffira pour aujourd'hui, déclara le médecin en ouvrant la porte.

– Quand est-ce qu'on peut revenir la voir ? demanda Tu vesson, alors qu'ils redescendaient le couloir.

– Vous avez vu par vous-même. Elle souffre d'un grave traumatisme. Elle est toujours en état de choc et a besoin de repos. »

Tu vesson s'arrêta et se tourna vers lui. « Je vous repose la question : quand est-ce qu'on pourra revenir ? »

Le médecin poussa un long soupir démonstratif : « Honnêtement, je ne comprends pas. Elle n'a pas l'air de se rappeler autre chose.

– C'est à moi d'en juger. Quand pensez-vous qu'elle puisse se rétablir ? »

Il prit un air résigné. « Demain, elle devrait au moins pouvoir s'asseoir.

– Bien. On repasse demain la chercher. Je pense l'emmener faire un tour en voiture, si quelqu'un du service veut nous suivre. »

Le médecin voulut protester, mais Tu vesson et Lilja se dirigeaient déjà vers la sortie.

Camilla Lindén ne se rappelait plus la dernière fois que ça lui était arrivé. Deux, trois, voire quatre ans plus tôt. Même si elle s'était juré que c'était fini, elle gardait toujours un paquet dans son sac. Au cas où l'envie deviendrait irrépressible.

À l'instant, qui pourrait le lui reprocher ? se dit-elle en fouillant d'une main dans son sac sur le siège passager. Quelque part entre le rouge à lèvres, les clefs, le portable, les cure-dents et les tampons, elle savait qu'il était... là. Du bout des doigts, elle sentit le paquet cartonné qu'elle amena à sa bouche pour en arracher le plastique et pincer une cigarette entre ses lèvres. L'allume-cigare était brûlant et elle se dépêcha de tirer la précieuse bouffée.

Autrefois, le tabac avait le pouvoir de la calmer instantanément. Mais plus maintenant. Cette fois, c'était la dernière, pensa-t-elle en se mettant sur la file de gauche et en appuyant sur l'accélérateur, pour dépasser la Volvo bordeaux qui traînait devant elle. Elle inhala au plus profond, que la fumée pénètre le moindre capillaire sanguin, et vit l'autoroute E6 s'allonger devant elle comme dans un jeu vidéo en 3D. Elle conduisait comme une folle, mais s'en moquait éperdument. La police pouvait bien l'arrêter – au moins, ils pourraient l'aider.

Björn avait déjà refait surface pour prendre les enfants. Un jour, il les avait emmenés au parc Tivoli à Copenhague ; un autre, sur l'île de Ven. Mais bloquer son numéro, c'était nouveau. Et ça ne se reproduirait pas.

Elle en avait assez. Elle ne ravalerait pas sa colère et ne se laisserait pas faire. Elle irait jusqu'au bout, devant les tribunaux. Interdiction de visite et tout le bordel. Mettre sa petite vie à feu et à sang. Qu'il n'ose plus jamais s'approcher.

Elle resta sur la file de gauche, le compteur passa les 150. Surtout, ne pas manquer la sortie vers Strövelstorp. C'était là qu'il habitait. Ce

connard. Elle tira sur sa cigarette, avant de jeter le mégot par la vitre et d'en rallumer une.

Comment avait-elle pu être aussi naïve ? Tant de sonnettes d'alarme avaient été tirées. Tant d'occasions de tourner les talons et de partir. Mais toutes ces années, elle avait préféré fermer les yeux, tendre l'autre joue et faire comme si de rien n'était. Se berçant de l'illusion qu'il pourrait arrêter de boire un jour, et que c'était de sa faute, à elle. Et dire qu'à l'époque, ils n'avaient pas d'enfants. Aux championnats du monde de bêtise, elle aurait triomphé.

Elle s'étrangla et toussa en soufflant la fumée. Comme une vieille dame, se dit-elle alors que la Volvo la redoublait sur la droite. Elle jeta un œil au compteur, redescendu à 140, et se rangea derrière la voiture.

Le premier coup remontait à plus de dix ans. Mais elle s'en souvenait comme si c'était hier. Ils étaient invités chez Elsa, son amie d'enfance, qui avait adopté le nom de son mari, Jerker Hallin. Le couple avait proposé de faire une fondue bourguignonne, après avoir retrouvé l'appareil en rangeant la cave. Puis la conversation avait porté sur les années 1980 et tout ce qu'ils retenaient de cette décennie aujourd'hui si critiquée. Camilla avait bien vu que Björn ne disait pas un mot.

Les feux stop de la Volvo s'allumèrent. Elle freina à son tour, puis jeta un œil par-dessus son épaule pour voir si elle pouvait braquer, mais un camion s'acharnait à la dépasser dans la côte. À quoi bon ?

Björn détestait tout ce qui pouvait lui rappeler cette époque. Qu'il vienne de se gaver de viande frite n'y changeait rien : évoquer les années 1980 le mettait hors de lui. Les autres continuaient à parler avec nostalgie vêtements et coupes de cheveux, soulignant comme la mode de l'époque était drôle. Surtout comparée à celle des années 1990, où tout le monde devait à tout prix porter un jean délavé, un T-shirt et une chemise à carreaux.

Ce dernier commentaire avait échappé à Elsa, qui n'avait pas dû remarquer la tenue de Björn : un T-shirt blanc sous une chemise de bûcheron laissée ouverte. Ou l'avait-elle fait exprès ? C'était bien son genre. Alors que Camilla essayait de sauver la situation, affirmant qu'une chemise à carreaux pouvait être élégante, Björn avait pris la parole pour la première fois en vingt minutes. *La mode des années 1980, c'était pour les folles et les pédés, avec les épauettes et toutes ces*

conneries. Jerker avait demandé quelle différence il faisait entre les folles et les pédés, avant de lever son verre en ricanant.

Les feux stop de la Volvo se rallumèrent et Camilla ralentit encore. Le compteur affichait 125 kilomètres à l'heure à présent.

Et ils avaient trinqué. Tous sauf Björn, qui voyait rouge. Camilla avait fait son possible pour aiguiller la conversation vers le boulot et Elsa, qui était bibliothécaire, avait raconté que son patron passait son temps à dénigrer la littérature pour enfants.

Vous voulez vraiment dire que vous aimez cette musique de pédé qu'ils faisaient à l'époque, avait-il explosé. *Il n'y avait même pas de vrais instruments. Prenez Soft Cell et les Human League. Des tapettes maquillées qui ne savaient même pas chanter !* C'était mot pour mot ce que Björn avait déclaré.

Ils chantaient comme des rossignols, se dit Camilla. Elle vit quelque chose s'allumer sur la lunette arrière de la Volvo qui roulait devant elle, bien trop près. Une lumière verte, observa-t-elle avant que ses pensées ne retournent au dîner chez Elsa. Jerker devait être ivre, sinon il n'aurait jamais osé répondre. Qu'est-ce qu'il avait dit, déjà ? Camilla réfléchit, tandis que la petite caméra installée dans la voiture à l'avant semblait chercher son visage, dirigeant un rayon vert sur le pare-brise.

C'est ce que disent les homos refoulés, avait-il rétorqué. Et il s'était mis à chanter. *Don't you want me baby ? Don't you want me ah-ah-ah-ah...* Il s'était levé de sa chaise, agenouillé devant Björn et lui avait caressé la cuisse. *You were working as a waitress in a cocktail bar when I met you. I picked you out. I shook you up and turned you around...*

Elsa pouffait de rire, elle-même avait du mal à se retenir. Jerker continuait à chanter et à se dandiner aux pieds de Björn. *Turned you into someone new...* Finalement, elle avait ri à perdre haleine avec Elsa. Elle n'avait remarqué que trop tard le regard furieux de Björn. Il s'était levé d'un bond, renversant sa chaise. Il était temps de rentrer, avait-il coupé.

Et elle avait été assez bête pour le suivre.

À la maison, elle l'avait vu fermer la porte, pousser le loquet et tourner la clef dans la serrure. Puis glisser la clef dans sa poche et prendre une profonde inspiration, rassemblant ses forces avant de se retourner.

Sur l'autoroute, soudain, une douleur vive frappa son œil gauche et la fit hurler. Comme une aiguille ou de l'acide jeté en plein visage. Elle ferma les paupières, et passa la main sur son visage pour essayer de comprendre, mais ne sentit rien d'autre que la douleur qui déchirait son orbite.

Elle se rendit compte qu'elle déviait de la chaussée et redressa vivement la voiture dans un cri. Qu'est-ce qui lui arrivait ? Une hémorragie cérébrale, une embolie ? La douleur brûlait toujours, mais commençait à s'estomper. Elle était couverte de sueur et grelottait. Ses vêtements serrés lui collaient à la peau. Elle agrippa le volant d'une seule main, et, levant sa main droite sur son œil intact, elle constata qu'elle était aveugle de l'œil gauche. Quel cauchemar était-elle donc en train de vivre ? Elle devait à tout prix rester consciente.

La lumière verte jaillit à nouveau de la Volvo et vint frapper son pare-brise. Elle ne rêvait donc pas ! Le rayon remontait sur sa poitrine. Qu'est-ce que c'était que cette histoire de fou ? Ses pensées n'allèrent guère plus loin : la douleur la cloua sur son siège. Elle avait maintenant comme une aiguille plantée dans son œil droit. Tout devint flou. Seules des taches de couleur dansaient encore sur sa rétine. Elle hurlait à présent, tout en essayant de maintenir la voiture dans son axe. Mais ses mains ne lui répondaient plus et la voiture se déporta sur la file de gauche.

La BMW de Camilla Lindén heurta violemment le camion, ricocha comme une bille de flipper et fonça vers le bas-côté, où elle percuta le panneau « Strövelstorp 500 m ». Le choc propulsa la voiture en arrière vers l'autoroute, contre les roues du poids lourd qui la percuta de plein fouet. Après ce fabuleux tête-à-queue, le véhicule atterrit sur le toit, glissant sur l'asphalte avant de s'immobiliser.

L'accident n'avait pas tardé à créer un embouteillage. Le conducteur du camion et quelques automobilistes sortirent pour observer le tas de tôle froissée. Avec ses roues tournant dans le vide, la BMW ressemblait à un scarabée sur le dos.

Certains prirent leur téléphone pour appeler les urgences. D'autres leurs proches, pour leur dire combien ils les aimaient. Un homme s'approcha de la voiture, ouvrit la portière et tâta la carotide de la femme gisant derrière le volant. Pas de pulsation. Il retourna vers sa Volvo bordeaux et repartit en faisant gronder son moteur.

Fabian était alité depuis maintenant plus de vingt-quatre heures, et ne tiendrait pas un jour de plus. Encore quelques heures et il mourrait d'ennui. On avait beau lui répéter qu'il devait se reposer, ça ne changeait rien. Avec la mort de Claes Mällvik, l'affaire était devenue une obsession.

Et puis, il y avait ce regard chez Tuveesson. Malgré ses efforts pour prouver le contraire, ses yeux l'avaient trahie. Au fond, elle avait perdu tout espoir. Peu importait qu'il soit exclu ou alité, c'était à lui d'essayer de trouver la solution. Si seulement il y en avait une.

Il aurait voulu quitter l'hôpital, mais la douleur dans son dos était trop pénible. Après les cachets qu'il finit par avaler, il sentit peu à peu le mal s'apaiser. Les calmants l'aideraient à se concentrer, espérait-il, car il était décidé à travailler.

Un coursier était passé chez lui, rue Pålsgöatan, pour chercher son ordinateur, son chargeur de téléphone et des sous-vêtements. Et il avait réussi à persuader Florian Nilsson, le réceptionniste du commissariat, de lui faire parvenir tout ce qui traînait sur son bureau provisoire. Une infirmière lui avait trouvé une multiprise, un petit meuble à roulettes, une lampe et un plateau qui s'ouvrait sur le lit et faisait parfaitement office de table.

Il avait commencé par brancher son téléphone, recevant aussitôt un message de Sonja. *On est dans le train. Theo n'a pas voulu venir, je lui ai donné un billet de 500 pour se nourrir pendant que tu es à l'hôpital. Appelle-le. Sonja.*

Ce qu'il avait fait sur-le-champ, mais son fils n'avait pas décroché.

Fabian avait ensuite rappelé sa femme, il voulait savoir comment elles allaient, elle et Matilda. Sonja avait raconté qu'elles avaient passé la journée à Gröna Lund avec sa sœur et les cousins, et que tout le monde s'était amusé. *Je dois y aller. N'oublie pas de rappeler Theo.* « Je

t'aime », avait-il dit, attendant une réponse, qui n'était pas venue.

Fabian composa le nouveau numéro fixe de son domicile. Les tonalités s'égrenèrent dans le vide, comme un écho lointain dans l'infini. Il réessaya d'appeler le portable de Theodor, mais au bout de trois sonneries, tomba sur son répondeur. Il était sans doute enfermé dans sa chambre et jouait à l'ordinateur, se dit Fabian. Il se promit de faire quelque chose contre l'isolement de son fils. Le forcer à sortir de sa chambre, à oser mettre le nez dehors et trouver autre chose à faire que de tuer des ennemis virtuels.

Un policier engoncé dans son uniforme ouvrit la porte.

« Un coursier est là avec des affaires du commissariat. »

L'homme entra portant un carton rempli de classeurs et de documents, et tendit un papier à signer.

« Vous n'auriez pas le numéro d'un de vos collègues qui est passé chez moi tout à l'heure pour chercher un ordinateur, entre autres ? demanda Fabian en gribouillant une signature.

– Au 17 rue Pålsgöatan ? »

Fabian acquiesça.

« Johnny le Rocker ». Le coursier chercha le numéro et tendit son portable à Fabian, qui tapa le numéro sur son téléphone.

« Allô ?

– Je parle bien à Johnny ?

– C'est qui ?

– Fabian Risk à l'appareil. Vous êtes passé chez moi tout à l'heure, pour chercher des affaires au 17 rue Pålsgöatan.

– Ma journée est finie. Il est bientôt...

– J'ai juste une question. »

Un soupir exagéré se fit entendre à l'autre bout du fil.

« Est-ce que mon fils était à la maison, quand vous êtes passé ? Il a quatorze ans, les cheveux bruns aux épaules, style plutôt décontracté.

– Aucune idée. Mais quelqu'un écoutait du Marilyn Manson à vous faire exploser les tympans.

– Merci, c'est tout ce que je voulais savoir. »

Fabian raccrocha, soulagé. Il n'aurait jamais cru que les hurlements de Marilyn Manson puissent un jour le réconforter.

Vingt minutes plus tard, son portable recevait un message : « Salut papa, j'ai vu que t'avais appelé. J'étais en train de m'acheter un kebab.

Tu rentres quand ? »

Fabian tapa la réponse : « Dès que les médecins me laissent sortir. J'ai récupéré mon téléphone, appelle-moi s'il y a quelque chose. Tu peux même passer me voir A. » Il envoya le SMS et écrivit aussitôt à Sonja : « Chérie, je viens de parler à Theo qui se nourrit de kebab à n'en plus pouvoir. Bisous. F. »

Il reposa son téléphone. Il pouvait enfin se mettre au travail.

1.

Parc d'attractions situé au cœur de Stockholm.

Il était temps, se dit Tuvesson en payant le livreur, avant d'annoncer à Lilja, Molander et Klippan que les pizzas étaient arrivées. Avec la faim, leur concentration avait chuté, et s'ils ne mangeaient pas un morceau, ils n'avaient plus qu'à fermer boutique. Ils avaient travaillé toute la journée, toute la soirée, et le manque de sommeil avait dépassé depuis longtemps la limite du raisonnable. Dans l'espoir de combattre le découragement qu'elle avait ressenti plus tôt, Tuvesson avait décidé que personne ne rentrerait chez soi tant que l'enquête n'aurait pas fait un sérieux pas en avant. Avec un peu de chance, ils trouveraient un second souffle.

Elle adorait cette phase de l'enquête où l'équipe n'avait qu'un seul et même objectif : résoudre l'affaire, coûte que coûte. Tout le reste était secondaire. Ils formaient une famille, alors qu'en temps normal, chacun rentrait chez soi pour retrouver la sienne. Ces moments lui évoquaient son enfance, quand elle allait chez ses grands-parents et jouait aux Lego ou à la poupée tout le week-end en pyjama. Pas le temps de s'habiller, à peine de manger. Rien n'avait d'importance. Si ce n'était le jeu.

Lilja et Molander accoururent, ouvrirent la grande bouteille de Coca et remplirent chacun leur verre.

« Si je devais choisir entre boire du vin et du Coca toute ma vie, ce serait sans hésiter le Coca, assura Lilja en vidant son verre.

– Vous avez pris quoi ? demanda Molander en examinant les cartons de pizza.

– Qu'est-ce qui te ferait plaisir ?

– Euh... Une pizza kebab, peut-être ?

– À votre service », dit Tuvesson en tendant une boîte.

Même s'il ne voulait pas l'admettre, c'était neuf fois sur dix ce que commandait le technicien. Ensuite, il s'en fatiguait et voulait souvent

goûter celles des autres. Ce que Tu vesson avait anticipé en commandant six pizzas différentes.

« Où est passé Klippan ? Il n'en veut pas ? »

– Il s'est enfermé en salle de réunion. Il arrive dès qu'il en aura fini avec ses graffitis, répondit Lilja.

– Ah oui, j'oubliais, dit Molander, sceptique.

– Je sais, autant chercher une aiguille dans une botte de foin, reprit Tu vesson. Mais il y met tant d'énergie que je veux donner toute sa chance à son initiative. D'accord ? »

Molander et Lilja approuvèrent, puis s'assirent et mordirent dans leurs parts comme si leur vie en dépendait. Un tiers de pizza plus tard, Molander reprenait la parole.

« On a du nouveau sur le cas d'Ingela Ploghed ? »

– Pas vraiment, répondit Tu vesson. Notre gentil docteur nous a envoyé un rapport écrit, mais ce n'est qu'une redite de ce qu'il nous a appris tout à l'heure.

– C'est-à-dire ?

– Que l'opération n'a pas été faite par un médecin.

– Comment on peut le savoir ?

– Parce que le criminel s'est servi d'un scalpel qui n'était pas destiné à une hystérectomie. Et l'instrument n'était pas stérilisé.

– Putain..., lâcha Lilja.

– Ensuite parce qu'il a opéré par voie vaginale, au lieu de faire une simple incision au niveau du ventre.

– C'est plus compliqué par voie vaginale ?

– Oui, mais le docteur dit que l'assassin ne s'est pas si mal débrouillé pour un débutant. »

Molander confirma en coupant une nouvelle part de pizza au kebab. « Quelqu'un veut goûter ? » Elles secouèrent toutes les deux la tête. « Et toi, Irene ? Tu as trouvé quelque chose ? »

Lilja prit une gorgée de Coca, avant de répondre : « Honnêtement, j'ai du mal à la comprendre. Elle avait 16 de moyenne au collège. Pareil au lycée, section sciences naturelles. Après, elle a fait deux ans et demi de droit à l'université de Lund, et ensuite, elle a tout laissé tomber.

– Laisse tomber pour quoi ?

– Pour rien. C'est ce qui est incroyable. Elle a trouvé un boulot de caissière chez City Gross, où elle est toujours, d'après ce que j'ai

compris. Tu parles d'un gâchis.

– Autre chose ?

– En 1992, elle s'est fait avorter, et dix ans plus tard, ses parents sont morts d'un cancer.

– On lui a peut-être enlevé l'utérus à cause de l'avortement ? suggéra Molander en écartant le carton de pizza. Je veux dire que le criminel a tranché les mains de Jörgen et les pieds de Glenn parce qu'ils s'en servaient pour cogner. Alors pourquoi ne pas retirer l'utérus d'une femme qui a avorté ?

– Si c'est bien le même criminel », déclara Tuveesson.

Molander cessa de mâcher et se retourna, l'air ahuri.

« Évidemment que c'est le même.

– Pas d'après Risk, reprit Lilja. Il dit que cette agression fout notre schéma en l'air.

– Comment ça ? On a eu les pieds, puis les mains et maintenant un utérus. Et toutes les victimes étaient dans la même classe. Qu'est-ce qu'il lui faut de plus pour que ce soit un schéma récurrent ?

– Ploghed a survécu. Et il a commencé par la violer.

– Et alors ? C'est la première femme sur la liste. Bon, la Danoise mise à part.

– C'est vrai, mais Risk dit qu'elle était la seule à prendre la défense de Claes.

– Mais on sait tous qu'il n'est plus question de Claes et... » Molander se tut, regardant tour à tour Lilja et Tuveesson. « Vous pensez sérieusement que c'est quelqu'un d'autre ?

– Je ne sais plus ce que je dois croire, répondit Tuveesson.

– Moi non plus, dit Lilja.

– Mais je penche plutôt pour un seul et même homme, reprit Tuveesson. Je veux simplement qu'on ne ferme aucune porte. L'assassin peut être n'importe qui.

– Il y a une calzone pour moi ? lança Klippan depuis le couloir.

– Évidemment. »

Tuveesson lui tendit le carton le plus épais, qu'il prit sans l'ouvrir.

« Si vous voulez bien vous donner la peine. » Klippan, l'air satisfait, fit un geste vers la salle de réunion.

Tuveesson et les autres entrèrent et considérèrent la pièce. Klippan avait fait du beau travail. Les murs étaient tapissés de graffitis sur deux mètres de hauteur. À chaque reproduction correspondait un post-

it indiquant où la photo avait été prise dans l'école.

« Waouh, fit Lilja. Toutes ces inscriptions viennent de Fredriksdal ? »

L'inspecteur hocha la tête. « Je me suis dit que c'était le meilleur moyen d'avoir une vue d'ensemble.

– On a l'impression d'être dans d'immenses toilettes publiques, commenta Molander.

– Tu as trouvé quelque chose ? demanda Tuveesson.

– Je n'ai pas eu le temps de les examiner. » Klippan ouvrit le carton et se mit à dévorer sa pizza, tandis que les autres balayaient la pièce du regard. « Je me suis dit qu'on pourrait voir ensemble. Si on prend un mur chacun, ça devrait aller assez vite. »

Dès que Klippan fut rassasié, ils se répartirent dans la salle de réunion et se mirent au travail.

« On a combien de “Ma bite dans ta chatte” ? demanda Molander.

– J'en suis déjà à trois, compta Lilja.

– Est-ce que “Suce ma queue”, ça compte ? ajouta Klippan.

– Non, ça n'a rien à voir, répondit Molander. L'un est vaginal, l'autre oral. Soyons précis.

– Dans ce cas, j'en ai deux pour la catégorie oral, dit Tuveesson.

– Dans quelle catégorie on met “Ulla prends mon doigt ?”

Un quart d'heure plus tard, le silence s'était imposé dans la pièce. Tout le monde semblait vouloir veiller à ce que le travail de Klippan porte ses fruits. Il avait photographié les inscriptions sur les murs et les casiers, et cherché jusque sous les chaises et les bancs.

Sur un porte-rouleau dans les toilettes, on lisait : « J'espère que tu as un plan B... » Et à l'intérieur de l'abattant : « Les pédés chient comme tout le monde. Ils aiment juste ça. » Les autres tags étaient du genre : « Cecilia est une pute » ; « HIF¹ is best, fuck the rest ! » ; « Slipknot défonce » ; « Hellström² : bouffon » ; « Jörgen ♥ Lina » ; « Le rock est mort ! Vive le synthé ! »

Tuveesson observait les inscriptions, submergée par ces délires d'adolescents. Des ados d'hier et d'aujourd'hui. Sur certaines photos, les gribouillis superposés en couches successives évoquaient les cercles concentriques d'un tronc d'arbre, révélant les différentes générations d'élèves. Déchiffrer la première couche demandait beaucoup de concentration.

Elle s'arrêta sur « À mort Claes ». Le post-it indiquait : *Arrière du*

banc, vestiaire des garçons. Elle frissonna et réexamina l'image. Des lettres grossières et anguleuses, sans doute gravées au couteau dans le bois. Les contours étaient assez usés pour que l'inscription date de trente ans, ou presque. Mais qui l'avait faite ? Jörgen, Glenn ou l'assassin ?

« Qu'est-ce que vous pensez de ça ? demanda Lilja avant de lire à voix haute : “Je parle, mais personne n'écoute. Je demande, mais personne ne répond. L'homme invisible.”

– C'est écrit où ? interrogea Molander.

– Derrière l'extincteur du couloir sud.

– J'en ai un du même genre, ajouta Klippan. “Je les déteste tous, mais ils s'en foutent. L'homme invisible.”

– Vous pensez que ça peut être lui ?

– Pourquoi pas ? » dit Tuveson.

Tous les quatre reculèrent de quelques pas, le regard fixé sur les inscriptions. C'était comme s'ils s'attendaient à ce que l'assassin apparaisse devant eux d'une seconde à l'autre.

Une demi-heure plus tard, Molander s'approcha pour décoller une photo, avant de s'asseoir et de l'examiner à la loupe. Les autres continuèrent à étudier leur portion de mur. Mais à mesure que s'achevaient leurs tâches, ils venaient se poster derrière le technicien.

L'inscription était impossible à déchiffrer. Avec le temps, les lettres s'étaient usées, jusqu'à ressembler à une suite de traits et de points informes, que Molander essayait d'interpréter. Le gribouillis provenait de l'intérieur du casier 349, indiquait le post-it.

Lilja se retourna vers Klippan : « Ne me dis pas que tu as forcé tous les casiers ?

– Ils étaient déjà ouverts. À cause des travaux de cet été, j'imagine. »

Tuveson se pencha par-dessus l'épaule de Molander et discerna quelques mots. « Personne ne me voit... Personne... » Elle ne put lire la suite. La main de Molander cachait l'inscription et elle ne voulait surtout pas le déranger. Lorsqu'il était aussi concentré, l'enquête pouvait faire un bond.

Elle rendit intérieurement grâce à la pizza kebab et s'approcha de la grande baie vitrée pour regarder les lumières de la ville dans la nuit. La vue était inhabituellement dégagée. Par-delà le bras de mer, on voyait Helsingør, sur la côte danoise, et jusqu'au phare du château

de Hamlet. Elle apercevait même l'île de Ven, où elle n'avait jamais mis les pieds, comme la plupart des habitants de Helsingborg. À moins que ce ne soit l'éclairage d'un bateau.

« Je le tiens ! » s'écria soudain Molander.

Tuesson se retourna. « Tu es sûr ?

– Si ce n'est pas lui, je rends mon tablier.

– Qu'est-ce qui est écrit ? demanda Lilja en versant le fond de la bouteille de Coca dans son verre.

– “Personne ne me voit... Personne ne m'entend... Et même personne ne me pourrit la vie. H.I.” Molander releva les yeux, rencontrant le regard des autres.

– C'est pour ça qu'il se fait appeler l'Homme invisible. Personne ne le remarque. C'est son mobile, dit Tuesson. Il n'y a rien de pire. Être constamment ignoré, oublié. Pas même martyrisé. Comme si on n'existait pas.

– C'est ce qu'il recherche, ajouta Lilja. Une existence, que son nom rentre dans l'Histoire. »

Tuesson acquiesça.

« Jusqu'à présent, il fait tout pour rester invisible, observa Klippan.

– En tout cas, ça veut dire qu'il était très vraisemblablement dans la classe », remarqua Molander.

Tuesson avança vers la photo de classe agrandie. Quatre visages étaient barrés. Jörgen, Glenn et Claes, ainsi que Monika Krusenstierna. Ingela était marquée d'un point d'interrogation. Elle sentit son cœur battre. Enfin, ils avaient quelque chose : le meurtrier n'était pas n'importe qui, mais un ancien élève de la classe, et il avait le casier numéro 349.

« Il faut contacter tous ceux qui sont encore en vie, et vérifier leurs alibis.

– C'est déjà fait, dit Klippan. Avec Lilja, on a vu tous ceux qui ne sont pas en voyage quelque part.

– Et alors ?

– Ils ont des alibis solides. Malheureusement.

– Tous ?

– Ouais. De mon côté, en tout cas, fit Klippan en se tournant vers Lilja.

– Pareil pour moi, ajouta-t-elle.

– Et ceux qui sont en vacances ? reprit Molander. Vous avez vérifié

qu'ils étaient vraiment partis ?

– Non, répondit Lilja.

– OK. Voyez ça tout de suite et vérifiez pour les autres, ordonna Tuveson, sur quoi Lilja et Klippan opinèrent. Bon, et maintenant qu'on a cette signature, "l'Homme invisible", on en conclut que c'est un homme ?

– Évidemment, répondit Molander. Il a violé Ingela Ploghed.

– Ça nous fait sept suspects possibles.

– Avec ou sans Risk ? » demanda Lilja.

Tuveson posa son regard sur Fabian Risk qui, sur la photo, portait le même uniforme que les autres élèves : une chemise en coton, un gilet en laine d'agneau, et les cheveux bien peignés, avec la raie au milieu. Elle méditait, lorsque la porte s'ouvrit. Un homme fit irruption dans la pièce.

« C'est vous qui bossez sur le meurtrier de Fredriksdal ?

– Excusez-moi, mais qui êtes-vous et comment êtes-vous arrivé là ? protesta Tuveson, tandis que deux gardiens de nuit surgissaient pour arrêter l'homme.

– Désolé, on n'a pas réussi à l'arrêter et il a bloqué l'ascenseur, se disculpa l'un d'eux en traînant l'intrus dehors.

– Lâchez-moi, bordel ! Je voulais juste...

– Signaler la disparition de votre femme. On sait, dit l'agent. Ce n'est pas ici, vous devez appeler le poste central. On peut vous aider, mais en bas ! » À bout de nerfs, les deux gardiens plaquèrent l'homme au sol et lui écrasant les bras derrière le dos, jusqu'à ce qu'il se mette à gémir.

« Tu te tiens tranquille, ou tu veux des menottes ? vociféra l'un d'eux à son oreille.

– Attendez, laissez-le, intervint Tuveson. C'est bon. Je peux lui parler. »

Les deux agents échangèrent un regard, puis haussèrent les épaules. « C'est vous qui voyez. »

Ils relâchèrent l'homme, qui se releva en arrangeant ses vêtements et ses cheveux. Il avait l'air perdu, et sur le qui-vive.

Tuveson s'approcha pour lui serrer la main :

« Astrid Tuveson, je dirige l'enquête. En quoi puis-je vous aider ?

– C'est ma femme, elle... elle a disparu... Je ne sais pas quoi faire. Qu'est-ce que... »

Il fondit en larmes. Lilja et Klippan le menèrent vers une chaise.

« Une chose à la fois. Qui êtes-vous ?

– Jerker... Jerker Hallin.

– Et votre femme, comment s'appelle-t-elle ?

– Elsa Hallin.

– C'est son nom de jeune fille ?

– Non, Pavlin.

– Elsa Palvin... Donc elle était dans la même classe que...

– C'est pour ça que je suis là, répondit Jerker Hallin. C'était son tour de faire à dîner, pendant que j'étais au sport. En sortant, j'ai vu plusieurs appels en absence sur mon portable et un message de Bea, notre fille, qui se demandait pourquoi il n'y avait personne à la maison.

– J'imagine que vous avez essayé de l'appeler ?

– Je suis tombé directement sur le répondeur.

– Où est-ce qu'elle travaille ?

– À la bibliothèque, en centre-ville. Elle n'y est pas.

– Ils ont pu vous dire quand elle était partie ? »

Jerker Hallin secoua la tête. « Je vous en prie, vous ne pouvez pas faire quelque chose ? Lancer un avis de recherche, envoyer des hommes. N'importe quoi.

– Si si, bien sûr », dit Tu vesson, tout en sachant qu'il était probablement trop tard.

1.

Club de foot de Helsingborg.

2.

Håkan Hellström, chanteur de pop suédois.

Dunja Hougaard tendit la jambe à la surface de l'eau et fit glisser le rasoir le long de son tibia. Elle remua le pied, heureuse de voir que le Pilates qu'elle pratiquait depuis maintenant quelques mois avait raffermi ses jambes et affiné sa silhouette. Elle n'avait pas à se plaindre. Les gens avaient du mal à lui donner un âge, et quand elle disait avoir trente-cinq ans, ils croyaient souvent qu'elle plaisantait. Et elle les comprenait : elle n'avait jamais été plus séduisante qu'aujourd'hui.

Ces six derniers mois, elle était passée par de tels changements que certains de ses amis la reconnaissaient à peine. Elle arborait une nouvelle coupe, soignait son apparence et son nouvel entraînement sportif lui avait enfin fait perdre les quelques bourrelets qu'elle pensait emporter dans la tombe.

Elle reposa le rasoir sur le rebord de la baignoire et plongea la tête sous l'eau, pour rincer son masque capillaire. Elle retrouvait peu à peu son calme. Un bon bain et prendre soin d'elle lui permettaient de penser à autre chose.

Jusque-là, elle n'avait pas cessé une seconde d'y penser, interrompant même sa séance de sport pour rentrer chez elle. Son geste l'obsédait. Tantôt, elle se disait qu'elle avait bien fait, pour se raviser l'instant d'après – elle s'était égarée et n'avait plus qu'à quitter le pays.

Mais elle avait fini par conclure qu'elle avait eu raison. Ils n'avaient qu'à la virer. Le plus important était que l'enquête progresse. Si la voiture pouvait aider les Suédois, payer de sa carrière lui paraissait juste.

Elle se redressa, tira du bout des orteils le bouchon de la baignoire et mit la douche en marche. Après s'être rincée, elle posa le pied sur le tapis de bain et attrapa la première serviette sur la pile de linge

propre, puis se sécha tandis que le siphon avalait l'eau du bain. Elle s'enduit le corps de crème, sentant sa peau brûler là où était passé le rasoir.

Un long gargarisme révéla que la baignoire s'était presque vidée. Il fallait qu'elle fasse quelque chose avec ces canalisations. Elle se demandait si son assurance couvrait ce type de dégâts quand on sonna à la porte. Sa montre posée sur le lavabo indiquait minuit moins vingt. Une erreur ? La sonnette se fit de nouveau entendre, persistante cette fois. Dunja enfila son kimono qu'elle noua en marchant vers l'entrée. Un de ses derniers amants, peut-être ?

Même si elle avait toujours refusé de les emmener chez elle ou de dévoiler son nom de famille, trois d'entre eux avaient déjà réussi à la retrouver. Elle n'avait rien eu contre la visite des deux premiers, à qui elle avait volontiers ouvert la porte et au fond d'elle-même, elle espérait que ce soit l'un d'eux. Le troisième était venu lui demander sa main et lorsqu'elle avait gentiment mais fermement répondu non, le garçon s'était effondré. Il lui avait fallu le contenu de deux théières pour se décider à prendre un taxi et rentrer chez lui.

Elle jeta un œil dans le judas, mais ne vit rien sur le palier plongé dans le noir. On sonna de nouveau, cette fois des coups rapides et saccadés. Elle tourna le verrou et ouvrit la porte.

« Hmm... Tout juste douchée ? Parfait... » Kim Sleizner porta à sa bouche la bouteille de whisky à moitié vide qu'il tenait à la main.

« Désolée, mais il est tard. Qu'est-ce que tu veux ? »

Sleizner tendit le doigt et se mit à ricaner. « Toi et moi... on doit... parler un peu. » Il s'engouffra dans l'appartement, laissant flotter derrière lui une odeur d'alcool.

Une fois dans le salon, il s'arrêta près de l'enceinte pour iPod et monta le volume de « Your Love is King » de Sade, avant de s'affaler dans le canapé, jambes écartées, et de reprendre une gorgée de whisky.

« Tu te demandes peut-être ce que je viens faire chez toi ? Je me poserais la question à ta place. Joli kimono, au fait. Sexy.

– Kim, je n'en ai aucune idée et je n'ai pas envie de le savoir. Tout ce que je veux, c'est que tu partes. Tout de suite.

– En voilà un ton ! Je devrais me fâcher, mais je ne peux m'empêcher de trouver que cette humeur te va bien. Surtout dans ce kimono. » Il but à grandes lampées le whisky et s'essuya la bouche du

dos de la main. « Je veux savoir si c'est toi qui as cafté à la presse. »

C'était donc ça. Il ignorait pour l'instant qu'elle avait imité sa signature et qu'à cette heure, la Peugeot était en route pour la Suède. Avec un peu de chance, il ne l'apprendrait pas avant d'être forcé de démissionner, comme tout le monde s'y attendait après l'affaire du « Blowgate », ainsi que l'avait baptisée l'*Ekstra Bladet*. Dunja s'approcha de quelques pas et le toisa. Ne pas s'asseoir. Ne pas l'inviter à la discussion. Et surtout ne montrer aucun signe de faiblesse.

« Kim, nos désaccords personnels, comme sur la manière de mener une enquête, ne sont un secret pour personne. Mais je ne tomberais jamais assez bas pour aller voir un journal à scandale et lui raconter tes aventures. »

Sleizner laissa ses mots résonner, avant de se lever et de marcher vers l'entrée. « Tu dis que ce n'était pas toi ? Hmm... Intéressant. » Il s'arrêta, se retourna et la regarda dans les yeux. « Donc tu n'as rien à voir là-dedans ? »

Elle articula, une microseconde trop tard : « Kim, écoute... »

Elle fut coupée dans sa phrase par une gifle d'une telle violence qu'elle crut sentir sa nuque craquer. Elle l'entendait crier, mais ne distinguait pas un mot. Sa joue en feu battait au rythme de son pouls. Sleizner saisit son kimono et le tira à lui, lui soufflant son haleine fétide au visage. Elle retrouva soudain l'ouïe, comme si quelqu'un avait remonté le son.

« Tu crois vraiment que je ne sais pas que tu mens ? Tu crois vraiment que je ne sais pas que c'était toi ! »

Ses jambes fléchirent et elle s'effondra par terre, sur le parquet qui sentait toujours bon la cire. Un instant plus tard, Sleizner était sur elle, bloquant ses bras d'une main et cherchant son pubis de l'autre. Son souffle haletant empestait.

« Hmm... Toute douce et rasée de près. Charmante. C'est pour moi ? siffla-t-il dans son oreille. Tu t'attendais peut-être à ma petite visite ? Dis-le, je sais que tu en as envie. Dès que je t'ai vue, j'ai su quel genre de fille tu étais. Mais tu ne voulais pas coucher avec le boss, risquer un traitement de faveur. Il faut être correct, n'est-ce pas ? » Il passa son majeur sur son clitoris. « Mais j'ai une bonne nouvelle : je peux te garantir que le boss ne te fera aucune faveur. » Il enfonça trois doigts dans son intimité. « Sache que je ne vais pas te

lâcher. Une vraie sangsue. » Ses doigts cherchèrent plus loin en elle, appuyant sur son pubis. Elle avait mal et essaya de se dégager, mais il força encore.

« Pas tant que tu ne te seras pas vidée de ton sang. » Il sortit ses doigts. « Tu auras peur, même en mon absence. Peur que je ne réapparaisse. Et je serai là quand tu t'y attendras le moins. » Il lécha ses doigts, qu'il essuya contre la joue de Dunja, avant de se lever et de quitter l'appartement.

Fabian jeta un œil à sa montre qui indiquait 3 h 18. Tout l'hôpital dormait depuis longtemps. Dans le silence troublé par la ventilation, il n'avait entendu les sirènes s'éloigner qu'à trois reprises. C'était une nuit curieusement tranquille.

Il baissa les yeux sur l'album posé sur le plateau qui lui servait de bureau. Sauf les rares moments où il s'était assoupi, il avait passé les dernières heures à étudier de près son album de 3^e. Il avait passé en revue le classeur page après page, exploré les classes les unes après les autres et examiné les élèves un à un. Tranquillement et méthodiquement. En essayant de se rappeler la personnalité cachée derrière chaque visage. Il se souvenait de la plupart de ses anciens camarades, même si certains mettaient plus de temps à reprendre vie. Ceux qu'il avait très peu côtoyés finissaient par ressurgir, tels des fantômes errant dans sa mémoire.

Mais il n'avait trouvé aucun suspect. Pas un seul de ces visages ne s'était détaché des autres pour attirer son attention. Encore quelques heures plus tôt, il était convaincu que le criminel se trouvait quelque part dans ces pages. Désormais, le doute l'avait envahi. Était-il sur une mauvaise piste ?

Fabian décida de feuilleter l'album une dernière fois. Le classeur s'ouvrit presque de lui-même sur la 3^e C. Combien de fois avait-il regardé la photo de classe ces derniers jours ? Il ne pouvait pourtant effacer l'impression que quelque chose lui échappait. Comme si la photo renfermait un secret.

Si l'assassin s'en était servi pour barrer Jörgen, c'était pour une bonne raison. Dans cette affaire, rien ne semblait laissé au hasard. Fabian passa son regard sur les rangées d'élèves, mais malgré tous ses efforts, il n'arrivait pas à imaginer un criminel parmi ces visages. Sauf Claes Mällvik, qui était mort. Il reposa l'album et se massa les tempes.

Qu'est-ce qui lui échappait ?

Il se mit à songer au site quasiment sacrificiel où il avait retrouvé Claes. Il avait attendu plus d'une heure sur les lieux du crime, sans remarquer la mousse qui formait une silhouette sous le corps de la victime. C'était le vrai message. La clef de toute la mise en scène. L'assassin lui-même, dans l'ombre de Claes.

Dans l'ombre de Claes...

Il avait mal regardé. Comme tous les autres, il s'était aveuglément fixé sur ce que montrait l'image, alors qu'il s'agissait de regarder ce qu'on n'y voyait pas.

Animé d'une soudaine énergie, Fabian tendit le bras vers un otoscope qui lui servirait de loupe. Il alluma l'instrument destiné à ausculter les oreilles et le tint devant la photo. Cette fois, il savait précisément où chercher. Là. Il était là. Dans l'ombre de Claes Mällvik apparaissait l'assassin.

On ne pouvait voir son visage, presque entièrement dissimulé derrière la silhouette de Claes. Seuls quelques cheveux signalaient sa présence. Ce qui à l'œil nu se confondait avec la chevelure de Claes révélait dans l'otoscope l'existence d'un autre élève.

Mais qui ?

Fabian n'en avait aucun souvenir. Pouvait-il vraiment avoir oublié l'un d'eux ? Il vérifia les noms. Vingt. Pas un absent. Vingt. C'était le nombre qu'il se rappelait. Or, sur la photo, ils étaient vingt et un. Soit un de plus. Un garçon qui s'était toujours trouvé parmi eux. Mais que personne n'avait remarqué, dont le nom ne figurait même pas dans l'album. Était-ce possible ou n'était-ce qu'une illusion d'optique ?

Tuussion descendait le couloir de l'hôpital d'un pas pressé, en espérant que le médecin qui la suivait comme une mouche affolée reçoive bientôt une alerte sur son bip et la laisse tranquille.

« Ce n'est vraiment pas une bonne idée, dit-il pour la énième fois. Pensez à ce qui s'est passé hier.

– Je promets d'y aller doucement.

– Peut-être, mais j'estime qu'elle est encore trop faible et il est de mon devoir de... »

Tuussion s'arrêta et se retourna vers le médecin. « Au cas où vous ne l'auriez pas compris, nous sommes en pleine enquête sur une affaire qui fait victime sur victime. On a enfin une survivante, et il est de *mon* devoir de l'aider à retrouver la mémoire !

– Mais vous ne pouvez pas attendre qu'elle...

– Non, pour la simple et bonne raison qu'on peut avoir un nouveau meurtre à tout moment. Mais peut-être êtes-vous prêt à endosser cette responsabilité ? »

Le médecin soupira : « Si elle refuse, c'est non. D'accord ? »

Tuussion choisit de ne pas répondre et continua dans le couloir. Sa patience avait des limites. Elle était épuisée, malgré les quelques heures de sommeil qu'elle avait pu prendre pendant que Klippan et Lilja vérifiaient les alibis des anciens élèves qui se disaient en voyage. Tous avaient pu prouver qu'ils se trouvaient effectivement à l'étranger. Tous sauf un.

Seth Kårheden devait être en Espagne, mais ne répondait pas à son portable. Un homme solitaire et divorcé. De là à en faire un criminel, il était trop tôt pour le savoir. En tout cas, il était suspecté.

Tuussion arrêta sa course devant les deux policiers en uniforme, assis de part et d'autre de la porte. Elle les salua de la tête et l'un d'eux se leva pour lui ouvrir, laissait apparaître Ingela Ploghed qui

feuilletait un magazine féminin dans son lit.

« Bonjour Ingela, vous vous souvenez de moi ? On s'est vues hier. »

La femme répondit d'un signe, sans quitter sa lecture des yeux. Tu vesson s'assit sur une chaise à son chevet.

« Vous avez l'air d'aller mieux. »

Ingela haussa les épaules.

« Vous vous rappelez ce dont on a parlé hier ? »

Elle hocha la tête.

« Vous avez dit que vous étiez sortie avec des amies au S/S Swea. Que vous aviez bu quelques verres, mais que vous étiez certainement sous l'emprise d'autre chose. Est-ce que d'autres images vous sont revenues ? »

Ingela secoua la tête, toujours absorbée par les modèles de tricot.

« Est-ce que vous accepteriez de faire un tour de voiture avec moi ? Ça pourrait éveiller quelques souvenirs ? »

Ingela releva les yeux et croisa le regard de Tu vesson. « Je ne sais pas. » Elle jeta un coup d'œil au médecin.

« Vous êtes notre meilleur atout, voire notre seule chance d'identifier et d'arrêter l'homme qui vous a fait ça.

– C'est le même que celui qui a tué les autres de la classe ?

– On ne sait pas encore. De nombreux éléments suggèrent que oui, mais d'autres laissent penser l'inverse. Avec votre aide, on pourrait avoir la réponse. »

Ingela baissa les yeux et sembla disparaître un instant dans l'univers du tricot, avant de refermer le magazine et de relever la tête.

Astrid Tu vesson s'engagea sur la place Kungstorget, où elle put se garer juste devant le S/S Swea, amarré le long du quai. Assise à côté d'elle, Ingela Ploghed regardait le bateau à travers la vitre. L'expression de son visage ne laissant aucun doute sur ce qu'elle ressentait.

« Ça va aller ? »

Elle acquiesça. Tu vesson sortit, alla chercher le fauteuil roulant dans le coffre de la voiture, le déplia avant d'aider Ingela à s'y installer.

« Je n'ai jamais passé aucune soirée ici, c'est sympa ?

– Oui, c'est... pas mal.

– Vous venez souvent ?

– Juste avec les filles. C’est un peu devenu notre QG. »

Tuesson poussa le fauteuil sur la passerelle, puis vers l’intérieur du bateau, où elles croisèrent un homme en tablier qui leur dit que la salle était fermée. Elle montra sa plaque de police, expliqua qu’elles voulaient simplement jeter un coup d’œil. L’homme marmonna qu’elles devaient faire vite, avant de disparaître dans la cuisine.

Ingela continua toute seule, regardant autour d’elle le lambris en acajou percé de hublots en cuivre. Les spots de couleur et les baffles au plafond montraient qu’elles étaient sur la piste de danse. Un bar s’étirait le long d’un mur recouvert de bouteilles d’alcool alignées sur des étagères, et dans un coin trônait une table de blackjack. L’endroit était miteux. Comme toutes les boîtes de nuit à la lumière du jour.

« Qu’est-ce que vous vous rappelez de cette soirée ?

– Je vous ai déjà dit ce dont je me souviens.

– Vous pourriez recommencer ?

– Oui, on a bu des verres, et au bout d’un moment, j’ai eu des vertiges et je me suis sentie mal.

– Rien ne vous revient, maintenant qu’on est là ? N’importe quoi, même si ça vous paraît insignifiant. Le moindre détail peut suffire à éveiller les souvenirs. Tenez, comment étiez-vous habillée ?

– J’avais un jean noir et un chemisier blanc.

– Et des chaussures à talons ?

– Non, je ne mets jamais de talons, je n’arrive pas à marcher avec. J’avais mes sandales, celles que je porte tout le temps », répondit Ingela en continuant à regarder la pièce autour d’elle.

Tuesson l’observa de loin. Risk disait qu’elle était appréciée de tous et qu’elle était la seule de la classe à avoir pris la défense de Claes. Une force qui demandait de l’audace et du courage. Tout l’inverse de la femme qu’elle avait sous les yeux. Même sans la récente agression, Ingela dégageait quelque chose de triste et de pesant. Elle avait de l’allure, mais ses cheveux roux colorés, ses chaussures style orthopédiques et son visage sans maquillage montraient qu’elle avait abandonné.

« Vous vous êtes amusées ? Je veux dire, avant que les choses ne tournent mal.

– Oui, si on veut. » Elle haussa les épaules. « Je sors surtout pour faire plaisir aux autres. Garder le peu d’amis qu’il me reste.

– Vous avez perdu beaucoup d’amis ?

– Pas directement. Mais vous savez comment c'est. On s'éloigne, chacun mène sa petite vie, et avant qu'on ait le temps de se retourner, il est trop tard, même pour un simple coup de fil. »

Tuesson connaissait ce phénomène et comprenait parfaitement Ingela. La différence, c'était que la plupart des gens faisaient de nouvelles rencontres.

« On peut y aller. Je ne me souviens toujours de rien. » Ingela avança vers la sortie, puis Tuesson l'aïda à mener le fauteuil sur la passerelle.

« Et quand vous êtes sortie ? »

– Non, je vous ai déjà dit que... Attendez... » Elle arrêta le fauteuil et regarda en bas, vers l'eau. « J'ai cru que j'allais tomber dans l'eau et je me suis accrochée à la rampe à deux mains.

– Comme ça ? » Tuesson saisit la rampe, Ingela opina. « Et ensuite ? Qu'est-ce qui s'est passé ? »

Ingela réfléchit un instant. « Elle était bleue. La voiture était bleue. Un peu plus foncée que celle-ci, dit-elle en montrant un véhicule qui passait.

– Une voiture bleue s'est arrêtée ? »

– Non, elle était déjà là et quelqu'un est venu m'aider. Je l'ai d'abord trouvé rassurant, je craignais de tomber à l'eau. Mais il m'a vite fait peur.

– Pourquoi ? »

– Il me tenait fermement. J'ai essayé de me dégager, mais il était costaud et il m'a fait monter dans la voiture.

– Vous pourriez le décrire ? »

– Je n'ai jamais vu son visage.

– Et sa carrure ? Grand, gros... ? »

– Je ne sais pas. Normal, je dirais.

– Quel âge ? »

Ingela réfléchit : « D'âge moyen... Enfin, je ne sais pas. Mais je me rappelle que la voiture était bleue.

– Quel modèle ? »

– Toutes les voitures se ressemblent aujourd'hui. »

Tuesson prit son portable et chercha une photo assez récente de Seth Kårheden, que Klippan avait trouvée sur Internet. Elle montra le portrait à Ingela : « C'est lui ? »

– Seth Kårheden ? »

– Est-ce que c'est l'homme qui vous a fait monter en voiture avec lui ?

– Comment je pourrais le savoir, puisque je n'ai pas vu son visage ? »

Tuesson renonça et conduisit Ingela vers sa voiture. Il était temps de faire un deuxième arrêt.

Dunja Hougaard avait encore mal. Elle avait un gros bleu sur le pubis, là où le pouce de Sleizner avait appuyé. Mais ce n'était pas si grave. Physiquement parlant. La vraie souffrance était l'humiliation, qui la remuait au plus profond. Même si elle savait qu'elle n'avait subi qu'une démonstration de force d'un mâle dominant, à qui on avait rogné les ailes.

Elle avait longuement réfléchi aux possibilités qui s'offraient à elle. Une plainte pour agression sexuelle n'aboutirait qu'à un parole contre parole. Après tout, elle l'avait laissé entrer dans son appartement et la fausse signature ne viendrait pas appuyer sa bonne foi.

L'alternative était la vengeance. Elle pourrait contacter sa femme ou la presse pour tout raconter. Voire l'attirer dans un piège.

Mais elle avait rejeté toutes ces idées : mieux valait attendre et garder la tête haute. Sleizner avait voulu la rabaisser, la remettre à sa place. Le mieux était de lui prouver qu'il avait échoué. Qu'elle était plus forte que ça. Plus forte que lui.

Le problème, c'était qu'il avait réussi. Elle se sentait faible et abattue. Épuisée à l'idée de devoir se tenir. La bouilloire se mit à siffler et elle versa l'eau bouillante dans la théière, avant d'aller au salon et de s'installer dans le canapé, avec sa tablette numérique qu'elle ouvrit sur ses genoux. La première chose qu'elle vit fut son regard perçant. Il la dévisageait, c'était comme s'il était toujours dans la pièce.

KIM SLEIZNER S'EXPLIQUE

Il était sorti de sa niche pour faire le beau. Quel sale hypocrite. Elle cliqua sur l'article où Sleizner, plein de remords, disait demander pardon à sa femme et sa fille, mais également aux Danois. Il expliquait son dérapage par une charge de travail trop importante, qui lui avait

fait négliger sa famille et l'avait poussé à chercher un peu de chaleur humaine ailleurs. Quant à savoir s'il comptait démissionner, il répondait :

Si la police veut toujours de moi, je suis là. Mais j'ai besoin d'une pause. C'est dur pour moi, et surtout pour ma famille. J'espère que la presse respectera notre intimité, le temps de panser les plaies. On voudrait être un super-héros qui porte tout à bout de bras. Et on réalise qu'on n'est qu'un homme, avec ses failles et ses faiblesses. Tous les dirigeants devraient savoir se préserver mais trop peu savent le faire.

Dunja referma la tablette.

Elle avait envie de vomir.

« Elle a peut-être simplement quitté son mari ? suggéra Klippan, alors qu'il traversait avec Lilja le parc verdoyant, vers la bibliothèque municipale. Cette ville est pleine de bonnes femmes qui ne rêvent que d'une chose : faire leur valise et disparaître à l'autre bout du monde. Sans parler de ces messieurs, tout aussi frustrés.

– Et sa fille ? Elle l'aurait abandonnée ?

– Tout dépend de son degré de désespoir. »

Ils entrèrent dans le bâtiment où régnaient le calme et la concentration. Lilja prit une profonde inspiration. L'odeur si caractéristique des vieux livres lui fit remonter le temps, c'était comme revenir chez elle.

Petite, elle adorait cette bibliothèque et y passait tous ses samedis quand sa mère travaillait chez Reflex – une petite boutique de mode, rue Järnväggsgatan. Elle regardait des films et des pièces de théâtre, et avait fini par dévorer tous les romans du rayon jeunesse. Les heures défilaient, elle n'avait pas le temps de s'ennuyer.

De temps en temps, elle partait à l'aventure dans le grand bâtiment, une suite de salles où l'on pouvait découvrir à tout moment une porte qui menait vers une nouvelle pièce inconnue.

Un jour, elle avait trouvé une porte au milieu des étagères. Elle était passée devant tant de fois, sans jamais la remarquer. La porte n'était pas verrouillée. Elle s'était ouverte sur une salle de lecture presque déserte. Sauf deux adultes, bien trop occupés pour remarquer sa présence. C'était la première fois qu'elle voyait « l'acte » de ses yeux. Elle avait déjà entendu sa mère, alors qu'elle lisait un roman de Dickens en pleine nuit. Mais voir, c'était différent.

Elle les avait reconnus tous les deux. La femme penchée sur une table, la culotte aux genoux, était d'ordinaire au bureau des prêts, et l'homme qui se tenait derrière et donnait des coups de reins n'était

autre que le gardien de la bibliothèque. À chaque secousse son trousseau de clefs cliquait.

Ni dégoûtée ni apeurée, mais fascinée, elle s'était faufilée dans la pièce pour mieux voir. L'homme s'était retourné et l'avait aperçue. Elle n'avait pas su si elle devait rester ou déguerpir. Il lui avait fait un sourire, continuant à s'agiter contre la femme, qui gémissait plus fort à chaque coup de rein.

Lui aussi s'était mis à geindre, avant de retirer son sexe qu'il tenait comme un morceau de viande dans sa main, le regard toujours posé sur elle. Quelque chose lui disait de partir en courant, mais elle ne pouvait s'empêcher de regarder. Elle se souvenait encore comme elle avait trouvé ce machin gros. Dur et luisant, zébré de veines. Le gardien avait retourné la femme, puis enfoncé le membre dans sa bouche. Le regard toujours fixé sur Lilja.

« En quoi puis-je vous aider ? »

Lilja sortit de son rêve éveillé et vit que la bibliothécaire assise derrière le comptoir était cette même femme, avec vingt-cinq années et quelques kilos de plus. Elle se demanda si le gardien travaillait toujours là, lui aussi, tandis que Klippan expliquait leur demande.

« Elsa Hallin, répéta la femme. Oui, elle était là hier. Mais je ne l'ai pas vue aujourd'hui.

– Et hier, elle est restée tard ?

– Attendez. Hier, on était jeudi. Elle travaille jusqu'à 16 h 30, donc j'imagine qu'elle est partie à peu près à cette heure-là. Elle finit plus tôt le mardi et le jeudi, elle devait rentrer chez elle et... Ah oui. Elle avait rendez-vous pour un soin du visage, avant de rentrer faire le dîner. Elle et son mari suivent un planning aussi rigoureux qu'équitable.

– Elle n'est jamais arrivée chez elle, déclara Klippan.

– Vous ne savez pas quand elle est partie exactement ? ajouta Lilja.

– Non, je suis navrée.

– Quand l'avez-vous vue pour la dernière fois ?

– Vers 15 heures, je crois. À la pause café.

– Hier ? »

La bibliothécaire acquiesça.

« Vous n'avez rien remarqué dans son comportement ?

– Comment ça ?

– Est-ce qu'elle était tendue, nerveuse ? L'air de se sentir menacée,

n'importe quoi qui sorte de l'ordinaire ? »

Elle réfléchit un instant et s'apprêtait à répondre quand un homme s'approcha du comptoir.

« Vous avez des livres en anglais ?

– En haut de l'escalier à droite. »

Le visiteur disparut et elle se pencha pour souffler aux policiers : « Elsa était dans cette fameuse classe et naturellement, on se demandait entre collègues si elle n'était pas inquiète. Mais elle ne voulait pas en parler. Elle éludait la question comme si elle n'était pas concernée. Si ce qu'on lit dans les journaux est vrai et que les précédentes victimes harcelaient les autres, j'aurais été angoissée à sa place.

– Pourquoi ?

– Je m'explique. Moi, je n'ai rien contre elle. Vraiment rien. Au contraire. » Elle jeta un œil par-dessus son épaule. « Mais tout le monde n'est pas de cet avis, et beaucoup ont du mal avec sa personnalité. Certains ont même démissionné.

– Quel est le problème ?

– Elle a, comment dire, la langue bien pendue et, parfois, elle est à la limite du harcèlement moral. Mais elle n'a jamais rien dit de mal sur moi. Pas que je sache, en tout cas. »

Lilja et Klippan échangèrent un regard. Ils pensaient la même chose.

« Vous avez une salle du personnel ?

– Bien sûr. Suivez-moi, je vais vous montrer. C'est par là. » Elle posa une pancarte « Guichet fermé » et les conduisit à travers le bâtiment.

Lilja s'y retrouvait. À part une salle informatique et la cour intérieure s'ouvrant sur des baies vitrées, la bibliothèque n'avait pas changé en vingt ans.

« Bienvenue chez nous », dit la femme en ouvrant la porte de la salle du personnel.

La pièce était plus petite que ce que Lilja avait imaginé. Au fond, un canapé d'angle dans un tissu rugueux à rayures vertes, et de l'autre une kitchenette avec un évier et une machine à café. Des fauteuils disposés çà et là contre des lampadaires, et deux bureaux installés le long d'un mur.

« Où est-ce qu'elle range ses affaires ? »

La bibliothécaire avança jusqu'au bureau et ouvrit un tiroir. Lilja jeta un œil à l'intérieur : quelques bâtons de rouge à lèvres, du fil dentaire, une boîte de snus¹, un paquet de chewing-gums, des stylos et un chargeur de téléphone. Elle soupira. Ils piétinaient et elle ne voyait vraiment pas comment avancer. Après ses deux courtes heures de sommeil, elle était épuisée. Elle aurait voulu s'étendre sur l'affreux canapé et fermer les yeux.

« Est-ce que certains de ces vêtements sont à Elsa ? » demanda Klippan, qui se tenait près du portemanteau.

La femme s'approcha, regarda le tas de vêtements et piocha une veste beige. « Ça, c'est à elle.

– Vous savez si elle la portait hier ?

– Oui, je m'en souviens. Et là, ce sont ses chaussures. Oh mon Dieu... » Elle mit la main sur sa bouche, montrant de l'autre une paire de sandales jaunes. « Ça veut dire qu'il l'a enlevée ?

– Il est trop tôt pour le dire », répondit Klippan, qui aida la bibliothécaire, sous le choc, à s'asseoir dans un fauteuil. Lorsqu'elle retrouva son calme, il lui montra la photo de Seth Kårheden : « Avez-vous déjà vu cet homme ? »

Elle la regarda attentivement, sans rien dire. Au bout de trente secondes, elle releva les yeux. « C'est lui ? C'est le meurtrier ?

– On ne sait pas encore. Tout ce qu'il faut nous dire, c'est si vous l'avez vu hier.

– Je ne sais pas. Peut-être ? » Elle prit un air navré. « Je vois tellement de visages tous les jours. »

Klippan rejoignit Lilja, qui fouillait les poches de la veste beige accrochée au portemanteau. Dans la première, elle trouva un portefeuille avec des billets, un titre de transport, deux cartes bancaires Visa, sa carte d'identité et tout un paquet de cartes de fidélité. De l'autre poche, Klippan sortit un vieux portable Nokia.

« C'est à elle ? » demanda-t-il en montrant le téléphone. La femme confirma d'un signe, l'air de plus en plus agité.

Lilja prit le portable et appuya sur la touche pour allumer l'écran. Dix-huit appels en absence et six messages vocaux. Il n'y avait besoin d'aucun code pour accéder au journal : treize appels venaient de « Jerker », deux du « Salon Hollywood » et trois de « Maison ».

« Il vaut mieux qu'on sorte », dit Lilja en jetant un regard à la bibliothécaire.

Ils se retirèrent, composèrent le 888 et mirent le haut-parleur.

« *Bienvenue sur votre serveur vocal. Vous avez six nouveaux messages.* Reçu le 8 juillet, à 16 h 54 : “Bonjour, c’est Freja du Salon Hollywood. Je voulais savoir si vous étiez en route” ; Reçu le 8 juillet, à 17 h 13 : “Oui, c’est encore Freja. Je voulais vous dire que j’ai parlé avec ma responsable et je suis obligée de vous facturer le rendez-vous. C’était pour vous prévenir” ; Reçu le 8 juillet, à 18 h 07 : “Salut, maman. C’est moi, Bea. Pourquoi tu n’es pas là ? Je déteste être toute seule. Et puis j’ai faim. Tu rentres bientôt ? Bisous, à tout à l’heure” ; Reçu le 8 juillet, à 18 h 11 : “Chérie, tu es où ? Bea a appelé, apparemment elle est seule à la maison. Je suis toujours au sport. Rappelle-moi dès que tu as mon message” ; Reçu le 8 juillet, à 18 h 36 : “Maman, tu es où ? (La voix éclate en sanglots.) Allô ? Maman...” ; Reçu le 8 juillet, à 21 h 46 : “Je suis rentré. On a commandé une pizza, Bea dort enfin... (Il soupire, semble sur le point de craquer.) Elsa, c’est ridicule” ; Reçu le 9 juillet, à 0 h 03. »

Pas un mot. Rien que la respiration haletante de quelqu’un qui fond en larmes.

« *Fin des messages.* »

Klippan regarda Lilja : « Soit il l’a entraînée dans le parc, soit il s’en est pris à elle ici, quelque part, et l’a fait sortir sans que personne ne remarque rien.

– À moins qu’elle ne soit encore là. »

1.

Tabac en sachet à placer sous la lèvre, très populaire en Scandinavie.

Allongée sur le canapé sous une couverture, Dunja Hougaard écoutait en boucle l'album *Wish* de The Cure. Au milieu de « High », une de ses chansons préférées, son portable se mit à vibrer. L'appareil était en mode silencieux, elle ne voulait parler à personne, mais elle ne pouvait s'empêcher de voir l'écran s'allumer. Son collègue, Kjeld Richter. Elle coupa Robert Smith pour répondre.

« Il est tard, qu'est-ce que tu fous ? »

– J'ai des choses à faire, je ne pense pas venir avant demain. C'est important ?

– Je voulais juste te dire que j'ai fini mes analyses. Tu avais raison, c'est un malade. »

Dunja avait beau remuer ses méninges, elle ne voyait pas de quoi son collègue voulait parler.

« Il est passé par le faux plafond. Mais il n'a rien laissé derrière lui, sauf sa trace dans la poussière. Il devait avoir un masque pour respirer, dans toute cette crasse. »

Risk avait raison. C'est lui qui avait lancé cette idée.

« Très bien, et comment il est monté ? »

– Par les toilettes de la salle d'attente. C'est un malade, je te dis. Je ne pense même pas qu'il ait fermé la porte à clef, de peur d'attirer l'attention.

– Ça veut dire qu'il a attendu avec les journalistes, pensa-t-elle tout haut.

– Sans doute. »

Elle eut une idée : « Avec un peu de chance, on doit pouvoir le voir.

– Je me suis dit la même chose, mais il n'y a aucune caméra de surveillance dans la salle d'attente. Ils devraient en installer, vu tout ce qui se passe là-dedans. Des vols et tout. Tu savais que les gens

s'envoyaient souvent en l'air pour tuer le temps ?

– Non.

– Moi non plus, mais je t'assure que c'est plus courant qu'on ne le croit.

– Je pensais aux journalistes. Ils ont mitraillé, peut-être que le visage du meurtrier a été saisi au vol.

– Oui, bonne idée.

– On en reparle tout à l'heure, je viens cet après-midi. »

Tuesson conduisait le fauteuil roulant dans les allées de gravier du parc de Ramlösa. Ingela ne faisant rien pour l'aider, la commissaire sentait la sueur perler sur son front. Elle avait faim et soif, la migraine n'allait pas tarder.

Elle avait espéré que le fait d'amener Ingela Ploghed où elle avait repris connaissance ferait ressurgir des images. Mais ses souvenirs étaient restés enfouis. Impassible dans son fauteuil, elle avait secoué la tête, sans même se rappeler qu'elle s'était réveillée à cet endroit. Cette escapade ne leur avait rien appris, sauf que le meurtrier avait une voiture bleue. Et elle leur avait fait perdre un bien particulièrement précieux.

Le temps.

Des secondes, des minutes et des heures. Bientôt, une journée de plus leur aurait filé entre les doigts. Pour combler le tout, elle n'avait plus de cigarettes. Ni l'une ni l'autre n'avait rien dit depuis un moment lorsqu'elles arrivèrent à la voiture. Tuesson ouvrit la portière et aida Ingela à s'installer, avant de plier le fauteuil et de se mettre au volant.

« Vous n'êtes pas fâchée, j'espère ?

– Non, du tout. Je suis juste un peu fatiguée. »

Elle démarra et passa la première.

« Je suis désolée de ne pas me rappeler, de ne pas pouvoir vous aider.

– Ne vous en faites pas, Ingela. Vous n'y êtes pour rien. Mais si quelque chose vous revient, le moindre détail, prévenez-nous. C'est d'accord ? »

Ingela fit oui de la tête et regarda par la vitre la grande bâtisse en bois qui avait longtemps abrité la Ramlösa Wårdshus, une ancienne auberge désormais transformée en bureaux. Tuesson alluma l'autoradio, mais ne trouvant rien d'écoutable, coupa la musique

aussitôt. Son portable retentit, affichant le radieux visage de Molander. La photo avait été prise au repas de Noël, alors qu'il avait déjà bu un ou deux verres de trop.

Elle appuya sur le haut-parleur et posa le téléphone sur ses genoux.

« Ingvar, tout va bien ?

– Oui oui, je peux te parler ?

– Je suis en voiture avec Ingela Ploghed. Attends une seconde, que je trouve mes écouteurs. » Elle se pencha sur Ingela. « Pardon, fit-elle en ouvrant la boîte à gants. Tu es où, au fait ?

– À Söderåsen.

– Je croyais qu'on avait fini ?

– Moi aussi, mais non, apparemment. Tu trouves ?

– Deux secondes.... » Elle fouilla d'une main dans la boîte à gants, tenant le volant de l'autre. « Ils sont censés être par là. Attends, je m'arrête. » Elle freina et se rangea sur le bas-côté, pour se pencher encore sur Ingela, qui avait l'air de plus en plus oppressée. « Excusez-moi, je dois juste trouver... Là. Je les ai. » Elle sortit le sac de nœuds qu'elle commença à démêler, tandis que Molander s'efforçait de respirer calmement à l'autre bout du fil. « Ah là là, je ne me sers jamais de ces trucs. »

Un train qui passait en grondant sur la voie longeant la route étouffa la voix de Molander.

« Quoi ? Qu'est-ce que tu dis ?

– Rien. Si tu pouvais juste mettre tes écouteurs avant la tombée de la nuit...

– Une minute, bon Dieu. Tout vient à point pour qui sait attendre, non ? » Elle se tourna vers Ingela qui haletait, le regard fixé sur le pont où le train avait disparu.

« Ingela, est-ce que ça va ? »

La femme soufflait, sembla se calmer.

« *Houston ? Are we having a problem ?*

– J'arrive ! » Tuveßon brancha enfin ses écouteurs. « Allô ? Tu m'entends ?

– Cinq sur cinq.

– Je t'écoute.

– Je croyais qu'on avait déjà bien exploré les lieux.

– Et ce n'est pas le cas ?

– Si, mais à quoi bon, si on ne sait pas quoi chercher.
– J'en déduis que tu as trouvé quelque chose ?
– Oui. Je suis allé sur place mesurer les ondes radio.
– Très bien... Et alors ?
– Fréquence de 2,2 gigahertz, alors que les environs sont déserts et que j'avais éteint mon portable.

– Ce qui veut dire ?
– Qu'il y a un récepteur 3G quelque part.
– C'est le cas ?
– Oui, j'ai trouvé une caméra sans fil équipée d'un micro. Elle était planquée dans un nichoir, cinq mètres au-dessus de la plaque de verre.
– Mon Dieu... » Tuveesson sentait la migraine rappliquer à grands pas. « Donc il sait qu'on a retrouvé Schmeckel.

– C'est très probable. Ça explique aussi pourquoi il a toujours une longueur d'avance. S'il a mis une caméra là-haut, il peut en avoir installé d'autres n'importe où. Ce qui lui permet de suivre l'avancée de l'enquête. Il sait par exemple que je viens de trouver... »

De nouveau, la voix de Molander fut coupée par un train qui passait, cette fois dans l'autre sens.

« Attends, je ne t'entends pas, cria Tuveesson, avant de s'apercevoir qu'Ingela était en larmes, le regard rivé sur les voies de chemin de fer. « Ingela, ça va ? Qu'est-ce qui se passe ? C'est le train ? C'est le bruit qui vous... » Elle posa la main sur sa jambe.

« Ne me touchez pas ! Ne me touchez pas ! » Ingela repoussa violemment Tuveesson.

« D'accord, d'accord. Je ne vous touche pas, c'est promis ».

Elle leva les bras. Mais la panique ne lâchait plus Ingela, dont les yeux humides oscillaient entre la boîte à gants ouverte, les écouteurs et le visage radieux de Molander sur le téléphone. « Ingvar, je dois te laisser. Je te rappelle tout à l'heure. » Elle retira ses écouteurs et se tourna vers la passagère, qui était hors d'haleine et couverte de sueur.

« Je veux rentrer. Rentrer à l'hôpital.

– Bien sûr, Ingela. Je vous ramène tout de suite. Mais d'abord, dites-moi ce qui se passe. »

Elle secoua la tête et éclata en sanglots. « S'il vous plaît, ramenez-moi. Je vous en prie.

– Ce sont les trains ? C'est le bruit qui vous fait réagir ? »

Un train, encore, passa en grondant.

« Mais démarrez, bon sang ! Démarrez ! » hurla-t-elle en frappant le tableau de bord.

Elle n'en tirerait rien de plus, réalisa Tuveesson et elle tourna la clef de contact.

Le faisceau de la lampe torche glissa sur les vieux ordinateurs, les écrans poussiéreux, les claviers et les imprimantes. Lilja tira la grande toile qui occultait l'ouverture de plusieurs mètres de haut dans le mur. Autrefois, cet espace abritait la chaudière à mazout, mais avec l'arrivée du réseau de chauffage urbain, l'engin était devenu superflu. Le local servait désormais de cimetière informatique. On y reléguait toutes les machines qui ne fonctionnaient que sur Basic ou MS-DOS.

Aucune trace d'Esla Hallin.

Lilja était pourtant convaincue qu'elle se trouvait quelque part dans le bâtiment. Mais ils avaient déjà exploré presque tout le sous-sol, sans rien trouver qui vienne fonder sa théorie. Peut-être avait-il jugé trop risqué de s'attaquer à elle entre les murs de la bibliothèque ? Un lieu public qui recevait des milliers de visiteurs par jour.

En même temps, l'assassin semblait capable de tout. Lilja ne se rappelait pas qu'une enquête l'ait jamais autant troublée. Elle perdait toute confiance en elle. Quand soudain, ça fit tilt.

Lilja et Klippan passèrent à vive allure devant le comptoir.

« Vous avez fini ? demanda la bibliothécaire.

– Presque, dit Lilja en filant vers le bâtiment central, Klippan sur ses talons.

– Irene, tu pourrais m'expliquer ? On a déjà cherché par là. »

Il était à bout de souffle, et son estomac criait famine.

Mais Lilja n'en avait cure. Elle monta les escaliers, continuant à l'étage vers la section « Essais ». Son cœur battait la chamade. Pourvu qu'elle ne se trompe pas. La porte était bien là. Comme dans ses souvenirs, elle apparaissait au milieu des étagères, presque invisible pour les novices, entre les livres pour intellos. Elle entendait derrière elle la lourde respiration de Klippan.

Elle saisit la poignée, laissant sa main reposer un instant sur le métal froid, avant d'appuyer. Comme cette lointaine fois, dans son enfance, la porte n'était pas verrouillée et s'ouvrit presque d'elle-même, sans un bruit. La salle de lecture n'avait pas changé. Les mêmes rideaux à rayures vertes aux fenêtres et les mêmes bureaux, disposés comme vingt-cinq ans plus tôt. Il ne manquait que le couple d'amants en plein ébat devant elle.

Une femme, seule, était assise sur une chaise. La tête inclinée sur la poitrine, le visage caché derrière sa longue chevelure brune. Elle portait un chemisier blanc. En s'approchant, ils virent qu'elle avait les pieds et les mains ligotés à la chaise avec du ruban adhésif. Sur le sol, une mare de sang lisse et noire.

Lilja avança et s'accroupit devant la flaque de presque deux mètres de diamètre, effleura la surface coagulée du bout du doigt. Des ronds se dessinèrent, froissant la nappe de sang. Klippan partit chercher une balayette posée contre le mur, qu'il posa contre le front de la victime et appuya doucement, relevant son visage.

Il n'y avait aucun doute, c'était Elsa Hallin. À la vue de cette femme torturée sur la chaise, Lilja détourna un instant le regard. Une profonde entaille traversait sa gorge, de la mâchoire au sternum, d'où pendait quelque chose qui tachait le chemisier blanc. On aurait dit un morceau de viande rouge.

« Ce connard lui a extrait la langue », dit Klippan.

Lilja essayait de comprendre, mais n'arrivait pas à reprendre ses esprits.

« Une cravate colombienne, reprit l'inspecteur. C'est la première fois que j'en vois une pour de vrai. Ce n'est pas ce qu'a dit la bibliothécaire ?

– De quoi ?

– Qu'Elsa avait la langue bien pendue. »

Bien sûr, saisit Lilja. Elsa Hallin parlait trop. L'assassin avait tiré la langue de la victime pour la faire ressortir au niveau de la gorge, jusqu'à ce qu'elle pende sur sa poitrine comme un gros nœud sanguinolent.

Une cravate colombienne.

D'après Klippan, c'était une méthode d'exécution courante pendant les guerres civiles de Colombie, le but étant surtout d'effrayer celui qui retrouvait le corps. Il s'agissait de trancher verticalement la gorge et

de tirer la langue, jusqu'à ce qu'elle tombe comme une cravate sur la poitrine. Le tout alors que la victime était en vie. Qu'elle se produise par étouffement ou hémorragie, la mort pouvait prendre jusqu'à une heure.

« Elle a peut-être crié à l'aide pendant son agonie ?

– C'est impossible à dire. Et vu l'état de ses cordes vocales, personne n'aurait pu l'entendre. »

Lilja se releva. Désormais, ils le savaient : l'assassin n'arrêterait pas tant que toute la classe n'aurait pas été exécutée. Son portable sonna. C'était Tu vesson.

« On a une nouvelle victime.

– Tu veux dire Elsa Hallin ?

– Non, Camilla Lindén. Mais attends, vous avez retrouvé Hallin ? Vous l'avez retrouvée ? »

Lilja sentit le sol se dérober sous ses pieds.

9 janvier

Le premier jour de ma nouvelle vie. La prof et le principal m'ont convoqué. Papa et Maman étaient là, eux aussi. J'ai tout reconnu et j'ai dit que je regrettais. Même si ce n'est pas vrai. Je ne regrette rien du tout. Vaut mieux faire semblant. Les laisser croire que je suis toujours le même. Prendre un air désolé, alors que j'ai envie de rire. Leur cracher à la gueule ! Ils ont dit qu'il avait un traumatisme crânien et qu'il resterait chez lui toute la semaine. Je croyais qu'il n'avait rien dans le crâne ?

À la cantine, certains me regardaient, mais personne n'osait rien dire. Dès que je levais les yeux, ils se retournaient. Tous des gros lâches. Son pote était là, à me regarder de travers. Il pensait faire quelque chose. Je me suis approché et je l'ai giflé. Il allait répondre, mais je l'ai menacé avec une fourchette.

C'est bientôt son tour de porter mon plateau.

Après les cours, quelques-uns de mes anciens copains sont venus me voir. Ils voulaient me parler, je leur ai dit d'aller se faire foutre. Je n'ai plus de copains. J'ai insulté Jonas. Ses fringues nulles m'ont toujours énervé. Je l'ai frappé au ventre et il est tombé par terre. J'ai vu la peur dans ses yeux. C'était trop cool.

Je dois :

- 1. Me muscler.*
- 2. M'acheter un couteau de poche.*
- 3. Aller voir l'autre avec son trauma crânien.*

Fabian Risk courait à toutes jambes sur l'allée de gravier. Des voix criaient dans son dos : *Theo ! Theo ! Theo !* Il se retourna et vit que Lina, Jörgen et d'autres de la classe, tous âgés d'une quinzaine d'années, s'étaient élancés derrière lui.

Il était torse nu, au milieu de nulle part, et le soleil lui brûlait la nuque. Il entendait son cœur battre et mourait de soif. Mais pas d'eau à l'horizon. Il était à bout de forces. Les voix s'approchaient : *THEODOR !*

Que se passerait-il s'il abandonnait ? Impossible. Il ne devait pas renoncer. Surtout pas. Il arriva devant une paroi montagneuse et entendit d'autres voix. Des voix qui suppliaient qu'on leur laisse la vie sauve. Il se mit à escalader, grimpant haut et vite, mais plus il montait, plus la pente semblait escarpée. Il jeta un œil en bas et vit ses deux collègues de Stockholm, Tomas et Jarmo, qui le suivaient en l'appelant. S'il perdait l'équilibre, il tomberait dans le précipice et tout serait fini.

Soudain, une main apparut, l'aida à franchir la crête, puis le guida jusqu'à une immense pièce souterraine. Partout, des gens costumés. Des créatures arborant de grandes coiffes rondes. Comme des ballons. Il se pencha, laissant un garçon au teint doré lui mettre une de ces balles sur la tête, tandis que quelqu'un couvrait ses épaules d'un épais drap blanc. Le tissu froissé caressa sa peau.

Un vieil homme s'approcha. Il le regarda dans les yeux et dit quelque chose d'incompréhensible. Mais Fabian savait précisément ce qu'il devait faire et tendit le bras gauche. Le vieillard lui passa un instrument sur le dos de la main, émettant un rayon qui lui transperça les veines, tandis qu'un minuscule paon se mettait à faire la roue sur son bras.

Fabian Risk ouvrit les yeux. Il émergeait à la lumière, mais voyait encore flou. Il se frotta les yeux et aperçut deux néons au plafond. Les tubes étaient à nu et révélaient les câbles et les condensateurs. Non seulement les néons diffusaient une lumière sinistre, mais ils étaient sinistres à voir, se dit Fabian en se redressant. Aussitôt, la douleur se réveilla, brûlant son dos jusqu'à la nuque.

Il chercha son téléphone de la main pour regarder l'heure. Mais le portable avait disparu. Comme son ordinateur et l'album. Il réfléchit, perplexe. N'avait-il pas trouvé l'assassin caché derrière Claes, sur la photo de classe ? Avait-il rêvé tout cela ?

Il tendit le doigt vers le bouton d'appel et appuya rageusement dessus.

La porte s'ouvrit. L'infirmière brune, la moins sympa.

« Alors, on est réveillé ? »

– Où sont passées mes affaires ? Mon portable, mon ordinateur...

– Il paraît que vous avez travaillé jusqu'à 5 heures du matin. »

Vraiment ?

« Ce n'est pas ce qu'on appelle se reposer. Si vous aviez suivi les instructions du médecin, vous auriez pu sortir aujourd'hui.

– Mais je dois passer un coup de fil et...

– Non, vous devez vous reposer. » Elle le força à s'allonger. « Votre organisme fait ce qu'il peut pour cicatriser, il a besoin de toutes vos forces. Vous voulez un thé ou un café ? »

– Je veux juste savoir quelle heure il est.

– Bientôt 2 heures. Thé ou café ? »

Ni l'un ni l'autre. Les deux se valaient côté fadeur, et Fabian était convaincu qu'ils utilisaient la machine à café pour chauffer l'eau du thé.

« Un jus de fruits, donnez-moi plutôt deux verres de jus de fruits. Et si vous pouviez me faire un œuf à la coque et griller des tartines, je vous en serais infiniment reconnaissant. »

L'infirmière esquissa un sourire en coin : « Vu le gouvernement actuel, vous pouvez oublier l'œuf. Mais je peux vous proposer des tartines. »

Fabian n'en doutait plus : il n'avait pas rêvé. La mise en scène de Söderåsen et la photo de classe de 3^e se répondaient. Dès que l'infirmière eut quitté la chambre, il affronta la douleur et s'assit. Il n'avait que cinq minutes avant qu'elle ne sorte de la cuisine et ne

reprenne son poste à l'accueil, d'où elle pouvait surveiller tout le couloir. Il glissa du bord du lit sur ses pieds, puis se redressa du mieux qu'il put. Il trouva son pantalon dans le placard, ainsi que ses chaussures et ses chaussettes. Sa chemise et sa veste étaient bien trop brûlées, il ne comprit même pas qu'on ait pris le soin de les ranger.

Fabian ouvrit la porte, gardée par l'un des policiers taciturnes qui feuilletait un numéro de *Wheels Magazine*.

« Je vais chercher quelque chose à l'accueil. »

L'agent opina, avant de retourner à son article sur les voitures de collection.

Comme prévu, la réception avait été laissée sans surveillance. Il fouilla entre les classeurs et les piles de papiers, sans rien trouver. Sa chambre était vide et si ses affaires n'étaient pas là, il n'avait aucune idée de l'endroit où chercher.

L'infirmière apparut au bout du couloir, un plateau de petit déjeuner en main. Fabian plongea derrière le comptoir et serra les dents. La douleur fit perler la sueur à son front. Mais là, sous le comptoir, il aperçut la sacoche de son ordinateur, ainsi qu'un sac contenant son portable et ses papiers. Il attendit que l'infirmière soit passée pour se saisir du tout et filer vers l'ascenseur.

UNE NOUVELLE VICTIME DANS LA CLASSE MAUDITE

Tu vesson, Lilja, Klippan et Molander se tenaient autour de la table, les yeux rivés sur la une du *Kvällsposten* qui montrait la voiture accidentée, roues en l'air en plein milieu de l'E6.

« Comment se fait-il qu'on n'ait pas été informés ? dit Tu vesson, tout en se demandant si elle pouvait se permettre d'envoyer Florian, le réceptionniste, lui acheter des cigarettes.

– D'après la centrale, l'affaire a été rapportée comme un accident de la route, répondit Klippan.

– Personne n'a réagi au fait que la victime était une ancienne élève de la classe ? observa Lilja.

– Ce n'est pas à eux de vérifier ce genre de choses, mais à nous. Et comme on ne savait pas qu'elle était morte...

– On devrait plutôt se demander comment le *Kvällsposten* a appris la nouvelle, dit Molander en feuilletant le journal.

– Soit l'assassin leur a donné lui-même le tuyau, soit ils ont fait leur boulot de journalistes, répondit Lilja.

– Pour l'instant, on ne sait pas si c'était ou non un accident, déclara Tu vesson. La voiture est en route, on verra si Molander peut trouver des indices. Mais partons du principe que c'est un coup de l'assassin...

– Il aurait commis deux meurtres dans la journée d'hier ? dit Klippan. Et on ne parle pas de simples crimes. Je n'ai aucune idée de ce qui s'est passé dans la voiture, mais ça n'a pas dû être facile à la bibliothèque. Rien que de traîner la victime dans la salle de lecture sans que personne le remarque... Nom de Dieu, il doit être d'un calme glaçant, balbutia-t-il.

– Mais qui sait ? Comme le dit Risk, ce sont peut-être deux

hommes différents, suggéra Tu vesson.

– Attendez, essayons d'être rationnels, intervint Molander. Accident ou pas, tout ce qu'on sait, c'est qu'il s'est produit hier à 17 h 38 sur l'E6. L'analyse nous dira si l'assassin était à bord ou s'il a saboté la voiture. Et pour ce qui est de la bibliothécaire, est-ce que Greide a établi l'heure exacte du décès ?

– Hier, entre 15 et 17 heures, précisa Tu vesson.

– OK. Supposons qu'il lui ait tranché la gorge entre 13 heures et 13 h 30, et qu'elle soit morte une heure et demie plus tard. Il a largement eu le temps de s'occuper des deux.

– En tout cas, il a de nouveau frappé. Et pas mollement, reprit Tu vesson. Mais si on compare avec Jörgen et Glenn, de quoi Elsa Hallin s'est-elle rendue coupable ?

– D'avoir la langue bien pendue, d'après une de ses collègues, répondit Lilja.

– D'accord, donc elle le harcelait verbalement ? Plutôt logique, vu le sort qu'il lui a réservé. » Tu vesson se tourna vers Klippan. « Personne de la classe ne l'avait mentionné ?

– Non, pas aussi clairement. » Il chercha dans ses notes. « Tout ce qu'on a dit d'elle, c'est qu'elle était assez insolente.

– Qui a dit ça ?

– Camilla Lindén. »

Tu vesson soupira. « Typique. Et Elsa Hallin n'a rien dit sur sa copine ?

– Si, qu'elle restait regarder quand Jörgen et Glenn brutalisaient Claes.

– Rien à voir avec un accident de voiture.

– A priori, non.

– Et toujours aucune nouvelle de Seth Kårheden ? demanda Tu vesson en vérifiant s'il restait du café dans le thermos.

– Non, répondit Lilja. Mais on m'a confirmé qu'il avait pris l'avion pour Pampelune le 15 juin et réservé un vol qui arrive ce soir de Saint-Jacques-de-Compostelle.

– Il fait peut-être le pèlerinage ? suggéra Klippan.

– Ou veut nous le faire croire, observa Molander.

– Qu'est-ce qui était écrit dans le casier, déjà ? demanda Tu vesson.

– "Personne ne me voit. Personne ne m'entend. Et même personne ne me pourrit la vie."

– “Et même personne ne me pourrit la vie.” Ça colle plutôt bien avec la théorie de Risk sur la mousse, non ? » Tuveßon s’arrêta et capta leurs regards. « L’image de lui-même dans l’ombre de Claes Mällvik qui était martyrisé par les autres, lui au moins.

– C’est sûr qu’on a tous envie d’être à sa place, dit Klippan.

– Facile à dire, mais qu’est-ce qui est pire ? Être martyrisé ou ignoré de tout le monde ? Traité comme si on n’existait pas ?

– Tu veux dire que c’est ce qu’il cherche à rectifier ? demanda Lilja.

– Exactement. C’est ça l’enjeu. Il veut devenir quelqu’un. Quelqu’un qui compte. Qu’on ne puisse pas négliger. Qui ne soit plus jamais oublié.

– Mais dans ce cas, il devrait commencer par dévoiler son identité, observa Klippan. Parce qu’être connu sans nom...

– Tout dépend quelle réputation il veut, expliqua Molander. Imaginons qu’on découvre son identité dès maintenant ou que lui-même la révèle. Ça ferait évidemment du bruit. Mais après quelques années, les choses se dissiperaient et l’affaire tomberait dans l’oubli. Une fois sa peine purgée, personne ne saura plus qui il est. C’est pour ça qu’il doit continuer.

– Exact, dit Tuveßon. Il construit son propre mythe. Il veut montrer au monde combien il est habile. Prouver qu’il est invincible et que personne, même la police, n’a la moindre chance de l’arrêter.

– Il assassine ses anciens camarades de classe pour être immortel, conclut Lilja. Mais il doit en tuer combien pour y arriver ?

– Tu veux un chiffre ?

– Oui. Combien doivent mourir pour qu’il triomphe de l’oubli ?

– Prenez la fusillade de Columbine, suggéra Molander. Douze élèves et un prof ont perdu la vie. Tout le monde s’en souvient.

– Donc treize ? »

Molander fit une moue sceptique. « Malheureusement, je ne crois pas que ça suffise. Columbine était la première tuerie en milieu scolaire. Toutes celles qui ont suivi ont été oubliées six mois plus tard. Et même si on a affaire à un virtuose pour ce qui est des meurtres en soi, ce n’est qu’un tueur en série. Rien de nouveau. Sauf s’il arrive à faire une vingtaine de victimes.

– Toute la classe, autrement dit. »

Molander acquiesça et le silence s’installa autour de la table.

« Il y a de l'ambiance, ici. »

Tout le monde se retourna vers Fabian Risk, qui venait d'apparaître dans l'embrasure de la porte. Le dos légèrement voûté, il s'appuyait au chambranle.

« Fabian ? Qu'est-ce que tu fais là ? Et ta garde policière ? » La commissaire s'approcha, mais il l'arrêta d'un geste.

« Je sais qui c'est. » Il avança de quelques pas et regarda autour de lui les graffitis recouvrant les murs de la salle de réunion. « J'en connais un qui a bossé dur.

– Fabian, qu'est-ce que...

– Je l'ai trouvé. C'est lui. Là. » Il marcha jusqu'au tableau blanc, posa l'index au-dessus de Claes sur la photo de classe. « Il est là depuis le début. Juste sous nos yeux. »

Tu vesson et les autres se regroupèrent autour de lui pour mieux voir.

« Claes ? » Klippan se tourna vers Fabian. « Voyons, il est mort.

– Non, pas Claes, le garçon juste derrière. Là, ce ne sont pas les cheveux de Mällvik.

– Fais voir, dit Molander en sortant une loupe pour examiner la photo, avant de se retourner et de confirmer. Il a raison.

– Mais je ne connais pas son nom, reprit Fabian.

– Rien d'étrange, observa Lilja. Il est facile à oublier.

– Il ne devrait pas au moins être noté comme absent ? dit Klippan.

– Si, logiquement.

– Pas du tout, protesta Molander. Le garçon était bel et bien présent.

– Soit, mais on devrait quand même le trouver dans l'album des années précédentes, intervint Tu vesson.

– C'est pour ça que je suis là », déclara Fabian. Il se tourna vers Klippan qui prit une mine découragée.

« Tous ceux qu'on a contactés ont promis de chercher : pas de nouvelles pour l'instant.

– Peut-être qu'ils se sont trompés et qu'ils n'ont pas mis son nom à la bonne place ? imagina Lilja en feuilletant l'album.

– Oui, ça nous est arrivé, une fois, raconta Klippan. Je devais être en CM2 et tous nos noms avaient été inversés avec une classe de CE2. Je m'appelais Ragnar Blom, tout à coup, et le surnom m'a suivi jusqu'au collège. » Klippan se mit à rire. « Un des gamins s'est

retrouvé avec Greta et s'est fait appeler Garbo toute sa scolarité.

– Fabian, ça va ? » coupa Tuvesson en rattrapant l'inspecteur qui était en train de perdre l'équilibre et semblait sur le point de s'évanouir. Elle et Molander le firent asseoir sur une chaise.

Fabian était épuisé, il avait des sueurs froides et la nausée. « Ça va aller... Donnez-moi juste un peu d'eau, mais ça ira... »

Tuvesson posa un grand verre d'eau sur la table. « Ça ne va pas du tout. Tu es blessé et tu devrais être à l'hôpital. Tu ne devais pas sortir avant après-demain, d'après l'avis du médecin.

– Je dois rentrer chez moi... Theo, mon fils. Il est seul... » Fabian prit le verre et but à grandes gorgées rafraîchissantes. « Ils ne me laissent pas travailler à l'hôpital, je n'avais pas le choix. »

Tuvesson attendit qu'il ait fini de boire pour se pencher vers lui et le regarder dans les yeux. « Fabian, écoute-moi. C'est nous qui travaillons sur cette affaire. Pas toi. Tu comprends ?

– Je dois juste appeler l'école pour retrouver son nom.

– Tu ne dois rien du tout. Fabian, tu es exclu de l'enquête. Tu ne travailles plus sur cette affaire. Tu es en vacances, et même en congé maladie. Tout ce à quoi tu dois penser, c'est te reposer. On va chercher son nom, ça ne peut pas être si compliqué. On sait dans quelle classe il était, on le trouvera bien quelque part. Le plus important, c'est que tu suives les consignes du médecin. Et n'oublie pas la menace très sérieuse qui pèse sur toi, comme sur le reste de la classe. Je veux donc que tu retournes...

– 349 ? C'est le numéro de son casier ? » Fabian désignait le post-it collé à l'image de l'inscription gravée à l'intérieur d'une porte.

Klippan répondit d'un signe de tête affirmatif.

« Fabian, tu entends ce que je dis ?

– On pensait que ça pouvait être écrit de la main de l'assassin », expliqua Molander.

Fabian prit la photo, et s'efforça de lire l'inscription.

« Personne ne me voit. Personne ne m'entend. Et même personne ne me pourrit la vie. H.I. », récita Molander.

Fabian échangea un regard avec l'analyste : « H.I. ?

– L'homme invisible. C'est comme ça qu'il a signé à plusieurs reprises.

– L'homme invisible qui ne voulait plus l'être. Il veut sortir de l'ombre, qu'on le remarque.

– Mais on ne pense pas qu'il dévoile son nom avant d'en avoir tué un certain nombre, ajouta Tuveesson.

– Combien ? Toute la classe ?

– J'en ai bien peur. »

Elle avait raison. Quelques meurtres ne suffisaient pas à laisser son empreinte. La mémoire collective, épuisée par les médias, exigeait un nombre à deux chiffres.

Alors pourquoi ne pas les tuer tous d'un coup, maintenant qu'il était si bien parti ? Toute la classe s'était rendue coupable de faire de lui quelqu'un d'invisible. C'était la raison pour laquelle Fabian ne pouvait retourner à son lit d'hôpital, et attendre que les autres fassent *son* travail. S'il ne réagissait pas vite, tout serait bientôt fini.

Il se leva, animé d'une soudaine énergie. Il avait une idée. Une idée qui ne pouvait attendre.

« Fabian, cette fois, tu dois nous laisser faire. »

Il ne réagit pas et quitta la salle de réunion.

Tuveesson s'approcha de la photo de classe agrandie au mur pour regarder la touffe de cheveux qu'on devinait derrière Claes Mällvik. Les cheveux du garçon dont personne ne se souvenait. Tout ce qui leur fallait maintenant, c'était un nom.

Rien qu'un nom.

S'ils le découvraient, le reste tomberait comme une suite de dominos. Ils en étaient bientôt à la dernière ligne droite et devaient rester particulièrement vigilants. Suivre les règles à la lettre. Un paragraphe ignoré. Une signature oubliée. Une preuve saisie sans suivre la procédure. Dans le procès à venir, le moindre détail négligé pourrait faire obstacle et permettre au criminel d'être remis en liberté, avant même qu'ils aient eu le temps de dire ouf.

C'était ce qui était arrivé à Risk, à Stockholm. Elle le savait. Pour une enquête au moins aussi importante que celle-ci. Il ignorait qu'elle était au courant et elle n'avait aucune intention de lui en parler.

« Bon. Irene et Klippan, recontactez tous les anciens élèves. Avec un peu de chance, quelqu'un se souviendra de son nom. Et n'oubliez pas de leur demander de chercher leurs albums de classe.

– Et comment on fait pour les protéger ? demanda Klippan. Tu as vu avec Malmö ?

– Non, je n'ai pas eu le temps. Mais je le fais tout de suite. »

Lilja et Klippan se dirigèrent vers la porte sans rien dire. Tuveesson sortit son portable, composa un numéro et se tourna vers Molander, qui n'avait pas bougé. « Je te charge de jeter un œil à cette épave, qu'on sache enfin ce qui est arrivé à Lindén. »

Il acquiesça et s'apprêta à partir, avant de se raviser. « Au fait... comment ça s'est passé avec Ingela Ploghed ? »

Elle soupira et rappela Lilja et Klippan. « Excusez-moi, j'ai oublié quelque chose. J'ai emmené Ploghed faire un tour ce matin.

– Ah oui, qu'est-ce que ça a donné ?

– Je ne sais pas, pour être honnête. Tout ce dont elle s'est souvenue sur le bateau, c'est qu'un homme l'avait fait monter dans une voiture bleue.

– Bleue ? reprit Klippan. Récente ou ancienne ? Elle sait quel modèle ?

– Non, juste qu'elle était bleue.

– Qui n'a pas une voiture bleue, dans ce pays ? fit Molander.

– Toi, par exemple, rétorqua Lilja en se tournant vers l'analyste, qui haussa les épaules.

– C'est tout ?

– Ensuite on est allées au parc de Ramlösa et là, rien, sauf que j'ai pris une suée à pousser le fauteuil dans le gravier... Mais après, en rentrant... » Tuveesson se tut un instant, avança jusqu'à la baie vitrée et regarda la ville. « J'ai été obligée de m'arrêter sur le bas-côté. Ingvar, c'est à ce moment que tu m'as appelée de Söderåsen à propos de la caméra... On était près des voies de chemin de fer et dès qu'un train passait... »

De nouveau, elle se tut.

« Oui, quoi ? fit Lilja.

– Je ne sais pas. Elle a paniqué, c'était comme une crise d'angoisse, elle s'est mise à gesticuler et m'a suppliée de démarrer. J'ai essayé de la calmer et de discuter, mais impossible. »

Tuveesson se retourna vers les autres.

« C'est le bruit du train qui a déclenché des souvenirs ? demanda Klippan.

– L'agression aurait eu lieu dans un train ? ajouta Lilja.

– Non, c'est trop compliqué. Mais peut-être près de la voie ferrée ?

– Elle n'était pas inconsciente et droguée pendant toute la durée de l'opération ? rappela Molander.

– Elle peut avoir mémorisé le son inconsciemment », dit Klippan.

Molander émit un ricanement.

« Pourquoi pas ? Ces trains font un boucan du diable, reprit Klippan. Je vais souvent aux champignons dans le coin, au sud de Ramlösa, et à chaque fois qu'un engin passe, je suis presque obligé de me boucher les oreilles.

– D'accord, mais à mon avis, c'est une mauvaise piste, affirma Molander.

– Pourquoi ? demanda Tuveesson.

– Elle n'a pas nécessairement réagi au bruit. Peut-être au fait de se retrouver enfermée dans une voiture, par exemple.

– Oui, c'est vrai. Mais vu la complexité de l'opération, il est probable qu'il l'ait emmenée quelque part. Un endroit tranquille où il était sûr de pouvoir travailler en paix. Une maison isolée, par exemple, continua Tuveesson.

– Ou un hangar, imagina Klippan.

– Près des rails », ajouta Lilja.

Tuveesson hocha la tête, l'air pensif. « Oui, pourquoi pas ? Je pense que je vais aller faire un tour dans les alentours du parc. On n'a rien à perdre.

– Si, du temps. Je ne sais pas pour vous, mais je trouve qu'il commence à manquer », lança Molander, avant de quitter la pièce.

Lilja le regarda sortir, puis se tourna vers les autres. « Qu'est-ce qui lui prend d'être de mauvais poil et si négatif ?

– Il est fatigué, répondit Tuveesson. Mais on l'est tous...

– C'est parce que ce n'était pas son idée, dit Klippan, avant que la sonnerie du portable de Tuveesson ne retentisse.

– Oui, allô ?... Oui, c'est moi... Quoi ? Comment ça, suicidée ? Qu'est-ce que... » Elle se tourna vers Lilja et Klippan. « Mais, je ne comprends pas. Comment ? Où ? »

L'ascenseur s'ouvrit et Dunja Hougaard pénétra dans les locaux de la Criminelle à Malmö. Jamais elle ne s'était autant appliquée à paraître indifférente. Elle était là pour travailler, et rien d'autre. Sleizner n'était visible nulle part. Mais les portes de son bureau étaient fermées, ce qui signalait sa présence. À moins qu'il ne se soit échappé par une sortie de secours...

Elle se connecta à son ordinateur, cliqua sur sa messagerie et constata rapidement que la plupart des journaux qu'elle avait contactés avaient répondu. Elle leur avait demandé de lui envoyer les photos prises dans la salle d'attente du service où Morten Steenstrup avait été hospitalisé, et à son propre étonnement, tous avaient accepté de coopérer sans rechigner. Seul le *Jyllandsposten* avait exigé d'être le premier au courant si les clichés fournis s'avéraient utiles à l'enquête.

Dunja commença donc par les examiner et fut presque soulagée de n'y voir aucun visage inconnu. Elle savait parfaitement pour qui travaillait chacun des journalistes qui y figuraient. Elle passa ensuite à l'envoi du *Politiken*, et dut parcourir une suite de portraits d'elle-même, avec une mine de cas social désespéré. En sueur, sans maquillage, et affublée de cernes si marqués autour des yeux qu'ils avaient l'air dessinés au crayon.

Par chance, aucune de ces images n'avait été publiée. Se pouvait-il que les journalistes aient eu pitié ? Ils avaient certainement compris qu'ils n'obtiendraient ni renseignements ni interview s'ils s'avisaient de publier une seule de ces photos.

Une heure et demie plus tard, elle découvrait le visage du criminel. Ce ne pouvait être que lui. L'image était prise en plongée, comme si le photographe avait tenu son appareil en l'air et mitraillé au hasard. La photo n'était pas bonne pour la publication, à cause des crânes des journalistes qui encombraient le champ. Mais pour elle, l'image valait

de l'or.

Sur l'une des chaises rangées contre le mur du fond, un homme était assis, seul, un journal entre les mains et observant l'agitation de loin. Dunja zooma. L'image était parfaitement nette, mais il y avait quelque chose de flou sur son visage. C'était bien lui. Ce ne pouvait être personne d'autre.

Sleizner n'accepterait jamais qu'elle transmette le cliché aux Suédois. Même si c'était la bonne décision à prendre. Ils n'avaient qu'à se débrouiller, c'était aux Danois de résoudre l'enquête, selon Kim *fucking* Sleizner. Et si c'était impossible, tant pis, l'affaire resterait en suspens.

Elle le haïssait. Chaque cellule de son corps débordait de rancune, et l'idée qu'elle caressait depuis tant d'années se concrétisait. Elle n'avait plus le choix. Elle devait se débarrasser de Kim. Non seulement pour son bien, mais pour celui de l'enquête, voire pour toute la police danoise. Désormais, elle ferait tout ce qui était en son pouvoir pour qu'il se fasse virer.

Avant d'avoir des regrets, elle saisit le téléphone et composa le numéro du chef de la police nationale, Henrik Hammersten. L'homme répondit lui-même et lui donna rendez-vous pour un entretien confidentiel plus tard dans la journée. Elle raccrocha, respira profondément.

« Tiens, mais qui voilà ? » dit une voix derrière elle. Depuis quand cet abruti se tenait-il dans son dos ? Elle se retourna et croisa son regard, sans réussir à l'interpréter.

« Je voulais te proposer de faire un tour dans mon bureau pour... parler un peu ?

– On ne peut pas discuter ici ?

– Si, bien sûr. Mais à ta place, je préférerais une porte fermée. »

Kim Sleizner referma à la suite de Dunja, qui brava son inquiétude et s'assit sur une chaise. Le Grand méchant loup prit place derrière son bureau. Elle remarqua qu'il n'avait pas le sourire suffisant qu'il arborait d'ordinaire.

« Je voudrais commencer par m'excuser pour cette nuit. »

C'était une plaisanterie ou quoi ?

« Honnêtement, je ne me rappelle pas le déroulement exact de ce qui s'est passé hier. Mais c'est peut-être mieux, le peu dont je me

souviennne suffit largement. Rien ne peut justifier ma conduite. Tout ce que je peux dire, c'est que j'avais trop bu. J'ai perdu les pédales. » Il marqua une pause, la regarda droit dans les yeux. « Mais ce n'est pas une raison. Et ça n'excuse en rien mon comportement. J'ai honte. »

Il avait l'air sincère, pensa Dunja, qui hésitait à répondre. Mais pourquoi lui simplifier la tâche ?

« Dunja, j'étais convaincu que c'était toi qui étais allée voir l'*Ekstra Bladet*. Maintenant, après coup, je réalise que non. Je suis prêt à enterrer la hache de guerre. Si tu ne me dénonces pas pour hier, je ne dirai rien de tes méfaits – refus d'obéir, faux et usage de faux. »

Il était donc au courant pour la voiture.

« Je sais ce que tu penses, reprit Sleizner. Et la réponse est oui. Je suis au courant. J'ai toujours su. Mais je suis prêt à tirer un trait sur cette affaire, et à te laisser mener l'enquête comme tu voudras. »

Il était sérieux ? Sleizner s'était-il grillé au point de devoir battre en retraite ? N'avait-il vraiment plus d'autre option que de ravalier sa fierté et lui laisser carte blanche ? Elle connaissait trop bien le personnage pour oser y croire et préférait rester sur ses gardes. Mais s'il pensait vraiment la laisser travailler, elle ne pouvait refuser ses excuses. Faire passer ses intérêts avant ceux d'une enquête n'était pas son genre. Jamais. Elle répondit d'un timide hochement de tête.

« Bien. Donc c'est d'accord, dit Sleizner. Où en êtes-vous ? Du nouveau ? »

Ne pas mentionner la photo serait une faute professionnelle. Et en même temps, le cliché devait être envoyé aux Suédois. Dunja décida de le tester :

« Je pense avoir une photo du criminel. »

L'expression de son visage se transforma aussitôt. « Vraiment ? Comment tu t'y es prise ? »

Dunja expliqua que les analyses de Kjeld Richter avaient montré que l'assassin s'était glissé dans la chambre du blessé par le faux plafond, et qu'elle en avait conclu qu'il avait attendu dans la même pièce que les journalistes.

« Formidable. Bon travail, Dunja.

– Avant d'agir, je propose qu'on envoie le cliché aux Suédois, pour voir ce qu'ils en pensent.

– D'accord. Si c'est ce que tu veux. » Il fit le tour et s'assit devant elle sur le bureau. « Je suis sincère, Dunja. On est partis du mauvais

pied tous les deux, c'est en grande partie de ma faute. Tu es une excellente inspectrice et je vais te laisser les coudées franches. Si tu estimes qu'il faut commencer par leur envoyer la photo, je t'en prie. »

Dunja hocha la tête et se leva.

« Une dernière chose. »

Elle se retourna.

« J'ai cru comprendre que tu avais rendez-vous avec Hammersten tout à l'heure. Si tu n'as rien contre, on peut y aller ensemble. »

Dunja ne sut que répondre et se surprit à acquiescer.

Trente-sept... Trente-huit, compta-t-elle dans sa tête, et elle s'arrêta un instant. Elle était déjà à bout de souffle et la sueur traversait son chemisier. C'était plus difficile qu'elle ne l'avait cru, malgré les béquilles. Mais la douleur s'était calmée, grâce aux quatre antalgiques qu'elle avait avalés. Les médecins avaient recommandé qu'elle reste alitée encore une semaine, au moins, pour éviter les saignements. Un problème résolu avec un linge d'hôpital et trois serviettes hygiéniques. Ses deux gardes avaient insisté pour monter avec elle, mais elle avait réussi, après négociations, à faire en sorte qu'ils restent en bas et surveillent l'entrée.

Elle se remit à gravir les marches de l'escalier en colimaçon, buvant les dernières gouttes du jus de fruits frais qu'elle avait acheté au kiosque de la place Stortorget. Elle regrettait de ne pas avoir pris la grande bouteille : elle en avait envie, mais constatant que le prix au litre était le même, elle avait choisi la petite. À quoi bon faire la maligne ? Puisque bientôt, plus rien n'aurait d'importance.

Cinquante-neuf.

Soixante. Il lui restait quatre-vingt-six marches avant d'arriver en haut.

Soixante et une.

La tour de Kärnan. C'était la deuxième fois de son existence qu'elle se trouvait ici. La première remontait à la 4^e, lors d'une sortie de classe. On les avait forcés à faire le tour des salles, à regarder les tableaux et écouter l'histoire de ces Danois qui, au début du XIV^e siècle, avaient construit la tour de trente mètres de haut, face au château de Kronborg sur l'autre rive de l'Öresund, pour surveiller l'embouchure du détroit. Tout ce qui les intéressait, elle et ses camarades, c'était de grimper au sommet le plus vite possible en comptant les marches.

Glenn Granqvist était arrivé le premier. Cent trente-neuf marches,

avait-il annoncé. Faux, se souvenait-elle encore. Peut-être parce qu'elle avait été la première à dire le chiffre exact ?

Cent quarante-six marches. Ni plus ni moins.

Soixante-quatorze.

Elle se rappelait ces années de fin de collège comme les meilleures de sa vie. À l'époque, elle brillait. D'excellents résultats dans toutes les matières, et l'une des filles les plus populaires de la classe. À l'époque, Ingela Ploghed était quelqu'un qu'on écoutait. Son rêve était de devenir une avocate éminente, elle consacrerait son énergie à aider les plus faibles. Après le lycée, elle avait intégré sans problème la faculté de droit de Lund, et embrassé la vie étudiante avec passion.

Aujourd'hui, elle ne comprenait pas comment elle avait pu réussir ses premières années d'études. Il n'y avait pas eu un soir sans fête, toutes plus folles les unes que les autres. Elle pouvait danser toute la nuit, pour réapparaître dès le lendemain déguisée en Log Lady à une soirée *Twin Peaks*. Mais deux ans et demi plus tard, la danse avait pris fin.

Cent treize.

En rentrant chez elle, après de longues heures à la nation¹ de Malmö, elle était tombée sur Gerhard Kempe, son professeur de droit civil, qui avait insisté pour la raccompagner. En chemin, ils avaient discuté des écarts de salaire entre les juristes des deux sexes. Gerhard estimait que les hommes étaient meilleurs négociateurs et connaissaient leur valeur. Elle affirmait que les femmes auraient beau négocier, elles gagneraient toujours moins que leurs collègues masculins. Aujourd'hui, elle reconnaissait qu'il n'avait pas tort.

Devant la cité étudiante de Sparta, où elle résidait, il avait proposé un dernier verre. Elle avait décliné l'offre : elle avait déjà bien assez bu. Tout s'était alors accéléré, au point de ne lui laisser en mémoire qu'une succession d'images.

Cent vingt-six – coup violent au visage, chute.

Cent vingt-sept – sa tête heurte le goudron. Des mains partout.

Cent vingt-huit – elle griffe, se débat, crie.

Cent vingt-neuf – nouveau coup au visage, dent qui saute. Goût de sang dans la bouche.

Cent trente – sa culotte arrachée.

Cent trente et un – de gros doigts nerveux la prennent.

Cent trente-deux – elle abandonne, le laisse faire.

Cent trente-trois – il la retourne sur le ventre.

Cent trente-quatre – lui tire les cheveux, douleur à l’anus.

Cent trente-cinq – des menaces, si elle parle.

Cent trente-six – des pas qui s’éloignent en courant.

Elle gravit les dernières marches et sortit à la lumière, dans l’air du large qui rafraîchit sa peau moite.

Une famille néerlandaise occupait déjà les lieux – des parents et deux enfants. Elle ne comprenait pas un mot de leurs échanges, mais vit bien que la fille réclamait de l’argent pour les jumelles et que le garçon s’obstinait à escalader les remparts.

Elle marcha à l’opposé et s’arrêta dans un coin pour admirer la vue. Elle ne se souvenait pas avoir été frappée par la beauté du paysage lorsqu’elle était venue avec sa classe. Souvent, c’était pourtant l’inverse : quand on est petit, tout paraît plus grand, plus escarpé, plus profond. Mais ce jour-là, elle avait eu l’attention attirée par autre chose.

Comme toujours, Jörgen et Glenn s’en étaient pris à Claes. Ils l’avaient soulevé sur le parapet et menaçaient de le pousser. Elle entendait encore la voix implorante du garçon qui les suppliait d’arrêter. Les autres étaient arrivés les uns après les autres, essoufflés et clamant chacun le nombre de marches qu’ils avaient compté. Tous assistèrent à la scène mais s’empressèrent d’aller voir la vue de l’autre côté.

Elle, par contre, s’était approchée et leur avait dit de le lâcher. « On ne demande que ça, de le lâcher », avait rétorqué Jörgen en ricanant. Camilla et Elsa assistaient à la scène. Comme toujours, Camilla les regardait le martyriser. On aurait dit qu’elle aimait voir Claes souffrir. Et Elsa n’avait pu tenir sa langue. « Allez ! Qu’est-ce que vous attendez ? Le vent fait voler ses pellicules. On dirait de la neige, c’est dégueulasse ! »

Le temps s’était comme figé, jusqu’à ce que madame Krusenstierna apparaisse et annonce enfin le nombre exact de marches. Les hoquets de Claes et ses yeux rougis par les larmes ne semblaient pas l’inquiéter.

La famille néerlandaise disparut dans l’escalier. Elle était seule. Enfin.

Elle posa les béquilles contre le muret, retira ses sandales qu’elle

disposa l'une à côté de l'autre, avec sa montre, sa barrette et son collier. Elle grimpa et s'assit sur le rebord, la douleur se réveillait, mais elle n'avait plus à s'en faire. Les jambes ballantes dans le vide, elle regarda les arbres et les toits, loin en bas. Elle pensait qu'elle aurait le vertige, mais ne ressentit qu'un sentiment de liberté. Bientôt, tout serait fini.

Après le premier viol, elle avait songé à mettre fin à ses jours. Et s'était même risquée à quelques tentatives malheureuses. Ceux qui ne réussissaient pas à se tuer voulaient vivre, avait-elle lu quelque part. Ce n'était pas vrai. Pas pour elle, en tout cas. Après ce qui lui était arrivé à Lund, elle n'avait éprouvé que mépris pour elle-même, au point qu'elle n'avait plus envie que d'une chose : mourir. Ces dernières années, constatait-elle, s'étaient résumées à une succession d'échecs.

Quant à dénoncer l'homme qui venait de l'agresser, ce serait couronner la liste de ses revers. Puisqu'elle pouvait le dénoncer. Dans la voiture de la commissaire, les souvenirs lui étaient revenus. Le grondement des trains. Son visage. Elle ne pensait pas l'avoir vu, mais si. Qu'est-ce que cela changeait ? Personne ne la croirait. S'il s'était agi de quelqu'un d'autre peut-être. Mais pas lui. Elle n'avait aucune chance. Sa parole contre la sienne. Une femme droguée et à moitié consciente contre...

Ingela Ploghed chassa toute pensée de son esprit, ferma les yeux et se jeta dans le vide.

1.

La vie étudiante de Lund s'organise autour de sociétés, dites « nations ».

Fabian Risk se gara devant chez lui, rue Pålsjögatan. Il avait trouvé ses clefs sur le bureau de Hugo Elvin, avec un mot expliquant que la voiture l'attendait au parking. Une bonne âme avait ramené le véhicule de Söderåsen.

Il verrouilla la portière et regarda la maison rouge. Il n'avait pas l'impression de rentrer chez lui, mais de rendre visite à quelqu'un. Rien d'étonnant : depuis neuf jours qu'ils étaient installés, Fabian n'avait presque jamais été chez lui. Il était parti depuis maintenant trois jours. Trois jours de pizzas à emporter, de jeux vidéo et de hard rock, connaissant Theodor.

Il monta les marches du perron et mit la clef dans la serrure, entendant déjà pulser la musique infernale de son fils. Il n'avait jamais compris cette passion. Pour lui, ce fracas n'était ni puissant, ni entraînant, mais simplement effrayant. Il s'était néanmoins promis de ne jamais condamner les goûts musicaux de ses enfants, et même s'il avait failli craquer à plusieurs reprises, il tenait bon. Ses parents, eux, n'avaient cessé de se plaindre. Ils n'entendaient aucune différence entre Kraftwerk, Depeche Mode et Heaven 17 – *du boum boum sans même de vrais instruments*.

« Vous devez être le nouveau voisin », dit une voix derrière lui.

Fabian se retourna. Devant lui se tenait une femme à la morphologie en poire, habillée d'un short à grandes poches, d'un T-shirt et d'un chapeau. Elle tenait en main un bocal de groseilles.

« Ulla Stenhammar. On habite au 15. »

Fabian redescendit les marches pour lui serrer la main. « Enchanté. Fabian Risk.

- De même. On peut savoir ce que vous faites ?
- Ce que je fais ?
- Oui, dans la vie.

– Je suis en vacances en ce moment, je préfère ne pas penser au boulot. » Fabian s'arma d'un sourire cordial, espérant que la première impression que lui inspirait sa voisine s'avérerait fausse.

« Ah d'accord... Je voulais juste vous souhaiter la bienvenue. » Elle tendit le bocal de groseilles. « On était curieux de savoir qui allait s'installer ici, vous savez. Quand on a appris que ce serait une famille bien normale, tout le monde était ravi.

– Il y avait un souci avec les anciens propriétaires ?

– Oui et non. C'est sûr qu'ils étaient un peu bizarres, si vous voulez tout savoir. Ils ne sont jamais venus à aucune fête de voisinage par exemple, et... vous avez dû voir l'état du jardin. Une vraie jungle. Du coup, notre terrasse est à l'ombre et recouverte de mousse. Ce n'est pas très sympa, je trouve. »

Fabian constata qu'il avait tout de suite bien cerné le personnage, malheureusement.

« Je promets de débroussailler et d'élaguer dès que j'aurai un peu de temps.

– Merci, je ne devrais pas vous embêter avec ça. »

Fabian profita du silence pour essayer de remonter chez lui.

« Les murs sont épais dans ces vieilles maisons, on croit que c'est bien insonorisé. Mais je peux vous dire que non. Comme là, par exemple. Je ne sais pas comment c'est possible, mais le son passe.

– Mon fils écoute la musique trop fort ?

– Je ne sais pas si on peut parler de musique. Mais s'il pouvait baisser un peu pendant la nuit, ça ne ferait pas de mal, si je puis me permettre. Même si ça n'a rien à voir avec les Palsynskis. Les anciens propriétaires.

– Ah, eux aussi mettaient de la musique.

– Non. Enfin, si, un peu de classique. Mais ce n'était pas tant ça le problème, que toutes leurs disputes.

– Ils se disputaient ? »

La femme avança d'un pas vers Fabian et jeta un œil par-dessus son épaule, craignant visiblement d'être écoutée. « Vous n'imaginez pas à quel point ils pouvaient se gueuler dessus. Parfois, on aurait dit... je ne sais pas. L'enfer, quoi. Vous savez, des fois dans notre chambre, c'était comme s'ils se trouvaient dans la même pièce. Je ne suis pas sûre, mais je crois bien qu'il la battait. »

Fabian sentit qu'il devait revoir son jugement initial : la bonne

femme était bien pire que ce qu'il avait soupçonné.

« Elle a fini par décamper et personne ne pouvait l'en blâmer. Même si elle ne l'a pas fait avec beaucoup d'élégance, si vous voulez mon avis. Mais ce ne sont pas mes oignons. Il n'y a rien de pire que des voisins qui viennent fourrer leur nez partout.

– Non, en effet. Merci pour les groseilles. » De nouveau, Fabian tenta de s'échapper vers sa maison.

« Il était parti pour le week-end. À Berlin, si je me souviens bien. Drôle de ville, vous ne trouvez pas ? J'y suis allée en vacances une fois, et j'ai dû prendre des jours de repos en rentrant, tellement on était épuisés. En tout cas, quand il est rentré, la maison était vide. Pas un vêtement, pas un jouet. Elle était partie, les valises pleines et en emmenant les gosses. Tout simplement envolée. Ce n'est pas joli joli. »

Les fameuses « raisons personnelles » mentionnées par l'agent immobilier.

« Non, ce n'est pas terrible comme façon de faire. On sait où elle est partie ?

– C'est ce qui est bizarre dans cette histoire. » Elle tendit l'index et leva le sourcil, comme pour souligner le mystère. « Il ne semblait même pas s'en faire. Un haussement d'épaules et la vie continue.

– Il n'a pas essayé de les retrouver ?

– Pas que je sache. Je dirais même qu'il avait l'air plutôt soulagé. » La femme secoua la tête. « Ça m'a déboussolée. Pour moi, c'était impensable, un truc pareil. Imaginez que vous rentriez chez vous et que votre famille ait disparu.

– Et personne ne sait où ils sont partis ? »

La voisine eut un sourire rayonnant. « Je n'ai pas pu retenir ma curiosité et j'ai fini par le lui demander. Comme ça, de but en blanc. Figurez-vous qu'il savait très bien où ils étaient. Ce qui explique, en partie, son drôle de comportement.

– Ah, fit Fabian », attendant la suite. Mais la voisine n'ajouta rien. « Il n'a pas dit où ?

– Non, juste qu'il savait où ils se trouvaient. Je n'ai pas voulu creuser. Même ma curiosité a des limites. » Elle éclata de rire. « Mais il y a quelques semaines, j'ai entendu de la bouche des Wingård, au numéro 13, qu'elle avait déménagé au Danemark, où d'après ce que j'ai compris, elle vivait avec un autre homme. À mon avis, elle le connaissait d'avant. »

Fabian haussa les épaules. « Et à quand remonte toute cette affaire ?

– Au printemps. Quelques semaines seulement avant qu’il ne vende la maison. Il ne voulait pas rester là avec tous ces souvenirs, c’est évident. »

Fabian remonta les marches du perron. Enfin. Comment aurait-il réagi si Sonja était partie sans rien dire ? Il réfléchit tout en tournant la clef dans la serrure, ouvrit la porte, et reconnut qu’au fond, une infime part de lui-même y trouverait son compte.

Dead will dance for what is left !

Il aurait en tout cas donné beaucoup pour échapper aux cris qui déferlèrent comme un tombereau d’ordures. Au moins, Theodor était à la maison, se dit-il en refermant la porte. Rien n’avait bougé depuis qu’il avait quitté la maison mercredi matin, pour se rendre à l’enterrement. Trois jours ! Une éternité.

Save yourself from this !

Il entra dans la cuisine. Theo avait laissé quelques traces derrière lui, mais pas autant qu’il ne s’y était attendu. À part des restes de kebab, une pizza entamée dans son carton, une salade à laquelle il n’avait pas touché et une canette de Coca vide, la cuisine était relativement propre. Son fils, ô miracle, avait-il enfin appris à nettoyer derrière lui ?

The world spreads its legs for another star !

Marilyn Manson scandait son message, sur fond de guitares distordues et de percussions déchaînées. Depuis quelques années, Theodor était fan et le chanteur américain tournait en boucle. Fabian comprenait la voisine. Si leur chambre donnait sur la stéréo, peu importait l’épaisseur des murs. Mais il n’était que cinq heures moins le quart, Fabian ne monterait pas demander à son fils de baisser le son. Il lui envoya un SMS pour dire qu’il était rentré et lui proposer de descendre manger un bout sur la terrasse.

Everyone will suffer now !

La réponse arriva deux minutes plus tard : « Je suis en pleine partie de Call of Duty. Je mangerai plus tard. À toute. T. »

Fabian n’en attendait pas moins. C’était même ce qu’il avait espéré. Grignoter quelque chose lui aurait fait du bien, mais il n’avait pas le temps. Il avait un nom à trouver avant cette nuit. Le nom d’un garçon qu’il avait vu des centaines de fois, mais dont il ne se souvenait

pas. Le nom d'un criminel qui frapperait encore, si on ne l'arrêtait pas.

Et il avait une idée. C'était un tir au hasard, mais qui faute de mieux en valait la peine. Il devait commencer par prendre une douche et se changer. En montant à l'étage vers la salle de bain, il essaya de se rappeler quand il lui était arrivé, pour la dernière fois, de ne pas se laver durant trois jours. Sans doute lors du festival de Roskilde, en 1995.

Malgré les litres de bière ingurgités et un constant problème d'équilibre, il s'en souvenait comme si c'était hier. L'une des meilleures années avec Oasis, Blur, The Cure et Suede en tête d'affiche. La programmation de cet été – Prince, LCD Soundsystem et Vampire Weekend – n'était pas mal non plus. Il avait proposé à Sonja d'y aller tous ensemble, dès qu'ils seraient installés. Elle lui avait demandé d'un ton narquois si sa crise de la quarantaine n'était pas censée être derrière lui.

Il ferma la porte de la salle de bain, enleva son pyjama d'hôpital et tira prudemment sur la bande Velpeau qui enserrait son buste. Un tour, puis un autre. La douleur ne l'avait sans doute jamais quitté, mais ces dernières heures, il n'y avait pas pensé. Maintenant qu'il enlevait le pansement, il réalisait seulement l'importance de ses blessures. Le pus avait collé au bandage. Il se mit sous la douche pour le retirer doucement. De quoi franchir largement son seuil de tolérance à la douleur. Il remercia Marilyn Manson de couvrir sa voix.

Une fois libéré du pansement, il régla le thermostat au plus bas pour passer ses plaies brûlantes sous l'eau froide. Il savoura quelques minutes de soulagement, avant de se savonner, de se laver les cheveux et de se planter sur le tapis de bain pour sécher à l'air libre.

Fabian s'observa dans le miroir. D'habitude, face à son reflet, il se trouvait jeune. Il avait quarante-trois ans, mais l'allure d'un trentenaire. Contrairement à beaucoup, il n'avait pas un kilo de trop. Ses cheveux bien enracinés n'avaient pas commencé à grisonner. Mais l'homme qu'il voyait maintenant dans la glace avait pris dix ans, au moins. Le teint blême et les traits du visage comme soumis d'un coup à une pesanteur redoublée. Il hésita à se retourner pour examiner ses blessures, mais estima qu'il valait mieux s'épargner ce spectacle.

I lift you up like the sweetest angel...

Ses vêtements étaient toujours dans des cartons de son côté du lit. Il fouilla longuement, avant de trouver un caleçon propre, une paire

de chaussettes, une chemise rouge assez ample pour laisser respirer la blessure, et un pantalon froissé.

I'll tear you down like a whore...

De retour en bas, dans la cuisine, il mit son portable à charger et emporta le reste de pizza avec lui à la cave. Il savait exactement ce qu'il cherchait : le bloc-tiroir vert. Mais le meuble n'était pas rangé contre le mur, là où il l'avait vu la dernière fois. Était-ce sa mémoire qui flanchait, ou Sonja était-elle passée par là ? La pièce lui paraissait différente, comme si tout avait été déplacé.

La cave était remplie d'affaires qui auraient dû aller droit à la décharge, mais Sonja s'y opposait. Elle ne pouvait se résoudre à jeter. Elle affirmait que tout pouvait resservir un jour, surtout quand on s'y attendait le moins. Son grand argument était que ses parents n'avaient jamais rien voulu garder, et avaient fini par jeter une petite fortune par la fenêtre, rien qu'en accessoires de cuisine passés de mode, qui revenaient à présent au goût du jour. Certes, mais qu'allaient-ils faire de vieux vélos cassés, de sièges-auto encore poisseux et de caisses entières de cassettes vidéo ?

Il trouva le meuble vert avocat vingt minutes plus tard, caché derrière un vieux canapé marron et trois dames-jeannes. Il ouvrit le tiroir du milieu et sortit ses vieux albums photo, avant de s'asseoir sur le divan au milieu du fouillis et de commencer à feuilleter. Certaines images s'étaient décollées, laissant apparaître ses commentaires mal orthographiés comme des décorations oubliées sur un sapin de Noël abandonné.

Les photos avaient été prises avec l'appareil Instamatic qu'il avait eu pour ses dix ans. Même si les couleurs avaient jauni, ces images floues emportèrent Fabian dans un passé où il filait sur son skate Ramp Rider, avec Tracker Trucks et roues Kryptonics rouges. L'époque où il était parti en voyage de classe à Copenhague et avait englouti trois cheeseburgers au McDo en face du parc Tivoli. Où il balayait les premières neiges pour préparer le « Mont Blanc », une petite butte de déchets qu'il descendait à mini-skis.

Presque toutes les photos dataient des vacances de la fin du primaire. Dès qu'il était entré au collège, l'appareil n'avait plus servi. Sauf un jour en 4^e, où il l'avait emporté à l'école et utilisé une pellicule entière. Toutes ces années, il n'avait pas pensé à ces photos et avait même oublié leur existence. Mais en voyant l'inscription sur la

porte du casier, elles lui étaient revenues à l'esprit.

Elles étaient là, les trente-six poses, bien collées à leur place dans un vieux album. Et sous chaque photo, la même inscription.

Un seul nom.

Lina.

Elle apparaissait sur toutes les images. Pas nécessairement au centre du cadre ou de la mise au point, mais elle était toujours là, comme l'évident objet de la photo. Il ne faisait aucun doute que le photographe était amoureux de son modèle. Fabian se souvenait qu'il avait pris les clichés en cachette, dès que Jörgen n'était plus dans les parages. Et qu'il avait veillé à ce que Lina ne remarque rien. Il ne voulait surtout pas se mettre Jörgen à dos. Aujourd'hui, il voyait qu'elle avait conscience de son objectif. Son regard faussement détourné. Son sourire plus ou moins naturel. Elle avait aimé qu'il la mitraille et n'avait jamais rien dit à Jörgen. C'était leur secret.

Soudain Fabian leva les yeux de l'album. Une voix étouffée, quelqu'un criait et il ne comprenait pas d'où cela pouvait venir : mais quelque part, une voix appelait. Dans cet écho sourd, obstruant les aigus et les registres intermédiaires, impossible de saisir un mot.

Fabian se leva et situa le bruit derrière le mur dans son dos. Pas de panique, donc. La cloison donnait sur la maison attenante, c'était sûrement cette commère qu'il entendait jaser. Il se reconcentra sur l'album et trouva rapidement la photo qu'il cherchait. Comme dans ses souvenirs, elle montrait Lina rangeant les livres dans son casier. Celui d'à côté était fermé. On pouvait lire le numéro.

349. Celui où Molander avait retrouvé tous ces graffitis signés H.I.

Lina avait le casier voisin de celui de l'assassin.

En quelques secondes, la BMW série 1 gris métallisé, petit bijou de technologie, avait été réduite en un tas de ferraille.

Ingvar Molander avait toujours aimé les voitures allemandes, et il refusait de changer pour une autre marque depuis le début des années 1990. Examiner cette épave lui était donc particulièrement pénible. Et comme si cela ne suffisait pas, il n'avait pas trouvé la cause de l'accident, et se voyait obligé de parcourir une fois de plus ses notes, au cas où il aurait manqué quelque chose. Il avait rarement ressenti une telle frustration. Il avait tout vu et revu, sans rien trouver qui puisse confirmer la théorie du meurtre. Pas de câbles de frein coupés, ni d'écrous de roues desserrés. Aucun problème non plus avec le neiman ou la direction assistée, ni la moindre trace d'un éventuel passager ou d'un système de téléguidage. Rien. L'épave normale d'une voiture qu'un camion a heurtée de plein fouet et qui s'est retournée à 140 kilomètres à l'heure.

L'analyste travaillait depuis maintenant trois heures dans l'atelier de la brigade criminelle. Trois heures sans résultat.

Il avait arrêté de fumer depuis bientôt quinze ans. Et ne cédait à la cigarette qu'à de rares occasions. Celle-ci était-elle assez particulière pour servir de prétexte ? Il l'ignorait. Mais l'odeur de tabac à l'intérieur de la voiture l'avait convaincu qu'un simple accident de la route méritait aussi quelques bouffées.

Il tira une caisse de dessous son plan de travail, en sortit une boîte de pastilles Fisherman's Friend et piocha une cigarette dans le paquet John Silver. Puis il alla s'asseoir sur une chaise à l'entrée du garage, dans la lumière du soir. La flamme du briquet fit rougeoyer le tabac et il inhala profondément la fumée, essayant de profiter de ce moment de faiblesse.

La sonnerie de son portable retentit. Il ne répondrait pas, pas en

pleine cigarette, alors qu'il ignorait quand l'occasion se représenterait. Mais l'irritante mélodie persistait. Batterie faible, Troisième Guerre mondiale ou autres circonstances : rien ne ferait taire ce maudit téléphone.

« Oui, allô ?

– Salut, c'est Irene. Je voulais savoir comment ça allait, avec la voiture ?

– Mal.

– Comment ça, tu n'as pas fini ?

– Si.

– Mais...

– Je ne trouve rien. »

Ils restèrent silencieux un instant, tandis que Molander s'appliquait à tirer sur sa cigarette en écartant la bouche du combiné. Il vit une dépanneuse entrer dans la cour du poste de police.

À l'autre bout du fil, Lilja soupira : « Bon, du coup, il faut vraiment que je reste.

– Où ça ?

– À la médecine légale. Greide va me montrer le corps d'Elsa Hallin, et je vais essayer de le persuader de jeter un œil à Camilla Lindén.

– Ils n'ont pas encore fait l'autopsie ?

– Pas Greide. N'oublie pas que c'est juste une victime de la route. »

Molander soupira à son tour.

« Tu penses que ça ne donnera rien ?

– Je ne sais plus quoi penser.

– Tu veux dire que Camilla Lindén n'aurait pas été assassinée ?

– Ça arrive, les accidents. Le criminel peut en avoir entendu parler et en avoir touché un mot à la presse. Et pendant qu'on cherche des preuves inexistantes, il se prépare tranquillement pour son prochain meurtre.

– Hallin ?

– Par exemple. Ou quelqu'un d'autre. Puisqu'on part maintenant du principe qu'il n'arrêtera pas avant que toute la classe finisse comme des sardines en boîte chez le médecin légiste...

– Tu as sans doute raison, mais qu'est-ce que ça change ? Tout ce qu'on peut faire, c'est continuer l'enquête. Je dois te laisser, Greide est arrivé. »

Molander raccrocha et glissa son portable dans sa poche, avant de tirer une dernière fois sur le mégot et de l'écraser sur le goudron. La dépanneuse reculait, stationnait devant son garage. C'est à ce moment qu'il remarqua que le véhicule immatriculé au Danemark remorquait une Peugeot.

« C'est vous, Molander ? »

Il opina, signa le bordereau de livraison.

« Je dois aussi vous remettre ça. » Le chauffeur lui tendit un mot écrit à la main.

Pour Ingvar Molander. Fabian Risk parle de vous en très bons termes, et puisque l'enquête piétine chez nous, peut-être pourrez-vous trouver quelque chose ? Je l'espère.

Bien cordialement.

Dunja Hougaard,

section criminelle de la police de Copenhague.

Molander connaissait Dunja Hougaard de nom. Elle était inspectrice et n'avait pas le pouvoir d'envoyer des preuves matérielles en Suède. Autrement dit, elle risquait gros. Il regarda la Peugeot glisser sans bruit sur le bitume, libérée des câbles de la dépanneuse. Quels secrets pouvait-elle encore renfermer ? La voiture avait déjà mené Risk à Söderåsen, sur les lieux du crime. Avait-elle autre chose à dévoiler ?

Tous les efforts de l'assassin pour récupérer le véhicule portaient à croire que oui.

Irene Lilja ne se montra pas empressée. Elle laissa à Einar Greide, coiffé cette fois de quatre tresses, le temps de lui montrer la précision chirurgicale avec laquelle l'entaille, pratiquée le long de la gorge d'Elsa Hallin jusqu'au sternum, avait été réalisée. Il avait pu développer ses commentaires autant qu'il le jugeait nécessaire, expliquant que le criminel avait évité l'aorte afin de maintenir sa victime le plus longtemps possible en vie. Elle avait même acquiescé bien sagement quand il lui avait montré comment l'assassin avait tiré la langue de la défunte.

Elle n'en vint aux aveux qu'une fois son discours terminé.

« Einar, je ne suis pas là pour Elsa Hallin.

– Ah bon ? » Greide prit un air de chien battu.

« Je sais que c'est une méthode d'exécution impressionnante quand on veut faire souffrir sa victime. Et je sais que tu n'as jamais vu un truc pareil, ni moi non plus d'ailleurs. Mais je ne suis pas venue pour ça.

– Pour quoi alors ?

– Pour voir Camilla Lindén.

– C'est qui, celle-là ? » Maintenant, il ressemblait davantage à un cabot en colère.

« Elle est morte dans l'accident de l'autoroute E6 hier, et on soupçonne que le criminel y est pour quelque chose.

– Elle était aussi dans cette fameuse classe ? »

Lilja confirma et Greide se mit à tripoter sa natte, un tic qu'il avait lorsque que les éléments se retournaient contre lui. La dernière chose à faire était de lui mettre la pression, ce serait contreproductif. Le médecin légiste se braquerait et refuserait de lever le petit doigt.

La réaction qu'elle espérait arriva deux minutes plus tard. Un soupir fatigué et affecté, accompagné d'un léger hochement de tête. La seconde suivante, Greide quittait la pièce et Lilja se dépêchait de le suivre dans le long couloir souterrain.

« C'est Arne qui a dû s'en charger, mais tu connais sa devise, cracha-t-il.

– Non, je...

– Pourquoi se compliquer la vie inutilement. » Il mima les guillemets. « Ce qui signifie pour notre ami : pourquoi faire son boulot correctement ?

– Einar, on n'est sûrs de rien. Il est possible que ce soit un accident. »

Il secoua la tête. « Bien sûr que non. Ce n'est pas la première fois qu'Arne loupe quelque chose. Ses vacances commencent la semaine prochaine, mais depuis quinze jours, il a les idées aussi claires que des eaux usées. D'habitude, je repasse toujours derrière lui, mais cette fois...

– Tu étais occupé par une cravate colombienne. »

Greide lui lança un regard irrité, avant de s'arrêter devant la chambre froide et de taper son code. Lilja s'approcha du mur de tiroirs, tandis que Greide cherchait une copie du rapport d'autopsie.

« Je l'ai : Bla-bla-bla... *Coup violent à la tête, à gauche...* Bla-bla-

bla... *Fracture à l'arrière du crâne, hématome sous-dural, œdème et hémorragie cérébrales, signes d'hypertension intracrânienne...* Hm...

– Rien de fou, si ? observa Lilja en ouvrant le tiroir où le nom de Camilla Lindén figurait sur une jolie étiquette manuscrite.

– Non, mais c'est le formulaire standard 1A. Dans ce genre d'accident, si tu ne finis pas en chair à saucisse, tu te cognes forcément la tête et meurs d'hémorragie cérébrale. On peut écrire ce type de rapport sans même regarder le corps, les analyses colleront neuf fois sur dix. Le problème, c'est qu'il n'y a rien d'autre. » Greide agita le formulaire qu'il pinçait entre le pouce et l'index.

Lilja retira le drap qui recouvrait le corps nu.

« Aucun signe distinctif, reprit Greide. Pas de réflexion personnelle, ni de raisonnement. En fait, toutes les observations tombent sous le sens.

– Tu penses qu'il ne l'a pas examinée ?

– Je ne pense rien, je le sais. » Il laissa tomber le rapport par terre comme un vulgaire déchet, et s'approcha du corps, de l'autre côté, face à Lilja.

La victime avait les yeux clos et le visage tuméfié. Greide enfila une paire de gants en latex et tourna le cadavre sur le côté pour regarder l'arrière du crâne, où apparaissait, au milieu des cheveux blonds, une profonde plaie couverte de sang coagulé. Il reposa le corps, poussa un soupir et se mit à tripoter sa natte.

Avant même de l'avoir formulée, Lilja regretta la question qui lui échappa comme une souris passant sous une porte : « Tu vois ce qu'il a pu manquer ? »

Greide relâcha sa tresse et lui lança un regard assassin, avant de poser la main sur les paupières de Camilla et de les ouvrir.

Les deux yeux semblaient brûlés à la cigarette.

« Je vais tirer quelques balles à 18 h 30, donc faisons vite, je vous prie », dit Henrik Hammersten en s'asseyant derrière son bureau.

Dunja prit place dans un fauteuil, à côté de Sleizner. Que l'entretien soit bref, elle ne demandait rien de mieux, qu'elle puisse retourner à l'enquête et contacter les Suédois.

« Dunja, comme c'est vous qui avez demandé à me voir, je suggère que vous commenciez.

– Parfait. » Elle avait la gorge sèche et toussota pour s'éclaircir la voix. « Je vous ai appelé parce qu'il m'a semblé que la vie privée de Kim prenait le dessus et l'empêchait de mener à bien l'enquête. »

Hammersten hocha la tête et posa son regard sur Sleizner. « Kim ? Qu'est-ce que tu en penses ? Ces critiques te paraissent fondées ? »

Sleizner prit un air contrit : « Absolument. Ces dernières vingt-quatre heures ont été perturbantes, c'est le moins qu'on puisse dire. Ma vie privée s'est effondrée, au vu et au su de tous. Ma femme m'a quitté et m'empêche de voir ma fille. Il ne me reste que mon travail, que je veux tout faire pour conserver. D'ailleurs, ça fait longtemps qu'on n'a pas joué au golf tous les deux. Tu as atteint quel handicap ?

– 18,7.

– Eh bien, tu as dû sacrément t'entraîner. »

Quel maître dans l'art de lécher des bottes, se dit Dunja. Peu importe qu'elles soient crottées, tant qu'un coup de langue pouvait lui être utile, il y allait. Hammersten se tourna vers Dunja. « Et où en est la situation à présent ? Toujours pareil ? »

Elle hésita un instant. Elle aurait aimé dire oui, mais fit non de la tête. Tout ce qu'elle voulait, c'était se remettre au travail.

« Dois-je en déduire que vous retirez vos critiques ?

– Tant que je peux faire mon travail.

– C'est le cas désormais ?

– Je l’espère. »

Hammersten se tourna vers Sleizner. « Et toi, Kim ? Qu’est-ce que tu en penses ? Tu as quelque chose à ajouter, ou c’est bon pour aujourd’hui ? »

Sleizner aurait dû en rester là. Dunja avait rempli sa part du marché : elle avait gardé le silence sur l’agression sexuelle. Mais non. Il se tortilla sur sa chaise et tendit la main, comme pour arrêter ses interlocuteurs.

« Malheureusement, je dois dire que ma confiance en Dunja est au niveau zéro.

– Ah bon ? Pourquoi ?

– Elle pourra peut-être s’en expliquer elle-même, parce que moi non plus, je ne comprends pas. Je l’ai toujours considérée comme une inspectrice remarquable, un élément précieux dans mon équipe. Mais je ne peux plus compter sur elle et, dans notre métier, si on ne peut plus se faire confiance, ça ne fonctionne pas. J’en suis convaincu.

– Pourquoi ne pouvez-vous plus compter sur Dunja ? »

Elle le savait. Elle aurait dû le voir venir, toutes les sonnettes d’alarme avaient été tirées, mais elle s’était précipitée dans la gueule du loup.

Sleizner soupira. « Je ne sais pas par où commencer. Dunja est en grande partie responsable du scandale. C’est elle qui a lancé les recherches sur mon portable et lorsqu’elle a appris dans quel coin de la ville je me trouvais, elle a livré l’information à la presse. Ce n’est pas vraiment ce que j’appelle “se concentrer sur son travail”. »

Elle eut envie de se lever. Protester, lui hurler dessus. Mais perdre le contrôle était la dernière des choses à faire.

« Ensuite, reprit Sleizner. Pour ce qui est de l’enquête en soi, elle a agi contre mes ordres et pris des initiatives derrière mon dos. Non seulement en falsifiant ma signature, mais en envoyant des preuves matérielles en Suède, avant même que nos techniciens aient pu faire leurs analyses. Et, pour couronner le tout, elle vient d’essayer de garder pour elle une photo sur laquelle on voit le criminel. Dans ces conditions, je ne vois pas comment conserver Dunja dans mon service.

– Dunja, avez-vous vraiment falsifié la signature de Kim ? »

Elle acquiesça.

« Mais à quoi pensiez-vous donc ?

– C’était pour le bien de l’enquête, Kim faisait tout pour empêcher

les Suédois d'avancer. » C'était peine perdue : elle aurait beau s'expliquer, Hammersten avait déjà pris sa décision, c'était évident.

« Et cette histoire de recherches téléphoniques, est-ce que c'est vrai ? »

De nouveau, Dunja opina. « Mais pas pour les raisons qu'avance Kim. Je l'ai fait pour voir si...

– Ça suffit. » Hammersten jeta un œil à sa montre. « Je suis navré, Dunja. Je vous ai toujours considérée comme un excellent agent, mais là, je ne comprends pas à quoi vous jouez et je ne peux que tomber d'accord avec Kim. »

Le chef de la police se tourna vers Sleizner, qui avait l'air de savourer l'instant, et posa un document pré-rempli sur le bureau.

« Voici ta demande de démission. Tu as droit à trois mois de salaire, il te suffit de la remplir et de signer.

– Sinon ?

– J'ai entendu dire qu'ils recrutaient aux îles Féroé. »

Dunja griffonna sa signature et quitta la pièce.

Astrid Tuveesson n'arrêtait pas d'y songer. Ingela Ploghed était allée jusqu'à sauter de la tour de Kärnan. Les questions s'imposaient : était-ce de sa faute ? L'avait-elle poussée à bout ? Ingela était-elle vraiment une victime de leur assassin ? Ou, comme Risk l'affirmait, fallait-il chercher un autre coupable ? Elle devait essayer de comprendre pour de bon ce qui s'était passé.

Elle avait commencé par repérer sur Google Maps les bâtiments suffisamment isolés pour que le criminel puisse opérer en toute tranquillité, et assez proches de la voie ferrée pour que le bruit des trains se grave dans l'inconscient d'Ingela. Depuis qu'elle s'était mise en route, quelques heures plus tôt, elle avait exploré dix des vingt-sept potentiels lieux du crime.

Après les trois habitations qu'elle avait pu rayer tout de suite de la liste, elle était arrivée à des bureaux et ateliers pour la plupart fermés pour congés. Elle avait enjambé des clôtures, jeté un œil aux fenêtres et fouillé des poubelles. Tout ce qu'elle en avait retiré pour l'instant, c'étaient des ongles en deuil, des vêtements imprégnés de sueur et un cuir chevelu qui la démangeait. Molander avait raison : alors que l'assassin préparait ou exécutait un nouveau meurtre, elle regardait par les carreaux crasseux de maisons vides.

Elle s'engagea sur Gamla Rausvägen et prit à gauche pour aller jeter un œil à un autre bâtiment repéré sur la carte. La route étroite et sinueuse se faufilait dans une épaisse végétation. Il aurait été acrobatique de croiser un autre véhicule. Elle se gara, sortit de la voiture et s'approcha de la barrière pour observer le domaine. Sur Internet, elle avait aperçu des bâtisses de différentes tailles entre des étendues d'eau. Mais elle n'avait pu savoir s'il s'agissait de résidences privées ou de locaux d'entreprise.

La clôture était surmontée de fils barbelés et d'une pancarte

« Défense d'entrer ». Elle retourna à la voiture et manœuvra pour rapprocher le véhicule de la grille, avant de grimper sur le toit et de sauter, en s'efforçant d'atterrir en douceur pour ménager ses hanches.

L'allée gravillonnée continuait tout droit, entre trois bassins à gauche et un étang sur la droite, aussi grand que les trois premiers réunis. Presque un petit lac. Une barque était abandonnée sur la rive. De vieilles cannes à pêche, des filets et des appâts gisaient éparpillés dans l'herbe. Tuveesson jeta son dévolu sur la maison la plus éloignée, derrière les bassins. Celui des cinq bâtiments qui avait attiré son attention à l'écran. À la limite du terrain et seulement à trente mètres de la voie ferrée. Elle arriva devant une baraque d'à peine vingt mètres carrés.

« Le Marteau de Thor », annonçait une plaque en émail blanc accrochée à la porte verte. Le contour, d'un vert plus vif, indiquait que la plaque avait été récemment changée. Certainement lorsque la serrure flambant neuve avait été posée. Elle enfila des gants et appuya sur la poignée – la porte était verrouillée.

Elle fit le tour de la maison et éclaira le soubassement avec sa lampe torche, découvrant en sous-sol une salle de bain et une cuisine avec arrivée et évacuation d'eau. À l'arrière de la bâtisse, une vieille Vespa rouillée était appuyée contre le mur, sous une fenêtre. Elle grimpa sur la selle pour jeter un coup d'œil à l'étage.

Les rideaux étaient tirés, mais laissaient entrevoir un plan de travail, sur lequel étaient posés une paire de gants en latex, quelques bouteilles et bocaux, et divers instruments, de ceux qui ont leur place dans la boîte à outils de tout bricoleur.

Sauf le scalpel qui dénotait.

La sonnerie de son portable retentit.

« Oui, allô ?

– Klippan à l'appareil. Je pense que tu devrais revenir au poste.

– Quoi, il s'est passé quelque chose ?

– Oui, on peut le dire. Autrement, je n'appellerais pas. J'ai réussi à joindre huit des anciens élèves de la classe.

– Quelqu'un a pu te donner un nom ?

– Non, mais ils sont tous en train de chercher dans leurs vieux albums.

– Il en reste combien ?

– Cinq. Si on ne compte pas Risk. Lilja s'en occupe. Ah, et elle a

demandé à Greide de réexaminer le corps de Camilla Lindén. Apparemment, c'est Arne qui s'en était chargé.

– D'accord, et alors ? »

Elle percevait l'irritation dans sa propre voix. Mais elle n'avait pas à se cacher d'être irritée. S'il lui arrivait quelque chose, ce serait Klippan qui prendrait sa place. C'était bien normal. Il avait les compétences et l'expérience nécessaires. Il était méthodique et appliqué, aucune tâche ne lui paraissait jamais trop ardue. Ni trop minutieuse. Mais c'était là le problème. Klippan avait une fâcheuse tendance à se perdre dans des détails insignifiants, qui accaparaient non seulement son temps, mais celui des autres.

« Klippan, je suis pressée. Qu'est-ce qu'Arne a manqué cette fois ?

– Les yeux. Apparemment, ils étaient brûlés.

– Comment ça, brûlés ?

– Je ne sais pas, moi. Brûlés.

– Au feu ou... ?

– Je ne sais pas, et je ne crois pas que Greide le sache non plus pour l'instant. L'important, c'est que la raison de l'accident est sans doute qu'elle n'y voyait plus rien.

– Ce n'était pas elle qui aimait voir Claes se faire malmener ?

– Si.

– Ils sont sûrs que l'accident n'a pas pu provoquer ces blessures ?

– Sûrs et certains. »

Tuvelsson ne savait qu'en penser. Une impression décidément récurrente dans cette enquête. Camilla Lindén n'avait pas pu prendre le volant sans y voir clair. L'assassin avait donc réussi à lui brûler les yeux en pleine circulation, en échappant lui-même à l'accident. C'était invraisemblable ! Il avait des super-pouvoirs, ou quoi ? « Autre chose ?

– Tu as le temps ?

– Non, mais je t'écoute.

– Camilla Lindén avait la garde exclusive de ses deux enfants de trois et cinq ans.

– Des enfants ? Mais ils n'étaient pas dans la voiture, si ?

– Non, c'est justement la question.

– Où est-ce qu'ils sont passés ?

– J'ai contacté l'école maternelle. D'après la directrice, Björn Hiertz, son ex-mari, serait venu les chercher une demi-heure avant l'accident.

– Tu l’as appelé ?

– Son numéro ne marche pas, mais il habite à Strövelstorp, à quelques kilomètres du lieu de l’accident. J’ai envoyé deux agents, on verra ce que ça donne.

– Très bien. Autre chose ?

– Tu as vraiment le temps ? »

Tuesson ferma les yeux, concentrant ses forces pour ne pas exploser.

« Astrid ? Tu es là ?

– Oui.

– Les Danois ont enfin envoyé la Peugeot. Ingvar l’examine en ce moment et si j’ai bien compris, il n’arrêtera pas tant qu’il n’aura pas trouvé d’indice.

– Parfait. Espérons qu’il ne fasse pas chou blanc.

– Et de ton côté ?

– Je ne suis pas sûre, mais je crois avoir trouvé la maison où Ingela Ploghed s’est fait charcuter.

– Tu crois ?

– On ne peut rien affirmer avant d’avoir perquisitionné et pour ça, il nous faut l’autorisation écrite de Högsell.

– C’est vrai. Bon, j’imagine que tu rentres bientôt. Il faut qu’on parle.

– Ce n’est pas ce qu’on est en train de faire ? » Elle entendit un profond soupir dans le combiné.

« Il faut qu’on décide ce qu’on fait pour les anciens élèves. Je ne veux pas en parler au téléphone et je pense qu’Irene devrait donner son avis.

– J’ai dit que j’allais voir avec Malmö...

– Astrid, je ne pense pas qu’on puisse attendre les renforts de Malmö. Ils brassent du vent, là-bas. Toute cette classe est en danger. La question n’est plus de savoir si l’assassin va encore frapper, mais quand et contre qui. Je ne sais pas pour toi, mais j’ai l’impression... »

Un grondement assourdissant fit sursauter Tuesson. Elle perdit l’équilibre et tomba du scooter. Avant même qu’elle ne reprenne ses esprits, le train avait disparu et le silence s’était réinstallé. Elle colla son portable à l’oreille. « Allô ? Klippan ? »

La ligne était coupée.

Plusieurs voitures étaient garées devant la maison de Lina Pålsson, obligeant Fabian à chercher une place plus loin dans la rue. De nouveau, il tenta de l'appeler, mais tomba sur le même message : le numéro n'était pas attribué. Sans doute s'était-elle mise sur liste rouge, avaient expliqué les renseignements téléphoniques.

Fabian aurait préféré ne pas arriver à l'improviste, mais il n'avait guère le choix. Il se faufila entre les voitures et sonna à la porte. Un homme trop parfumé portant un costume lui ouvrit.

« Entrez, entrez. N'oubliez pas d'enfiler ça. » Il tendit à Fabian une paire de couvre-chaussures bleus. « Faites-moi signe, si vous avez une question. »

Fabian n'eut pas le temps de répondre, que l'homme avait disparu. Lina vendait la maison. Rien d'étonnant en soi. C'était l'occasion de tourner la page, il ne la blâmait pas de saisir sa chance. Lui-même n'aurait jamais survécu dans une maison des années 1980, à Ödåkra. Il avait le bourdon rien que d'y penser. Pourquoi vouloir vivre à la campagne, si c'était pour se cloîtrer dans un quartier pavillonnaire ? C'était un choix qu'il n'avait jamais compris.

La mort de Jörgen avait sans doute débloqué les fonds d'une assurance-vie et s'ils n'avaient pas trop de dettes, Lina pourrait repartir à zéro ? sans un mari qui la maltraitait. D'où le numéro sur liste rouge ? Ou était-ce par peur de l'assassin ?

Fabian enfila les chaussons de protection et retrouva l'agent immobilier. « Excusez-moi, mais je suis venu voir Lina Pålsson. Elle est dans les parages ? »

L'homme l'interrogea du regard. « C'est la première fois que vous venez ? »

– Euh, non...

– Je n'ai pas dû vous voir, mercredi. Toutes mes excuses. Ed

Pärsson, enchanté. »

Ils se serrèrent la main.

« Fabian Risk. Mais ce n'est pas...

– Monsieur Risk, la vente s'annonce intéressante. Il est toujours bon d'assurer ses arrières. Surtout ces temps-ci, quand les taux sont si imprévisibles. » L'agent immobilier tapota l'épaule de Fabian et lui glissa un dépliant dans les mains.

« Je ne suis pas là pour la maison, mais pour voir Lina Pålsson, répéta Fabian en reposant la brochure.

– Laissez-moi vous expliquer. Madame Pålsson et moi avons un accord. La vente passe par moi et personne d'autre. Vous comprenez ?

– Comme je vous l'ai dit, la maison ne m'intéresse pas. Je voudrais simplement le numéro de Lina.

– Je peux vous aider ? » L'homme s'était détourné de Fabian pour s'adresser à un couple de visiteurs, tous deux dans la cinquantaine.

« Oui, je vois que la maison a été construite sur dalle au début des années 1980. Vous savez si la charpente est en bon état ? Parce que chez nous, on a été obligés de...

– Vous trouverez toutes ces informations dans les diagnostics techniques. Mais je peux d'ores et déjà vous dire que la charpente est parfaite. Vous sentez une odeur de moisi, vous ? »

Le couple échangea un regard.

« Pas moi, reprit l'agent immobilier. Et je vous assure que j'ai du nez. »

Fabian s'immisça dans la conversation : « Excusez-moi, mais est-il mentionné quelque part que la première victime du fameux meurtrier habitait ici ? Je crois qu'il s'appelait Jörgen Pålsson.

– Il vivait là ? » s'écria la femme, sur quoi l'agent immobilier prit Fabian à part et lui glissa un bout de papier dans la main.

S'il s'était livré à un classement des pires journées de son existence, Ingvar Molander aurait décerné la palme à celle qui s'achevait. Ex-æquo, peut-être, avec ce jour où la scierie Ljusne-Kätting avait fait faillite et où il avait perdu toutes ses économies.

Le technicien venait d'examiner deux voitures. Deux voitures qui étaient censées renfermer toutes sortes d'indices. Or jusqu'à présent, il n'avait rien trouvé.

Rien, zéro.

D'abord, la BMW. Lilja lui avait appris que la conductrice avait eu les yeux brûlés, ce qui pouvait expliquer l'accident. Mais restait à savoir comment ces brûlures étaient arrivées. Ensuite, la Peugeot. Il avait passé le véhicule au peigne fin, sans rien trouver là non plus. Mais si l'assassin avait pris le risque de revenir sur le parking de la station-service pour récupérer son véhicule, il devait avoir une bonne raison.

Il ne lui restait plus qu'un élément à contrôler. Un dernier détail de routine qu'il avait gardé pour la fin. Le criminel auquel ils avaient affaire étant d'une intelligence rare, presque supérieure, si Molander vérifiait, c'était pour mettre une croix dans une case. *Check*. Que personne ne vienne remettre en cause son travail et dire qu'il n'avait pas suivi la procédure de A à Z.

Il s'assit à l'avant de la Peugeot et commença à badigeonner le volant et le tableau de bord de poudre blanche.

« Comment ça va, ici ? »

C'était Tuveesson.

« Très mal. Je ne veux même pas en parler.

– Je ne vais pas te forcer. Parlons plutôt de ma journée. »

Molander posa son regard sur sa patronne. « Tu as trouvé quelque chose ? »

Elle hocha la tête : « Je crois. Mais ne prends pas cet air inquiet. Je promets de ne pas m'en servir contre toi.

– Contre moi ? »

Elle répondit d'un sourire. « Ce n'était pas toi qui étais si sûr que je ne trouverais rien, que c'était une grave perte de temps d'examiner les environs de la voie ferrée ? »

Molander sortit de la voiture et s'étira les vertèbres. « Astrid, qu'est-ce que tu as trouvé exactement ?

– Sauf erreur, l'endroit où Ingela Ploghed a été opérée. Une maison isolée et condamnée, à seulement vingt mètres de la voie ferrée. J'ai eu une peur bleue quand un train est passé. C'était comme si j'étais allongée sur les rails, j'en suis tombée à la renverse. Je suis sûre que c'est ce bruit qui a fait réagir Ploghed. »

Molander réfléchit un instant, en grattant les poils de sa barbe naissante – preuve même qu'il avait travaillé sans arrêt ces derniers jours. « C'est où ?

– Gamla Rausvägen. Un domaine assez mystérieux, avec des petits bassins.

– Je crois que je vois. J'y suis allé il y a quelques années.

– Ah bon ? Pour quoi faire ?

– Pêcher. Il y avait des élevages de différents poissons qu'on pouvait attraper sur place. Il suffisait de jeter son filet. Pas très équitable comme combat, mais est-ce que ça l'est jamais ? »

Ils se turent et Tuveesson regarda l'épave de la BMW.

« J'ai entendu dire qu'elle avait perdu la vue. »

Molander hocha la tête.

« Tu as une idée de ce qui a pu se passer ?

– Pas encore. Il n'y a rien dans la voiture et j'ai du mal à croire que l'assassin ait été à bord.

– Donc, l'attaque est venue de l'extérieur ?

– Je n'en sais rien. Mais retournons à la maison isolée. Tu es entrée et tu as vu quelque chose ?

– Juste par la fenêtre. Je ne voulais pas entrer sans l'autorisation de Högsell.

– Ça risque de prendre tout le week-end.

– Pas nécessairement. » Tuveesson lui tendit le mandat de perquisition signé.

« Incroyable.

– C'est un cas de force majeure. Malmö a proposé d'envoyer ses techniciens, mais je préfère que ce soit toi. Si tu veux bien ? »

Molander esquissa un sourire. « J'ai à peine fermé l'œil depuis des jours, alors quelques heures de sommeil en moins... Il me reste une dernière analyse à faire ici, je passerai au domaine tout à l'heure. »

Tuesson le prit dans ses bras. Surpris par cette accolade à laquelle il ne savait comment réagir, Molander resta raide comme un piquet.

« Merci Ingvar. Qu'est-ce que je ferais sans toi ?

– Je ne sais pas, mais si tu ne me lâches pas, je vais devoir te dénoncer pour harcèlement sexuel. »

Tuesson feula comme un chat et repartit en roulant des hanches vers la porte. Il se rassit à l'avant de la Peugeot pour étaler la poudre là où le criminel aurait pu poser les doigts.

La plupart des techniciens se servaient de poudre jaune ou argentée, ou de feuilles de gélatine transparentes. Molander, lui, préférait la bonne vieille poudre blanche et les feuilles de gélatine noires, même si le résultat se présentait sous forme de négatif, qu'il fallait ensuite photographier, puis développer. L'avantage, c'était que les empreintes apparaissaient tout de suite.

Rien sur le volant et le tableau de bord, sauf les traces d'un chiffon en microfibres. Mais des empreintes se révélèrent sur le levier du réservoir à essence, la boîte à gants, le pare-soleil et les boutons lève-vitre. L'assassin avait essuyé dans la panique, oubliant les endroits les plus évidents.

Molander sentit toutefois son pouls s'accélérer pour une autre raison. Pour dissiper ses doutes, il lui fallait examiner les empreintes au microscope.

Il enleva le film protecteur de la feuille de gélatine, dont il avait préalablement découpé un angle pour repérer le sens de lecture, et fixa l'empreinte sur le papier.

Quatre-vingt-dix-huit minutes et vingt-deux empreintes plus tard, il émergeait de la voiture, à la limite de la hernie discale.

En vingt ans de carrière à la police scientifique, Molander avait analysé toutes sortes d'empreintes et appris à reconnaître en un clin d'œil de quel doigt il s'agissait, main droite ou gauche, et si elles provenaient d'une seule et même personne. Ou comme cette fois, de deux individus différents.

Deux individus.

Le microscope confirma ses soupçons. Vingt empreintes appartenaient à Rune Schmeckel, le propriétaire de la voiture. Mais les deux autres, un pouce et un index de la main droite, à quelqu'un d'autre.

Était-ce une preuve assez accablante pour justifier que le malfaiteur ait pris de tels risques ? Deux empreintes digitales qui, au pire, le reliaient au véhicule. Un tel indice justifiait-il vraiment l'assassinat d'une jeune fille innocente et d'un policier ? Être associé à la Peugeot ne signifiait pas être inculqué des meurtres commis en Suède. La motivation était tout autre. Et la réponse apparaissait aussi simple qu'évidente.

Le criminel figurait déjà dans le registre.

Pour une raison ou pour une autre, il avait été fiché, et pourrait être identifié.

Molander rangea les empreintes dans une chemise qu'il cacha à l'endroit habituel, avant d'écrire un mail à Lilja pour lui demander de lancer la recherche.

Lui serait occupé ailleurs, maintenant.

Fabian Risk quitta la rue Tögatan. Quelques virages plus tard, il passait en trombe devant le centre commercial Väla Centrum, et accéléra encore en s'engageant sur l'E4, direction sud. L'agent immobilier lui avait donné le bon numéro. Lina Pålsson avait répondu, et il s'étonnait d'en avoir été surpris. À quoi s'était-il donc attendu ? À ce que Lina soit coupable et qu'elle ait disparu de la circulation ?

Pourquoi avait-elle changé de numéro ? Elle avait répondu qu'elle n'avait pas eu le choix : depuis la mort de Jörgen, la presse était sur son dos. Elle avait beau leur dire qu'elle n'était pas intéressée, les journalistes lui réclamaient interviews et déclarations à longueur de journée.

Elle avait déménagé dans le quartier de Norra Hamnen. Dès qu'il en aurait le temps et l'envie, Fabian serait le bienvenu. Il avait répondu qu'il pouvait passer dès maintenant. Interloquée, elle lui dit qu'il n'y avait qu'à venir sonner.

Fabian ne pouvait s'empêcher de penser que quelque chose n'allait pas. D'abord froide et distante, Lina se montrait soudain presque trop accueillante. On aurait dit qu'elle s'attendait à ce qu'il l'appelle pour lui demander son aide. Qu'elle savait ce qu'il recherchait. Elle avait changé de numéro et d'adresse. Il se pouvait qu'il soit le seul à savoir où la trouver. Fonçait-il droit dans un piège ? Fallait-il prévenir Tuveesson et les autres ?

Mais ça ne pouvait être Lina. Il savait que l'assassin était l'élève caché derrière Claes. À moins que non... Après tout, il n'avait aucun souvenir de ce garçon. Faisait-il à nouveau fausse route ? La photo de classe pouvait-elle avoir été truquée ? Quelqu'un avait-il échangé son album contre un autre ? L'un des déménageurs, par exemple ?

Les idées tournaient dans sa tête comme des électrons libres. Il ne parvint à retrouver ses esprits qu'en descendant Hälsobacken, en

partie grâce au refrain de « Disconnect the Dots » d'Of Montreal. Il tenait le manque de sommeil pour responsable de ces pensées conspirationnistes.

Il trouva une place derrière le théâtre et poursuivit à pied devant le cinéma dans lequel, à douze ans, il avait réussi à se faufiler pour aller voir *Halloween : la nuit des masques*. À la fin du film, il avait demandé au projectionniste d'appeler sa mère pour qu'elle vienne le chercher.

En traversant la rue Roskildegatan, il constata avec joie que la pâtisserie Kafferepet était toujours là. Dans ce quartier, peu de choses avaient changé. Il ne pouvait en dire autant des quais. Durant ses années d'exil à Stockholm, ce qui passait autrefois pour les bas-fonds de la ville – une zone industrielle parcourue de rails, qui zigzaguaient entre les vieux entrepôts et les silos rouillés – avait été réhabilité pour devenir un charmant port de plaisance, avec une promenade le long de l'eau, des restaurants et des cafés.

L'interphone était équipé d'une caméra, Fabian prit son air le plus calme. Un déclic et il put entrer. La porte de l'appartement ouverte laissait échapper l'odeur du café dans la cage d'escalier. Il appela, mais pas de réponse. Il entra, posa le pied sur la bâche qui recouvrait le sol de l'entrée, puis referma derrière lui, avant de continuer sur le plastique froissé qui menait vers un grand salon vide, avec cuisine américaine.

Le liquide noir bouillonnait dans la cafetière et la porte-fenêtre du balcon était grande ouverte. Fabian sortit pour admirer la vue sur le détroit sillonné de bateaux. Le trafic maritime était un spectacle recherché, se dit-il. Contrairement à celui des voitures. Il se demanda combien l'appartement avait pu coûter. Un million ? Rien que le panorama valait son pesant d'or.

« Te voilà. »

Fabian sursauta et se retourna.

« Oh pardon, je t'ai fait peur ? » Lina posa le plateau avec deux tasses et la cafetière. Fabian sortit une grosse brioche de son sachet.

« Mmh... la pâtisserie du coin ? »

Fabian hocha la tête. « Quelle vue !

– Merci. J'avais envie de m'installer ici depuis qu'ils ont refait le quartier. Mais Jörgen ne voulait pas quitter Ödåkra. "Plutôt mourir", disait-il. » Elle servit le café. « Un peu de lait ?

– Oui, merci. » Fabian trempa les lèvres dans la boisson chaude qu'il trouva étonnamment bonne pour un café filtré. « Lina, comment vas-tu ? »

Elle s'assit et posa son regard au loin, vers la mer.

« Je ne me suis pas sentie aussi bien depuis longtemps, pour être honnête.

– Tu sais que le criminel court toujours, et que tout porte à croire qu'il...

– Peut-être, mais je n'ai jamais fait de mal à personne. Ni encouragé comme Elsa, ni regardé comme Camilla.

– Le motif ne semble plus simplement...

– Fabbe, interrompt-elle en se retournant vers lui. La mort de Jörgen était la meilleure chose qui puisse m'arriver. Non pas qu'il ait mérité un tel sort. Mais au moins, il est sorti de ma vie. Tu n'imagines pas l'enfer que j'ai vécu. J'ai enfin l'impression de respirer. J'ai passé mon temps à avoir peur et je refuse d'avoir peur de nouveau. Tu comprends ? »

Il opina. « Pourquoi est-ce que tu ne l'as pas quitté ? »

Lina laissa échapper un rire. « On ne quitte pas un homme comme Jörgen Pålsson. » Elle prit un air affligé, comme si elle racontait l'histoire d'une autre. « Tu as dit que tu avais besoin de mon aide ? »

Fabian sortit son album de classe et ses vieilles photos. « Je crois que je sais qui c'est. »

Elle écarquilla les yeux, s'attendant visiblement à tout sauf à cette révélation. Fabian sortit leur photo de 3^e et montra les cheveux de Claes.

« Il y a quelqu'un derrière, tu vois ? »

Lina prit l'album pour regarder de plus près. « Exact... C'est qui ? »

Fabian haussa les épaules. « J'espérais que tu puisses me le dire. Tu n'aurais pas le tien, par hasard ? Ou celui d'une autre année ? »

Lina soupira : « Malheureusement, Jörgen a tout brûlé.

– Brûlé ? »

Elle hocha la tête. « C'était il y a longtemps, au début des années 1990. Lui et Glenn étaient sortis tard dans la nuit. Je m'en souviens parce que Anki a appelé pour demander si je savais où ils étaient passés. Je n'en avais aucune idée, des conneries comme toujours. Quand Jörgen est rentré, je l'ai entendu continuer à boire et faire du remue-ménage dans les étagères. J'étais déjà couchée et je n'ai pas

voulu me lever, ce n'était jamais une bonne idée quand il était de cette humeur. Et le lendemain matin, j'ai vu qu'il avait brûlé tous nos souvenirs de classe. Les photos, les livres, les bulletins et les albums. Plus rien. Tout était en cendres dans le barbecue.

– Tu sais pourquoi ?

– Non, je n'ai jamais osé demander. » Elle reposa le regard sur la photo. « Il était donc là depuis le début.

– Si ça peut te consoler, je ne l'ai remarqué qu'hier soir, très tard, et je pense qu'on est les seuls de la classe à le voir. Même ceux qui ont fait l'album l'ont oublié.

– Comment tu le sais ?

– Il n'y a aucun nom. Tous les autres sont là, sauf le sien. Regarde.

– Je te crois sur parole. Et tu es certain que c'est lui ? »

Fabian acquiesça. « Tout ce qu'il me faut, c'est un nom. C'est là que tu peux m'aider.

– Mais comment ? Je n'ai pas de souvenir d'un autre élève dans la classe. Tu es sûr de toi ? »

Elle saisit sa tasse de ses mains tremblantes et but une gorgée.

« Lina, c'était ton voisin de casier.

– Quoi ? Comment tu sais...

– On connaît le numéro. Regarde. » Il ouvrit le vieil album et montra la photo où Lina, dos à l'objectif, rangeait des livres dans son casier. Elle observa l'image, puis les autres de la double page, où elle-même apparaissait sous tous les angles, plus ou moins consciente de l'objectif.

« C'est toi qui les as prises ? Toutes ? »

– Tu es la première, et j'espère la dernière, à voir ces photos. »

Elle le regarda dans les yeux. « Je ne sais pas quoi dire. Fabian, je suis désolée.

– Ne t'en fais pas. J'aurais tout fait pour toi, à l'époque. Mais c'est du passé. Je suis un homme marié et heureux, maintenant, et je n'ai aucune...

– Ce n'est pas ce que je voulais dire, coupa Lina. Je ne sais pas à qui appartenait ce casier. Je ne lui ai en tout cas jamais parlé. Tu es sûr qu'il était dans notre classe ? »

Fabian hocha la tête.

« D'accord. Mais je n'ai pas le moindre souvenir de lui.

– Tu en es sûre ? Vraiment sûre ? »

Fabian sentait qu'il perdait toute son énergie. Sans s'attendre à ce qu'elle lui révèle un nom dès qu'il aurait franchi le seuil de son appartement, il avait espéré que les souvenirs ressurgissent et qu'elle ait son nom sur le bout de la langue. Mais rien ne lui revenait. La mémoire de Lina était aussi vide que la sienne.

« Je peux jeter un œil ? »

Fabian laissa Lina feuilleter l'album, découvrant une nouvelle page de photos d'elle-même. « Je n'oublierai jamais ce moment. » Elle montra un cliché, où armée d'une batte plate, elle s'apprêtait à recevoir la balle. Jörgen se tenait à côté, une batte bombée en main.

« De quoi ? »

– Tu ne te rappelles pas ? Jörgen était furieux. Il insistait toujours pour que je prenne la vraie batte de base-ball, mais je n'y arrivais qu'avec la plate. Et cette fois, j'ai fait un coup superbe. La balle a fusé. Ne me demande pas comment, mais tout le monde a rejoint sa base et j'ai eu le temps de faire deux tours.

– Ah oui, ce jour-là », mentit Fabian, qui ne se souvenait de rien.

Le regard de Lina se posa sur une autre photo. Assise sur un banc d'école, elle semblait s'ennuyer à mourir.

« Les cours d'allemand... Je détestais, pour moi c'était le pire. *Aus, bei, mit...* Et après ?

– *Nach, seit, von, zu.*

– C'est vrai que c'était ta matière préférée.

– Non, je ne crois pas. C'est juste que...

– Ne te défends pas. Je me souviens de toi au premier rang, le doigt bien haut, à lécher les bottes du prof.

– Je ne léchais les bottes de personne. J'étais juste intéressé, je trouvais ça chouette.

– Chouette, l'allemand ? Tu plaisantes ?

– *Nein, ich schämte mich nicht! Für mich var Deutsch immer viel Spaß! Immer! Immer! »*

Lina éclata de rire devant ce piteux effort. « Comment il s'appelait déjà ?

– Qui ça ?

– Le prof d'allemand.

– Helmut quelque chose, non ?

– Oui, Helmut... Krull...

– Non, attends. Kroppen... Kroppenheim. C'est ça ! Helmut

Kroppenheim ! » Fabian se sentit aussi fier que s'il venait de gagner une partie de Trivial Pursuit.

Mais Lina n'applaudissait pas. Son regard s'était perdu au loin.
« Ça me revient...

– Quoi ?

– Vers les casiers, le couloir était drôlement étroit. Tu te souviens ? »

Fabian se rappelait très bien. Les élèves devaient souvent faire la queue pour se frayer un chemin. Mais il ne voulait rien dire, surtout ne pas la déconcentrer. Ce qu'il était venu chercher était en train d'arriver.

« Je devais le bousculer plusieurs fois avant de remarquer sa présence. "Oh, t'es là, toi. Pardon". Et je recommençais. C'est terrible, quand on y pense. » Elle secoua la tête, les yeux toujours dans le vague.

Le silence s'installa quelques minutes, à peine. Une éternité pour Fabian, qui cherchait désespérément quelque chose à dire pour la relancer.

« Il... Il était toujours fourré avec Claes, non ? reprit-elle soudain en se tournant vers Fabian. Personne d'autre ne voulait s'asseoir à côté du souffre-douleur. »

Fabian opina, même si tout ce dont lui se souvenait, c'était que Claes s'installait le plus près possible du bureau du prof. Qui pouvait bien être assis à côté ? Il avait oublié. Mais Lina avait raison. Ce ne pouvait être que lui.

« Attends, j'y suis. Torgny... Ce n'est pas ça ? dit-elle en regardant Fabian. Torgny Sölmedal. »

Fabian répéta le nom dans sa tête et se rendit à l'évidence : ce n'était pas la première fois qu'il ressortait dans l'enquête.

Le portable collé à l'oreille, Klippan tendit les menus burger-frites-Coca à Lilja et Tuveesson, qui l'une et l'autre, silencieuses, essayaient de comprendre ce qu'il marmonnait.

Ils étaient seuls sur la petite terrasse du resto-grill de la rue Rundgängen, à deux pas du commissariat. Klippan avait insisté pour qu'ils s'installent dehors. Depuis la caméra de Söderåsen, il ne voulait surtout pas courir le risque d'être épié.

« Parfait. Je vous tiens au courant, en tout cas. Au revoir. » Klippan glissa le téléphone dans la poche poitrine de sa chemise, avant d'entamer le burger à pleines dents. Tuveesson et Lilja attendirent qu'il ait fini de mâcher et d'avalier, mais ça semblait sans fin.

« Tu n'as pas l'intention de nous raconter ce qu'ils ont dit ? » demanda Tuveesson.

Il hocha la tête, montrant sa bouche en plein travail de mastication. « Désolé, je meurs de faim. Les enfants de Camilla Lindén sont chez Björn Hiertz, leur père.

– Dieu merci.

– Oui, mais attendez. Le problème, c'est qu'il n'est pas allé les chercher lui-même », reprit Klippan avant de mordre de nouveau dans le sandwich.

Elles n'avaient plus qu'à attendre un tour. « OK, donc les gamins sont chez leur père, mais contrairement à ce que disent les gens de l'école, il n'est pas venu les récupérer ? » résuma Lilja.

Klippan répondit la bouche pleine : « À mon avis, comme le père n'a pas la garde des enfants, il ne s'est sans doute jamais montré à l'école. Au mieux quelques rares fois, ce qui a permis à l'assassin de se faire passer pour lui. Rappelez-moi d'envoyer une photo de Hiertz à la directrice. »

Tu vesson et Lilja échangèrent un regard. « Et comment les enfants sont-ils arrivés chez leur père ?

– C'est ça, le truc. » Klippan fourra des frites dans sa bouche. « Notre homme les y a déposés.

– Quoi ? L'assassin ? Mais qu'est-ce qu'il a dit au vrai père ?

– Il s'est présenté comme le père d'un autre gamin de la maternelle : à cause de l'accident de l'E6, il se chargeait de les ramener.

– Mais pourquoi le criminel a-t-il pris le temps d'aller chercher les enfants de sa victime et de les déposer chez leur père ? Je ne comprends pas, commenta Tu vesson.

– Ni pourquoi la mère roulait sur l'E6 en direction du nord, au lieu de se diriger vers l'école, ajouta Lilja.

– Elle y est passée, mais les enfants n'étaient plus là. Et le personnel lui a dit, comme à nous, que leur père était venu les prendre, expliqua Klippan. Ce qui veut dire que l'assassin savait qu'elle irait directement à Strövelstorp.

– Donc il a pu la suivre depuis l'école, conclut Lilja.

– Mais ça n'explique toujours pas comment il a pu lui griller les yeux », ajouta Tu vesson.

Ils se turent et retournèrent à leurs assiettes en carton. Maintenant qu'il avait refroidi, ce dîner était encore plus insipide. À la moitié du hamburger, Tu vesson renonça et repoussa les restes. « Bon, laissons ça de côté pour l'instant. Combien d'anciens élèves de la classe a-t-on contactés ?

– J'ai réussi à en joindre huit, dit Klippan.

– Et moi quatre, fit Lilja.

– Donc tous, sauf un.

– Si on ne compte pas Risk.

– Pas la peine. Qui est celui qui ne répond pas ?

– Seth Kårheden.

– Ah oui, le fameux pèlerin, se rappela Klippan. Il ne devait pas atterrir à Copenhague ce soir ? »

Lilja confirma et finit son Coca.

« Et personne n'a le souvenir d'un autre élève ? demanda Tu vesson.

– Non, fit Klippan.

– Deux des miens, Stefan Munthe et Annika Nilsson, ont dit que ça

leur évoquait vaguement quelque chose, répondit Lilja.

– C'est maintenant que tu nous le dis ? Ils ont un nom ?

– Malheureusement non. »

Tu vesson soupira, elle sentait décliner en elle l'envie d'agir. D'explorer les pistes, de raisonner, d'émettre une hypothèse puis une autre, de chercher à saisir un ensemble de corrélations qui échappaient au premier coup d'œil, et n'existaient peut-être même pas. Le tout pour arrêter un criminel dont personne ne se souvenait, mais que personne n'oublierait plus.

« Astrid, on ne peut pas laisser tomber, glissa Klippan.

– Bien sûr que non. Qui parle de laisser tomber ? » Elle vit ses collègues échanger un regard en coin. « La question est plutôt : comment continuer ?

– Si vous me demandez mon avis, je pense qu'il faut leur proposer une protection policière. C'est notre devoir. Ils courent tous un grave danger, ne rien faire serait irresponsable », affirma Klippan.

Tu vesson approuvait : « Combien sont à l'étranger, en ce moment ?

– Quatre des miens. Mais deux rentrent demain.

– De mon côté, le pèlerin rentre ce soir, ajouta Lilja.

– Personne ne passe ses vacances dans ce pays ?

– Christine Vingåker loue une maison à Lysekil avec sa famille.

– Ça nous en fait onze. Et est-ce que quelqu'un s'est installé en dehors de la région ? Disons : à plus de quatre cents kilomètres.

– Lotta Ting, elle vit à Oslo, répondit Lilja.

– Dix personnes. Ça nous fait vingt hommes sur place, nuit et jour. Avec les roulements, on arrive à cinquante, estima Tu vesson. Combien d'agents est-ce qu'on peut mobiliser, ici ? Cinq ? Faites vous-même le calcul.

– Et Malmö ? reprit Klippan. Tu n'as toujours pas vu avec eux ?

– Si, ils peuvent nous en envoyer dix. Grand maximum. Ceci dit, c'est plus que je n'attendais. Mais pas avant lundi »

Klippan poussa un profond soupir. « On ne peut pas le laisser les exécuter tous les uns après les autres. Non non non. On sait qu'il ne s'en tiendra pas là et maintenant... il a la voie libre, ce salaud. »

Tu vesson n'avait rien à répondre.

« Et si on les regroupait ? suggéra Lilja. Imaginons qu'on les rassemble dans un seul et même endroit. Du coup, cinq hommes suffiraient, non ?

– Sûr, dit Klippan, tandis que Tu vesson haussait les épaules.

– Quel genre d'endroit ?

– Une chambre d'hôtel, par exemple ? Ou chez quelqu'un. Peu importe.

– Je sais ! » s'exclama Klippan. Tu vesson et Lilja observèrent leur collègue, qui rayonnait comme s'il avait posé sur la case mot-compte-triple du Scrabble une longue trouvaille avec Z et K. « Dire que je n'y ai pas pensé plus tôt. Maintenant, allez savoir s'ils accepteront de venir.

– Où ça ? » demanda Tu vesson, mais il était trop tard. Klippan dévorait déjà la fin de son hamburger.

Fabian Risk verrouilla sa voiture et se dépêcha de traverser la rue. Son cœur s'emballait. Il voyait enfin la lumière au bout du tunnel. Comme il l'avait espéré, Lina Pålsson avait retrouvé le nom du criminel dans sa mémoire : Torgny Sölmedal. Pour le reste, il pensait laisser faire ses collègues. Maintenant, l'enquête allait vite être bouclée. Il pouvait se considérer en vacances.

Il était déjà 21 heures passées lorsqu'il ouvrit la porte du 17 rue Pålsgöatan. Le silence régnait dans la maison. Bizarre. Cette fois, Marilyn Manson ne l'accueillait pas à grands cris. Oserait-il espérer que Theodor en ait eu assez ? Marre de se déchirer les tympanes enfermé dans sa chambre. Ou bien la voisine était-elle venue se plaindre ?

Rien n'avait bougé dans la cuisine depuis que Fabian était parti plus tôt dans la soirée, ce qui voulait dire que Theodor n'avait toujours pas dîné. Captivé par Call of Duty, il n'avait pas dû ressentir la faim. Les jeux vidéo, disait-on, contribuaient au surpoids des jeunes. L'inverse aurait semblé plus logique à Fabian. Il appela son fils, dit qu'il était rentré, mais n'eut pas de réponse. Il sortit son portable et envoya un SMS :

« Salut Theo, je suis à la maison. Où es-tu ? Je me suis dit qu'on pourrait dîner au resto du coin dans une demi-heure. Papa. »

Une demi-heure. Il commencerait ses vacances par appeler Sonja et lui demander de monter dans le premier train, avec Matilda. Puis il extirperait Theodor de sa chambre et lui ferait faire un tour dans Helsingborg. Par une douce soirée d'été, rien de mieux qu'une promenade à travers le bois, vers le bistro de Påljö.

Il alluma son ordinateur et entra ses identifiants, lorsque la réponse de Theodor arriva sur son téléphone.

« Suis à la maison. Je joue avec mon casque sur les oreilles, mais

un resto, ça me dit bien. Ils ont des burgers ? »

Fabian rit. « Sans doute. Et mille fois meilleurs que ceux du McDo. »

« Cool... »

Une fois l'ordinateur connecté au monde extérieur, Fabian alla sur les Pages jaunes pour taper « Torgny Sölmedal » dans le moteur de recherche. Il n'y avait qu'un seul homme de ce nom. Il habitait au 24 Motalagatan à Helsingborg, dans le quartier de Husensjö. Mais sur Google, Fabian obtint pas moins de 879 résultats.

En haut de la page, un lien commercial : *Sölmedal's Technic SA – Imagine, conçoit et construit – Oubliez les problèmes techniques !*

Une entreprise de conception technique, évidemment. Qu'est-ce qu'il aurait pu faire d'autre, se dit Fabian en cliquant sur l'onglet « Contact » et notant le 2 rue Frejagatan. Ils seraient obligés de se diviser pour aller explorer les deux adresses en même temps.

Il retourna en arrière et parcourut les résultats de la recherche. Des brevets, pour l'essentiel. Depuis les petites pièces mécaniques jusqu'aux systèmes de commande électronique. Quelques pages plus loin, il trouva un lien, « Qui sommes-nous », qui le ramena au site de l'entreprise. Fabian lut :

Né à Ekeby le 12 août 1966, Torgny Sölmedal mesure 1,85 mètre pour à peine 73 kilos. Il est ambidextre et doté d'un QI de 131, voire plus selon les tests. La construction technique le passionne depuis son enfance, à l'époque où on lui offrait des Meccano pour Noël. Faisant sienne la devise « À chaque problème sa solution », il fonde la société Sölmedal's Technic SA en 1986. Une entreprise qui lui permet de déposer des brevets et lui assure rapidement une solide indépendance financière. Il poursuit aujourd'hui cette activité, « pour le plaisir », comme il le dit lui-même.

Pour le plaisir, répéta Fabian intérieurement. Fallait-il rire ou pleurer ? Quelques lignes plus bas, un lien attira son attention : l'article expliquait qu'un chirurgien du nom de Rune Schmeckel avait oublié de retirer deux tubes en plastique au cours d'une opération de la prostate. *Le patient, Torgny Sölmedal, n'envisage pas de porter plainte*

pour l'instant. Était-ce pour cette raison qu'il avait choisi Claes Mällvik comme victime principale ? Lui qui lui avait fait de l'ombre toute la durée du collège. Et ensuite, cette histoire...

Un bruit à l'étage tira Fabian de ses pensées. Une vague sonore de plus en plus forte, comme si quelqu'un parlait dans un mégaphone. Puis, des sifflements et des applaudissements, avant que la batterie et les guitares distordues ne se mettent à gronder. Marilyn Manson ressurgissait. À plein tube.

I am so all-american.

L'horloge indiquait 21 h 13. Pas si tard, mais la voisine ne serait sans doute pas du même avis. Assez, maintenant, se dit Fabian et il monta les escaliers.

Fuck it ! Fuck it ! Fuck it ! Fuck it !

À l'étage, le volume était à la limite du supportable. Il ne comprenait pas comment Theodor pouvait rester dans le vacarme qui s'échappait de la porte de la chambre entrouverte. D'où le casque ? Fabian s'apprêtait à ouvrir, quand son portable se mit à vibrer dans sa poche. C'était Sonja. Elle se demandait naturellement si tout allait bien. Il avait pensé l'appeler, mais n'en avait pas eu le temps. Il s'empessa de redescendre et sortit sur la terrasse pour s'éloigner le plus possible de la musique, avant de décrocher.

« Salut chérie.

– Tu en as mis, un temps. Je te dérange ?

– Non, pas du tout.

– Je voulais savoir comment tu allais.

– Ça va. Après tout, je n'ai que ce que je mérite, répondit Fabian qui n'avait pas pensé à ses brûlures depuis des heures.

– Tu es toujours à l'hôpital ?

– Non, je suis rentré. Sonja, j'ai...

– Donc, tu as vu Theo. Ça s'est bien passé pour lui, tout seul à la maison ?

– Euh... Oui, je crois. On s'est juste envoyé des messages, pour l'instant. En tout cas, il répond et il écoute sa musique à plein tube...

– Fabian, je l'ai rencontrée.

– De quoi ? Qui ?

– Niva Ekenhielm. On a pris un café aujourd'hui. Lisen s'occupait des enfants, donc on a eu le temps de discuter un peu. »

Que répondre ?

« Elle m'a tout raconté. Toute votre petite histoire, dans les détails. Je voulais que tu le saches. »

Cette garce ne lâchait pas prise. Elle ne pouvait pas les laisser tranquilles, lui et sa famille ? Jamais il n'aurait dû lui demander un service. Qu'est-ce qu'elle était allée raconter, jusqu'où étaient allés son imagination et ses fantasmes, cette fois ? Il eut envie de protester. De dire que Niva avait sûrement tout exagéré, qu'elle voulait creuser un fossé entre eux deux. Mais il capitula, la bataille était perdue depuis longtemps.

« D'accord. Tu te sens mieux ?

– Je ne sais pas. Peut-être.

– Tu veux en parler ?

– Non. »

Il attendit qu'elle ajoute quelque chose, mais Sonja ne dit rien. Visiblement, c'était à lui de parler : « Je t'aime. Tu sais comme je t'aime.

– Appelle-moi quand tu seras prêt et dis à Theo de répondre à son portable.

– Mais chérie, tu peux quand même prendre un bill... »

La conversation fut coupée. Fabian glissa son portable dans sa poche et soupira, avant de rentrer.

I'd rape the raper !

En remontant l'escalier, il sentit monter en puissance l'impression qu'il éprouvait depuis qu'il avait passé le seuil de la maison. Devant la porte de Theodor, l'impression devint certitude : quelque chose n'allait pas. Un sentiment effroyable. Il poussa la porte et entra dans la chambre. Elle était vide.

I am the idiot who will not be himself !

Il appuya sur tous les boutons, mais la chaîne continuait à brailler.

Fuck it ! Fuck it ! Fuck it ! Fuck it !

Il finit par arracher tous les câbles et jeter l'amplificateur par terre. Un silence de mort s'imposa. Même s'il savait que c'était inutile, Fabian regarda sous le lit, derrière les rideaux et dans le placard. Theodor n'était pas dans sa chambre.

Sans attendre de réponse, il cria le nom de son fils, encore et encore, aussi fort qu'il pouvait. Pas d'écho. Il hurla à n'en plus pouvoir et s'effondra sur le lit. À travers les pleurs et la panique qui l'empêchaient de reprendre ses esprits, se profilait une évidence. Au

fond de lui, il savait que tout était perdu. Et que tout était de sa faute.

Il ferma les yeux, se força à respirer lentement, profondément. Au bout de quelques minutes, il rouvrit les paupières et regarda la chambre autour de lui. Theodor était-il seulement là quand il était rentré plus tôt dans la journée ? La même chanson retentissait dans la maison. Le même chant de l'enfer. La dernière fois qu'ils s'étaient vus, c'était au cinéma, avant que Fabian ne parte pour le Danemark. Mardi. On était vendredi. Trois jours s'étaient passés sans qu'ils ne se parlent.

Sonja lui avait dit et redit de l'appeler. Il avait obéi, mais n'avait pas eu de réponse, juste un SMS. Et il s'en était contenté. Il n'avait pas entendu la voix de son fils, n'avait pas pu s'assurer que tout allait bien, et il s'en était contenté.

Il était obnubilé par l'enquête.

Il enfouit son visage dans ses mains. Pourvu que Theodor ait fugué. C'était plausible, lui-même en aurait sans doute fait autant dans ces conditions. Mais ce n'était pas ce qui s'était passé, Fabian en était convaincu. Quelque chose de bien plus grave était arrivé.

Il se leva et se mit à examiner la chambre, à la recherche d'indices. Presque toutes ses affaires étaient encore dans les cartons. À part quelques vêtements, seuls l'ordinateur et la chaîne hi-fi avaient été déballés. Sur le bureau, il aperçut un carnet qu'il n'avait jamais vu. Un calepin noir, entouré d'un élastique où était coincé un stylo. Fabian retira le stylo, défit l'élastique et ouvrit le carnet.

Ce journal appartient à :

Theodor Nils Risk

*Si tu n'es pas l'auteur ou n'as pas son accord, referme
tout de suite ce carnet.*

Theodor tenait un journal ? Il commença à feuilleter et en lut quelques paragraphes.

*C'est la première fois que j'écris dans ce journal, même si
Maman me l'a offert pour Noël il y a deux ans. Elle dit que
c'est bien d'écrire pour ne pas oublier, alors je m'y mets...*

J'ai essayé de sentir si je pouais. Je ne crois pas. Que je

suis moche, par contre, c'est vrai, je le sais. Je suis affreux... Je déteste l'école. Je hais le collègue !... Je les ai entendus me chercher et crier que je n'étais qu'un pédé...

7 juillet

Ça fait une semaine qu'on a emménagé dans ce trou. Encore une idée de papa. Tout devait être super beau et trop chouette. Putain. Il sait en faire, des promesses... C'est l'enfer... Je m'enferme et je les maudis... Call of Duty... Papa m'a emmené voir un film de merde et a voulu qu'on parle. C'était tellement pathétique... J'ai envie de frapper quelqu'un. Que ça sorte et...

Le texte s'arrêtait là, le dernier t laissé en suspens. Comme si Theodor avait été interrompu dans ses pensées. Fabian était sidéré. Que son fils ait du mal à l'école et qu'il y ait eu des histoires n'était pas un secret. Mais ce qu'il lisait là... Sonja était-elle au courant ? Il tourna la dernière page.

Si tu veux revoir un jour ton avorton chéri, je te conseille de mettre la casquette que tu trouveras sur le carton de gauche et de suivre mes instructions / H.I.

Fabian en eut le souffle coupé. Ce qu'il redoutait depuis qu'il était entré dans la chambre était écrit noir sur blanc. Il eut un vertige, se rassit sur le lit pour ne pas perdre l'équilibre. L'assassin était venu chez lui, dans sa maison, et avait enlevé son fils. Le schéma était rompu. Jusqu'à présent, il s'en était pris aux anciens élèves de leur classe. Pas à leurs enfants. C'était radicalement différent. Fabian saisit son portable pour écrire un message à Theodor.

« Viens, on y va. Les burgers n'attendent pas. »

Ses mains tremblaient tant qu'il dut reposer le téléphone en attendant la réponse, qui vint étonnamment vite.

« Bien tenté, mais je te conseille de faire ce que je te dis. »

Fabian n'avait pas le choix. Il balaya la chambre du regard. Une casquette noire, la visière pointée droit vers lui, était posée sur un carton à gauche du bureau. Le genre de casquette à LED, avec cinq

diodes à l'avant. La dernière fois qu'il était passé au magasin de bricolage, il avait pensé en acheter une, mais pressentant les moqueries de Sonja, il s'était ravisé.

Il s'approcha et saisit la casquette. La diode du milieu avait été remplacée par une petite caméra. Il hésita, se demandant encore s'il avait le choix, puis enfila la casquette. Elle lui allait parfaitement, comme réglée d'avance pour son tour de tête. Un nouveau message.

« Va sur : <http://89.162.38.99:8099/cam12>. Mot de passe : sNar1sLut »

Fabian tapa l'adresse dans le navigateur de son téléphone et entra le mot de passe.

Une image neigeuse apparut à l'écran, provenant d'une caméra installée dans un petit espace où Theodor était allongé sur le dos, les poignets ligotés. Ses mains et ses bras blessés montraient qu'il avait essayé de se libérer. Il leva la tête et regarda droit vers la caméra, l'air épouvanté. Il criait désespérément à l'aide.

« Theo, où es-tu ?! Dis-moi et je viens tout de suite te chercher ! » hurla Fabian à son portable.

Il ne peut pas t'entendre.

« Et toi ? Tu m'entends ?! »

Qui sait combien d'oxygène il lui reste ? Ce qui est sûr, c'est qu'il finira par suffoquer. Demain ? La semaine prochaine ? Dans deux heures ?

« Pourquoi lui ? Qu'est-ce que mon fils a à voir là-dedans ? Prends-moi à sa place ! »

Si tu veux le revoir en vie, il va falloir me rendre un service.

Fabian ne quittait plus son téléphone des yeux. L'adresse était toujours dans la barre, mais on lui demandait d'entrer de nouveau le mot de passe. Un signal d'erreur apparut à l'écran. *Incorrect Password! Unauthorized Access Denied.* Il réessaya, mais en vain.

Prends ta voiture pour aller au poste de police et gare-toi sans que personne ne te remarque.

Fabian n'eut pas le temps de tergiverser. Un nouveau message s'affichait déjà.

Tic-tac tic-tac...

« Tout ce que l'on sait pour l'instant, c'est que la conférence se tiendra ce samedi à 10 heures, mais les spéculations vont bon train. Quelle est votre analyse ? demanda le journaliste encravaté à son collègue.

– Oui, c'est sa dernière chance. Compte tenu des révélations d'hier, Kim Sleizner aurait déjà dû s'exprimer en public. Il s'est contenté d'une interview à l'*Ekstra Bladet*, ce qui est loin de suffire pour rétablir la confiance. La conférence de demain sera donc cruciale. »

Dunja Hougaard n'était pas surprise. Quand il s'agissait de Sleizner, plus rien ne pouvait l'étonner. Depuis son dernier coup de griffes, elle avait perdu toute énergie. Elle appuya sur la télécommande, quittant les cravates à rayures pour Julia Roberts, jeune, se pavanant sur Hollywood Boulevard près d'une Ferrari rouge, avec sa copine prostituée. « *And remember, don't mouth off. They don't like that.* » Elle avait vu la scène au moins cent fois, c'était l'un des films les plus divertissants qu'elle connaisse.

Mais elle ne put s'empêcher de zapper sur la chaîne d'avant.

« Et vous pensez qu'il y sera question de quoi ?

– Le chef de la police annoncera sans doute sa démission, en tentant de la déguiser en une décision personnelle.

– Vous voulez dire qu'en réalité, il se serait fait renvoyer ?

– Sans doute. Mais on ne se passe pas d'un homme de l'expérience de Sleizner. On dit qu'il pourrait devenir notre prochain ministre de la Justice. Qui sait quelle surprise il nous réserve ?

– Et s'il ne vient pas pour annoncer sa démission ?

– Dans ce cas, c'est qu'il a quelque chose de concret à nous montrer qui prouve que l'enquête progresse et qu'il est toujours l'un des piliers des forces de police.

– Mais ça vous paraît peu probable.

– Effectivement. »

Dunja éteignit le poste, retira les piles de la télécommande et les jeta plus loin pour prévenir toute tentation de rallumer. Elle savait parfaitement ce que Sleizner révélerait, au cours de la conférence de presse.

La photo du criminel.

La photo qu'elle avait trouvée.

Il bomberait le torse et martèlerait que l'enquête avançait sous sa direction. L'affaire serait bientôt résolue et l'assassin arrêté. Non par leurs voisins suédois, mais par la police danoise.

Comme si ce connard de Sleizner s'intéressait même à l'enquête. Une mascarade. Un coup de théâtre pour détourner l'attention du scandale suscité par sa vie privée. Voir où en étaient les Suédois avant de battre le tambour ne l'intéressait pas. Cette conférence de presse le concernait, lui et personne d'autre. Quelles qu'en soient les conséquences.

Il lui avait menti et l'avait sacrifiée, elle et sa carrière. L'encre de sa signature sur sa lettre de démission n'était pas encore sèche, qu'il avait réclamé sa plaque, ses clefs, sa carte d'accès et son arme de fonction. Elle avait eu deux minutes pour rassembler ses affaires, tandis qu'il la surveillait comme un faucon perché sur son épaule.

Dunja était désormais exclue de l'enquête, mais comme Fabian Risk, elle ne pouvait s'empêcher d'y songer. Telle une plaie béante et infectée, elle ne la lâcherait pas.

Elle ignorait les conséquences des révélations de Sleizner, mais elle redoutait le pire. L'assassin disparaîtrait ni plus ni moins de la surface de la terre. Or il valait mieux qu'il rôde sans savoir ce que détenait la police. Qu'il présume de ses forces, se montre négligent et commette une erreur qui lui serait fatale. C'était leur meilleure chance.

Il fallait faire quelque chose. Empêcher Sleizner de publier la photo était impossible, mais elle pouvait se débrouiller pour que les Suédois aient une longueur d'avance. Dunja prit son portable et composa le numéro de Fabian Risk. Pas de réponse. Il était 21 h 20. Ni trop tôt, ni trop tard pour appeler. Elle réessaya et laissa un message, où elle expliqua brièvement qu'elle avait quelque chose à lui montrer et qu'elle était en route pour la Suède.

Il y avait un risque que le portable du policier soit sur écoute, elle ne voulait pas en dire davantage. Elle n'avait pas prévu d'annoncer

son arrivée en Suède. Jusqu'à présent, elle n'avait même pas prévu de s'y rendre. Mais plus elle y songeait, moins l'idée lui semblait mauvaise. Elle devait avoir son adresse mail quelque part, mais comme pour son répondeur, il y avait à craindre que Risk ne soit pas le seul à y avoir accès.

Elle ouvrit son ordinateur et lança sa boîte mail pour récupérer la photo. Une fenêtre apparut, lui demandant son mot de passe. Elle entra « Shawarma55 » – un mot de passe qu'elle utilisait presque partout et qu'elle devrait penser à changer dès que possible.

WRONG PASSWORD.

Mot de passe incorrecte. Elle réessaya.

WRONG PASSWORD.

Elle n'arrivait pas à le croire.

Dans ce genre de situation, elle ne pouvait faire appel qu'à un seul homme.

« Oui, allô ?

– Rønning, tu as changé le mot de passe de ma boîte mail ?

– Ah, c'est toi, chérie. Je suis un peu occupé, là, murmura-t-il. J'ai de la visite, on vient de commander des sushis et...

– Mikael, putain, s'écria-t-elle. C'est important. C'est toi qui as fait ça ? »

Elle l'entendit soupirer : le générique de *Titanic* résonnait dans le fond.

« Il paraît que tu as démissionné.

– Le Grand méchant loup ne m'a pas vraiment laissé le choix. Je veux avoir accès à mes mails. »

Nouveau soupir.

« Il est venu dès que tu es partie pour me demander de changer ton mot de passe. Juridiquement parlant, ce ne sont pas *tes* mails.

– Mikael, il faut absolument que j'accède à un message. Tout de suite. Tu comprends ?

– Pourquoi ?

– T'occupe. Fais-moi confiance. Donne-moi juste le nouveau mot de passe.

– Désolé, mais je ne peux pas. Sleizner est sans doute en train de fouiller ta messagerie en ce moment, pour préparer sa conférence de demain. Il verra si une autre adresse IP essaye de se connecter en même temps. Et dès qu'il comprendra que c'est la tienne, il saura que

je t'ai donné un coup de main. »

Il avait raison. Merde.

« Mais... je me doutais que tu allais appeler et j'ai fait une sauvegarde, avant que Sleizner ne confisque ton ordinateur. Je peux tout te mettre sur Dropbox.

– Tu es un amour ! Fais-le dès maintenant, s'il te plaît.

– D'accord. De toute façon, on dirait que mon rencard s'est déjà endormi. »

Vingt-cinq minutes plus tard, Dunja enregistrait le portrait du criminel sur une clef USB. Un quart d'heure après, elle avait nettoyé les cartouches d'encre de sa vieille imprimante et tiré la photo. Dix secondes supplémentaires lui suffirent pour quitter son appartement de la rue Blågårdsgade et filer vers la gare de Nørreport.

« La maison d'arrêt ? répéta Tu vesson.

– Oui, pourquoi pas ? Juste pour le week-end, affirma Klippan. Le bâtiment est déjà bien gardé et on n'a pas besoin d'attendre que Malmö nous envoie des renforts. Lundi, on verra s'il y a une meilleure solution. »

Ils venaient de quitter le resto-grill et descendaient la rue Rundg ången. De l'autre côté de la route s'élevaient la maison d'arrêt et le commissariat. Tu vesson ne savait pas qu'en penser. Proposer aux anciens élèves de les mettre derrière les barreaux pour leur protection était une solution drastique, qui donnerait forcément lieu à controverses. Mais c'était peut-être l'idée la moins mauvaise.

« Au moins, c'est transparent. Et honnêtement, est-ce qu'on a une alternative ? reprit Klippan, comme s'il lisait dans ses pensées.

– Tu imagines dans quel merdier on va s'engager ?

– Rien à voir avec ce qui nous attend si on reste les bras croisés et qu'on le laisse les abattre tous, les uns après les autres. »

Klippan avait raison. L'assassin pouvait frapper à tout moment et il n'arrêterait pas tant qu'il n'aurait pas éliminé toute la classe, ça ne faisait aucun doute. S'ils se décidaient maintenant, ils pourraient aller les chercher cette nuit.

« Que fait la voiture de Risk ici ? demanda Lilja en montrant le véhicule garé devant le poste.

– Aucune idée, dit Klippan.

– D'accord, c'est décidé, déclara Tu vesson. On les prend pour le week-end. Mais pour que ça marche, il faut rester aussi discrets que possible et les informer du strict minimum. Surtout, que rien ne s'ébruite. »

Son fils était retenu quelque part, pieds et mains liés, dans une

cellule de la taille d'un cercueil, où l'air pouvait manquer à tout instant. Était-il déjà trop tard ? L'image de Theodor prisonnier s'était fixée sur la rétine de Fabian, qui avait du mal à imaginer tout ce que son fils avait pu subir. Non seulement ces dernières vingt-quatre heures, mais toutes ces années à l'école. Comment avait-il pu ne rien voir ? Était-il à ce point centré sur lui-même ? Et Sonja ? Si elle avait su, elle lui en aurait forcément parlé, non ?

Il se rappelait qu'elle avait exprimé son inquiétude quand Theodor était rentré avec deux côtes cassées et un traumatisme crânien. Il avait trouvé qu'elle exagérait : à l'âge de Theo, les disputes entre garçons finissaient en bagarres, ça n'avait rien d'extraordinaire. Mais Sonja n'était pas tranquille. Elle avait demandé un entretien avec la prof principale et s'était rendue au collège se faire une idée du quotidien de son fils. Tout paraissait normal. Comme Theodor l'avait toujours affirmé. Et elle avait fini par se calmer et admettre qu'elle avait peut-être exagéré.

Mais il aurait dû écouter sa femme.

Et plutôt deux fois qu'une.

L'heure des comptes avait sonné, c'était à lui et personne d'autre de payer. Quel que soit le prix, il paierait. Quoi qu'on lui demande, il s'exécuterait. S'il avait la moindre chance de sauver Theodor, il était prêt à tout. Ni l'enquête ni sa propre vie n'avaient plus d'importance. Et s'il était trop tard... Non, impossible.

Il avait suivi les ordres à la lettre, pris sa voiture, conduit jusqu'au commissariat, et s'était garé en retrait sur le parking. Le tout avec la casquette sur la tête. L'assassin, Torgny Sölmedal puisque Fabian connaissait désormais son nom, pouvait voir et entendre ce que lui voyait et entendait. Dans l'autre sens, la communication se faisait par SMS. L'inspectrice danoise avait appelé, mais il n'avait pu décrocher.

Quand il avait pénétré dans le hall allumé, aucun de ses collègues n'était apparu. Florian Nilsson n'était pas non plus à la réception. Il n'avait eu qu'à glisser sa carte dans le lecteur, taper le code et entrer. Direction, le laboratoire d'Ingvar Molander. Fabian savait que la pièce se trouvait au rez-de-chaussée, même s'il n'y était jamais allé. Il avait demandé ce qu'il devait faire s'il s'avérait que le technicien était en plein travail. La réponse ne s'était pas fait attendre.

Occupe-toi de lui.

« Laboratoire d'analyses I. Molander », put-il lire sur une plaque fixée à la porte. Fabian glissa la main dans la poche de sa veste pour sopeser son arme de service, avant d'ouvrir et d'entrer. La pièce ressemblait à un grand garage, avec un sol et des murs en béton, et des paillasses éclairées en guise de postes de travail. Molander n'était visible nulle part.

Mets-toi au milieu et retourne-toi. Doucement.

Fabian obéit, tout en comprenant que le criminel ne savait pas non plus ce qu'il cherchait. Seule certitude : Sölmedal craignait que le technicien ait trouvé quelque chose.

Prends un chiffon et va vers la Peugeot.

Le regard de Fabian avait été happé par l'épave de la BMW, et il n'avait pas remarqué l'autre véhicule. Les Danois s'étaient enfin résolus à leur transmettre la Peugeot. Il s'approcha et lut le mot écrit à la main, laissé sur le pare-brise.

Pour Ingvar Molander. Fabian Risk parle de vous en très bons termes et puisque l'enquête piétine chez nous, peut-être pourrez-vous trouver quelque chose ? Je l'espère.

Bien cordialement.

Dunja Hougaard,

section criminelle de la police de Copenhague.

C'était donc grâce à l'inspectrice danoise. Dès qu'il aurait fini, il l'appellerait pour la remercier. Un bon contact de l'autre côté de la frontière était quelque chose de précieux. S'il survivait.

Assieds-toi à l'avant.

Fabian ouvrit la portière, se mit au volant et scanna l'intérieur de la voiture avec l'œil de la caméra sur la visière. Des petits bouts de scotch avec des flèches et des numéros étaient éparpillés sur le tableau de bord, autour de la boîte à gants et sur le levier de vitesse. Les marques des empreintes que Molander avait trouvées et sans doute fixées. D'où l'importance de la voiture, probablement.

Enlève toutes les marques et essuie.

Fabian retira les scotchs et se mit à frotter. Régulièrement sommé d'être plus minutieux, ou de diriger la caméra dans une autre direction. Vingt-deux minutes plus tard, il sortit de la voiture.

Trouve les empreintes.

« Désolé, mais je n'ai aucune idée de l'endroit où elles peuvent être rangées. »

Cherche.

Il devait être entre 9 et 10 heures, se dit Astrid Tuveesson qui ne se préoccupait plus de savoir l'heure exacte. Malgré tous leurs efforts, elle avait le sentiment qu'ils avaient toujours un cran de retard. Que tout était calculé, prédéterminé, d'une manière qui leur échappait totalement. Mais Klippan avait raison. Il aurait été irresponsable de ne pas proposer une forme de protection policière aux futures victimes.

Elle était allongée sur le canapé, les rideaux tirés et la lumière éteinte. Mais il ne faisait pas assez sombre à son goût. Une quinzaine de diodes continuaient à briller dans le noir. Pourquoi les fabricants de matériel électronique s'obstinaient-ils à installer des voyants un peu partout ? Sans doute avaient-ils été biberonnés à la science-fiction toute leur enfance.

Elle avait discuté avec Ragnar Palm, le directeur de la prison, et lui avait expliqué la situation. Il n'avait que deux cellules à lui proposer, ce qui ne suffirait qu'à accueillir quatre de leurs neuf protégés. Une cellule collective aurait été l'idéal, mais à sa connaissance, il n'y en avait pas dans les prisons suédoises. Palm avait alors suggéré de réquisitionner l'une des salles communes, où dix lits pourraient aisément être installés. Ils auraient en plus accès à la pièce télé, à une cuisine et une petite bibliothèque, ce qui leur permettrait de chasser le sentiment d'emprisonnement.

Lilja et Klippan s'étaient proposés pour appeler les anciens élèves et les informer ; elle avait décidé d'en profiter pour se reposer. Quelque chose lui disait que c'était sa dernière chance de fermer l'œil avant longtemps. Mais ses pensées ne lui laissaient pas de répit. Plus elle essayait de faire le vide, plus elles se bousculaient.

Au milieu de tout, l'image d'Ingela Ploghed. Ce petit bout de femme fragile qui était au plus mal. Mais elle n'avait pas su l'écouter. Ni Ingela, ni le médecin. Elle avait fait pression sur elle autant que possible. Et près de la voie de chemin de fer, la mémoire lui était revenue. Elle en était persuadée. Le grondement des trains avait éveillé quelque chose dans son inconscient. Un éclair dans le noir.

Elle sentait le soleil la faire transpirer. La chaleur l'envelopper, son cœur battre dans la lumière cuivrée. Elle adorait avoir chaud, ce

n'était jamais trop. Trente à 35 degrés, une chaise longue et le bruit des vagues déferlant sur les plages de Koh Chang. Elle ne connaissait rien de tel. Dès qu'elle en aurait les moyens, elle quitterait la froidure nordique pour de bon. Peu importe où elle passerait ses vieux jours, pourvu qu'elle ait du soleil et de bons repas.

Mais elle n'arriverait jamais à faire bouger Sten. Il était aussi aventurier qu'un poisson-lune. Elle but une gorgée au goulot, son regard commençait à divaguer. Quel culot... Oser lui dire d'arrêter de boire. Il était bien placé. « Je te hais », cria-t-elle en jetant un bol qui se brisa sur le mur. Il s'approcha, voulut l'arrêter, mais elle frappa, entendit le verre de la bouteille se briser, et continua à frapper...

La sonnerie de téléphone arracha Tuveson à son somme. Elle réalisa peu à peu qu'elle n'était ni sur une plage de Thaïlande, ni dans la cuisine avec Sten, mais assoupie sur le divan, dans son bureau.

« Tu en as mis, un temps. Tu dormais ? dit Molander à l'autre bout du fil.

– Non, bien sûr que non. Bonsoir, Ingvar. Tu as trouvé quelque chose ?

– Un tas de choses. Mais rien qui nous intéresse. »

Elle se redressa sur le canapé. « Tu en es sûr ?

– Astrid...

– Oui, mais... Tu es au bon endroit ?

– La maison au fond à gauche, vu de la grille. Avec la plaque “Le Marteau de Thor” sur la porte.

– C'est la bonne. Je suis pourtant sûre d'avoir vu un scalpel.

– Je l'ai trouvé. Et il n'a pas servi à une hystérectomie, mais à modeler des figurines Warhammer.

– Warhammer ? C'est quoi ?

– Le jeu de *nerds* par excellence, mais il te manque un truc entre les jambes pour comprendre. Et si je me lance dans des explications au téléphone, mon opérateur songera sérieusement à revoir ses tarifs. On en parlera plus tard.

– Tu as exploré toute la maison ? »

Elle l'entendit soupirer : « On ne peut pas dire qu'elle soit immense.

– Et les autres ? Les autres bâtiments ?

– Le mandat de perquisition ne concerne que cette maison. Vois avec Högsell.

– Merde, tu as raison.

– Sinon, est-ce que Lilja a regardé dans le registre ?

– De quoi tu parles ? »

De nouveau, un soupir. « J'ai trouvé des empreintes dans la voiture et je lui ai demandé par mail de faire une recherche.

– Je ne pense pas qu'elle ait eu le temps de lire ses mails. On est sortis dîner et là, elle et Klippan s'occupent d'appeler...

– D'accord, mais tu peux lui demander de regarder ? Je vais me coucher et essayer de dormir un peu.

– Attends, c'est quoi ces empreintes ?

– Tout est dans le mail. Bonne nuit. »

Un cliquetis dans le combiné. Tuveesson fixa son téléphone, elle n'en revenait pas qu'il ait coupé court. On lui avait souvent raccroché au nez, mais Molander, jamais. Elle sortit de la pièce, plissant les yeux sous les néons du couloir qui menait vers le bureau de Lilja. Elle était au téléphone, assise sur son matelas.

« D'accord, très bien... Je ne peux pas vous en dire plus pour l'instant, mais je vous rappelle dès que possible. Gardez votre téléphone sur vous. » Elle raccrocha et croisa le regard de Tuveesson.

« Tu as réussi à en joindre combien ? »

Lilja leva deux doigts en l'air.

« C'est tout ? »

– Jafaar Umar et Cecilia Holm ne répondent pas, et je m'apprêtais à appeler Stefan Munthe. Nicklas Bäckström et Helene Nachmansson nous attendent en tout cas. Où en est Klippan ?

– Aucune idée. Je viens de parler avec Molander qui dit t'avoir envoyé un mail. »

L'air surpris, Lilja se leva du matelas et s'approcha du fourbi de son bureau pour réveiller son ordinateur.

De : ingvar.molander@polisen.se

Objet : Important !

Je crois avoir trouvé les empreintes de l'assassin dans la voiture. Je crois même qu'il est dans le registre. À vérifier au plus vite. Comme Tuvie m'a envoyé faire d'autres analyses, mes espoirs reposent sur toi. Tu

trouveras les empreintes à leur place habituelle. / I.

« OK, il vaut mieux que tu ailles voir tout de suite, je me charge d'appeler Stefan Munthe », déclara Tuuvsen.

Lilja acquiesça et enfila ses vieilles Converse. « Sinon Seth Kårheden atterrit dans vingt minutes. On verra s'il refuse toujours d'allumer son portable. Dans ce cas, il faudra attendre encore deux heures, le temps qu'il arrive chez lui et retrouve son bon vieux téléphone fixe. »

Tuuvsen hocha la tête : « Et qu'est-ce qu'on fait pour Jafaar et Cecilia ?

– Espérons qu'ils soient au cinéma, ou un truc dans le genre.

– D'accord, attendons un peu, je ressaierai plus tard.

– Nachmansson voulait aussi savoir si elle devait s'y rendre toute seule, ou si on viendrait la chercher.

– Je pense que moi et Klippan prendrons chacun notre voiture pour récupérer tout le monde. Je veux mêler le moins de personnes possible à cette affaire. »

Lilja se dirigea vers la porte.

« Au fait, "Tuvie" ? C'est comme ça que vous m'appellez ? »

Lilja gloussa et disparut.

Fabian Risk avait regardé dans toutes les boîtes qu'il avait pu trouver. Il avait fouillé le placard aux archives, débordant de vieux dossiers d'enquêtes inachevées. Et la penderie où Molander laissait sa tenue de travail, ainsi que la grande armoire métallique, pleine de matériel technique. Mais nulle part il n'avait trouvé ce qui aurait pu ressembler à des empreintes.

« Peut-être qu'elles ne sont pas au labo ? Il a pu les emporter avec lui, ou les déposer ailleurs ? »

Son portable bourdonna.

Appelle-le. Dis-lui que vous devez vous voir.

Fabian avait beau chercher une échappatoire, il se heurtait à un mur. Il devrait affronter Molander, yeux dans les yeux. Alors qu'il s'apprêtait à l'appeler, il entendit des pas s'approcher du garage.

Il chercha un endroit où se cacher, mais il était trop tard, Lilja était déjà dans la pièce et l'avait découvert.

« Fabian ? Qu'est-ce que tu fais là ? »

Il resta muet, ne sachant quoi répondre.

« Je me disais bien que j'avais vu ta voiture sur le parking. Tu n'es pas censé rester chez toi pour te reposer ? »

– Je ne serai pas tranquille tant que cette affaire ne sera pas résolue. Tu me connais... Enfin, non. Mais voilà, c'est tout moi. » Il tenta un rire, pour avoir l'air détendu. À en juger par l'expression de son visage, Lilja n'était pas dupe.

« Fabian, sois honnête. Qu'est-ce que tu fous là ? »

Il sentit son portable vibrer.

Molander t'a demandé de vérifier les empreintes dans le registre.

Il croisa le regard de Lilja et s'approcha de quelques pas. « Molander m'a appelé. Pourquoi moi ? Je n'en sais rien. Peut-être qu'il s'est dit que vous étiez occupés et que je ne tenais pas en place. » Il se tut, comprenant lui-même qu'il en disait trop. Les mots sortaient de sa bouche comme pour noyer désespérément la vérité. Il attendit vainement une réponse de Lilja. Elle était plantée devant lui et le fixait. Pour éviter un silence trop pesant, il n'avait d'autre choix que de continuer : « Apparemment, il a trouvé des empreintes dans la Peugeot, qui pourraient être celles de l'assassin, et il m'a demandé de vérifier dans le registre. »

Elle lui lança un regard suspect. « C'est bizarre. Parce que c'est justement ce qu'il m'a demandé de faire. »

Fabian haussa les épaules. « Il voulait être sûr que quelqu'un le fasse ? Le problème, c'est que je ne les trouve pas.

– Elles doivent être à leur place habituelle.

– Et comment veux-tu que je la connaisse ?

– C'est vrai, j'oubliais. »

Le portable de Fabian vibra encore.

SNar2sLut. Un nouveau mot de passe.

Il l'entra sur son téléphone et vit l'image de son fils ligoté dans le noir. Cette fois, Theodor ne relevait pas la tête. Il n'en avait sans doute plus la force. Au moins, il était toujours en vie. Fabian voyait sa poitrine monter et descendre à chaque respiration, mais à un rythme nettement accéléré.

« Qu'est-ce que tu regardes sur ton portable ? demanda Lilja. Rentre chez toi. Je m'en occupe. »

Il secoua la tête. « Non, je m'en charge. Tu peux te remettre au boulot, j'imagine que tu es débordée.

– Mais qu'est-ce qu'il y a ? Il est arrivé quelque chose ?

– Non, c'est juste que Molander nous a demandé le même service à tous les deux. Mais il vaut mieux que tu me laisses faire.

– Tu sais bien que je ne peux pas.

– Pourquoi ? »

Il prit un air incrédule. Elle lui répondit d'un sourire presque désolé.

« Parce qu'il ne t'a pas appelé, Fabian. Si c'était vrai, tu saurais où chercher. Je me trompe ? »

Il ne pouvait que reconnaître son erreur. Il glissa la main dans sa poche pour saisir son arme. Lilja tenta de reculer pour lui échapper, mais la place manquait contre le mur. Elle leva les mains en position de défense. Alors qu'il repoussait ses bras pour tenter de l'atteindre au crâne, il fut surpris par sa force et se sentit frappé à la jambe. Il perdit l'équilibre. Elle se jeta sur lui, lui ordonna de se calmer.

Un coup de crosse et Lilja s'effondra. Du sang jaillit, coula sur sa chemise. Il la repoussa sur le sol et se releva. Maintenant, il savait où chercher. Le regard au plafond avait trahi sa collègue. Fabian grimpa sur une chaise, tendit le bras jusqu'au tube néon. Là, par-dessus, se trouvait la chemise renfermant les empreintes.

Il glissa le dossier dans sa ceinture, sauta de la chaise, et tourna la tête à droite puis à gauche, pour montrer qu'il n'avait rien laissé derrière lui. Puis il se pencha vers Lilja, en un geste aussi naturel que possible, tout en sortant le bras de l'angle de la caméra, pour griffonner un mot sur une enveloppe. Aussitôt, son portable vibra.

Montre ce que tu fais de la main droite.

Fabian obéit et posa l'œil de la caméra sur l'enveloppe, où il avait écrit à la hâte : « Pardon. Il a mon fils. Son nom : Torgny Sölmedal. »

La réponse ne se fit pas attendre.

Si sa vie compte, tu sais ce que tu dois faire.

D'abord, il s'était cru en plein rêve. Ce ne pouvait être que cela, un mauvais rêve. Plusieurs minutes s'étaient écoulées avant qu'il ne comprenne qu'il était réveillé. Que ce qu'il voyait et ressentait correspondait à la réalité la plus crue. Dure, sombre et étriquée. Il avait tenté de se lever mais s'était cogné violemment le front, et le sang lui avait coulé de l'œil droit. Il avait voulu essuyer la plaie, mais la corde qui ligotait ses mains et ses pieds l'en avait empêché.

C'était alors que la panique l'avait saisi. Elle s'était emparée de lui, et en une fraction de seconde, la température de son corps trempé de sueur avait chuté. Il avait crié de toutes ses forces, hurlé dans le noir à pleins poumons. Puis il avait fini par se calmer et retrouver peu à peu sa lucidité.

Il se revoyait à son bureau, écrivant dans son journal. Jetant sur le papier la rage qui bouillait en lui et ne tarderait pas à exploser. Il écoutait Marilyn Manson. Trop fort, il le savait, mais n'en avait rien à faire. Son père n'était pas à la maison. Il avait senti quelque chose. Un mouvement à peine perceptible dans le reflet de la fenêtre, une ombre qui se profilait. Il avait relevé les yeux, regardé droit dans le carreau, et vu quelqu'un entrer dans sa chambre.

Il avait d'abord cru que c'était son père qui venait lui demander de baisser la musique et tenter d'avoir avec lui une de ces conversations pathétiques. Mais un détail l'avait fait tiquer. L'été, son père ne portait que des vêtements clairs. Ceux de l'intrus étaient sombres, presque militaires. Il s'était retourné, mais l'homme déjà tout près lui avait plaqué un chiffon sur la bouche.

De temps en temps, une lumière éblouissante l'obligeait à fermer les yeux. La première fois, il avait cru que quelqu'un ouvrait une lucarne pour le délivrer. Mais personne n'était jamais venu défaire les liens qui serraient ses chevilles et ses poignets, et il avait fini par

comprendre que la lumière provenait simplement d'une lampe.

À un moment donné, il avait entendu quelqu'un s'approcher. Ou cru entendre. Un son sourd et lointain lui parvenant à travers les murs. Il avait appelé, crié tant qu'il le pouvait et cogné des coudes. Mais personne n'avait réagi. Peut-être était-ce l'homme en treillis militaire ? Et depuis, plus rien. Rien d'autre que sa respiration et les battements de son cœur.

Était-ce cela, être enterré vivant ? Il aurait pu fermer les yeux et s'endormir. Mais il ne fallait pas qu'il dorme. Pas encore. Il devait guetter le moindre bruit. Ne pas dormir. La prochaine fois, s'il y en avait une, serait sa dernière chance.

Il se tenait prêt. Il ne se contenterait pas de crier, d'écorcher ses coudes contre le mur de pierre. Quelques heures plus tôt, il avait réussi à creuser dix centimètres sous ses pieds, jusqu'à sentir sous ses talons quelque chose de froid et de métallique. Une trappe.

Une lueur d'espoir s'était allumée. Il avait frappé des pieds, la trappe était bien fermée, mais le bruit de ses coups, semblable au son d'une grosse caisse, ne pouvait échapper à personne. Rien. Le silence lui semblait s'étirer à l'infini. Et l'espoir s'échapper comme l'air qu'il respirait.

Il ne s'en était pas aperçu tout de suite. Il n'avait pas saisi pourquoi il avait de plus en plus de mal à rester concentré, pourquoi le sommeil s'imposait si lourdement. Mais en s'entendant haleter comme s'il avait couru un dix kilomètres, il avait fini par comprendre. Petit à petit, il étouffait.

Jamais il n'aurait cru être amené un jour à faire un tel geste.

Joindre les mains pour prier.

Éblouie par la lumière, elle détourna le regard. Aussitôt, la douleur se mit à cogner dans ses tempes. Elle se passa la main au-dessus de l'oreille, découvrit une bosse et du sang coagulé à la naissance des cheveux. Rien de grave. À part que c'était Risk qui l'avait frappée et qu'elle avait perdu connaissance.

Aussi incroyable que ce soit, elle avait eu raison de se méfier de lui. Et maintenant, il s'était sauvé avec les empreintes.

Elle prit appui sur un banc, se releva et quitta le laboratoire. En remontant dans le service, elle essaya d'appeler Fabian. Et tomba directement sur son répondeur. Évidemment.

« Non, Stefan, bien sûr qu'il n'est pas question de vous arrêter. C'est notre seul moyen de vous protéger... » Tuveson écarta le combiné de son oreille et leva les yeux au ciel.

Klippan était assis en face, lui aussi au téléphone : « Parfait. On passe vous chercher dans la soirée. Il est difficile de vous donner une heure exacte, mais on vous rappelle. Très bien. Au revoir. »

Il raccrocha et s'étira.

« Non, personne n'a abandonné. Toutes nos forces sont concentrées sur l'enquête, mais on estime que vous êtes en danger et... oui... voilà. Je vous rappelle dès que j'en sais un peu plus. Au revoir. » Tuveson raccrocha à son tour et soupira longuement. « Quel imbécile. Il devrait dire merci, mais que dalle.

– Il y a des grincheux partout, commentait Klippan en bâillant, quand Lilja déboula dans la pièce.

– Mon Dieu, Irene ! Qu'est-ce qui s'est passé ? »

Tuveson se précipita vers sa jeune collègue et examina la plaie qu'elle avait à la tempe.

« Je suis tombée sur Risk dans le labo. Il cherchait les empreintes

et prétendait que Molander lui avait demandé, comme à moi, de les vérifier.

– Quoi ? Mais pourquoi est-ce qu'il lui aurait demandé ça ?

– J'ai posé la même question et voilà ce qui est arrivé. » Lilja montra sa blessure.

« Tu veux dire qu'il t'a frappée ?

– Yes, *mam*. J'ai perdu connaissance, mais maintenant ça va.

– J'y comprends vraiment rien. Et toi ? » Tu vesson se tourna vers Klippan, qui secoua la tête.

« Tu as essayé de l'appeler ?

– Il ne répond pas.

– Je suis sans doute à côté de la plaque, fit Klippan. Mais j'ai besoin de le formuler : ça ne peut tout de même pas être... Si ? C'est possible ? »

Ils échangèrent un regard en silence.

« Mais non, voyons. Il doit y avoir une explication, dit Tu vesson en se rasseyant.

– L'idée m'a traversé l'esprit, admit Lilja.

– Non, mais attendez une minute...

– Écoutez-moi plutôt. Il laisse la photo de classe sur les lieux du premier crime, et on s'adresse à lui pour l'enquête, qu'il peut dès lors mener où il veut. Reconnaissez qu'il ne s'est pas vraiment révélé un très bon coéquipier quand il s'agissait de nous dire ce qu'il fabriquait. Ensuite, alors qu'il est officiellement exclu, il continue à mener sa petite enquête et trouve comme par magie le corps de Rune Schmeckel. Et en plus, cette découverte l'innocente.

– Qu'est-ce que tu fais du garçon sur la photo ? demanda Klippan. C'est qui ?

– Tu veux dire la touffe de cheveux ? » Lilja haussa les épaules. « Aucune idée. Mais qui est-ce qui nous l'a montré, hein ? Et à partir de quel album on a copié la photo ? Je dis ça, je dis rien... »

Un lourd silence s'abattit sur eux. Manifestement, chacun revoyait en silence le scénario depuis ses débuts, pour estimer la crédibilité de ces soupçons. Au bout de quelques minutes, Tu vesson releva les yeux.

« Non, je ne peux pas y croire.

– Pourquoi ? répliqua Klippan. Il n'y a pas si longtemps, aucune idée n'était trop absurde.

– Je ne sais pas, Klippan. Mais je refuse de croire que Risk soit

coupable. Et quand est-ce qu'il en aurait trouvé le temps ? Rien que cette fois où la fille de la station-service a appelé, il était avec nous chez Molander.

– Oui, mais c'est lui qui a pris l'appel. Personne ne sait si c'était vraiment elle, ou si elle n'était pas déjà morte.

– Soit, mais quelqu'un a quand même dû s'attaquer au policier danois pendant que Risk était avec nous. Là, on est d'accord, non ?

– Peut-être qu'ils sont deux, répondit Klippan.

– Il doit y avoir une autre explication. Irene, à part le fait qu'il t'ait frappée, est-ce que quelque chose chez lui t'a fait réagir ? N'importe quoi ?

– Je ne le connais pas bien, mais il n'avait pas l'air dans son assiette. Il y avait un truc dans son regard. La peur. L'angoisse. Je ne sais pas. Il ne lâchait pas son portable des yeux, comme si...

– Comme si quoi ?

– Je ne sais pas.

– Il est peut-être en contact avec le criminel. Sans pour autant être complice, suggéra Klippan. Imaginez que l'assassin ait un moyen de pression et se soit servi de Risk pour entrer dans le labo et s'emparer des empreintes.

– On peut en tout cas être sûrs d'une chose, ajouta Tuveson. Molander a raison : le type est fiché. Sinon, il ne se donnerait pas toute cette peine. » Klippan et Lilja acquiescèrent. « Et puisqu'il a laissé ses empreintes dans la voiture, il peut très bien avoir recommencé.

– Tu veux dire qu'il aurait fait deux fois la même bourde ? dit Klippan.

– Personne n'est parfait. »

Lilja réalisa que Tuveson avait raison. Le criminel pouvait avoir laissé ses empreintes ailleurs.

Et elle voyait très bien où.

On n'en était encore qu'à la mi-juillet et déjà, la nuit s'insinuait chaque jour un peu plus tôt dans la ville. Une impression diffuse, qui rappelait que bientôt, l'été ne serait qu'un lointain souvenir.

Fabian Risk coupa le moteur de sa voiture et jeta un œil aux chiffres rouges qui indiquaient « 22:13 ». Il avait eu pour consigne de se garer sur Östhammargatan, une rue adjacente à la Motalagatan, où Torgny Sölmedal résidait au numéro 24. Il regarda à travers la vitre la zone pavillonnaire parsemée de maisons du début du ^{xx}e siècle. Husensjö. Il avait entendu ce nom toute son enfance, mais n'avait jamais connu personne qui habite le quartier. C'était la première fois qu'il y venait.

Il tourna légèrement la tête vers la droite, afin que l'œil de la caméra le voie prendre, sur le siège passager, la chemise renfermant les empreintes. Au même instant, son portable vibra. Un nouveau message. Non pas un ordre, cette fois, mais un cadeau du ciel. Une occasion de passer à l'action.

Tu es où ? Qu'est-ce qui se passe avec la caméra ?

« Je suis devant, je vais fermer la voiture », mentit-il pour s'assurer de ce qu'il suspectait.

Tu es conscient de ce que tu risques, si tu n'obéis pas.

Il se dépêcha de répondre par SMS. « J'arrive. Il n'y a peut-être plus de batterie ? » Il retira la casquette qu'il posa par terre, devant la banquette arrière, avant d'ouvrir la boîte à gants et d'extirper deux chargeurs pour son SIG-Sauer P228 de sous le manuel d'entretien automobile.

Il avait horreur d'être armé et n'avait jamais tiré sur personne. Contrairement à ce que beaucoup s'imaginaient, les situations de ce genre étaient rares dans son métier. Pour Fabian, la première s'était présentée cet hiver. Il aurait dû tirer, et il ne comprenait toujours pas

pourquoi il ne l'avait pas fait.

Deux collègues. Par sa faute.

Ces cris.

De nouveau, il les entendait. C'était comme s'il avait réussi à leur échapper en démenageant, mais qu'ils venaient de retrouver sa trace, telles des hyènes qui le flairaient et le pourchassaient.

Des cris de désespoir, implorants. Et aussi, l'image de ses collègues à genoux dans ce sous-sol. Un lieu qui n'avait pas encore été inauguré à l'époque. Ces hommes qui se demandaient où il était passé. Et n'avaient obtenu, pour toute réponse, que des sanglots. Ils ne pouvaient savoir qu'il était si près, à deux doigts de faire la différence. Qu'il tenait l'arme en main. D'une main lâche. Une main qui n'arrivait pas à presser la détente.

Des voix les avaient condamnés, en anglais. Ils étaient allés trop loin, ils en avaient trop vu. Et les pistolets braqués sur eux, sous ses yeux. Il avait essayé, mais n'en avait pas été capable. Les coups avaient retenti, il les avait vus s'effondrer et le carrelage blanc se tacher de sang. Les cris s'étaient tus, pour peu de temps.

De nouveau, il les entendait. Plus forts que jamais.

Et la question qui résonnait en lui.

Y arriverait-il, cette fois ?

Pour chasser ces pensées, Fabian se donna quelques gifles, et chargea son pistolet. Il sortit de la voiture, laissant la clef sur le contact, descendit vers la rue Motalagatan, prit à droite et traversa la chaussée pour rejoindre le côté pair. Au bout de quelques mètres, alors qu'il longeait le trottoir, il trébucha et manqua de s'affaler sur le goudron.

« Il faut regarder où on marche, c'est accidenté par ici », dit un homme en jogging qui promenait son chien. Fabian lui adressa un sourire et remarqua les couches de bitume inégales sur le trottoir.

« Oui, c'est ce que je vois, répondit Fabian, essayant d'esquiver l'échange.

– Je ne comprends pas pourquoi ils se contentent de reboucher juste les trous : quel travail de sagouins. »

Fabian sentit son téléphone vibrer.

Moi, j'ai tout mon temps.

« Tenez, cet hiver par exemple, Kerstin du numéro 5 s'est cassé la figure. Fracture du col du fémur et tout le bazar. Si on compte chaque

bras en écharpe, je vous assure que ça aurait valu la peine de refaire la rue en entier. »

Fabian se força à approuver de la tête, et se dépêcha de continuer. Il arriva au numéro 26, devant un jardinet envahi par les plantes. La maison était à peine visible derrière les branchages. Tout l'inverse de la demeure voisine, le 24, où habitait Sölmedal. Fabian s'était attendu à tout sauf à cette maison accueillante. Une petite clôture blanche bordant une pelouse bien tondue, devant un pavillon avec un garage sur la droite et une haie touffue sur la gauche.

Fabian n'en revenait pas. L'homme qu'ils recherchaient vivait vraiment là ? Pas caché pour un sou. La boîte aux lettres, en tout cas, indiquait « T. Sölmedal » et la fenêtre qui donnait sur la rue était allumée. Il s'arrêta, fit mine de refaire son lacet, constatant vite que sa première impression était à revoir : l'allure engageante de la maison ne concernait que sa façade. Le reste de la propriété était bien différent. À l'arrière, une palissade et une haie haute comme un mur la protégeaient efficacement des regards indiscrets.

Il se redressa pour continuer vers la rue Växjökatan, où il prit à gauche. Le premier pavillon était allumé, laissant entrevoir des ombres aux fenêtres. Vendredi soir, un dîner bien arrosé entre amis. La suivante était éteinte et l'entrée du garage vide. Il passa vers l'arrière de la maison, entre un salon de jardin disposé en prévision de la pluie et un barbecue qui avait dû coûter un gros mois de salaire, puis traversa la pelouse jusqu'à une haie d'égantiers. Il enfouit les mains dans ses manches, repoussa les branchages et se faufila à travers la barrière d'épines.

Il se retrouvait dans un coin au fond du jardin de Sölmedal. D'ici, il voyait que la maison était nettement plus grande qu'il n'avait cru. Des extensions construites à l'arrière doublaient la taille d'origine de l'habitation.

Il avança dans l'ombre des égantiers, sur la pelouse, vers une remise, où il se posta. À travers les carreaux sales d'une lucarne, il aperçut une tondeuse à gazon, une paire de skis de fond, quelques tapis enroulés et du matériel pour dentiste laissé en tas par terre.

Son portable se remit à vibrer dans sa poche. Ce n'était pas un message, mais un appel d'Irene Lilja. Elle avait repris connaissance, ce qui voulait dire que d'ici quelques minutes, Tuveesson et les autres seraient au courant. Il laissa sonner et longea la remise. Une fois à

l'angle, il n'était plus qu'à cinq mètres de la maison.

Cinq mètres de jardin, à découvert.

L'adrénaline montait comme au moment de s'élancer pour un cent mètres. Il n'avait aucune idée de ce qui l'attendait et hésitait encore. Mais ses muscles semblaient décidés et il n'eut d'autre choix que de traverser le carré d'herbe, puis contourner l'angle de la maison pour rejoindre l'escalier qui menait à la terrasse, meublée de quelques chaises longues. Avant de gravir les marches, Fabian sortit son arme et fit sauter le cran de sécurité.

Une fois sur la terrasse, il sentit son cœur battre si fort qu'il lui semblait entendre le sang pulser dans ses veines. Comme pour lui rappeler qu'il était toujours en vie. Qu'il pouvait y arriver.

Il fit quelques pas vers la porte-fenêtre, découvrant un salon allumé. Au milieu de la pièce trônait un piano à queue, et contre un mur, une bibliothèque qui ressemblait à celle de ses parents. À l'autre bout, un canapé d'angle installé face à une grande télévision à écran plat et...

Un bruit. Presque aussi imperceptible que les battements de son cœur. Un léger crissement. Ce pouvait être n'importe quoi. Sauf à cet instant précis. Fabian se retourna d'un coup vers les chaises longues.

« Le meilleur arrive toujours pour la fin, mais rarement par la porte de derrière.

– Où est mon fils ? Je veux juste voir mon fils. » Fabian pointa son pistolet sur l'ombre qui se levait de la chaise, qui le mettait également en joue avec une arme munie d'un silencieux.

« Je suggère qu'on entre. Le café va refroidir.

– Qu'est-ce que tu as fait de mon fils, putain ?

– On y arrive. Mais on a d'abord des choses à régler. Ce n'est pas moi qui ai pris tout mon temps. » Il s'approcha, tendant vers Fabian une main ouverte. « Essayons de rester civilisés. Tu récupéreras ça quand on aura fini. D'accord ? »

Fabian hésita. Il ne pouvait quitter des yeux l'homme qui se tenait devant lui dans le noir. L'avait-il déjà vu ou était-ce la première fois aujourd'hui ? Avaient-ils vraiment été dans la même classe, ou n'était-ce finalement qu'une mascarade ?

« Je sais que tu ne tireras pas avant de savoir où est ton petit Theodor chéri. » Fabian ne le reconnaissait pas, et pourtant... Peut-être faisait-il trop sombre ? C'était comme une nouvelle rencontre,

avec quelque chose de familier. Une impression de déjà-vu.

Fabian relâcha son arme, renonça à fouiller sa mémoire, et se laissa guider dans la maison, à travers le salon où retentissait la « Chevauchée des Walkyries » de Wagner, puis le long du couloir qui aboutissait à la cuisine. Sur la table, deux tasses, une cafetière à piston et une assiette avec des biscuits.

« Assieds-toi. »

Fabian s'obligea à prendre une chaise, alors que tout lui disait de se jeter sur le criminel et de lui cogner violemment la tête contre la table, jusqu'à ce qu'il lui avoue où il retenait son fils.

Torgny Sölmedal s'assit en face, posa son arme sur les genoux et se mit à presser le filtre pour faire passer le café dans l'eau frémissante. « Tu te demandes sans doute pourquoi.

– Je ne me demande rien. Tout ce que je veux, c'est que tu relâches Theo. Il n'a rien à voir avec cette histoire.

– Non pas que ce soit mon mobile, mais en assassinant certaines personnes de la classe, je suis persuadé d'avoir contribué à rendre notre monde un peu plus vivable. Un petit *plus* dont vous devriez tous vous réjouir. » Il rit, tout en poussant le café vers le fond du récipient.

« Je veux mon fils ! Où est-ce que tu le caches ?

– Tu sais, quand j'ai commencé à tout préparer, j'ai été écœuré par la bêtise des gens. Tu vas croire que j'exagère, mais rien que la virée en voiture avec Jörgen a été l'un des pires moments de mon existence. Je t'assure qu'une amibe est plus futée. »

Il versa le café dans les tasses.

Fabian luttait pour ne pas l'interrompre, tout en observant le visage de Torgny Sölmedal à la lumière du plafonnier. Il comprenait à présent pourquoi personne ne le reconnaissait. Son visage était banal, anonyme au point que rien ne retenait le regard. Le nez, les joues, la bouche, les yeux – des traits lisses et normaux, jusque dans les moindres détails.

« Tu peux me dévisager. Ne me demande pas pourquoi, mais si on se croisait en ville la semaine prochaine, tu ne réagiras pas. »

C'était sans doute vrai, réalisa Fabian. Mais à cet instant précis, c'était le cadet de ses soucis. Il sortit la chemise contenant les empreintes, qu'il posa sur la table. Des taches de sueur apparaissaient sur le carton.

« Voilà les empreintes. Maintenant, je veux mon fils. »

Torgny Sölmedal n'y prêta aucune attention.

« Un nuage de lait ?

– Tu peux m'expliquer ce que nos gosses ont à voir dans cette histoire ?

– Oui ou non ?

– Réponds ! » Cognant du poing sur la table, Fabian fit gicler quelques gouttes de café.

Torgny Sölmedal le regarda, avant de sécher les éclaboussures avec une serviette en papier à motif fleuri. « Je prends ça pour un non. » Il poussa la tasse de café noir vers Fabian et piocha un gâteau. « Malheureusement, et je suis sincère, je crois que tu arrives trop tard. Je t'ai dit que je ne savais pas si le volume d'air suffirait. Maintenant qu'on est là, résultat en main, je dois dire qu'il y en avait plus que je n'imaginais. Quarante-six heures et 33 minutes, ce n'est pas si mal pour un si petit espace. Il est mort à 22 h 17. » Il tendit une tablette numérique qui montrait l'image que Fabian avait déjà vue.

À la différence que Theodor ne bougeait plus d'un cil.

Sa poitrine s'était figée.

Ingvar Molander n'avait pas réussi à dormir. Étendu sur son lit de camp dans la cave, où il s'était installé pour ne pas réveiller sa femme. Il ressassait les événements des dernières vingt-quatre heures. Les images tournoyaient dans sa tête comme dans une essoreuse à salade.

Son téléphone sonna. C'était Lilja. Il aurait voulu ne pas répondre. Faire comme s'il n'avait pas entendu et essayer de se rendormir. Mais tout le monde au commissariat le savait du genre insomniaque, prêt à sursauter au moindre bruit. Même épuisé.

« Allô ?

– Salut, c'est Irene. Je te réveille ?

– J'espère que c'est important.

– Les empreintes que tu as trouvées dans la Peugeot ont disparu. Risk les a volées, sans doute pour les apporter au criminel. »

Molander se redressa. « Quoi, qu'est-ce que tu dis ? » Mais il avait parfaitement entendu.

« Je t'expliquerai plus tard. Maintenant qu'on ne les a plus, il faut qu'on...

– Attends une seconde. Il était dans le registre ?

– Aucune idée. Je n'ai pas eu le temps de vérifier avant qu'elles ne disparaissent.

– Mais comment c'est possible, nom de Dieu ?

– Je viens de te dire que Risk les a prises, mais on s'en fout pour l'instant. La priorité, c'est d'en trouver d'autres. Et au plus vite.

– Et comment tu comptes faire ? » Molander sentait la mauvaise humeur l'envahir à vitesse grand V. Non seulement on l'arrachait à un repos bien mérité, mais ses collègues s'étaient débrouillés pour perdre les empreintes qui devaient enfin permettre d'identifier l'assassin. L'inspectrice danoise était allée jusqu'à risquer son emploi pour faire en sorte qu'ils disposent de cette preuve !

« Je me suis dit : comme il s'est montré négligent une fois, il pourrait bien avoir recommencé ?

– Oui, ou l'inverse... Et s'il a vraiment laissé d'autres empreintes, faudrait savoir où.

– Chez Glenn.

– Quoi ?

– Glenn Granqvist, tu sais, la deuxième victime.

– Je sais qui c'est, merci. Pourquoi... ?

– Il s'est ouvert le crâne sur le meuble à chaussures de l'entrée, tu te rappelles ? »

Exact. Les souvenirs commençaient à émerger de leur sommeil cryogénique et à reprendre vie.

« C'est toi qui m'as montré que l'assassin avait nettoyé le sang avec une serpillière, qu'il s'était donné la peine de rincer et d'essorer.

– Oui. Et alors ?

– Tu ne crois pas qu'il a pu retirer ses gants pendant qu'il faisait le ménage ? »

Lilja avait raison. Il y avait de grandes chances qu'il ait enlevé ses gants et laissé quelques empreintes dans le cagibi. « On y va tout de suite. »

La sueur imprégnait ses vêtements, mais il grelottait. La soudaine constriction de ses vaisseaux avait chassé le sang de ses membres vers les organes vitaux. Son corps réagissait à l'état de choc dans lequel il se trouvait. Tout ce qui était crucial l'instant d'avant lui semblait désormais confus, nébuleux. Il aurait voulu fondre en larmes, se recroqueviller sur lui-même, mais ne le pouvait pas. Ce n'était pas le moment.

Fabian s'appuya des mains sur la table, mais renonça à se lever. Il n'en avait pas la force. « Où est-il ? Où est-ce que tu l'as enfermé ?

– Plutôt ironique, hein, toutes ces questions sur ton fils, maintenant.

– Ironique ?

– Oui. Il était temps de commencer à se faire du souci. Je n'ai pas d'enfant, mais je dirais qu'il est un peu tard pour s'inquiéter. J'imagine que tu as lu au moins quelques pages de son journal. On ne peut pas s'empêcher de se dire : mais où sont passés les parents ? Si tu n'étais pas son père, tu aurais pensé la même chose. Tu ne crois pas ? » Torgny Sölmedal chercha l'approbation dans son regard, mais Fabian ne sourcilla pas. « Tu ne nieras pas le fait que jusqu'à il y a une demi-heure, ton fils chéri a dû se demander où étaient papa-maman. »

Saisis d'une violente impulsion, tous ses muscles se contractèrent. Il était prêt à se jeter sur cet homme pour lui arracher cet air narquois du visage. Mais il résista, il devait à tout prix rester maître de lui-même. « Je ne comprends pas pourquoi tu l'as mêlé à ça.

– Voyons plutôt pourquoi tu es là, toi. La vérité, c'est que tu n'étais pas prévu dans mon plan de départ. Comme tu vivais à Stockholm, ta mort n'aurait servi qu'à augmenter le score final. À part toi et Lotta Ting, tout le monde est resté dans la région. Et il a fallu que tu démenages. Va savoir pourquoi. Je n'ai jamais compris pour quelle

raison on pouvait avoir envie de revenir sur les lieux du crime. Mais puisque tu étais là, autant t'accorder un rôle un peu plus important. Et pour être honnête, ta présence ne m'inquiétait pas. Je dois dire que ta carrière n'est pas très impressionnante. Du coup, je ne t'ai jamais considéré comme une menace – ce qui s'est avéré une grave erreur de jugement. Je dois le reconnaître, c'est ma plus grande faute. Toute l'opération a failli capoter. Donc, bravo à toi et à... ton instinct de flic, disons. » Il se tut pour boire une gorgée de café. « Rien que d'avoir retrouvé la voiture, c'était épatant. J'ai essayé de comprendre comment tu avais fait, mais je ne vois toujours pas. Ne me dis rien pour l'instant. Au fait, ton café refroidit.

– Je l'aime froid.

– Comme tu veux. En tout cas, tes petites manœuvres ont demandé quelques ajustements. Et maintenant que tu es venu remplacer Monika Krusenstierna pour le clou du spectacle, mon plan est parachevé. Tu te souviens d'elle ? La prof toujours en jupe écossaise, qui détournait le regard dès qu'il se passait quelque chose d'embêtant ? Un peu comme toi, en fait. Dès qu'il y avait un truc, tu regardais ailleurs. Je parie que tu as remarqué plus d'une fois que ton fils n'allait pas bien, mais comme Krusenstierna, tu as préféré te voiler la face. »

Fabian ne put se contenir plus longtemps. Il bondit de sa chaise, poussa la table et se jeta sur Torgny Sölmedal, qui tomba à la renverse. Au même moment, Fabian vit sa propre arme glisser vers le sol, et réussit à la rattraper d'une main, quand il sentit une furieuse douleur au ventre lui irradier tout le corps.

Torgny Sölmedal éteignit son taser et se dégagea de la prise de son adversaire. « Tu appelles ça être civilisé ? »

Fabian ne pouvait répondre. Il était à terre, secoué de spasmes, lucide, mais ne contrôlant plus ses membres. Du coin de l'œil, il aperçut Sölmedal qui ramassait son arme et la posait sur le plan de travail, avant de sortir des ciseaux d'un tiroir et une seringue du frigo. Il voulut protester, mais ne parvint à produire qu'un faible gémissement.

Entre-temps, Sölmedal avait approché les lames de son col de chemise et y découpa une grande entaille pour dégager la gorge. Fabian était incapable de résistance, et le criminel put tâter sans peine son pouls.

Irene Lilja roulait doucement, glissait presque, pour ne pas réveiller le lotissement endormi. Elle était arrivée avant les autres, constata-t-elle en se rangeant le long du trottoir. C'était bien la première fois qu'elle devait attendre Molander. Contrairement à elle, le technicien était toujours à l'heure, il s'était quasiment fait une règle d'être en avance et de trouver la solution avant tout le monde.

Mais cette fois, c'était elle qui le devançait, elle qui avait eu un éclair de génie. Était-ce pour cette raison qu'il la faisait attendre ? Elle caressa un instant l'idée d'entrer chez Glenn et de relever elle-même les empreintes, mais l'enjeu était trop élevé et Molander exploserait pour de bon. En plus, c'était lui qui avait les clefs.

Elle coupa le moteur, baissa le dossier de son siège et regarda la pluie tomber, silencieuse et bienfaisante. Cet été chaud et radieux lui avait fait oublier jusqu'à l'existence de la pluie.

Les gouttes s'écrasaient sur le pare-brise et grouillaient sur la vitre telles des cellules en prolifération. La lumière bientôt trouble du lampadaire se diffracta en un mélange hypnotique de couleurs. Irene semblait de plus en plus, essayant de compter le peu d'heures de sommeil qui lui avaient été accordées durant cette dernière semaine.

Douze minutes plus tard, elle rouvrit les yeux et regarda autour d'elle, mais n'aperçut rien d'autre que la pluie battante qui menaçait d'endommager la carrosserie. Ce n'était pourtant pas l'averse qui l'avait réveillée. Il lui semblait avoir entendu frapper. Les coups retentirent de nouveau, tout près d'elle. Dehors, elle discerna une silhouette, mais l'eau venait tout brouiller et l'empêchait de voir qui se penchait sur sa voiture.

Elle baissa la vitre et aperçut le visage ruisselant de Molander.

« Tu crois que ça m'amuse de t'attendre sous la pluie ?

– Parce que c'est toi qui m'attends ? » rétorqua Lilja, mais il

marchait déjà vers la maison. Elle sortit dans l'averse, ouvrit son parapluie et se dépêcha de le rejoindre. « Tu n'as pas pris de parapluie ? »

Molander répondit par un grognement, tout en essayant d'enfoncer une clef après l'autre dans la serrure. « Qui est-ce qui a marqué ces putains de clefs ? »

– Attends, laisse-moi voir. » Lilja prit le trousseau des mains de son collègue, qui saisit le parapluie et se fit un malin plaisir de laisser les gouttes arroser sa collègue.

« Voilà. “GG”, comme Glenn Granqvist », dit-elle avant d'ouvrir la porte.

Sans rien répondre, Molander lâcha le parapluie et s'engouffra dans la maison. Souci d'efficacité ou simple volonté de montrer son humeur ? se demanda Lilja en s'ébrouant sur le paillason. Mais cela n'avait pas d'importance.

Lorsqu'elle arriva devant le cagibi, le technicien était déjà occupé à badigeonner de poudre l'interrupteur. Et même s'il faisait tout pour le cacher, elle devina un sourire sur ses lèvres.

« Tu as de la chance, il y a des empreintes. Sur le robinet et juste là, autour de l'interrupteur.

– De la chance ? J'avais raison, tu veux dire ? répondit Lilja, qui ne reçut qu'un silence boudeur en retour. Mais es-tu sûr que ce sont bien les siennes et pas celles de Glenn ? »

Il lui lança un regard fatigué et sortit la feuille pour fixer les empreintes.

Il épongea le café renversé par terre. La tasse ne s'était pas cassée. Il n'avait plus qu'à laver et essuyer ces quelques pièces de vaisselle, et les remettre à leur place dans le placard. Il prit deux biscuits qu'il se fourra dans la bouche, avant de jeter le reste et de fermer le sac-poubelle. Même s'il ne reviendrait pas, il voulait laisser la maison belle et propre. Il coupa le congélateur et le frigo, débrancha le grille-pain, la machine à café, éteignit la lumière et quitta la cuisine.

Les autres pièces étaient faites. Il ne lui restait plus qu'à partir.

Bientôt dix-huit ans qu'il vivait entre ces murs. C'était une maison agréable, il s'y était beaucoup plu. La vente de ce bien marquait la fin d'une époque. Les nouveaux propriétaires s'installeraient au début du mois d'octobre, ce qui laisserait suffisamment de temps à la police pour inspecter les lieux. Il les voyait d'ici retrouver les indices qu'il avait semés derrière lui.

Il prit la télécommande et augmenta le son – « La Chevauchée des Walkyries » ferait un thème parfait pour leur arrivée. Puis il ouvrit la porte et sortit. Il s'était mis à pleuvoir. Une pluie fine, mais qui ne tarderait pas à s'intensifier. Il déploya son parapluie, donna un tour de clef et se mit en route. Sa voiture était garée à quatorze minutes d'ici, au croisement des rues Malmögatan et Köpingevägen. Rien ne pressait, il pouvait marcher d'un pas tranquille. Ces dernières heures, tout était allé comme prévu et pour la première fois depuis des jours, il était dans les temps. Seule la pluie qui s'abattait de plus en plus fort au-dessus de sa tête l'obligea à accélérer. Des vêtements secs l'attendaient dans la voiture, mais il avait enfilé une tenue adaptée aux événements qui l'attendaient, et il ne pourrait se changer avant la fin de la soirée.

La fin de l'aventure, puis il embarquerait, et vogue la galère.

Sans ralentir le pas, il laissa tomber la clef qui disparut avec l'eau

de pluie dans la grille d'égout. Il tourna à droite vers Jönköpingsgatan. Comme toujours quand il était aux alentours du lycée Tycho Brahe, il se mit à repenser au bac, qu'il avait décroché avec une moyenne de 18. La meilleure de son année. Mais la bourse d'excellence avait été attribuée à Claes Mällvik, même s'il n'avait eu que 16,75. Ce souvenir le hérissait encore. Tous conscients de ce que Claes avait enduré pendant sa scolarité, ils lui avaient offert la bourse pour panser ses plaies.

Jörgen et Glenn avaient été durs et ils avaient mérité leur châtiment, sans parler d'Elsa et de Camilla. Mais leur méchanceté ne changeait rien à la haine qu'il éprouvait pour Claes depuis le premier jour. Malgré ses efforts pour se faire remarquer, c'était Claes qui avait toujours retenu toute l'attention.

Durant le collège, ce n'était sans doute pas volontaire. Mais au lycée, il avait appris à tirer profit de la situation. Plus personne ne levait la main sur lui, mais il s'appliquait à faire en sorte que tout le monde sache combien il avait souffert. Comme il était à plaindre. La cérémonie de remise de bourse avait fait déborder le vase. Ce jour-là, il s'était juré de ne plus jamais rester dans l'ombre de Claes.

Une promesse qui avait eu des répercussions dès les semaines suivantes. Alors qu'il venait d'être admis à l'Institut technique de Lund, il avait appris que Claes partirait étudier dans la même ville. Il avait aussitôt oublié ses projets universitaires et décidé de lancer sa propre société. Un diplôme de technicien suffirait.

L'idée était d'ouvrir une entreprise spécialisée dans la conception de machines sur mesure. Les commandes n'avaient pas tout de suite afflué, mais il gagnait de quoi payer son loyer. Et quand les microprocesseurs étaient sortis, il avait épluché tous les livres qu'il avait pu trouver sur la question et bossé quinze heures par jour. Et il avait adoré ça. Quelques brevets plus tard – dont un aiguisoir qu'Ikea vendait aujourd'hui dans le monde entier et un système de traitement de bouteilles installé dans la plupart des déchetteries –, ses finances étaient au beau fixe.

Jamais il ne s'était senti aussi bien qu'à cette époque, avait-il réalisé plus tard. Même Claes était sorti de sa vie. Il ne pouvait se douter qu'il ressurgirait quelques années plus tard, lui infligeant une souffrance telle qu'il lui suffisait aujourd'hui d'y penser pour en réveiller l'intensité. Non, la seule ombre au tableau, c'était ce contre

quoi il s'était battu toute son enfance.

La solitude.

La pluie tombait à verse, l'obligeant à tenir son parapluie des deux mains pour se protéger. Il tourna à gauche vers la rue Malmögatan et aperçut sa voiture. Un coup d'œil à sa montre lui confirma qu'il était toujours dans les temps. La marge de manœuvre était de son côté et il trouva même l'énergie de rire, en se remémorant ce jour où, par désespoir, il avait ouvert un profil sur un site de rencontre. Grotesque.

Il avait rencontré quelques femmes, mais ce n'était jamais allé plus loin qu'un café. Chaque fois, ravalant toujours un peu plus sa fierté, il avait dû accepter leurs fausses excuses. Les mensonges les plus éhontés, qui devaient justifier leur soudain départ. Des mensonges censés adoucir la vérité, mais qui ne la rendaient que plus cruelle.

Il avait eu particulièrement de mal à se remettre de l'un de ces rendez-vous galants. La fille ne s'était pas même donné la peine de trouver une excuse : au milieu de leur conversation, elle s'était levée pour aller aux toilettes et n'était jamais revenue. Il avait attendu quarante-trois minutes, avant de se rendre à l'évidence et de régler la note. Aujourd'hui, il ne comprenait pas pourquoi il avait si mal pris la chose. N'aurait-il pas pu simplement accepter et tourner la page ? Au contraire : il avait décidé de lui arracher des excuses. Elle l'avait bloqué, mais il s'était créé un nouveau profil, où il se présentait comme le talentueux directeur artistique d'une agence de pub, mannequin à ses heures perdues. Il lui avait suffi de copier la photo d'une annonce pour les chemises Stenströms. Les échanges avec la jeune femme avaient vite repris et il lui avait donné rendez-vous au Cardinal.

Il était arrivé un quart d'heure en avance pour se poster en retrait au bar, d'où il pouvait surveiller l'entrée. Il l'avait vue arriver, chercher du regard l'homme qu'elle venait rencontrer. Et il l'avait tranquillement regardée s'installer à une table et demander un verre de vin rouge. Les minutes passèrent, elle jetait des coups d'œil à sa montre, visiblement de plus en plus inquiète. Elle congédia nerveusement le serveur revenu vers elle. Rien de plus qu'un verre de vin rouge et des cacahuètes. Il l'avait laissée attendre, savourant chaque minute comme les bulles d'un excellent champagne retrouvé au fond d'une épave.

Elle avait patienté cinquante-huit minutes, avant de payer

l'addition et de quitter le restaurant. Elle s'était dirigée d'un pas vif et énervé vers la gare, ignorant qu'elle était suivie. Il s'était assis juste derrière elle dans le bus, et comme tous les autres, elle ne l'avait pas remarqué. Elle était descendue à Adolfsberg, il avait marché à distance jusqu'à son immeuble. Cinq minutes plus tard, il sonnait à sa porte.

Elle avait ouvert au bout d'une minute à peine, mais il s'en souvenait comme de l'une des plus longues de sa vie. Elle l'avait interrogé du regard. Était-ce à cause de sa barbe naissante ou de ses traits anonymes, il ne le savait pas. Mais elle avait demandé qui il était et ce qu'il voulait, et il lui avait rafraîchi la mémoire.

Elle avait voulu claquer la porte, mais il avait été plus rapide : il s'était engouffré à l'intérieur et l'avait violée. Directement sur la paillasse de l'entrée. Non qu'il l'ait trouvée spécialement excitante. Mais il voulait l'humilier.

À son tour.

Naturellement, elle avait porté plainte et la police l'avait convoqué pour un interrogatoire. On avait relevé ses empreintes et essayé de le forcer aux aveux. Mais il avait nié en bloc. Oui, ils avaient couché ensemble, oui, peut-être un peu brutalement, mais elle avait été consentante tout du long. Après quelques jours en garde à vue, ils n'avaient eu d'autre choix que de le relâcher.

Enfin, il était à sa voiture. Sous ces trombes d'eau, il ne replia son parapluie qu'une fois à l'intérieur, avant de poser l'objet au pied du siège passager et de refermer la portière. Il mit le contact et laissa le moteur tourner, le temps de désembuer les vitres.

Il entra l'adresse dans son GPS, passa la première et se mit en route vers la rue Södra Stenbocksgatan. Dans dix-huit minutes, il serait chez le premier.

« On ne peut pas faire beaucoup plus convivial », dit Ragnar Palm en tendant le bras vers la salle commune qu'il mettait à disposition.

Tu vesson regarda autour d'elle. « Ça sent toujours drôlement la prison.

– Peut-être parce que c'en est une ? »

Elle soupira. « Ils auront accès à combien de salles de bain ?

– Deux. D'ailleurs, quelle est la répartition homme-femme ?

– Cinq et cinq. »

Les dix lits de camp étaient installés le long des murs, à quelques mètres les uns des autres. Dans les espaces, des chaises en guise de table de nuit. Tu vesson s'assit sur l'un des matelas et se demanda si elle accepterait de dormir dans cette pièce. Ne serait-ce que pour un week-end. Mais il fallait se rendre à l'évidence : ils n'avaient aucune idée de la durée de ce séjour.

Palm se posa sur le lit d'en face. « Vous pensez que ça va marcher ?

– Ça doit marcher. On n'a aucune alternative.

– J'espère que vous comprenez que si ça se sait...

– Ragnar, il ne faut pas. Sous aucun prétexte. Pas avant que l'assassin ne soit arrêté. Qui est au courant, de votre côté ?

– Uniquement les personnes indispensables. Mon chef et quelques gardiens. Le personnel n'est pas un problème, puisqu'ils sont soumis au secret professionnel. Mais pas les détenus... »

Le portable de Tu vesson se mit à sonner. C'était Klippan.

« J'ai appelé tout le monde et je pensais commencer à aller les chercher.

– Ils sont tous d'accord ?

– Oui, mais ils posent un milliard de questions auxquelles je n'ai pas de réponses. Toi, ça va ?

– Oui, je suis à la maison d’arrêt et... Bon, espérons qu’ils n’aient pas à rester là trop longtemps.

– Tu as réussi à joindre les autres ?

– Tous sauf Seth Kårheden. Il a atterri depuis plus de deux heures maintenant, il devrait arriver chez lui d’un moment à l’autre.

– Il n’a toujours pas allumé son portable ?

– Non, apparemment.

– Et il habite où ?

– À Domsten. Je vais aussi commencer ma ronde et continuer à appeler. S’il ne répond toujours pas, je serai bien obligée de passer chez lui. » Elle conclut la conversation, se leva et marcha vers la sortie.

Fabian Risk avait cru que c’était à lui de mourir, comme les autres de la classe. Mais en se réveillant avec un violent mal de crâne, il comprit que son heure n’avait pas encore sonné. Pas encore. Reprendre conscience était une sentence peut-être pire que la mort. Un coup de fouet au visage qui le ramenait dans l’horreur. Ce cauchemar éveillé où il était vivant, mais plus son fils.

Il entendit un bourdonnement, presque imperceptible, et sentit de petites vibrations au niveau de la tête. Puis, le silence. Il essaya de bouger, mais s’aperçut qu’il était ligoté à une vieille chaise de dentiste. Les pieds, les jambes et les bras attachés avec une sangle et la tête... Il ne pouvait voir ce qui la retenait prisonnière. Mais lorsqu’il essaya de bouger, la douleur se réveilla dans ses tempes, des deux côtés du visage. Sa tête était fermement maintenue au niveau du front. Il était forcé de regarder droit devant lui. Accroché au mur d’en face se trouvait un écran noir.

Le bourdonnement réapparut, et avec lui, les vibrations. L’écran s’alluma sur une photo en noir et blanc du jeune Torgny Sölmedal. Le portrait, qui devait dater de la fin du collège, avait été fait chez le photographe, dans un vrai studio. L’éclairage était celui d’un professionnel travaillant dans les règles de l’art. Assis sur un tabouret, les cheveux bien peignés sur le côté et vêtu de sa plus belle chemise, Sölmedal regardait droit vers l’objectif, avec un sourire radieux.

Dire qu’il ne l’avait jamais remarqué. Fabian ne comprenait pas comment c’était possible. Que personne de la classe n’ait fait attention à lui, pas même madame Krusenstierna. Maintenant, il prenait la place

de la prof principale, dans cette petite pièce aveugle aux murs tapissés de rideaux noirs, avec l'écran comme seule source de lumière. De nouveau, le bourdonnement. Et sa tête entama un début de quart de tour sur la droite, puis s'immobilisa. Ce mouvement infime lui avait été imprimé par l'appareil qui maintenait son crâne.

Il saisit soudain ce qui était en train de se passer, tout lui sembla clair. Torgny Sölmedal avait raison : il s'était rendu coupable du même crime que Monika Krusenstierna.

Mais contre son propre fils.

Penchée derrière Molander attablé à son bureau, Irene Lilja le regardait scanner l'empreinte, puis laisser l'ordinateur procéder à son analyse et ses recherches dans le registre. La fatigue s'était envolée. Comme la mauvaise humeur de Molander. Ils sentaient qu'ils allaient vers un tournant décisif de l'enquête. Tout indiquait qu'ils obtiendraient un résultat. Le problème, c'était qu'il pouvait apparaître en deux minutes comme au bout de plusieurs heures.

« On ne peut rien faire pour accélérer le processus ? demanda Lilja.

– Si, affiner la recherche aux hommes nés entre 1965 et 1967.

– Et ça prendra combien de temps ?

– Qui sait », soupira Molander. Il jeta un coussin par terre, s'allongea et ferma les yeux.

Lilja voyait bien que c'était la seule chose à faire. Mais impossible de dormir. Pas maintenant qu'ils étaient si près du but. Elle n'arrivait pas à décrocher son regard de l'écran, où défilait comme à l'infini le fichier automatisé des empreintes digitales. Mais elle le sentait. De tout son être, elle le sentait. D'une seconde à l'autre, la recherche s'arrêterait sur un nom.

Numéro inconnu.

Arrivé à une heure et quart dans la nuit, il était chez lui depuis tout au plus cinquante minutes. Et le téléphone avait déjà sonné cinq ou six fois. Il n'avait pas l'intention de décrocher. Il avait horreur des numéros inconnus. Pour lui, c'était le comble de la lâcheté : si son interlocuteur ne s'assumait pas, il ne méritait pas qu'on lui réponde.

Il avait pris une douche et s'était rasé. Durant ces quelques semaines de vacances, sa barbe avait bien poussé et il avait dû passer la tondeuse avant le rasoir. Mais il n'avait pas touché à sa moustache. C'était sa grande fierté, il l'arborait depuis toujours. Au fil des années, la mode avait dicté tout et son contraire – de la moustache en trait de crayon à la barbe longue. Lui n'y avait jamais touché, se contentant de la tailler deux fois par semaine.

Ce devait être Kerstin. Elle était la seule à appeler en numéro masqué. Elle avait adopté cette manie quelques années plus tôt, affirmant que sinon, il ne décrochait pas. Comme s'il répondait davantage, maintenant ! Si seulement elle pouvait arrêter de le harceler, le laisser tranquillement atterrir.

Il chassa Kerstin de ses pensées, enfila un pyjama et s'approcha de la cheminée, où il enfouit des boules de papier journal, du petit bois et disposa trois bûches. Une seule allumette lui suffisait pour démarrer le feu.

Il ne ressentait aucune fatigue et son regard se posa sur la pile de journaux dans l'entrée, à deux doigts de s'écrouler. C'était ce qui lui avait le plus manqué durant son voyage. Lire au coin du feu le *Helsingborg Dagblad* du jour, pendant que tout le monde dormait. Une habitude que Kerstin n'avait jamais su accepter. Au lever, elle se plaignait toujours de devoir lire un « vieux » journal.

Elle avait sans doute aussi essayé d'appeler sur son portable. Elle

ne pouvait pas savoir qu'il s'en était débarrassé. L'idée était alors de ne pas l'allumer de tout son périple, ce qui ne lui avait coûté aucun effort. Se savoir injoignable était un vrai plaisir. Alors qu'il surplombait l'une des plus profondes vallées des Pyrénées, il s'était décidé et y avait jeté l'appareil. Durant tout le reste de la marche, il avait goûté le plaisir d'être seul avec lui-même. Et le silence.

Parfois, d'autres randonneurs désireux d'échanger avaient commencé à lui parler. Mais il n'avait pas répondu. Pas une seule fois. Les gens pouvaient bien penser ce qu'ils voulaient. Lui ne voulait pas rompre le silence dont il ressentait chaque jour un peu plus l'importance. Et qui ouvrait peu à peu la voie à des pensées, les siennes et celles de personne d'autre. Naissantes et fragiles, telles de petites tortues sortant de leurs coquilles. À quand remontait donc la dernière fois où il avait pu laisser son esprit développer jusqu'au bout une pensée, sans être interrompu par son chef, Kerstin ou... Il ne s'en souvenait pas.

Un carillon retentit. Non pas son téléphone, mais la sonnette de l'entrée. Qui pouvait venir à cette heure de la nuit ? Le téléphone c'était une chose : on pouvait toujours le laisser sonner, voire débrancher la ligne. Mais si l'on se présentait sur son seuil, c'était différent. Il marcha vers la porte, déverrouilla et ouvrit. Dehors, dans l'averse, sous un parapluie, se tenait un homme qu'il n'avait jamais vu.

Il avait beau respirer, l'air ne semblait plus parvenir à ses bronches. Ou était-ce qu'il ne respirait pas ? Son organisme avait peut-être rendu les armes. Peut-être cette idée était-elle la dernière dont son esprit serait traversé avant de s'éteindre. Comme une patte d'araignée arrachée qui continue à frétiller.

Était-ce cela, se noyer ? Il avait entendu dire que c'était la pire des morts. Il n'éprouvait aucune douleur, ne sentait quasiment rien, pas même la trappe métallique sous ses pieds. Juste l'impression diffuse de s'effacer lentement. De s'évaporer.

De disparaître.

Tout à coup ressurgit ce qu'il attendait depuis des jours. Où des heures, seulement ? Il avait perdu depuis longtemps toute notion de temps. Ce bruit sourd, à travers les murs. Une porte qui s'ouvrait et se refermait au loin. Quelqu'un qui criait. Il n'entendait pas quoi, mais on appelait. À moins que ce ne soit encore une fois la voix du désespoir. Une construction de son cerveau qui refusait la réalité. L'illusion qu'on venait le libérer.

Peu importe, se dit-il. Tant pis s'il était mort. Mais s'il ne l'était pas, c'était sa dernière chance. Il rassembla toutes ses forces pour soulever les pieds. Il lui sembla y arriver. Tout ce qui comptait, c'était de cogner et faire le plus de bruit possible. Il essaya de crier, ne produisit qu'un gémissement. Mais il entendit ses coups sur la trappe. Comme un roulement de grosse caisse.

Trois fois. Il réussit à lever et cogner des pieds trois fois. Pas une de plus. Puis il n'y parvint plus. En pensée, encore moins. Le silence étouffant s'était réinstallé et il avait l'impression de retenir son souffle.

Il avait entendu dire que le record d'apnée dépassait sept minutes. Combien de temps pourrait-il tenir ? À combien en était-il ? Il ne voulait plus mourir, pas maintenant. Ces dernières années, il n'avait

vu la mort que comme une libération. Le droit d'abandonner, d'accepter et de cesser le combat. Pour s'échapper dans le néant.

L'obscurité se resserrait sur lui dans une chaude étreinte. S'il avait su comme c'était facile. Si seulement il avait osé. Il n'aurait pas eu à se battre, à avoir peur ni frapper jusqu'au sang. Il semblait doucement quand enfin...

Enfin, il aperçut la lumière.

Son visage occupait tout l'écran. Malgré sa barbe bien taillée, l'homme était d'apparence si anonyme qu'Irene Lilja comprit que personne n'ait fait attention à lui. Qu'il n'ait pas marqué les consciences. Elle fixa l'ordinateur, oubliant même de cligner, à la recherche d'un signe distinctif. Mais il n'y avait rien. Pas la moindre asymétrie du visage. Un nez ni long ni court, les yeux d'une couleur indéfinissable. Elle ferma les paupières, essayant d'imaginer les traits dissimulés par la barbe, mais elle ne visualisa rien d'autre qu'un nez, une bouche et des yeux. Si banals qu'ils s'échappèrent aussitôt.

Il n'avait pas l'air d'un dangereux criminel capable d'amputer une victime de ses mains et de trancher la gorge d'une autre. Il ressemblait plutôt à... Quoi, au juste ? Lilja renonça. Elle n'arriverait jamais à le décrire. Rien de plus que sa barbe et cette allure de monsieur Tout-le-monde.

Son nom, par contre, lui était familier. Torgny Sölmedal. Elle l'avait déjà entendu.

« Alors ? Quoi, merde, c'est lui ? » Lilja, qui avait oublié que Molander s'était assoupi par terre, fit oui de la tête. Elle était occupée à creuser dans ses souvenirs, à mettre à jour la connexion manquante.

Molander s'était relevé et lisait les informations affichées à l'écran.

« *Torgny Sölmedal... Retenu en garde à vue en 2005 pour viol...*

– Mais relâché faute de preuves, poursuivit Lilja. Ce n'est pas la première fois que son nom sort dans l'enquête : Claes Mällvik – enfin, Rune Schmeckel comme il se faisait appeler à l'époque –, l'a opéré de la prostate en 2004, et il lui a malencontreusement laissé deux tubes en plastique dans... Oui, tu sais. L'affaire a fait beaucoup de bruit et le chirurgien a été interdit d'exercice pendant un temps.

– Je me souviens de cette histoire. Ça fait mal rien que d'y penser. »

Le portable à l'oreille, Astrid Tu vesson se hâtait sous la pluie battante. Elle fit monter Lena Olsson à l'arrière de la voiture. « Vous êtes sûrs que c'est lui ?

– Sûrs et certains, répondit Lilja. Il n'y a qu'un homme de ce nom et il réside au 24 Motalagatan dans le quartier de Husensjö.

– À Helsingborg ?

– Oui, chef. On peut y être dans dix minutes avec Molander.

– Je ne veux pas que vous y alliez sans renforts, dit Tu vesson en fourrant le sac de Lena Olsson dans le coffre. Prévenez Malmö et attendez.

– Astrid, on ne peut pas attendre. Ils n'arriveront pas avant une heure et demie. C'est maintenant qu'il faut y aller. »

Irene avait raison, réalisait Tu vesson. C'était évident. Elle claqua le hayon du coffre. Mais elle ne voulait pas perdre deux de ses meilleurs collègues dans une embuscade.

« Allô ? Tu es toujours là ?

– D'accord. Mais je vous demande d'être prudents. » Elle jeta son sac à main trempé devant le siège passager et referma la porte. « Au moindre doute, vous vous repliez, c'est compris ?

– Oui.

– Irene, je suis sérieuse !

– D'accord, promis. Tu en es où, au fait ?

– Je viens de récupérer Lena Olsson et Stefan Munthe, et je m'apprête à aller chercher Lina Pålsson.

– Et notre pèlerin solitaire ? Toujours pas de nouvelles ?

– Non, je vais essayer une dernière fois. S'il ne répond pas, j'irai sonner à sa porte. »

Elles conclurent la conversation. Tu vesson fit le tour de la voiture, en cherchant dans son portable le numéro de Kårheden. Elle ouvrit la portière et s'apprêtait à s'asseoir, quand on décrocha :

« Allô ? Kårheden à l'appareil, dit une voix dans le combiné.

– Je ne pensais pas que vous répondriez. Bonsoir, Astrid Tu vesson », se présenta-t-elle. Elle se demandait si elle devait continuer la conversation sous la pluie ou s'abriter dans la voiture. Mais mouillée pour mouillée...

« Excusez-moi, mais on se connaît ?

– Non, pardon, je suis commissaire à la Criminelle de Helsingborg.

– Oui ?

– J’ai essayé de vous joindre toute la soirée.

– Je viens de rentrer d’Espagne.

– Oui, c’est ce qu’on a cru comprendre. J’imagine que vous n’avez pas suivi l’actualité locale pendant votre absence ?

– Non, pas du tout. C’est un peu le but des vacances, n’est-ce pas ? Mais à l’aéroport, impossible de passer à côté des titres de journaux. Est-ce que c’est vrai ? Que ce type veut tuer toute la classe ?

– Difficile à dire. Mais tout porte à croire que oui.

– C’est effrayant. Et vous n’avez aucune piste ?

– Si, mais rien que je puisse évoquer avec vous. Pour votre sécurité, et c’est la raison de mon appel, on vous propose de vous garder quelque temps dans la maison d’arrêt avec vos anciens camarades. Que diriez-vous que je vienne vous chercher ?

– Comment ça, là maintenant ?

– Oui, disons dans une demi-heure. »

Elle entendit un soupir dans le combiné.

« Ça ne peut pas attendre demain ou encore un peu plus tard ? Je viens juste de rentrer, vous savez. Après plus d’un mois.

– Laissez-moi vous expliquer : je pense sincèrement que vous êtes en danger. Mais c’est à vous de voir, on ne peut vous forcer à rien. »

Un silence.

« D’accord. J’en suis. »

Tuesson raccrocha, s’assit au volant et mit la clef dans le contact. Sur la banquette arrière, l’ambiance était tendue. Personne ne disait rien. Elle aperçut dans le rétroviseur le regard fuyant de ses passagers, qui observaient la pluie.

La nuit promettait d’être longue.

Le bourdonnement recommença et Fabian sentit son cou se tordre encore un peu plus vers la droite. Il devait être à quatre-vingt-dix degrés, davantage peut-être. Un nouvel écran s'alluma devant lui, affichant un autre portrait en noir et blanc. Torgny Sölmedal, toujours aussi bien peigné et souriant, mais cette fois, adulte.

C'était ainsi qu'il voulait qu'on le voie. Dès la fin de l'affaire, les photos feraient le tour de la planète et tout le monde, comme lui attaché à sa chaise de dentiste, serait contraint de les regarder.

Quelque chose se mit à changer sur l'image. Ou n'était-ce qu'une impression ? Non, il le voyait nettement : la photo se transformait. Les yeux comme rapprochés et le nez différent. Les cheveux plus longs, plus sombres. Était-ce toujours Sölmedal ou quelqu'un d'autre ?

Un nouveau bourdonnement et sa tête tourna encore. Les muscles du cou tiraillaient, mais ce n'était pas encore douloureux à proprement parler. Ça viendrait, il n'en doutait pas.

Le visage sur l'écran, il le voyait maintenant, revêtait peu à peu les traits de Theodor. Une photo que Fabian avait lui-même prise au printemps. Ils fêtaient en famille l'anniversaire de Theo au Hard Rock Cafe, il se souvenait comme il avait trouvé la musique assourdissante. C'était tout ce à quoi il avait pensé.

Sa tête pivota encore. Mais cette fois il entendit sa nuque craquer.

La pluie avait cessé, soudainement, comme si on avait coupé le robinet. Il ne tombait plus que quelques gouttes, mais l'eau continuait à ruisseler le long des trottoirs, à la recherche d'une bouche d'égout qui ne soit pas déjà inondée. Irene Lilja chaussa ses bottes, puis s'approcha de Molander pour l'aider à enfiler son gilet pare-balles. Il ne disait rien, mais c'était évident, il n'avait aucune envie de la suivre.

Je suis technicien de police, pas un de ces abrutis des forces spéciales, lisait-elle dans son regard. Les soupirs irrités qu'il poussa tandis qu'elle resserrait les sangles en disaient tout autant. La pêche devait être la seule forme de combat armé qu'il ait jamais connue. Après en avoir fini avec Molander, Irene enfila son propre gilet.

« Allez, c'est parti. »

Ils fermèrent la voiture, prirent chacun l'un des sacs contenant le matériel d'analyse et descendirent Motalagatan. La rue était déserte. Rien d'étonnant, pensa Lilja. Il était tard, et la pluie diluvienne de ces dernières heures avait retenu les noctambules chez eux. Ils arrivèrent au numéro 24, devant un pavillon anonyme. À quoi s'était-elle attendue ? À une vieille bâtisse en ruines, où un fou s'exaltait sur un orgue ?

Lilja monta les marches du perron et tourna prudemment la poignée. Constatant que la porte était fermée, elle laissa passer Molander, qui ne tarda pas à forcer la serrure.

Ils armèrent leurs pistolets, se fauilèrent dans l'entrée. La lumière s'échappait du salon, rasant le sol sur les notes d'un air classique.

« Wagner, murmura Molander. "Les Walkyries". »

Ils continuèrent vers le salon, les lampes étaient allumées et l'orchestre sonnait à plein volume. Alors que Lilja s'apprêtait à entrer dans la pièce, Molander posa la main sur son bras.

« Il veut qu'on entre. La lumière, la musique. Il veut voir combien

on est.

– On peut couper le son, au moins ? Ce morceau me stresse. »

Molander fit un signe vers le disjoncteur et l'ouvrit. Les fusibles étaient soigneusement marqués de petites étiquettes pour chaque pièce de la maison. Il appuya sur l'interrupteur du salon, mais la musique continua à retentir. Il en essaya d'autres, sans résultat.

« On dirait qu'il a dérivé tout le panneau électrique. Tu vas devoir tolérer les Walkyries. Et puis, c'est l'une des plus belles œuvres de Wagner.

– Mais ce n'est pas ce qu'il veut ? Qu'on entre dans cette musique angoissante ? Pour étouffer un bruit, ou je ne sais quoi ? Il a peut-être installé des caméras, qu'est-ce qui nous dit qu'il n'y en a pas plein la baraque ? »

Molander poussa un soupir avant d'entrer, d'avancer vers la stéréo et d'appuyer sur stop. L'orchestre se tut. « T'es contente ? »

Lilja s'approcha et regarda autour d'elle le salon meublé d'un canapé en cuir, d'une table basse en verre et d'une bibliothèque, dont les étagères ne supportaient que la seule chaîne hi-fi, et s'assura qu'il n'y avait ni caméra ni micro cachés. Puis tous deux s'enfoncèrent dans la maison vide. Toutes les pièces étaient rangées et scrupuleusement nettoyées. Pas une empreinte, même dans la salle de bain et la cuisine, où le technicien ne trouva qu'un éclat de porcelaine sur le sol. Rien non plus dans la cave et le grenier, vidés jusqu'au dernier grain de poussière.

Molander commençait à perdre patience. Ils devraient se rendre à l'autre adresse, affirmait-il, celle de l'atelier de Sölmedal. Mais Lilja n'était pas prête à partir. Pas encore. Elle sentait que quelque chose leur échappait. Le problème, c'était qu'ils ne savaient pas où chercher. Ils avaient déjà fait le tour de la maison, que l'on avait manifestement débarrassée du moindre indice. Le criminel avait anticipé leur arrivée. Étaient-ils si prévisibles ? Dans la chambre à coucher, Lilja soupira et s'assit sur le lit, tandis que Molander auscultait les murs avec son stéthoscope. Il l'avait prévenue : c'était leur dernière chance. S'il n'entendait rien de suspect, elle était d'accord pour quitter les lieux.

Il se tourna vers elle.

« Rien ? »

Molander secoua la tête. « *Nada*. Pas même le bruit de la ventilation.

– Mais où est-ce qu’il est passé ?

– Risk ou Sölmedal ? »

Lilja haussa les épaules. « Les deux.

– Ils peuvent être n’importe où, mais on a encore un endroit à inspecter : l’atelier de Sölmedal. »

Lilja acquiesça, Molander avait raison. Elle se leva et s’approcha de l’armoire installée face au lit, et l’ouvrit.

« Qu’est-ce que tu crois trouver là-dedans ? » fit Molander alors qu’elle regardait les vêtements suspendus dans la penderie. Des habits beiges, sans intérêt.

« D’accord, on y va. C’est quoi l’adresse, déjà ?

– 2 rue Frejagatan. Dans la zone industrielle au nord de Råå. »

Ils quittèrent la chambre et traversèrent le salon, où Wagner s’était remis à l’œuvre. Ils échangèrent un regard surpris, puis sortirent de la maison. Pendant qu’ils rejoignaient la voiture, Lilja sentit la frustration monter. C’était comme jouer à pierre-feuille-ciseaux avec quelqu’un qui connaîtrait tous leurs coups à l’avance. Il ne cessait de les surprendre.

Elle ne s’était pas attendue à le trouver chez lui, pas plus qu’elle ne croyait à sa présence dans l’atelier. Mais c’était tout ce qu’ils pouvaient faire : aller voir et espérer découvrir un indice. L’assassin le savait, évidemment. Ils avaient la pierre, lui la feuille. Et qu’est-ce qu’ils trouveraient sur cette feuille ? Une nouvelle adresse, au nom d’un autre ? Non, s’il voulait les surprendre, il fallait autre chose...

Molander qui s’était soudain arrêté au débouché de la rue Östhammarsgatan, le regard fixé sur un jardin, tira Lilja de ses pensées.

« Qu’est-ce qu’il y a ? »

Il s’approcha sans rien dire d’une armoire électrique plantée sur le trottoir contre la clôture.

« Ingvar, qu’est-ce qu’il y a ? Qu’est-ce que tu fais ?

– C’est donc là... » Il se pencha et colla l’oreille à la grille d’aération qui ronronnait près du boîtier.

« Est-ce que tu veux bien m’expliquer ce que...

– Regarde. Il a tiré tout le système d’aération jusqu’ici pour qu’on n’entende rien à l’intérieur. » Molander désignait sur le trottoir une bande de cinquante centimètres de goudron neuf qui remontait vers la maison.

Je le savais. Je le savais, se dit Lilja en se tournant vers Molander, qui courait déjà vers la maison.

Lina Pålsson attendait à la porte de son immeuble du quartier de Norra Hamnen, quand Tu vesson arriva.

« Bonjour, je suis Astrid. Montez derrière, je m'occupe de votre sac », dit-elle en ouvrant le coffre.

Lina tendit son bagage. « Vu tout ce remue-ménage, j'en déduis que vous ne l'avez pas encore arrêté. Vous en êtes où ? Je veux dire, maintenant que vous connaissez son nom ? »

– Excusez-moi, mais comment le savez-vous ? »

Lina raconta la visite de Fabian en fin d'après-midi et comment, ensemble, ils avaient retrouvé le nom de l'élève que tout le monde avait oublié. Était-ce ce qui expliquait le comportement étrange de Fabian, se demandait Tu vesson ? Les questions l'assaillirent à lui faire tourner la tête. Elle était bien trop stressée pour mesurer les conséquences de cette nouvelle information, réalisa-t-elle. Elle demanda à Lina de ne pas en parler aux autres.

Douze minutes plus tard, elle s'engageait sur l'allée de gravier menant à la maison de Seth Kårheden. Aucun de ses trois passagers n'avait dit un mot du trajet. Tu vesson avait pourtant essayé de briser ce silence pesant à plusieurs reprises.

Enfin, elle était arrivée et découvrait Seth Kårheden sur le perron, son sac entre les pieds et une casquette enfoncée sur la tête – le tissu en était si décoloré et usé qu'il n'avait pas dû la quitter de toute sa randonnée en Espagne. Elle le salua de la main et lui fit signe de monter à bord.

La pluie avait cessé, mais elle préférait rester au chaud, donner une chance à son jean de sécher. Kårheden contourna la voiture, ouvrit la portière et s'installa sur le siège passager, en s'efforçant de ne pas écrabouiller le sac de Lena Olsson qui prenait toute la place.

« Bonsoir. Vous devez être Astrid Tu vesson. »

Tuesson lui serra la main et lui souhaita la bienvenue. Il était bien mieux en vrai que sur les photos trouvées sur Internet, remarquait-elle. Plutôt bel homme, si on lui enlevait cette affreuse moustache. Il se tourna vers ses anciens camarades, sur la banquette arrière.

« Attends, ne dis rien. Lena Olsson ? »

Lena hocha la tête.

« Ça ne date pas d'hier, mais je n'oublierai jamais ton don pour sauter à la marelle. Non ? Personne ne t'arrivait à la cheville. »

La femme se mit à rire.

« Et voilà notre boute-en-train ! Stefan, comment ça va ? J'ai entendu dire tu t'étais mis à ton compte. »

Stefan Munthe opina et évoqua sa société de conseil, qui visait à améliorer la communication interne de diverses entreprises.

« Personnellement, je n'ai communiqué avec personne ces trois dernières semaines. Il faut m'excuser si je suis un peu trop bavard, mais j'ai un besoin irrésistible de parler.

– Et moi ? fit Lina Pålsson. Tu ne me reconnais pas ? »

Seth Kårheden lui adressa un sourire charmeur. « Je garde toujours le meilleur pour la fin. La plus belle fille de la classe, ça ne s'oublie pas. »

Lina gloussa ; Tuesson, elle, pouvait souffler. Le trajet jusqu'à la prison serait moins long. Elle freina et s'arrêta au feu, devant le théâtre. Il était 1 h 30 passée et la nuit reposait comme une couverture mouillée sur la rue Drottninggatan. Quelques oiseaux de nuit cherchaient désespérément où diriger leurs pas, car les lumières des bars de la ville avaient dû s'éteindre trente minutes plus tôt. Elle avait lu toutes les études sur le sujet et connaissait les faits. Mais rien ne lui ferait changer d'avis : ces horaires dictés par un paternalisme bienveillant allaient à l'encontre des droits de l'homme, et ce genre de politique faisait plus de mal que de bien.

Elle remonta Hälsobacken puis continua sur Ängelholmsvägen. Mis à part quelques taxis, la route était déserte. Elle profita d'une enfilade de feux verts pour accélérer.

En entrant sur le parking de la maison d'arrêt, elle constata que Klippan avait déjà garé son minibus. Ragnar Palm sortait du bâtiment pour les accueillir. Elle regarda autour d'elle, mais n'aperçut ni curieux, ni journaliste. Un timing parfait. Il suffisait de faire entrer leurs invités le plus vite possible.

Elle s'arrêta derrière le véhicule de Klippan et leur demanda de bien vouloir descendre, de prendre leurs sacs et de suivre les autres à l'intérieur. Ils s'exécutèrent sans broncher. Mais elle lut l'hésitation dans leur regard face au bâtiment flambant neuf et pourtant hostile. Face à la grille surmontée de barbelés, à la clôture électrique qui se referma derrière eux, à l'air sévère de Ragnar Palm. Son uniforme. Et son arme.

Le contrôle de sécurité n'arrangea rien. Chaque sac devait être soigneusement fouillé : *Non, pas de coupe-ongles. On vous en prêtera. – Ma bouteille de shampoing, quand même... – Non. Navré, c'est la règle.*

Les gardiens avaient été prévenus de l'arrivée de ces hôtes un peu spéciaux, mais leurs habitudes étaient assez ancrées pour qu'ils ne pensent pas un instant à adoucir leur ton ni adapter leur jargon. Les nouveaux venus entreraient dans la prison, dépouillés de tout, comme les autres. *Question de sécurité.* Certains protestèrent et rappelèrent qu'ils n'étaient pas des détenus ordinaires.

Seth Kårheden, surtout, tempêta, refusant de se laisser faire. Il était venu chercher de la protection, et on le traitait comme un criminel ! Dans ces conditions, il préférait rentrer chez lui. Des menaces qui fonctionnèrent : malgré l'absence du médecin dont l'accord était en principe nécessaire, il put emporter ses seringues d'insuline.

Tuesson voyait que Klippan partageait ses doutes, et comme elle, s'efforçait de les cacher, pour sauver les apparences. Il fallait tâcher de faire comme si cette mesure, parfaitement fondée, avait été mûrement réfléchie.

Comme si, dans cette affaire, ils n'étaient pas pieds et poings liés.

Fabian entendait le tic-tac à peine perceptible du mécanisme qui produisait le bourdonnement – et faisait pivoter sa tête. Lorsqu’il avait compris ce qui se passait, il avait contracté tous les muscles de son cou et essayé de résister. Maintenant, il se rendait compte qu’il valait mieux laisser faire.

Sa nuque avait déjà craqué plusieurs fois, et la douleur était atroce. La fin était proche. Quatre à-coups de plus, grand maximum. Il avait compté un intervalle de trois minutes entre chaque torsion.

L’écran affichait un nouveau portrait de son fils. Les yeux clos et gisant sur le sol de sa nouvelle chambre. Il reconnaissait les rayures du tapis acheté chez Ikea quelques années plus tôt, à Stockholm. Theodor en voulait un noir et uni, mais Sonja avait insisté pour les rayures de couleur. Il était couché, les bras tendus comme un Christ en croix. Inconscient, sans doute drogué.

Fabian comprit subitement.

Theodor n’avait jamais quitté la maison. Il avait toujours été là.

Sortir le corps d’un jeune adulte n’était pas si facile, avec le risque d’être vu et d’éveiller les soupçons. Pourquoi n’y avait-il pas pensé plus tôt ? Les bruits qu’il avait entendus à la cave ne venaient pas de la voisine, mais de Theo !

Il était enfermé là, dans le four à pain dont Sonja lui avait parlé. Et il avait appelé à l’aide. Mais son père ne l’avait pas entendu. Si, il l’avait entendu, mais il n’y avait pas prêté attention. Ses pensées étaient ailleurs.

Ailleurs, comme toujours.

Et de nouveau le tic-tac presque imperceptible.

Son cou craqua encore. Combien de temps allait-il tenir ?

« Là. Tu ne vois pas ? » Molander montrait du doigt la plinthe.

Lilja aiguïsa son regard, mais ne vit rien d'autre qu'une planche de bois. « Si, une plinthe marron.

– Et dessus ?

– Un câble.

– Lui aussi peint en marron et qui file vers l'armoire, tu vois ? Mais pourquoi ? reprit Molander en ouvrant la penderie remplie d'habits beiges. Il n'y a pas de lampe, ni rien d'électrique, là-dedans.

– Peut-être que le câble continue vers le lit ? »

Molander secoua la tête : « Non, il disparaît quelque part derrière l'armoire. Viens, qu'on la déplace. »

Chacun prit un côté et essaya de bouger le meuble, en vain.

« On dirait qu'elle est fixée au sol et au mur », dit Molander en jetant un œil à l'arrière.

Lilja examina les vêtements. Quelque chose la chiffonnait. Et maintenant qu'elle procédait à une deuxième inspection, elle réalisait qu'elle avait eu le même sentiment la première fois. Une garde-robe beige et ennuyeuse. Mais ce n'était pas cela. Deux pantalons en velours, deux chinos, quelques T-shirts et chemises. Lorsqu'elle trouva un petit sachet contenant deux boutons épinglés à une chemise, elle baissa les yeux sur Molander, couché à plat ventre, la lampe de poche pointée sous l'armoire.

« Les vêtements sont tout neufs.

– OK.

– Non, je veux dire : tous. Ils n'ont jamais été portés. Comme s'ils étaient là pour décorer. »

Elle poussa les habits sur le côté et passa la main sur le fond, sans rien sentir d'anormal. Molander se leva pour éclairer Lilja et l'intérieur du meuble. Une fente apparut. Extrêmement fine, mais non moins réelle. Ils vidèrent l'armoire, tentèrent d'enfoncer la paroi. La planche refusait de céder. Et les percussions opérées par le technicien produisaient partout le même bruit sourd.

« Il faut certainement une télécommande, dit-il en ressortant du meuble et en regardant autour de lui.

– Coupe le câble, pour voir ? »

Ce qu'il fit, avec une pince.

Lilja, l'oreille plaquée contre le fond, entendit aussitôt un léger souffle. Ils étaient maintenant à deux dans l'armoire et s'escrimaient contre la plaque qui finit par se laisser repousser de quelques dizaines

de centimètres, avant de s'ouvrir sur le côté, comme une porte coulissante. Une série d'ampoules s'alluma devant eux, éclairant un escalier qui descendait sous terre.

Fabian essayait de penser à autre chose. Mais il avait déjà songé à tout. À Sonja et Matilda, à ce qu'elles pouvaient être en train de faire. Si elles dormaient ou étaient encore debout. À Stockholm. À l'hiver qui pouvait être rude dans la capitale, cette année en particulier. À leurs vacances en Thaïlande, trois ans plus tôt. Et à leur nouvelle maison. Mais rien n'y faisait. La douleur avait pris le dessus.

Il entendit le tic-tac qu'il redoutait depuis trois minutes, puis le bourdonnement. Le troisième et dernier, avant le coup fatal. Qui mettrait probablement fin à ses souffrances. Encore trois minutes.

Trois longues minutes.

Leurs armes de service braquées devant eux, Lilja et Molander descendaient les marches raides de l'escalier en bois. L'endroit où ils atterrirent ressemblait moins à une cave qu'à un vaisseau spatial des années 1960. Une lumière s'alluma au plafond, révélant un étroit couloir en forme de tube, légèrement courbe, le sol recouvert de moquette cramoisie. Des chaussons attendaient sur une étagère, ainsi qu'une blouse blanche sur un crochet. Ils se baissèrent et continuèrent dans le passage qui débouchait sur un autre couloir, s'étirant sur cinq mètres à droite comme à gauche. Ils purent se redresser. De chaque côté des murs, des portes. Huit en tout.

« Va à gauche, je prends à droite », dit Molander en ouvrant la première porte. Elle donnait sur une pièce peinte en rouge. Des diodes clignotaient au plafond. Au sol, des appareils de musculation. Une musique d'ascenseur s'échappait des enceintes encastrées dans le mur.

De son côté, Lilja était arrivée dans une pièce remplie de vêtements accrochés à des tringles. Dans un angle, une coiffeuse avec un miroir d'artiste et une étagère pleine de têtes de mannequins coiffées de perruques. Il y avait de quoi explorer, mais ça devrait attendre. Elle ressortit dans le couloir.

Molander balaya du regard la seconde pièce, qui ressemblait à un petit appartement, avec un lit et une table de nuit d'un côté, un canapé et une télé de l'autre. Les murs étaient tapissés d'un papier

peint style Art déco. L'un d'eux était recouvert par une bibliothèque pleine de livres et de disques vinyles. Deux portes encore. L'une qui menait à la salle de bain, l'autre camouflée par les motifs de la tapisserie. Si la moquette n'avait pas été piétinée, Molander serait passé à côté.

Il glissa le doigt dans un minuscule trou et fit coulisser le battant. La chaleur qui se dégagea de la pièce le heurta au visage, et lorsqu'il vit des milliers de diodes briller dans le noir, il comprit ce qu'il venait de trouver.

Lilja saisit la poignée, mais la porte était verrouillée. Elle prit le peu de recul que lui laissait l'étroit couloir et donna un violent coup de pied. Puis, un autre. Mais en vain. Ce n'est qu'après trois balles dans la serrure que la porte finit par céder. Le noir complet. Elle avança la main pour chercher l'interrupteur au mur, sentit des draps qui pendaient devant l'ouverture. Elle écarta le tissu et examina rapidement la pièce en demi-cercle, avant de braquer son arme sur l'homme qui lui tournait le dos, assis sur ce qui ressemblait à un vieux fauteuil de dentiste.

Elle lui ordonna de se lever, doucement et les mains sur la tête. L'homme ne bougeait pas. Elle s'approcha lentement de la chaise et découvrit le corps de Fabian Risk. Une partie d'elle-même savait que son collègue était en danger. Mais elle était loin de s'attendre à le trouver là, le visage coincé entre deux plaques et le cou vrillé. Une vision à donner la nausée.

Elle posa la main sur la nuque de Fabian, sentit son pouls battre. La douleur avait dû lui faire perdre connaissance. Elle appela Molander, cria de toutes ses forces, mais se figea quand elle entendit le mécanisme se mettre à vibrer. Quelle que soit cette machine de torture, elle ne tarderait pas à lui tordre le cou pour de bon.

Elle enfouit le pistolet dans sa ceinture et agrippa tout ce qu'elle pouvait, repoussant l'accoudoir du pied, dans l'espoir de tout arrêter. Mais elle n'avait aucune prise et la machine continuait à tourner. Elle voulait frapper, cogner de rage, mais craignait d'aggraver les choses.

Le dut-elle ou non à ses efforts acharnés, elle ne le sut pas sur le coup, mais soudain la vibration s'arrêta, et les lumières s'éteignirent. Elle pouvait libérer Fabian de la machine infernale qui se laissait à présent manipuler sans peine. Les mains tremblantes, elle chercha son

pouls dans le noir.

Le faisceau d'une lampe torche se mit à valser sur le mur et, bientôt, la voix de Molander annonçait derrière elle : « Je crois que j'ai trouvé le disjoncteur. »

Fabian se réveilla avec une vive douleur au cou et un terrible mal de crâne. Il avait soif et transpirait. Une sensation de papier de verre dans la bouche l'empêchait de déglutir. Il faisait clair, bien trop clair pour qu'il se risque à ouvrir les yeux. Il n'avait aucune idée de ce qui s'était passé, ni de l'endroit où il pouvait se trouver.

Était-il seulement en vie ? Quelque chose enserrait son cou, il le sentait. Puis il entendit une voix. Une voix qu'il connaissait. *Fabian... Fabian...* Il rouvrit les yeux, vit ce visage qu'il avait vu en rêve. Tout tournait toujours autour d'elle. Il reconnaissait cette femme. Comment s'appelait-elle, déjà ? Lilja... Irene Lilja. Donc, il était en vie. À moins qu'elle ne soit morte, elle aussi ? Theodor... Il devait rentrer et s'occuper de Theodor. Il essaya de se lever, mais Lilja le maintint couché.

« Ne bouge pas, on arrive bientôt.

– Où ça ?

– Aux urgences. On y est presque. Il vaut mieux que tu restes tranquille. »

Mais il ne voulait pas rester tranquille. Et encore moins attendre des heures aux urgences. Il n'avait besoin d'aucun secours.

« Je vais bien. Il faut simplement que je rentre. Voir Theo.

– C'est l'anesthésie, dit-elle en lui tapotant le front. Là, essaye de te détendre. »

Elle disait n'importe quoi ! Elle devait le laisser rentrer ! ne cessait-il de crier. Voir Theo, son fils. Mais elle ne l'écoutait pas et souriait, répétant encore et encore qu'il devait se calmer. Que tout allait s'arranger. Il la vit toquer discrètement à la vitre du chauffeur. C'est alors qu'il la frappa. Pour la deuxième fois de la journée.

Elle se tut, la main sur sa joue en feu.

Enfin, elle l'écoutait.

Comment était-il sorti de l'ambulance et parvenu à monter les marches du perron ? Lilja avait-elle voulu l'arrêter, la porte était-elle verrouillée ? Tout ce qu'il savait, c'était qu'il était arrivé dans sa cave, devant le corps de Theodor.

Theodor allongé sur le dos près du four à pain. Sans vie.

Une femme à califourchon sur son ventre pressait sa bouche contre la sienne. Qui était-elle ? Qu'est-ce qu'elle croyait faire ? Il était mort. Elle se redressa et se mit à appuyer en rythme sur sa cage thoracique.

« Quinze... Seize... Dix-sept... », compta-t-elle en danois.

Il comprit soudain que c'était l'inspectrice de Copenhague. Mais que faisait-elle chez lui, dans sa cave ? Il le lui demanda, mais n'obtint aucune réponse.

« Elle ne peut pas parler », dit Lilja qui, visiblement, se tenait juste derrière.

Il se retourna, mais elle disparut dans l'escalier. Pour combien de temps, il ne le sut pas. Ni combien de temps il resta à observer cette femme qui essayait de réanimer son fils.

Le temps s'était comme arrêté. Et soudain, il les vit, ils étaient là. Les ambulanciers ouvrant leurs trousse, sortant leur matériel et branchant des câbles de toutes les couleurs.

Un tuyau bleu dans la bouche de Theo, des ciseaux qui découpaient ses vêtements, le gel qu'on lui étalait sur la poitrine. À côté, l'inspectrice danoise à bout de souffle. Lilja était accroupie près d'elle et lui donnait à boire.

Un son perçant et deux poignées plaquées sur cette peau bien trop jeune. Le buste se cabra quelques secondes puis retomba au sol. Sans vie, sans pouls. L'un des ambulanciers vérifia les branchements, l'autre continua à appuyer sur le soufflet.

Un nouveau bruit, une nouvelle secousse.

Combien de fois, combien de temps ? Fabian n'en avait aucune idée.

Tout ce qu'il savait, c'était que tout était de sa faute.

Astrid Tuveson constata depuis sa dernière visite que Ragnar Palm avait fait de son mieux pour chasser l'atmosphère carcérale de son établissement. Des tentures dissimulaient l'absence de fenêtres et les murs étaient décorés d'affiches des dernières expositions du Louisiana – sans doute piochées dans la collection personnelle de Palm. La commissaire savait qu'il ne manquait jamais un événement au musée.

Mais ses efforts avaient donné de bien piètres résultats. Ils étaient bel et bien en prison. Du moins devaient-ils se sentir en sécurité, espérait Tuveson en regardant les nouveaux venus choisir leur lit.

Ils se répartirent comme elle se l'était imaginé. Les hommes d'un côté, les femmes de l'autre. Ce qu'elle n'avait pas prévu, c'était de devoir subir un tel interrogatoire. Elle croyait naïvement que, comme elle, ils étaient épuisés et n'attendaient qu'une seule chose : se coucher. Mais les questions fusaient : *Vous pensez qu'on devra rester combien de temps ? Il y a le wifi ? Mes enfants rentrent dimanche, je dois les faire venir ici ? Est-ce que vous avez seulement réfléchi à tout ça ?*

Elle aurait voulu crier un grand *Nooon !* Cette décision, c'était la chose la moins réfléchie du monde. Elle avait été prise dans la panique, par crainte que chaque minute perdue ne vienne augmenter le risque de nouvelles victimes, et par là même nourrir l'enthousiasme de la presse, toujours prête à broder, à longueur de numéros spéciaux, sur le thème du criminel qui trompait la police comme personne.

Elle pesait chaque mot, essayant d'expliquer pourquoi elle ne pouvait répondre à tout, pourquoi ils devaient garder secrète leur présence ici. Mais ces phrases sonnaient creux, elle le savait. *Qu'est-ce que vous dites ? Il faudra bien que j'aille chercher mes enfants ! Et que j'aille travailler. Je croyais que c'était juste pour une nuit !*

Klippan finit par monter sur une chaise et faire preuve d'autorité.

« Écoutez-moi bien ! Pour que l'opération fonctionne, personne ne doit sortir d'ici avant nouvel ordre.

– Et si on refuse ? demanda Stefan Munthe.

– Comme je viens de le dire, défense de sortir ! Le but est que personne ne sache où vous êtes, et je dois donc aussi vous confisquer vos téléphones. On vous les rendra dès que toute cette affaire sera terminée. Pendant la journée, le personnel vous aidera à passer les coups de fil strictement nécessaires. Est-ce que c'est compris ? »

Il descendit de sa chaise et commença à récupérer les appareils. Personne ne disait plus rien. Le choc ou l'épuisement ? Au fond d'elle, Tuveesson avait envie d'arrêter Klippan. De leur rendre leurs portables et d'annoncer qu'ils pouvaient rentrer chez eux. Qu'on oubliait toute cette histoire. Mais elle savait que son collègue avait raison. Il était même étrange qu'ils n'y aient pas pensé plus tôt. Le risque que l'un d'eux appelle un proche, un ami, voire une journaliste pour tout révéler était grand.

Seth Kårheden brisa le silence : « Je sais que vous ne pouvez pas le savoir exactement, mais vous pensez que ça va durer longtemps ?

– Je me pose la même question, ajouta Cecilia Holm. Vous ne pouvez pas nous garder enfermés là indéfiniment, juste parce que la police n'a pas les moyens de nous offrir une surveillance à domicile.

– Espérons que ce ne soit pas trop long, dit Tuveesson.

– Espérons ? »

Tuveesson se tourna vers Lena Olsson qui avait l'air désespérée. L'expression de son visage en disait plus que toutes les protestations réunies. Elle devait leur donner une réponse. Sinon, ils ne la lâcheraient pas. Un mot qui les apaise, qu'ils puissent simplement aller se coucher. « On ne peut pas vous dévoiler grand-chose. Mais dans les circonstances actuelles, et puisque vous êtes coupés du monde, je peux vous dire que la solution est toute proche. Sans vous faire trop de promesses, c'est une question de jours au maximum. Si les choses s'éternisent, je veillerai personnellement à ce que ceux d'entre vous qui le veulent puissent rentrer chez eux, avec une protection personnelle. »

Elle s'étonna de les voir simplement hocher la tête. La plupart avaient l'air de trouver la proposition juste.

« Qu'est-ce que vous savez de si confidentiel ? » Une fois encore, Kårheden posait les questions pénibles. Manifestement, on ne lui

faisait pas avaler des couleuvres aussi facilement qu'aux autres.

« Vous comprendrez que je ne puisse pas entrer dans les détails. C'est tout ce que j'ai à dire. Essayez de dormir un peu. Bonne nuit. » Elle tourna les talons et se dépêcha de sortir, avant que les questions ne ressurgissent.

Theodor avait toujours été beau. Le jour de sa naissance, déjà, la sage-femme avait affirmé que c'était l'un des plus beaux bébés qu'elle avait jamais vus. Fabian se souvenait comme il s'était senti flatté, même s'il se doutait qu'elle faisait le compliment à tous les jeunes parents. C'était certainement ce qu'on leur apprenait à dire.

Mais quand elle avait disparu dans le couloir pour appeler ses collègues, il avait compris que son fils avait un petit plus. Et en grandissant, Theodor n'avait rien perdu de sa beauté. Ses boucles blondes qui retombaient sur ses yeux bleus cachaient un regard timide et mystérieux. Ses pommettes saillantes et sa peau douce, que jamais un bouton n'était venu abîmer.

Récemment, il s'était teint les cheveux en noir, s'était fait des piercings aux deux arcades sourcilières et ne quittait plus son bonnet. En somme, il faisait tout pour s'enlaidir, mais c'était peine perdue : Theodor restait superbe.

Sonja lui avait suggéré de contacter une agence de mannequins pour se faire un peu d'argent de poche, mais elle n'avait obtenu en retour qu'un grognement. Sa beauté semblait l'ennuyer. Voire l'humilier.

Maintenant, il était couché sur son lit d'hôpital, les yeux fermés et l'air apaisé. Fabian ne pouvait s'empêcher de penser que c'était la mort qu'il voyait là. La mort dans ce qu'elle avait de plus beau. Il aurait voulu pleurer, mais n'y arrivait pas.

Heureusement, Theodor était en vie. Le décès venait d'être déclaré quand son cœur s'était remis à battre. Et il dormait à présent, relié à toutes sortes de machines qui veillaient sur lui.

Sans Dunja Hougaard, son fils ne serait plus. C'était grâce à elle que le sang continuait à couler dans ses veines. Elle s'était fait virer pour avoir aidé la police suédoise, et avait traversé le détroit pour lui

donner en mains propres les photos de Torgny Sölmedal. Mais il n'était pas chez lui et ne répondait pas sur son portable.

La porte de la maison était ouverte, sans doute avait-il oublié de la fermer. Elle était entrée et avait appelé. Il était tard dans la nuit, elle avait attendu avant d'oser crier. Plus fort la deuxième fois, et une troisième, à pleins poumons. Personne n'avait répondu, mais elle avait entendu un bruit à la cave.

Contrairement à lui, elle avait compris que ce son ne venait pas de la maison voisine, mais de quelque chose dans le mur. Une idée qui n'avait même pas effleuré le propriétaire des lieux. Alors qu'il savait qu'il y avait un four à pain dans cette pièce.

Quand elle l'avait libéré, Theodor ne respirait plus et son pouls n'était plus perceptible. Elle avait tout de suite commencé le massage cardiaque, s'acharnant jusqu'à leur arrivée. Comment pourrait-il jamais payer sa dette ?

Assis contre le lit, Fabian serrait la main de Theodor. S'il avait pu, il ne l'aurait pas lâchée avant son réveil. Mais les médecins jugeaient l'état de son fils trop grave pour qu'il reste à son chevet. Il avait protesté et essayé de profiter de sa nuque blessée pour rester plus longtemps à l'hôpital, mais les radios avaient montré qu'il n'y avait rien de cassé de ce côté-là. Fabian quitterait simplement l'hôpital avec une minerve et des antalgiques.

La porte de la chambre s'ouvrit sur une infirmière qui lui tendit un téléphone. Il savait très bien qui l'appelait. Il avait réfléchi, mais ne savait pas ce qu'il allait bien pouvoir dire.

« C'est toi ?

– Oui.

– Irene t'a tout raconté ?

– Oui. »

Il ne dit rien ; elle non plus. Pour une fois, le silence entre eux n'avait rien de pesant. Entendre sa respiration à l'autre bout du fil le tranquillisait. Il ferma les yeux : c'était comme si elle était là, blottie contre lui, lui soufflant à l'oreille. Elle lui manquait terriblement.

« Sonja... Je ne pouvais pas imaginer.

– On rentre demain, on en parlera à ce moment-là.

– D'accord. »

Elle raccrocha. Fabian rendit le téléphone à l'infirmière, qui croisa Lilja dans l'embrasure de la porte en ressortant.

« Tu es prêt ? »

Fabian se leva, embrassa son fils et la suivit dehors.

Blacksburg, Kauhajoki, Bailey, Montreal, Jacksboro, Red Lake, Cold Spring, Red Lion, Erfurt... La liste des massacres en milieu scolaire était longue. Dans toutes ces villes une école s'était retrouvée un temps sous les feux de la rampe, pour n'en retomber que mieux dans l'oubli. Aujourd'hui, hormis les proches des victimes, tout le monde avait depuis longtemps tourné la page.

Mais cette fois, c'était différent. Radicalement différent. Personne ne pourrait jamais oublier. Les faits resteraient gravés dans la mémoire de tous, des millions de gens, et son nom ne laisserait plus jamais indifférent. La machine était déjà bien lancée. La nouvelle de ses assassinats spectaculaires avait dépassé les frontières de la Suède et CNN traitait l'affaire comme l'un de ses titres principaux.

Alors qu'il n'était question pour l'instant que de six meurtres. À quoi devait-il s'attendre lorsque ses cinq prochaines victimes seraient retrouvées ? C'était pour bientôt. Ils réaliseraient que personne n'était à l'abri, qu'on ait quitté la région pour s'installer à Oslo, ou qu'on soit en vacances à l'étranger.

Il était plus proche du but qu'il n'avait jamais osé l'espérer. Durant toutes ces années, il avait été certain de réussir : c'était la suite logique de minutieux préparatifs. Quelle naïveté, reconnaissait-il aujourd'hui. La chance n'avait pas toujours été de son côté. Mais à présent, c'était un fait. Il était en tête de course et voyait déjà la ligne d'arrivée.

Neuf. Il lui en restait neuf. Qui, selon son plan de départ, devaient recevoir une petite visite nocturne. L'un après l'autre. Avec les trajets, il en aurait pour cinq heures, avait-il estimé. Mais les circonstances avaient changé.

Maintenant, ils étaient tous enfermés dans la même pièce.

Avec lui.

Il faisait semblait de dormir, mais avait du mal à réprimer son sourire. C'était presque trop beau pour être vrai. Comme si tout ce temps, Dieu avait testé sa résistance, avant de lui dérouler le tapis rouge et de le faire entrer dans le Saint des Saints.

Personne ne semblait soupçonner qu'il ne soit pas l'homme qu'il prétendait. La moustache avait fait son travail, ce « postiche » fonctionnait à merveille. Il avait joué son rôle, et s'étonnait lui-même de la qualité de sa prestation, alors qu'il n'avait pas eu le temps de se préparer.

Le plus simple aurait été de se taire, de ne pas se faire remarquer. De rester dans l'ombre, et laisser les autres occuper l'espace. Mais dès qu'il était monté dans la voiture, l'inverse lui avait semblé plus naturel. Parler. Pour une fois, ils l'écoutaient. En une heure, il avait plus discuté avec ses anciens camarades de classe que pendant toutes ces années de collège.

À l'époque, ils répondaient à peine, mais cette fois, c'était différent. Ils lui parlaient volontiers d'eux-mêmes. Couple, enfants, adultère, divorce. La carrière fulgurante chez Ericsson qui les avait menés tout en haut de l'échelle, avant qu'ils ne se retrouvent licenciés, consignés sur des bancs d'école pour y apprendre à écrire un CV. Leurs espoirs déçus, leur mélancolie, la piscine toute neuve creusée dans le jardin et les prêts immobiliers.

Tous croyaient savoir à qui ils s'adressaient. Nul ne pouvait imaginer son plaisir. Les échecs lamentables qui émaillaient leurs vies caressaient son oreille comme une jolie mélodie. Un excellent remède contre ces années passées à jalouser les enfants de l'époque, qui réussissaient tout et possédaient ce que lui n'aurait jamais.

Il s'était toujours demandé comment les autres faisaient pour être si sûrs d'eux. Tous sauf lui semblaient endosser parfaitement le rôle principal dans le film de leur existence. Désormais, il ne s'interrogeait plus. C'était différent, les rôles étaient inversés. Ils n'étaient plus que des figurants dans un scénario centré sur son personnage. Tous des ratés. Une bande triste et insignifiante, aux existences si misérables qu'il s'étonnait qu'ils osent même en parler. Tant qu'ils étaient en vie.

Les achever rendrait un grand service à la plupart, il en était convaincu. S'ils le pouvaient, ils le remercieraient. Le clap de fin de leur petite existence aurait au moins un sens. Une croix de plus dans la colonne. Un chiffre qui, additionné aux autres, ne pourrait être

ignoré. Personne n'avait jamais exécuté toute une classe.

Personne.

Encore neuf, et on y serait.

Vingt sur vingt.

Ils ne se rendraient compte de rien. Une petite piqure et en quelques secondes, ce serait terminé. Certains essaieraient sans doute de résister, mais leur lutte serait vaine. Et le résultat le même.

Vingt sur vingt.

Pendant quelques heures, l'illusion d'un dix-neuf sur vingt. L'un d'eux aurait survécu. Réussi à se défendre et à retourner l'aiguille contre l'assassin. Seth Kårheden, ce héros. Avant qu'ils ne découvrent au milieu du chaos, que lui aussi était mort, l'auteur serait bien loin. Restait à voir à qui attribuer le rôle du meurtrier.

Toutes les lumières étaient éteintes. Dans un quart d'heure, ils dormiraient tous à poings fermés. Sa montre indiquait 3 h 20 et à chaque seconde qui passait, il sentait faiblir l'énergie présente dans la pièce.

Soudain, un cliquetis. Qui pouvait remuer un trousseau de clefs ? Le bruit venait de l'extérieur, réalisa-t-il lorsque la lourde porte en métal s'ouvrit. Il jeta un coup d'œil discret aux deux gardiens qui installaient un lit de camp en face, dans le prolongement des autres, du côté des filles. Ils attendaient encore quelqu'un ? Tout le monde était pourtant là.

Il les regarda faire le lit et tirer une chaise. L'un des gardes dormirait avec eux dans la pièce ? Ce n'était pas ce qu'il croyait. En réalité, on introduisait un homme dans la pièce. Il n'arrivait pas à voir son visage dans le noir. Lorsque le nouveau venu retira sa veste, découvrant une minerve, l'incompréhension persista. Se pouvait-il vraiment que Fabian Risk soit assis sur le lit voisin ?

Il n'avait pu s'en sortir seul. L'unique explication possible était qu'ils aient découvert son souterrain, et donc son nom. Comment avaient-ils pu l'identifier ? Il s'était occupé des empreintes dans la voiture. En avait-il laissé d'autres ?

Il ferma les yeux, se forçant à prendre un air paisiblement endormi, alors que son cœur cognait à tout rompre. Il aurait voulu se jeter sur cet imbécile et lui planter une seringue dans les veines. En finir une fois pour toutes. Mais c'était impossible. Pas tout de suite. Il devait garder les yeux fermés et réfléchir. Il ne pouvait faire machine

arrière. Pas maintenant. Si près du but.

Qu'ils aient trouvé son nom n'était après tout pas si problématique, puisqu'il comptait lui-même le dévoiler d'ici quelques heures. La machine était lancée et des centaines de personnes y travaillaient déjà. Il n'avait aucune inquiétude à avoir. C'était pourtant ce qu'il ressentait.

L'incertitude. Un sentiment qui le rongait et qui était bien mal venu. Qu'avaient-ils découvert de plus ? Qu'il se trouvait là, parmi les autres ? Si oui, à la place de qui ? D'où la présence de Fabian ? Ou était-ce pour sa sécurité personnelle ?

Ils ne pouvaient pas savoir. Autrement, ils seraient déjà tous en salle d'interrogatoire. Plus il y songeait, plus la conclusion s'imposait : ils ne savaient rien.

Il se retourna, faisant mine de bouger dans son sommeil. Personne ne discerna le sourire qu'il avait aux lèvres lorsqu'il lança le compte à rebours sur sa montre.

Trente minutes. Pas une seconde de plus.

Les photos étaient parfaites. Contrairement aux images contenues dans le fichier des empreintes. Il avait la barbe rasée, et l'on pouvait donc voir les traits de son visage, certes anonyme. Voilà à quoi Torgny Sölmedal ressemblait aujourd'hui.

« Vous vous êtes fait virer parce que vous vouliez nous les envoyer ? » dit Tuveesson.

Dunja Hougaard acquiesça, avant de répondre dans son plus beau suédois : « Ça, et la voiture. »

Tuveesson secoua la tête et regarda Lilja, Klippan et Molander. Elle ne savait pas quoi dire. Elle avait rencontré Kim Sleizner à plusieurs reprises, mais ne l'aurait jamais cru si autoritaire.

D'un côté comme de l'autre de la frontière, les fiers tyrans, ce n'était pas ce qui manquait dans les forces de police. Elle avait bien entendu des rumeurs sur Sleizner, et les avait interprétées comme telles. Des rumeurs. Ni plus ni moins. Mais que le chef de la police de Copenhague soit allé jusqu'à empêcher le bon déroulement de l'enquête pour sa petite victoire personnelle, c'était autre chose.

« Il ne sait donc pas que vous êtes là ? »

– Non, ni que j'ai récupéré les photos. Cet enculé a bloqué ma boîte mail juste après m'avoir foutue à la porte. »

Tuveesson et les autres échangèrent des regards.

« Désolée, reprit Dunja. Je veux dire que... »

– Je pense qu'on a compris, dit Tuveesson. Mais comment les avez-vous récupérées ?

– J'ai un très bon ami au service informatique.

– Précieuse amitié, commenta Klippan.

– Sachez en tout cas que vous n'avez que des amis autour de cette table, déclara Tuveesson. Sans vous... Je préfère ne pas y penser.

– Mais je ne comprends pas pourquoi il a refusé de nous

transmettre les photos, reprit Lilja.

– Je pense qu’il veut les dévoiler lui-même à la conférence de presse qui est prévue dans quelques heures.

– Donc, ce n’est qu’une affaire d’honneur ?

– Et faire oublier qu’il n’a pas pris l’appel d’Astrid », ajouta Klippan.

Tu vesson réfléchit un instant, mais elle était décidée. Au risque de s’attirer les foudres de Sleizner, qui ferait désormais tout ce qui était en son pouvoir pour dégrader les relations déjà tendues entre les autorités des deux pays.

« On lance un avis de recherche. Maintenant. »

Dunja sentit son estomac se dénouer. Enfin, elle était dans un service de police où l’enquête passait avant tout.

« Je la mets tout de suite sur le serveur », fit Molander avant de disparaître.

Klippan et Lilja étaient déjà en train d’appeler la presse.

« Dunja, si vous voulez quelque chose à manger ou à boire, la cuisine est là-bas. Faites comme chez vous, dit Tu vesson. Si vous voulez vous reposer, on a...

– Et si j’ai plutôt envie de vous aider ? »

Elle ne s'était pas arrêtée ici depuis le 16 juin, ce qui lui avait semblé chaque jour un peu plus bizarre. Trois semaines et demie qu'elle n'avait pas livré le journal à cette adresse. Un petit record pour monsieur Kårheden. Depuis bientôt dix ans comme porteuse de journaux, elle ne se souvenait pas qu'il se soit absenté.

C'était une période difficile et honnêtement, il lui avait manqué. Non pas qu'elle le connaisse. Elle savait à peine à quoi il ressemblait. Mais elle savait avec quelle impatience Kårheden attendait le journal qu'elle lui apportait chaque matin, un moment qui illuminait sa journée.

Elle allait passer chez lui aujourd'hui et tout rentrerait dans l'ordre. Elle descendit de sa mobylette, piocha un exemplaire du *Helsingborg Dagblad*, qu'elle plia en remontant vers la maison. Comme toujours, même en plein été, la cheminée fumait. Il avait plu des cordes pendant la nuit, la vieille maison était sans doute humide. Et Kårheden était un homme d'habitudes.

À mi-chemin vers la porte percée d'une fente à courrier, elle fit demi-tour pour prendre deux autres quotidiens. Un petit cadeau de bienvenue. C'était le moins qu'elle puisse faire. Sur le seuil, elle replia le *Svenska Dagbladet*, qu'elle fourra doucement dans la fente. Elle se demandait comment il allait réagir. Penserait-il qu'elle s'était trompée et se dépêcherait-il d'ouvrir la porte, ou recevrait-il le journal avec curiosité, comme une petite aventure rompant avec son quotidien ?

Rien.

Le journal tomba sur le sol de l'entrée et y resta, comme oublié. Aucune main ne venait l'attraper. Rien. Elle se dépêcha de glisser le *Dagens Nyheter*.

Toujours rien.

C'était incompréhensible. Il était pourtant rentré hier de

vacances... Peut-être qu'il dormait. En désespoir de cause, elle sonna à la porte tout en introduisant le *Helsingborg Dagblad*, qu'elle vit atterrir sur les autres journaux. Ça ne lui plaisait pas. Que fallait-il faire ? Passer son chemin comme si de rien n'était ?

C'était sans doute la bonne option.

Mais elle était têtue et saisit la poignée. La porte n'était pas fermée, elle entra, laissant les journaux derrière elle. Comme elle l'avait imaginé, un vieux fauteuil était installé devant la cheminée, où un feu crépitait.

Où était passé Kårheden ? Elle n'entendait pas le bruit de la douche. Elle appela, mais n'obtint aucune réponse. Il n'était pas chez lui. Pourquoi, et qui avait allumé le feu ?

Peu importait. Où qu'il se trouve, elle n'était pas concernée. Mieux valait sortir d'ici, retourner à sa mobylette et continuer sa ronde. Kårheden n'était pas le seul à attendre son journal.

Elle traversa quand même le salon, balayant la pièce du regard. Une porte était entrouverte, qui menait certainement à la chambre. Qui sait s'il n'était pas là, endormi. Elle ignorait où ses vacances l'avaient emmené – la fatigue du décalage horaire, peut-être ?

Maintenant, il fallait partir.

N'y tenant plus, elle poussa pourtant la porte du pied et le trouva couché, en pyjama. Mais il ne dormait pas : il était mort, ligoté à la tête de lit.

Tout de suite, elle songea à tous les romans policiers qu'elle avait lus, à tous ces indices qu'on pouvait trouver sur les lieux d'un crime. Surtout, ne pas aller plus loin. Mais elle ne put résister. C'était la première fois qu'elle voyait un cadavre de ses yeux. Sauf lorsqu'elle avait dépassé un violent accident sur la 111. Elle avait freiné derrière l'ambulance et aperçu la civière recouverte d'un drap. Ça n'avait rien à voir.

Elle toucha de l'index le pied nu. La trace claire de son doigt resta marquée sur la peau froide. Pouvait-on en déduire l'heure du décès ? Chaque polar avait ses astuces, mais elle ne savait pas si cette littérature correspondait à la réalité. Comme si le sang se glaçait en deux minutes après la mort.

Elle laissa son regard remonter le long du corps. Les manches de son pyjama étaient retroussées, découvrant un peu de sang sur l'avant-bras. Elle s'approcha et découvrit un point rouge dans le pli du bras.

On l'avait empoisonné. Quelqu'un avait piqué une aiguille dans ses veines et lui avait administré le poison. Elle sentit son cœur battre plus fort. Elle n'était pas mauvaise à ce jeu.

Ce qu'elle ne comprenait pas, c'était son visage. En pénétrant dans la pièce, elle avait cru qu'il portait une moustache. Mais en y regardant de plus près, elle s'aperçut qu'en lieu et place de la moustache, qu'on lui avait arrachée, avec la peau, ne se trouvait plus qu'une bande sombre de sang coagulé.

Kim Sleizner se réveilla en sueur dans des draps trempés. Quatre heures dix. Il avait encore deux bonnes heures de sommeil devant lui, une longue douche et un petit déjeuner copieux avant la conférence de presse.

Il trépignait d'impatience. Les projecteurs seraient enfin braqués sur ce qui comptait vraiment.

Le coupable.

Le criminel qui avait tué six Suédois et deux Danois. Les journaux auraient bientôt mieux à faire que d'éplucher sa vie privée. Il regarda par la porte-fenêtre, vers l'est. Il faisait toujours nuit, étrangement nuit pour un mois de juillet, mais au loin vers la Suède, le ciel n'était pas aussi sombre. Le jour pointait à l'horizon. Une nouvelle journée, pleine de possibilités.

Un bateau glissait tous feux allumés sur le canal en direction de Langebro. Il s'imagina courir au garage et foncer en voiture jusqu'au pont, d'où il sauterait sur le navire, laissant tout derrière lui. Partir pour de nouvelles aventures et ne plus jamais revenir.

Il avait toujours des palpitations. Pourtant, il n'avait pas bu une goutte de café la veille et tout allait comme prévu. Dunja était hors jeu et il annoncerait bientôt une nouvelle qui balaierait d'un revers de main toutes les critiques. Il aurait dû se sentir tranquille, serein, mais n'éprouvait qu'angoisse.

Il souffla, se mit en boule et se releva en prenant une profonde inspiration, les bras tendus au-dessus de la tête, puis les rabassa tranquillement en dessinant un cercle, comme le faisait Viveca pendant ses séances de yoga devant la télé. Il recommença, sans ressentir le moindre effet apaisant.

C'était peine perdue. Il marcha vers son bureau et alluma son ordinateur. Trois mails avaient passé le filtre anti-spam de sa boîte de

réception.

10 juillet 2010 02:12:40 UTC + 1
viveca.sleizner@gmail.com

Un agent immobilier vient voir l'appartement à 13 h.
Je compte sur toi pour que ce soit propre et rangé, et
que tu ne sois pas là. / V.

10 juillet 2010 03:32:51 UTC + 1 jens.duus@politi.dk
Les photos sont imprimées, encadrées et mises sur le
serveur. Mot de passe : Kb48Grtda7. À plus ! Jens.

Pourquoi fallait-il que Jens choisisse toujours des mots de passe si compliqués ? Dans quelques heures, tous les journalistes du pays devraient se connecter au serveur pour récupérer les photos et il savait qu'un tiers d'entre eux, au moins, se tromperait.

10 juillet 2010 03:51:10 UTC + 1
niels.pedersen@politi.dk
<http://politiken.dk/>

Pas un mot. Juste un lien vers le journal *Politiken*. Sleizner regarda l'heure : le message venait tout juste d'arriver. Mais qui était Niels Pedersen ? Il ne connaissait personne de ce nom, ou peut-être que si ? Il cliqua sur le lien, et le navigateur s'ouvrit sur la page du quotidien.

Il n'en croyait pas ses yeux, c'était incompréhensible. Absolument incompréhensible.

La presse avait déjà les photos. Celles qu'il avait veillé à ce que personne d'autre que lui-même ne puisse communiquer. Elles étaient là, étalées sur tout l'écran.

C'est lui !

La police suédoise lance un avis de recherche contre le bourreau de classe, Torgny Sölmedal. L'homme est suivi à la trace et « devrait bientôt se retrouver derrière les barreaux ».

Sur le site du *Berlingske*, les mêmes.

La police suédoise fait un grand pas dans la chasse à l'homme lancée contre Torgny Sölmedal.

Ils avaient son nom. C'était forcément Dunja, ce ne pouvait être qu'elle. Mais putain, comment était-ce possible ? Elle était pire qu'un cafard : il avait beau piétiner, elle continuait à grouiller. Il avait bloqué son adresse mail, ce qui ne l'avait manifestement pas empêchée de filer le tuyau aux Suédois. Ces précieux indices qui étaient le but même de sa conférence de presse et viendraient démentir les rumeurs sur sa démission.

Obligé d'annuler. Une vraie perte d'influence et Hammersten se poserait des questions. Mais il n'avait pas le choix. Sans les photos, il n'avait rien, et son départ éventuel serait de nouveau au cœur du débat. Il avait beau tourner et retourner les éléments dans sa tête, il en venait toujours à la même conclusion : cette chienne avait gagné. Lui était KO.

Ce n'était pas la première fois, il s'était déjà relevé.
Il ne resterait pas à terre bien longtemps.

« Et surtout...

– Oui ?

– N’oubliez pas qu’il est extrêmement dangereux. »

Le déclic dans le combiné vint conclure la conversation.

Le vieux maton qui gardait les anciens élèves de la classe prit sa tasse, forcé, tant il tremblait, de la tenir à deux mains. Le café était froid mais le sucre, espérait-il, lui donnerait un peu d’énergie. L’appel qu’il venait de recevoir l’avait terrifié, mais il n’avait pas le choix. La moindre faiblesse de sa part pourrait faire de nouvelles victimes. Il se leva. Au moins, il tenait sur ses jambes. Peu après un bruit de chasse d’eau, son collègue sortit des toilettes, un journal à la main.

« Qu’est-ce qu’il y a ? Tu as l’air complètement... Qu’est-ce qui se passe ?

– La-a p-police a appelé. Tu sais cett-te femme, T-Tu-Tuvedson ?

– Oui ? Qu’est-ce qu’elle voulait ?

– Il est là. Le c-cr-criminel.

– Quoi ? Comment ça, là ?

– S-Seth Kårheden a été retrouvé mort chez lui. »

Le bégaiement se calmait enfin.

« Tu veux dire que l’assassin est là-bas avec les autres, déguisé en Seth Kårheden ? »

Il confirma d’un signe de tête, peu à peu il retrouvait son sang-froid. Être deux à savoir était un soulagement.

« Putain de merde.

– Ils arrivent avec les renforts. Mais toi et moi, on... on doit y aller et l’arrêter avant qu’il ne soit trop tard. On ne peut pas attendre.

– D’accord, c’est parti. Tout de suite. Enfin, si tu tiens le choc ?

– Évidemment, pourquoi ? »

Les deux matons vérifièrent rapidement leur équipement et

quittèrent la salle de garde. En arrivant devant la porte qui menait au dortoir, ils échangèrent un regard.

« Prêt ? » demanda-t-il.

Son jeune collègue acquiesça et tourna prudemment la clef dans la serrure, avant d'ouvrir la porte.

« Attends. On devrait peut-être enlever nos chaussures pour ne réveiller personne ?

– D'accord. »

Ils retirèrent leurs baskets et entrèrent dans la pièce, refermant la porte derrière eux et attendant que leurs yeux s'habituent au noir. Ils savaient qui et quel lit. C'était celui qui avait fait un scandale en arrivant à la maison d'arrêt. Dire que depuis le début, il était là, parmi eux. Ce tueur froid et sanguinaire. Mais maintenant, le salaud allait être attrapé. L'angoisse s'était comme envolée : tout irait bien désormais.

Au bout de quelques minutes, ils distinguèrent les lits alignés contre le mur et se dirigèrent vers l'avant-dernier, côté gauche. Le collègue avait déjà sorti les menottes. Marcher en chaussettes était une excellente idée, personne ne pouvait entendre leurs pas sur le sol.

En arrivant près du lit, ils virent qu'il était couché sur le ventre, endormi. La tête tournée, un bras sous l'oreiller et l'autre le long du corps. La position n'avait pas l'air bien confortable, mais en bientôt dix-sept ans de gardes de nuit, il avait répertorié toutes les façons possibles et imaginables de s'endormir.

Il se pencha sur l'homme assoupi, levant le genou qu'il s'apprêtait à lui plaquer dans le dos, avant de lui saisir les bras et les bloquer en arrière – un geste que tout maton apprenait à faire d'instinct.

Mais au moment où sa jambe allait prendre appui, la forme humaine glissa, se retourna d'un coup et lui enfonça une aiguille dans la cuisse. Le gardien essayait encore d'identifier la douleur que son adversaire se relevait d'un coup et sautait à la gorge de son collègue, qui s'effondra sans faire un bruit.

Alors il s'aperçut qu'il était lui aussi au sol. Ses jambes avaient dû lâcher sous son poids. Pourquoi ne sentait-il plus rien ? Il tenta de se relever, mais ses jambes ne répondaient plus. Il voulut s'aider de ses bras, en vain.

Il ne bougeait plus.

Ni même ne respirait.

Les portes du métro se fermèrent mais se rouvrirent aussitôt. Comme toujours à cette heure, il fallait qu'un petit malin les bloque en appelant son copain, qui venait de se cogner contre une colonne sur le quai.

Sievert Sjödal se souvenait qu'à leur âge, il s'était retrouvé sur le même quai, tout aussi ivre, titubant entre les colonnes de la station de métro. Le milieu des années 1980. À l'époque, les gens savaient s'amuser. Il sortait du dernier concert des Lustans Lakejer au Ritz, où Johan Kinde lui avait signé un autographe.

Ensuite, comme maintenant, il avait attendu le train. À cette différence près qu'aujourd'hui, il attendait qu'il parte pour pouvoir descendre sur les rails avec son seau, sa brosse et son échelle à l'épaule.

Il devait regarder où il mettait les pieds, même s'il posait des affiches depuis tant d'années qu'il aurait pu le faire les yeux bandés. En tout cas, il n'aurait pas perdu grand-chose : les publicités qu'il collait depuis quelque temps étaient si bêtes et vulgaires, que sur les millions d'usagers qui prenaient le métro chaque jour, pas un seul, pensait-il, ne devait y prêter la moindre attention. Décidément, même la pub était mieux dans les années 1980, quand on pensait aux campagnes originales de Nokia et des cafés Gevalia, qui surprenaient tout le monde.

Mais les affiches qu'il avait à coller aujourd'hui étaient différentes. Lui-même ne pouvait s'empêcher de s'interroger. Quel genre de publicité cela pouvait-il être ? Le portrait d'un homme aux traits anonymes et tout en bas, une inscription en lettres rouges :

C'ETAIT MOI.

TORGNY SOLMEDAL.

Fabian fut réveillé par son pouls. Il haletait et sortait sans doute d'un cauchemar. D'habitude, il ne rêvait pas. Mais ces derniers jours, les images surgissaient dès qu'il fermait les yeux. Des projections floues, qui n'avaient rien à voir avec ce qu'il vivait. Cette fois, contrairement aux autres, il ne se souvenait de rien.

Qu'est-ce qui l'avait réveillé ?

Il s'assit et regarda la rangée de lits contre le mur d'en face. Oui, bien sûr, il était dans la maison d'arrêt avec ses anciens camarades de classe. Il prit sa montre sur la chaise : 4 h 23.

Fabian était fatigué, bien trop fatigué pour se réveiller au bout d'une heure. Il regarda les autres dans leurs lits. Tous semblaient dormir à poings fermés. Il ne se réveillait jamais en pleine nuit, alors pourquoi maintenant ? C'était peut-être sa vessie qui le travaillait. Il se résigna à aller aux toilettes. Il se leva et marcha vers les portes, à l'autre bout de la pièce. Sur l'une d'elles, un écriteau « Salle de bain ». Il ouvrit sans faire de bruit, entra et passa la main sur l'interrupteur, sans appuyer. S'il allumait, il ne verrait rien en revenant dans le dortoir.

La salle d'eau était plongée dans le noir et il avança à tâtons. À droite, un rideau de douche tiré. Il descendit la main jusqu'à un rebord dur et froid de la baignoire. Peut-être qu'il pourrait prendre un bain le lendemain ?

Il avança encore, dépassa le lavabo, atteignit les toilettes. Il sentit la porcelaine froide et poisseuse de la cuvette. L'abattant était relevé. Il chercha des mains la lunette, qu'il rabaissa avant de s'asseoir. Comme toujours en pleine nuit, il n'urina que quelques gouttes. C'était bien la peine, se dit-il, mais il espérait se rendormir aussi vite qu'il s'était réveillé.

En tâtant le mur carrelé sur sa droite, il trouva un grand

distributeur de papier, y glissa la main pour chercher ce qui restait du rouleau. Il s'essuya, se releva et tira la chasse d'eau, qui jaillit plus fort que prévu. Pourvu qu'il n'ait réveillé personne. Il chercha le robinet, puis le savon, et se lava les mains.

Faute de serviette, il retourna vers le rideau de douche, maintenant sur sa gauche, mais en chemin, il heurta du bout du pied quelque chose qui roula sur le carrelage avec un son dur et métallique. Il se pencha, tâta le sol.

Il finit par trouver, contre un mur, une petite pièce ronde en métal de quelques centimètres. Gravée d'un motif à l'avant et surmontée d'une boucle. Il savait ce qu'il avait entre les doigts.

Un bouton.

Un bouton d'uniforme.

Il s'approcha de la baignoire, s'accroupit et tendit le bras, rencontrant aussitôt ce qu'il avait redouté. Une jambe, puis une main. Un pied sans chaussure. Un cou, un visage. Puis un autre.

Deux gardiens, morts tous les deux.

Il était là.

Torgny Sölmedal était là. Évidemment. Où serait-il sinon ? L'idée ne l'avait même pas effleuré, ni aucun des autres, manifestement.

Fabian sortit de la salle de bain et traversa le dortoir, en prenant garde de n'éveiller aucun soupçon, passa son lit et fila jusqu'à l'entrée. Mais la porte était condamnée. Il chercha vainement le bouton d'une éventuelle alarme. Son portable, comme celui des autres, lui avait été confisqué. Il força son esprit ralenti par la fatigue à réfléchir. Pouvait-il se servir des clefs des gardiens pour s'échapper ?

Il revint en arrière, regardant attentivement autour de lui. Seul son lit était vide. L'assassin était donc toujours parmi eux. Il ouvrit sa trousse de toilette, sortit le petit miroir fixé au rabat, et s'avança vers la rangée d'en face.

Dans le premier lit au fond, à droite, un homme étendu sur le dos, la bouche entrouverte. Il reconnut tout de suite Jafaar Umar, même si son ancien camarade de classe avait pris beaucoup de poids. Fabian s'accroupit près du lit, songeant aux plaisanteries de Jafaar, qui s'imaginait à l'époque un avenir d'acteur comique. L'avait-il jamais revu, ou eu de ses nouvelles ? Il n'en avait aucun souvenir, se dit-il en plaçant le miroir contre sa bouche.

Pas de buée.

Pour lever le doute, il tâta son pouls à la carotide.

Rien.

Jafaar était déjà mort et Fabian n'était guère surpris. Combien d'autres anciens élèves l'assassin avait-il déjà tués ?

Il avança jusqu'au lit voisin, où Stefan Andersson reposait sur le côté. Pas un souffle. Putain. Il arrivait trop tard. Il se hâta vers le prochain, Seth Kårheden. Personne ne pouvait manquer la moustache qu'il arborait depuis toujours, se rappela Fabian. Il plaça le miroir : toujours rien. Il le frotta contre son pantalon pour un nouvel essai, mais la buée refusait d'apparaître.

Tout le monde y était donc déjà passé ? Tout le monde sauf lui ? Était-ce cela qui l'avait réveillé ? L'assassin qui s'attaquait à la rangée d'en face. Trop fatigué pour chercher à comprendre et sentant l'impuissance l'envahir, il n'avait plus qu'un souhait : retourner se coucher et fermer les yeux. Abandonner. Attendre son tour.

Il posa le doigt sur le cou de Seth Kårheden, constatant ce qu'il savait déjà. Mais il y avait autre chose. Quelque chose qui n'allait pas.

La moustache.

Elle était de travers. Comme si... Il avança prudemment la main : les poils n'adhéraient pas à la peau. La moustache se détacha bientôt entièrement. Fabian ne voyait peut-être pas grand-chose dans le noir, mais elle lui semblait très bien faite pour un postiche. Avant de réaliser qu'elle n'avait rien de faux, et de la jeter comme un vieux mouchoir loin de lui. Il releva les yeux vers le corps, comprenant soudain qu'il n'avait pas affaire à Seth Kårheden.

C'était Nicklas Bäckström.

Déboussolé, luttant pour comprendre, il devina tout juste un mouvement au ras du sol, de l'autre côté du lit. Avant d'avoir pu réagir, il sentit la piqure au tibia. Des mains, sous le lit, tenaient fermement ses chevilles. Elles tirèrent d'un coup.

Fabian s'effondra tête la première, sa minerve frappa le coin du lit où gisait Stefan Andersson. Deux bras surgirent comme des tentacules, qu'il essaya de repousser à coups de pied. Il aperçut, plantée dans son tibia, la seringue que les mains cherchaient à atteindre. Lui non plus n'y arrivait pas. Continuer à cogner, résister, c'était la seule chose à faire.

Son pied frappa quelque chose de dur, il sentit les mains folles lâcher prise.

S'échapper, fuir ce danger, quel qu'il soit. C'était sa seule pensée tandis qu'il se traînait sur le sol. Rejoindre la porte, à tout prix. Il sentait de moins en moins ses jambes, et même s'il n'avait aucun espoir d'arriver avant qu'il ne soit trop tard, il continuait à ramper sur le lino lustré. Obstinément. Était-il le seul, d'autres étaient-ils encore en vie ?

Il remplit ses poumons, s'apprêtant à crier, mais sentit qu'on le tirait en arrière, qu'on le retournait sur le dos. Torgny Sölmedal apparut devant lui, posa un pied de chaque côté de son corps et afficha un sourire satisfait, avant de prendre son élan et de bondir. Fabian essaya de rouler, mais il était paralysé. L'assassin atterrit violemment les deux genoux sur sa poitrine.

Il entendit ses côtes se briser, la douleur irradiait dans son thorax, le sang afflua à sa bouche. Il suffoquait. Sölmedal, le sourire vissé aux lèvres, se pencha.

« Ce n'est plus la peine de résister, lui murmura-t-il à l'oreille. C'est fini. »

Il avait raison. Il n'y avait plus rien à faire. À part le regarder saisir la seringue piquée dans sa jambe. Qu'attendait-il ? Pourquoi ne pas appuyer, qu'on en finisse ? Fabian toussa, cracha du sang. Ses poumons sifflaient à chaque inspiration.

Mais la main de Sölmedal tremblait, peinait à attraper la seringue. Car de l'autre, qu'il avait maintenant portée à son cou, il essayait de se dégager d'une ceinture qui l'étranglait. Le visage du meurtrier devenait peu à peu blême, presque bleu. Mais il se débattait comme un forcené, refusant d'accepter la défaite.

Quelques secondes, des minutes entières ? Fabian n'en avait aucune idée. La lutte sembla durer une éternité. En arrière-plan, Lena, Cecilia et Annika tiraient la ceinture, sur le point de lâcher prise à tout instant. Elles appelaient à l'aide, mais personne ne venait. Sölmedal, soudain, retrouva des couleurs et la force de tendre le bras jusqu'à la seringue. Une dernière fois, Fabian tenta de forcer ses muscles – en vain.

C'est alors qu'une main surgit de nulle part attrapa la seringue, l'arracha de sa jambe. Lina, comprit-il, alors que l'aiguille s'enfonçait dans la gorge de Sölmedal pour y cracher son venin.

L'homme se figea et s'écroula sur le sol dans un râle.

Enfin, tout était fini.

Quelqu'un les aida à repousser le corps et libérer la poitrine de Fabian. Les lampes s'allumèrent au plafond, des pas affolés résonnèrent sur le sol. Ébloui, Fabian ferma les yeux. Le goût du sang et des éclats de voix.

Tu vesson, Lilja et Klippan étaient là. Il sentit des doigts tâter son cou et entendit une femme crier en danois. Il ne comprenait pas les mots, mais le ton était grave. Elle appela encore, lui doutait qu'on l'écoute.

Il toussa de nouveau, le sang lui emplit la bouche, dégoulina dans son cou. Mais il n'avait plus mal. La douleur s'estompait. Les voix aussi.

Puis le silence.

Le silence et le noir.

Il était encore tôt, mais le jour s'était levé depuis longtemps. Le soleil chauffait déjà à plus de 20 degrés, une nouvelle journée de canicule les attendait.

Sur les routes, la circulation était fluide mais se densifiait à chaque minute et des files de vacanciers attendaient à l'embarcadère.

Les premiers baigneurs arrivaient à Fria Bad, dépliant leurs serviettes sur le sable pour réserver les meilleures places et profiter du calme matinal. Dans quelques heures, la plage serait envahie de gens, d'une cacophonie d'enfants qui renverseraient leurs glaces et de parents épuisés.

Les boutiques de la rue piétonne n'ouvriraient pas avant quelques heures, mais sur la place Stortorget, les jeunes employées de la pâtisserie Fahlman fraîchement embauchées pour l'été disposaient déjà les chaises et les tables.

Les unes des journaux dataient de la veille : on y exposait les meurtres de l'autoroute E6 et de la bibliothèque municipale, les sous-titres annonçaient des conseils pour éviter la crise conjugale des grandes vacances et autres tests de crèmes solaires.

Un banal samedi matin de juillet.

À un détail près.

Tous n'avaient qu'un sujet à la bouche.

Partout. Dans tout le pays.

Le visage qui n'avait pas encore fait son apparition dans les kiosques, mais dont les gens croisaient le regard dès qu'ils sortaient de chez eux.

Aux arrêts de bus et sur les bus eux-mêmes, sur les trains de banlieue et les panneaux d'affichage.

Ceux qui avaient lu la nouvelle en ligne pouvaient expliquer aux autres. Non, ce n'était pas une drôle de campagne publicitaire. Tous,

bientôt, reconnaîtraient cet inconnu. Torgny Sölmedal.

L'assassin, c'était lui.

Fabian Risk frissonna. Il avait les yeux fermés. Et était en vie. Il essaya de remuer les orteils, mais ne parvint à savoir s'il y arrivait. Il aurait dû se sentir soulagé, heureux, mais il n'éprouvait qu'un grand vide. Le chagrin. Il se mit à compter. Tous ces chiffres qui refusaient de le laisser en paix.

Même s'il était emmitouflé dans une grosse couette, il grelottait. Il s'efforça de penser à autre chose, mais les chiffres s'imposaient sans cesse, obsédants.

Lina, Cecilia, Annika et Lena l'avaient sauvé. Quatre personnes. Les quatre qui avaient survécu. Avec lui, ça faisait cinq. Cinq sur vingt et un. Seize de ses anciens camarades avaient perdu la vie, en comptant Ingela Ploghed. Avec la prof principale, dix-sept. Une catastrophe sans nom. Le sort des trois qui avaient quitté la région restait encore en suspens. Mais Fabian n'avait plus grand espoir. Torgny Sölmedal avait brillamment réussi.

Lui avait échoué à tous points de vue.

Vingt, avec le policier danois et les deux gardiens de prison.

Sans compter Mette Louise Risgaard.

Il ouvrit les yeux, observa les néons et les plaques jaunies comme les dents d'un fumeur. Il reconnaissait ce plafond. Il s'était trouvé dans cette même pièce peu de temps auparavant. Il tourna la tête autant que sa nuque le lui permettait et vit Theodor, couché dans le lit voisin. Son fils était réveillé, il tourna la tête à son tour et leurs regards se croisèrent. Ni l'un ni l'autre ne dit rien. Le silence semblait leur bien le plus précieux, qu'aucun des deux, surtout, ne devait rompre. Il y avait pourtant tant à dire. Le temps des mots viendrait. Tant d'excuses et d'explications insensées. Tant de promesses impossibles à tenir.

Theodor tendit le bras. Fabian prit la main de son fils, sentit la chaleur remonter et l'envahir tout entier.

ÉPILOGUE

Huit jours après les événements survenus à la prison de Helsingborg, Anders Andersson séjournait toujours en pension complète dans un hôtel d'Alcúdia, sur l'île de Majorque. Il n'avait pas ouvert un journal de ses vacances, mais n'avait pu manquer la nouvelle. Tout le monde ne parlait que de ça et il n'avait pas fallu plus de deux jours aux résidents de l'hôtel pour comprendre qu'il avait été élève de la fameuse classe. Il l'avait échappé belle, répétait-on, il pouvait remercier son ange gardien.

Andersson ne croyait pas à ce genre de choses, mais qu'en savait-il, après tout ? Peut-être qu'ils avaient raison, se dit-il en demandant une nouvelle bière au bar et en sortant sa boîte de snus qu'il avait rapportée de Suède, sans savoir qu'une seringue avait piqué les sachets de tabac à chiquer trois semaines plus tôt.

Malgré tous les efforts des médecins, il mourut peu de temps plus tard.

Trois jours après la fin de ses vacances, Lotta Ting fut retrouvée bras et jambes ligotés dans un coffre de son grenier du 12 rue Colbjørnsensgata à Oslo. D'après l'autopsie, les températures estivales avaient accéléré la mort, qui avait eu lieu après cinq jours de déshydratation totale.

Le dimanche 11 juillet, Christine Vingåker et son mari quittèrent la maison qu'ils avaient louée à Lysekil pour rentrer chez eux. Ils reprendraient le travail pour une semaine, avant de repartir pour les îles grecques avec leurs enfants. Tôt dans la matinée du lundi, Christine conduisait sa Micra pour se rendre à son bureau de la rue Drottninggatan à Helsingborg. Comme toujours, elle avait emporté son complément alimentaire qu'elle sirotait à la bouteille à longueur de journée. C'était en fait un luxe dont elle n'avait pas les moyens. Mais tout comme le lui avait assuré sa meilleure amie, elle n'était pas

tombée malade une seule fois depuis qu'elle avait entamé le traitement. Cinq ans, maintenant, qu'elle se portait comme un charme.

La voiture folle qui fonça dans un pilier du parking de la gare centrale ne fit aucune autre victime.

Les gens se mirent à déchirer et couvrir d'insultes les affiches de Torgny Sölmedal. Ils étaient de plus en plus nombreux à exiger qu'elles soient retirées. Mais au beau milieu des vacances, la demande n'était pas si simple à exaucer. Cet été-là, le visage de Torgny continua à régner sur la Suède durant quinze jours.

REMERCIEMENTS

Mi.

Pour ton aide et tes idées. Sans toi et ta confiance en ma plume, je n'y serais jamais arrivé. Une raison parmi tant d'autres de t'aimer.

Kasper, Filippa et Sander.

Pour m'avoir soutenu toutes ces années.

Peter et Mikael.

Parce que vous avez pris le temps d'oser dire ce que vous pensiez. Cela signifie plus que vous ne le croyez.

Jonas, Julie, Adam, Andreas et Sara.

Pour votre incroyable énergie et votre professionnalisme qui s'est exprimé jusque dans les moindres détails.

Les Café String et Lilla Caféet à Stockholm.

Pour toutes ces fois où vous m'avez laissé travailler dans mon coin, avec une tasse de thé depuis longtemps refroidi.